21me Année Juin 1934

BRUOT. NAT.
D. L.
20-VI-1934
PERIODIQUES

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

SOMMAIRE

HENRY DE MONFREID . . . . *Retour à Djibouti*
STEPHEN SPENDER . . . . *Poèmes*
RAOUL AUCLAIR . . . . *Une grande pureté va envahir la terre*
LAZARE . . . . *Le veuvage de Monsieur Tuaire*
RENÉ DAUMAL . . . . *Le Livre des Morts Tibétain*

CHRONIQUES

ROGER SECRÉTAIN . . . . *Gabriel Marcel et le Mystère Ontologique*

NOTES, COMPTES-RENDUS

LA POÉSIE : par Emile Dermenghem et Léon Gabriel Gros.
LES LIVRES : par Denis de Rougemont, Benjamin Fondane, Joë Bousquet, René Bertelé, Jean Cassou, Jean Catesson, Pierre Jean Roudin, Pierre Minet, Gabriel Audisio, Georges Petit.
LETTRES ETRANGÈRES : par Marcel Brion.
LETTRE DE LONDRES : par Jean Bourrilly.
LETTRE D'ESPAGNE : *Esquisse d'un Escorial*, par Louis Emié.
MUSIQUE ENREGISTRÉE : *Musique Symphonique*, par Gaston Mouren.
Musique Hot, par Georges Petit.
Récital Emile Baume.
LA PEINTURE : *Engel Rozier ou la Libération*, par P. L. Flouquet.
A PARIS : *Les Expositions*, par Germaine Selz.
URBANISME : *La Future Gare Saint Charles*, par Gaston Casiel et Jean Ballard.
LE CINÉMA : *Emperor Jones*, par Gabriel Bertin.
CROISIÈRE EN U. R. S. S.
ECHOS — CONFÉRENCES, etc...

REDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° : 5 fr. Étranger : 6 fr. 50

Nº 162. 21me Année. Juin 1934.

Cahiers du Sud

Tome XI. — 1er Semestre 1934.

Retour à Djibouti

Il pleuvait à Paris, tout était brumeux au crépuscule de novembre, et maintenant, dans la nuit froide, le rapide m'emporte à travers les campagnes endormies que je ne vois pas.

En sortant de l'interminable tunnel du Pas des Lanciers, sous les montagnes de calcaire blafard, Marseille m'est apparu noyé dans une vapeur blonde comme un voile lumineux et doré; c'est cependant la fumée de ses usines, de ses faubourgs industriels, et de ses navires, mais le soleil matinal est si resplendissant dans le ciel pur, la mer brusquement déployée est si bleue que ces laideurs deviennent une incomparable féérie. Ne sommes-nous pas d'ailleurs au pays des illusions ?

C'est sans joie que je monte l'échelle de coupée contre la haute muraille de fer du « Jean Laborde ».

Je me sens lourd d'une angoisse morne, tenace et lancinante, comme la douleur sourde d'un mal inexorable; j'ai la « mort dans l'âme » et jamais je n'ai mieux compris la profonde justesse de cette expression populaire.

Je sais que je vais revoir des ruines, les ruines de tous mes rêves, de toutes mes illusions, de tous mes enthousiasmes, et la plaie douloureuse, la blessure de mon cœur vient de se rouvrir et saigne devant ce quai du Cap Pinède où naguère, à chaque départ, je me sentais illuminé de joie, car il me semblait être le seuil

où tombait toute ma nostalgie, ce fardeau traîné partout dans la cohue des villes.

Peu importe maintenant que cette expulsion d'Ethiopie soit ou non rapportée, qu'importe si le Négus a compris le sens véritable de mon livre, cri d'alarme où j'ai mis tout mon amour pour son peuple; il est trop tard maintenant, le mal est sans remède, il y a en moi, flétri, brisé, blessé à mort, un élément infiniment délicat : la confiance.

On l'a tué par le doute ce poison insidieux, mortel à toutes les amitiés.

⁂

Le « Jean Laborde » est un des plus récents navires des Messageries Maritimes, mais il est vide malgré la saison des rentrées aux colonies. Les passagers en ont peur et préfèrent s'entasser sur les paquebots de l'ancien modèle.

En pénétrant dans la coursive sous l'œil des maitres d'hôtel solennels et des garçons en gants blancs je me trouve face à face avec le commissaire, Monsieur de la Tour.

Je ne l'ai pas vu depuis 15 ans, mais sa figure sérieuse et austère n'ayant jamais été jeune je ne le trouve point vieilli. Je le reconnais tout de suite et ma tristesse se dissipe en retrouvant cet homme dont la belle âme rachète les bassesses de tant d'autres. C'est un réconfort après tant d'illusions perdues.

Il est toujours le même homme aux yeux pâles. Très blond, les cheveux ras, il fait penser à ces portraits de moines guerriers des vitraux du moyen âge.

Sa mise parait sévère, et l'on cherche en vain pourquoi cet uniforme, strictement d'ordonnance, ne le rend pas pareil à tous ses collègues.

Les êtres exceptionnels, hors série, ne peuvent s'assimiler à la masse des foules. Il ne s'y incorporent pas et quelque chose toujours les isole et coalise contre eux les forces aveugles de l'instinct social qui tend à détruire tout ce qui s'affirme, tout ce qui est individuel. Leur vie, bien souvent, est semblable au chemin du calvaire et il faut des hommes bien forts pour porter jusqu'au bout, comme une lourde croix, ce stigmate d'exception.

Aussitôt installé, je vais saluer le commandant. C'est un homme très barbu, simple et sympathique, mais il a entendu parler de moi dans les milieux officiels où certains gouverneurs et agents malmenés m'ont établi une réputation définitive : Je ne suis pas même, d'après eux, l'auteur de mes livres; j'ai un « nègre blanc », insinuent-ils, que je paye pour les écrire et y *chanter mes tristes exploits.*

Aussi le commandant me semble-t-il de prime abord très circonspect; j'ai parlé un peu sévèrement de son collègue du « Philippar » dans mon reportage au « Petit Parisien », et j'ai critiqué certaines faiblesses des navires ultra-modernes. Ne vais-je pas encore me mêler de ce qui ne me regarde pas sur le compte du « Jean Laborde » puisqu'il est du même modèle que le « Philippar » ?

Cependant le commandant est avant tout un marin et un homme de bon sens; il a vite abandonné ses idées préconçues et il me quitte avec une poignée de main loyale et sympathique.

Grâce à son obligeance j'ai pu visiter en détail le navire, et me rendre compte du progrès immense réalisé depuis le « Philippar ». La place n'est pas ici à une explication technique et j'en ai le regret, tant il est navrant d'entendre des gens incompétents et ignorants clamer que tous les nautonaphtes sont voués à la combustion spontanée.

A cause de ces papotages, le « Jean Laborde » est vide, et très égoïstement j'en apprécie l'avantage, car j'ai l'impression de faire une croisière sur un yacht princier.

La bonne camaraderie des officiers, la sympathie discrète de tout le personnel, le soleil retrouvé dans la féerie de couleurs de la Mer Rouge, tout cela avait allégé le fardeau de ma tristesse; mais en approchant de Djibouti les réalités se précisent. Voilà Maskali, l'île où je vivais avec mon ami Lavigne au temps des « Secrets de la Mer Rouge », et le souvenir de mes premières désillusions sur la justice des hommes me revient à l'esprit...

Quelques instants après, le « Jean Laborde » laisse tomber son ancre et le grondement de sa chaine met en fuite les mouettes endormies.

Je cherche des yeux mon bateau, le « Mousterieh »;

il est là-bas au fond de la rade, au milieu des boutres indigènes.

Mes amis insistent pour que je le fasse venir le long du bord; chacun voudrait y être photographié et montrer ainsi d'authentiques souvenirs.

— « Soit, leur dis-je, mais sachez qu'ici je cesse d'être un citoyen ordinaire, je suis au ban de la société de Djibouti.

« A ses yeux je ne suis pas un écrivain ou simplement un vieil homme désireux de repos, non, je suis toujours un dangereux contrebandier, un pirate même qui ne vient ici que pour exécuter les combinaisons les plus machiavéliques et les plus louches... »

Depuis huit ans que je navigue uniquement pour mon plaisir, pour revivre et évoquer dans leur atmosphère mes chers souvenirs, chacune de mes arrivées est marquée par un incident ridicule.

Ce que je prévoyais arriva; une petite caisse de provisions offerte par l'intendant en fut le prétexte.

Une vedette armée de la douane vint arraisonner mon inoffensif voilier comme s'il se fut agi de l'abordage d'un navire à mantelets de sabord.

L'histoire, encore une fois, finit dans le ridicule. Tous les passagers et le personnel du « Jean Laborde » témoins de l'incident s'amusèrent follement; mais au fond de moi-même j'en éprouvai une grande tristesse, car il est pénible de constater cette funeste incompréhension qui le plus souvent divise les hommes, brise les élans, paralyse les énergies et conduit en général à l'aigreur et à la haine.

En arrivant dans cette ville où une poignée d'européens vit, sans en voir la splendeur, entre la sérénité de la mer et l'âpre solitude du désert, je me sens un intrus et j'y suis dépaysé comme si vraiment j'étais tombé d'une autre planète.

J'excusais encore mon expulsion d'Ethiopie par l'ignorance: « Mon dieu pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font », mais en arrivant j'apprends qu'elle n'a été qu'un prétexte pour spolier tous mes biens en Abyssinie.

Peu m'importe la perte matérielle, devant la douleur de me sentir poignardé en plein cœur par deux enfants, deux hommes que j'avais aimé comme des fils, en qui j'avais foi et qui viennent de me trahir lâche-

ment, de la manière la plus basse, la plus vile, la plus honteuse... Devant cet effondrement on n'a plus même la force de dire: « Tu quoque fili » car ils sont indignes d'entendre cette ultime parole de regret.

J'ai hâte de fuir cette ambiance haineuse, hostile, méprisante et jalouse, non pas que la lutte m'effraie, mais elle me répugne dans de telles conditions. Tout est amorphe, inconsistant et fait penser à un gaz délétère, à un miasme mortel qui sournoisement empoisonne et tue. Tout est contaminé; les éléments sains, les gens qui débarquent d'Europe sont tout de suite englués dans ce milieu morbide de haine gélatineuse.

Tacitement le mot d'ordre est de s'abstenir, de toute manifestation de sympathie envers moi sous peine d'encourir le blâme et les représailles de l'inamovible gouverneur.

Je voudrais partir sans retard pour Obock. Là, peut être retrouverai-je un reflet du passé que ne viendra ternir aucune de ces laideurs !...

Mais je dois perdre toute ma journée en démarches et en formalités absurdes pour obtenir du Gouverneur lui-même la permission d'y aller...

Enfin j'obtiens le droit de m'enfuir et à 7 heures du soir le vent gonfle la voilure du « Mousterieh ».

La brise souffle frais, la mer est grosse, aussitôt sorti de l'abri des récifs, mais ces vagues qui frappent la carène et rejaillissent sur le pont, toutes constellées de phosphorescences, semblent fêter mon retour. Plus rien dans la nature ne me semble hostile maintenant après le malaise écœurant de la malveillance lâche que je laisse là-bas, derrière moi, vers ces lumières alignées au ras de l'horizon...

J'arrive à Obock à la fin de la nuit. Je mouille dans la rade houleuse devant ce village où tout dort, où pas un feu ne brille dans l'imprécise clarté qui précède l'aube.

Tout comme autrefois j'ai débarqué dans le houri, porté vers la terre par les rouleaux d'écume, entre les îlots aux formes de monstres pétrifiés où la mer vient briser sous la demi voûte de corail avec un bruit sourd.

La pirogue lancée par une vague est venue se coucher sur le sable.

Plage vide où demeurent encore les carcasses de vieilles barques, usées à la mer qu'on a halées à terre,

une dernière fois, par habitude. Ce geste inconscient des marins me fait penser à celui des nagadis qui abandonnent les bêtes fourbues à leur destin le long des pistes Ethiopiennes.

Comme des squelettes elles sont là pour toujours ; elles s'en vont en poussière.

Ces fantômes entrevus dans la lueur de la pointe de l'aube évoquent tout un passé mort.

La grande maison est toujours telle que je l'ai laissée il y a 10 ans, mais elle est vide, c'est un corps sans âme.

Il y a bien Odeni, que j'ai laissé là sous prétexte de garde, mais en réalité pour ne pas laisser un fidèle serviteur dans la misère et surtout pour ne pas m'avouer que tout est fini... Il est là, vestale maigre veillant sur la flamme du souvenir. Mais lui aussi a vieilli...

La porte est bien celle où je frappais naguère dans la nuit, en rentrant de mes courses hasardeuses.

En ce temps-là la fenêtre là-haut s'ouvrait, des lumières couraient derrière les cloisons de bois mal jointes, et toute la vie endormie de la demeure, du foyer, s'éveillait à mon appel.

Maintenant j'ouvre en silence en tournant le loquet de bois de la vieille porte.

Le sable de la cour est vierge de toute empreinte, strié régulièrement par le vent comme le sable du désert.

Les bernards l'ermites ont tracé dans leur vagabondage nocturne d'étranges arabesques...

J'ai l'impression d'entrer dans l'enceinte d'un tombeau.

Je crie pour éveiller quelque chose entre ces murs aveugles; un chat maigre, la queue dressée en fil de fer, me répond et vient se frotter à mes jambes. Il est borgne, très laid, mais il descend de la Minette grise...

Enfin Odeni sort de la maison, après de longues difficultés avec le vieux cadenas détraqué et têtu qui ne s'ouvre plus qu'avec un clou tordu, car l'huile de poisson ne suffit plus à le rajeunir.

J'entre dans la salle basse pleine d'ombre, une ombre vivante où flotte toujours la même odeur de goudron et de soute à voile. Le canon de bronze de l'altaïr est allongé sous sa housse de toile grise, la gueule emplie par son écouvillon.

La lanterne enfin allumée, l'ombre se réfugie dans les coins.

Sur les murs rongés de salpêtre toutes les choses sont pendues comme elles l'étaient au temps passé. Chaque jour Odeni les essuie et les graisse avec un soin pieux, pour lutter contre la morsure du sel toujours flottant dans l'air; elles et lui vieillissent ensemble, doucement, de telle sorte qu'il ne voit plus leur lamentable état de vétusté qui en fait des ferrailles sans nom, et chaque jour il les caresse et les soigne comme des reliques...

Souvent un clou épuisé par la rouille, laisse choir ce qu'il soutenait depuis si longtemps. Alors dans la maison silencieuse éveillée tout à coup par ce bruit, Odeni remet un clou neuf et la chose tombée reprend sa place. Si elle est brisée, peu importe pourvu que les morceaux restent ensemble...

Dans la pièce du haut les mêmes étoffes indiennes sont clouées aux cloisons, mais elles sont mortes car leur vie qui est la couleur, s'en est allée dans la lumière. Les étranges dragons et les oiseaux fantastiques ne sont plus que des formes grisâtres étalées sur les murs comme les empreintes d'animaux d'un monde disparu...

Voici la table où nous prenions nos repas, la chaise longue, les fauteuils d'osier... tout est en place, minutieusement comme des objets de musée, et ces choses inertes où les souvenirs restent accrochés comme des lambeaux de nous-même, marquent la fuite inexorable du temps et semblent répéter comme l'oiseau de malheur : Never More ! Never More!...

J'ouvre la large porte qui donne sur la terrasse :

La mer toute bleue, vivante, toujours pareille, déploie l'arc immense de son libre horizon, et sa splendeur balaie d'un seul coup toute ma tristesse comme si elle me jetait hors du temps.

Les vagues battent les mêmes rochers et déferlent sur la plage avec la même voix que j'entendais il y a 20 ans; sans arrêt maintenant elles me bercent et chantent l'histoire de ma vie.

L'éperon jaune du Ras Bir, avec ses falaises dorées, m'apparait dans le soleil qui monte; le vent du large me porte les mêmes senteurs des algues du récif; rien n'a changé, rien n'a vieilli; je retrouve là tel qu'il était

tout l'univers que j'ai aimé et je comprends qu'en aimant seulement ces choses impérissables, le cœur ne soit jamais déçu. On se sent vieillir par l'agonie de ce qui nous entoure; devant l'immuable on se sent éternel.

Dans la journée mes anciens matelots viennent me voir. Chehem a perdu tous ses bateaux, il n'a plus rien. Le voilà à terre; il tient la mokaya de son beau-père paralysé depuis le Ramadan dernier. Il me parle du passé; referons-nous jamais ces longs voyages?

Il sait bien que non, que tout est fini, qu'il devient vieux, et il se résigne avec un sourire navrant où il n'y a plus l'éclat et la gaité des belles dents blanches. C'est la bouche désabusée du vieillard qui vient de m'apparaitre.

— Il y a longtemps que je ne t'avais pas vu, me dit-il, maintenant je suis content...

Et il s'en va, réchauffé par un peu de joie, sans se demander pourquoi elle lui est venue, ni à quoi elle correspond.

Puis c'est Kadigéta, élégant et persuasif pour obtenir un petit cadeau. Lui est plus jeune; il est moins triste à voir.

Mais c'est surtout ceux de la toute jeune génération qui tiennent à me toucher la main pour se convaincre de la réalité des légendes qu'ils ont entendues conter par leurs aînés et qu'à leur tour, plus tard, ils répèteront, un peu arrangées, beaucoup même, pour donner plus de prix au mérite de m'avoir connu et de m'avoir parlé.

Ces bambins hauts comme une botte, (peut être 5 ou 6 ans), viennent me faire un salam tout à fait sérieux et s'enfuient aussitôt en gambadant comme s'ils emportaient quelque chose...

Ils emportent en effet un peu de mon souvenir, un reflet de moi-même qui survivra dans la mémoire de ces hommes simples, et cela me donne le sentiment que je ne m'en irai pas tout à fait.

Je vais seul sur la plage dans la direction du Ras bir, de l'autre côté du lagon où le soir, naguère, avec ma femme nous allions respirer un peu de fraicheur après les heures accablantes du jour.

Je vois venir vers moi un couple, l'homme et la femme. Ils se tiennent par la main, comme chez nous

les amoureux encore intimidés par leur premier amour. Mais ceux-là, peut-être, n'ont jamais connu ces sentiments. L'homme est aveugle; c'est un vieillard, un ancien nacouda, le frère d'Odeni. Elle, c'est la Sultana, pauvre fille Dankali, passant pour un peu folle. Cet homme la prit dans le temps pour femme, quand sa lumière se fut évanouie et qu'il ne fut plus bon à rien.

La pauvre folle, vivant de charité, était la seule qui pût consentir à prendre un homme aussi misérable.

Depuis dix ans elle soigne cet aveugle, lui sert de chien pour le conduire, car toujours il veut errer le long de la mer, pour l'entendre et la sentir encore, maintenant qu'il ne la voit plus.

La Sultana a été belle; elle est déjà au seuil de la vieillesse précoce, mais elle a encore un charme sauvage et elle s'est attachée à cet infirme comme une bête à son petit. C'est évidemment une conséquence de sa folie, du moins c'est ainsi que les hommes en jugent, car cela les fait rire...

Elle me baise les mains; elle se rappelle le temps où elle venait porter du bois et des guerba d'eau à la maison et le vieux nacouda aveugle écoute et reconnait ma voix. Il prend alors ma main dans les siennes; ses yeux blancs, tournés vers un horizon imaginaire et très haut, semblent regarder en lui, au fond de sa mémoire, et des larmes roulent dans deux profondes rides, peut-être leurs sillons, sans qu'un muscle de son visage ne bouge. La Sultana, d'un geste très simple, presque machinal, avec son sourire d'hallucinée, les essuie d'un coin de sa maklama...

Et je regarde s'éloigner ce couple qui ignore toute la sublime grandeur de son union naïve, plus forte que le malheur, plus forte que la vie....

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais l'union de ces malheureux ,peut-être autant que la pensée, les élève au-dessus de l'univers.

Je dîne le soir sur la terrasse aussitôt le soleil couché, pour profiter du crépuscule.

A peine ai-je fini que Odeni me prie de recevoir deux Dankalis qui insistent pour me voir.

Je les entends trébucher dans mon escalier de bois, car ces lévriers de la brousse ne savent pas monter des marches.

Je vois paraître un jeune homme très beau, suivi

d'un vieillard, son père, qui dût être en son temps mieux encore.

Le jeune parle l'arabe et m'explique le plus sérieusement du monde que depuis quelques années son père ne peut plus faire l'amour à cause de l'incapacité de l'accessoire essentiel, qu'il nomme ingénument sans périphrase. Il voudrait pour remédier à cela un « daoua » (remède).

Le vieux hoche la tête et approuve très majestueusement.

— Quel âge as-tu, lui demandai-je ?

— Cent ans... au moins. J'étais déjà marié à ma troisième femme quand les français sont venus ici et que Monsieur Lagarde... etc.

— Mais enfin, à ton âge, il n'est pas surprenant que ton « zob » se soit retiré des... affaires ! Si tu veux absolument un daoua, il en existe, mais tu peux en mourir, peut-être même du premier coup. »

Le jeune homme traduit en langue Dankali et le vieux a un ineffable sourire.

Son fils me dit alors d'un air attendri :

— Ça ne fait rien, mon père aime mieux mourir, pourvu qu'il puisse encore découdre une vierge. Je t'en prie, donne-lui ce qu'il te demande.

Ces gens sont sublimes, mais ils ne le savent pas et nous sommes incapables de les comprendre...

J'ai la joie de retrouver au fond de ces être simples, tout ce qui m'a jadis attaché à eux, et je les retrouve inchangés, comme la mer ou le désert.

Devant ces âmes on n'a pas l'appréhension des profondeurs obscures, l'horreur des sols mouvants, ou des eaux souterraines, car tout y semble en surface comme l'étendue des plaines arides. Il y a parfois des horizons mystérieux où vibre l'inquiétude d'un mirage, il s'y cache de perfides dangers, mais tout est dans la lumière, ciselé en formes immuables.

En retrouvant ici, dans ces hommes nouveaux, la mentalité toute pareille à celle des disparus, j'ai encore l'impression de ne pas avoir vieilli.

Quelle douceur d'oublier l'humanité turbulente et sa course à l'abîme, en ce coin délaissé où vivent encore des hommes éternels, immuables comme les rochers, des hommes qui n'ont pas goûté au fruit maudit de l'arbre de la science.

On pourrait vivre là mille ans sans l'ombre d'un regret, tandis qu'à 50 ans, parmi notre monde civilisé, toujours en marche, on se sent déjà isolé, incompris, abandonné... on se sent vieillir, on pressent la mort et on l'accepte comme un terme à une vie désormais impossible, tant on est étranger au milieu nouveau.

Cette stabilité des races, dites à tord primitives, parvenues à leur terme d'évolution, exerce sur nous et malgré nous un charme puissant et invincible.

Mais, hélas ! ces hommes qui vivent sans soucis du temps dans ce bel équilibre, bientôt seront tous emportés par la course folle de la race insatiable, et malheur à celui qui voudra dire à ces peuples qu'ils doivent rester ce qu'ils sont ou disparaître !

Henry de MONFREID.

Poèmes

Ce que j'attendais:
Tonnerre et guerre,
Longue lutte avec les hommes,
Après l'ascension,
Après l'éternelle tension,
Je deviendrais fort,
Puis les rochers trembleraient
Et longtemps je me reposerais.

Ce que je n'avais prévu:
Pas à pas le jour
Faiblissant la volonté,
Décantant la clarté,
L'absence du bon à toucher,
Le corps et l'âme qui se fanent
Comme la fumée dans le vent,
Corrompue, sans substance.

L'usure du temps
Et le spectacle des éclopés qui passent
Avec leurs membres comme des interrogations,
Courbes et crochus,
La douleur poussièreuse
Faisant fondre les os de pitié,
Les malades tombant du monde,
Ceux-ci je ne pouvais prévoir.

Car j'attendais toujours
Quelque clarté pour garder en gage,
Quelqu'ultime innocence
Pour sauver de la poussière
Et qui suspendue solide
Se balancerait à travers tout
Comme le poème créé
Ou le cristal éblouissant.

Jamais Etre mais toujours à la frontière de l'Etre
Ma tête, Masque de mort, est exposée au soleil.
L'ombre, index striant la joue,
Mes lèvres qui se meuvent pour goûter, mes mains
[pour toucher
Mais moi jamais je n'avance jamais au delà du tou-
[cher
Malgré l'Esprit qui toujours se penche en avant pour
[mieux voir.

Observant le rose, l'or, les yeux, le paysage aimé,
Mes yeux enregistrent l'acte de vouloir
De vouloir Etre
Rose, or, paysage ou autre corps.
Je réclame l'accomplissement dans l'acte de l'amour.

LES PRISONNIERS

De loin, de loin les derniers en besoin
Sont ceux-ci
Les prisonniers
Devenus massifs avec leurs voûtes, obscurs avec
[l'obscurité.

Ils ne lèvent pas ces mains qui reposent sur leurs ge-
[noux
Mais appuyent leurs yeux solides contre la nuit,
Obscurément ils sentent
Seulement les meubles dont ils se servent dans leurs
[cachots

Leur temps est presque la mort. Le courant décanté
Des années sur les années,
Est marqué par des aubes
Pâles comme les crevasses dans la plaine de boue grise
[du désespoir.

Ma pitié passe entre eux comme un vent
Sur des murs de pierre,
Impatient pour les feuilles d'été ou comme un air
Sur des oreilles de pierre.

Puis quand je lève la main pour frapper
Il est trop tard,
Il n'y a plus de chaines pour tomber
Ni de porte visionnaire et liquide
Fondue par la colère.

Quand leurs vies ont-elles été libres de murs et d'obs-
[curité
Et d'air qui étouffe
Et où moins prisonnières pour que ma colère
Frappe comme un soleil?

Si je pouvais les suivre du cachot au sein chaud
Pour y planter quelqu'espoir
A travers la soie noire de la robe maternelle gonflée
Là pourrais-je gagner?

Non, non, non,
Il est trop tard pour la colère
Rien ne peut plus marquer
Sauf la pitié pour cette douleur qu'ils ne peuvent res-
[sentir.

Stephen SPENDER

traduit par Edouard RODITI

Une grande Pureté va envahir la Terre

Tout cinéma, sauf celui soviétique, prolonge des siècles, des millénaires d'arts qui expirent, sur des sommets, dans des subtilités inouïes. D'autres, se complaisant dans leur décomposition, arrangent, avec les teintes et les odeurs des pourritures, des tableaux d'une saveur nouvelle et forte. Tant que l'art avait quelque chose à dire ou à répéter d'une façon encore qui ne fut trop lassante, personne n'avait osé puiser ou travailler dans la fétidité des marécages de l'esprit. L'art russe, le récent, lui, est bien sain. Et le cinéma avant tout qui en est le moyen d'expression, à croire que pour ce monde nouveau un langage nouveau venait d'être créé. Mieux, ce langage avait été inventé par un monde à son déclin pour un autre qui naissait. Paradoxale imprudence : pour la destruction du Vieux monde par le neuf qui grandissait. Et lui, l'Enfant, ne connaît pas la morale, celle que le Vieux ne peut plus lui enseigner, car elle est morte ; elle est quelque chose qui encombre les gestes du Vieux comme un remords, celui peut-être, de l'avoir violée, incestueusement violée. Et comme il n'y a pas de morale (une morale même relative qui découle de la Grande Vérité révélée) la loi naturelle revient. J'entends celle de l'homme qui est une bête évoluée, comme ils disent. Que le Vieux prenne garde car il est gênant et il n'y a plus aucun principe qui puisse le préserver des atteintes de la vie. C'est-à-dire, de la nouvelle vigueur qui détruit tout ce qui contrarie son essor à croître. Il n'y a plus de loi qui soit un compromis à la loi naturelle. Un arbre ne donne plus de fruits parce qu'il a vu trop d'hivers ; qu'il disparaisse, qu'il

ne soit pas un obstacle pour le plant nouveau. On ne garde pas un arbre sec en souvenir des fruits qu'il a donnés. Pour l'homme, c'est tout de même, désormais.

Parce que le plus jeune, le plus fort, est retourné à la terre, qu'il a tranché en lui son attache avec Dieu, il est devenu le fils exclusivement de cette terre. Elle est sa base, son support et sa fin. Au commencement était la Terre. La grandeur de l'homme tressaillait dès toujours dans le limon obscurément. Et voilà que son éclat s'est manifesté ; mais il n'a pas cessé de s'affirmer, de resplendir. Par quelle ingratitude avoir fait de cette terre, cette mère innombrable, une divinité subalterne ? Et ce prince mystérieux qui ne la visitait qu'en songe ? Ce prince intouchable. Si l'homme s'élève, il grandira les pieds largement posés sur la terre. On sait ce qu'ils devinrent, les insensés qui tentèrent de la plume des anges, émaciés dans le néant qui les sollicitait. Ainsi raisonne l'Enfant dans la haine de ceux qui baisent leur joug.

Que le Vieux prenne bien garde car il reste, bien qu'il ait renié, une attestation de cet esclavage. La terre qui a secoué son joug, veut vivre toute seule et ce qui jaillit de son sein, cette force, cette foi, cet espoir, cette jeunesse, saura faire respecter son origine, saura lui faire recouvrer son indépendance.

Mais tout cela, après tout, c'est de sa faute, au Vieux. Il a failli à sa mission qui était chrétienne et comme il a pris, à un certain moment, une mauvaise voie où bifurquait sa route, il est arrivé dans un lieu de marais où, de toutes parts, la décomposition l'entoure. Au reste, il s'y plaît fort et nous savons quelles fleurs peuvent naître, quelles fleurs étranges il cultive dans cette putride fécondité. Des corolles froides, et blanches, sans parfum, et la faune baroque de toutes les orchidées. Mais enfin le jour est venu où il ne pouvait plus trouver pour charmer son esprit rien qui ne fût connu, tourné, retourné dans tous les sens. Alors il inventa le Cinéma qui est bien la réussite la plus extraordinaire qui soit jamais sortie des mains et du cerveau de l'homme. Car les autres inventions sont des machines. Mais cette machine est quelque chose de plus. Une mécanique qui sert à exprimer ce que la poésie même parfois s'essouflait

à rendre, qui peut jusqu'à pénétrer le mystère, un certain mystère et le fixer. Seulement, cette poésie et ce mystère étaient, pour dire, défraîchis par un trop long usage. Toutefois, se servant du cinéma pour concrétiser des sentiments périmés, revigorer des modes séniles de pensée, satisfaire des émotions rebattues, il parut, premièrement, que quelque chose de nouveau était né. Ce qui était faux. L'instrument existait mais l'être qui devait l'animer n'était pas adéquat. L'outil précédait l'ouvrier. L'on devait s'en rendre compte plus tard. Nous le verrons. En attendant, le Cinéma servit à ressasser de vieilles formules. Les Allemands, comme il se doit, firent du fantastique arbitraire, du réalisme appuyé et sensuel avec, cette fois, un fond tragique de louches instincts. Les Suédois, furtivement, pour un temps très court, illustrèrent ce sentiment qui les baigne d'une atmosphère mi-mystique, mi-féérique ; mais ils ont trop d'atavisme païen pour que ceci soit un pur élan et ne s'y mêle un mystère mélancolique, en somme de mauvais aloi, diabolique. Les américains, des enfants chargés d'une lourde hérédité, un mélange de races arrivées, trouvèrent un jouet à leur taille ; mais le cinéma américain sent mauvais ; surtout quand il est pur, quand il est puritain ; et quel n'est pas puritain ? Quant aux latins ils sont trop exclusivement latins pour comprendre cet art collectif, pour tout dire oriental, communiste.

C'était à se demander ce que faisait le Cinéma ; et, moyen d'expression jamais mis à la disposition de l'homme, quel pouvait bien avoir été le besoin qui fit naître cet instrument colossal. Tout répond à un besoin. Généralement, le besoin précédait l'instrument. Mais voici qu'un instrument inouï n'avait pas d'emploi. On ne peut tout de même nier que ce pourquoi il servait jusqu'alors ne le déshonorait pas. Et puis, il n'était pas « *indispensable* ». Il prenait la place d'autre chose, voilà tout. Dans toute la création, dans le corps de l'homme, il n'est rien qui ne collabore à une fin bien déterminée, unique. On allait, cependant, bien vite la connaître la raison qui le fit venir au monde cet instrument apocalyptique. Un mot, ce dernier, qui n'est pas mis au hasard, je l'appuie. Brusquement, voici que l'on trouve l'utilité, la signification

du cinéma. On sait pourquoi, pour qui, était destiné cet instrument gigantesque. Assurément il venait à son heure, comme toutes choses sont arrivées. Du coup, il ne sert plus à illustrer, d'une façon nouvelle, les histoires dégradées d'une humanité dégénérée. Rien n'est plus sain que le cinéma russe. Et rien, aussi. n'est moins saint.

La vieille histoire du vieil occident, c'est le Péché qui l'a amenée à ce point où nous sommes. C'est une histoire chrétienne, celle du Péché. Elle eut son sacre très-officiel et sa couronne d'Epines. Mais le Péché est devenu trop grand. Il déborde de la coupe qui le contenait, ce Calice qui fut si amer à boire à Gethsémani et qui s'est, à nouveau, rempli, depuis. Et le Péché débordant, submerge la vieille humanité. Non. Pas tout à fait celà. Il y a miracle, à rebours. Le Péché qui goutte, qui se déverse de la coupe où il a *conscience qu'il est le Péché,* puis qui coule comme un fleuve sur la terre, ne sait plus qu'il est le Péché Il devient pleinement PUR. Son commencement a disparu qui l'éclairait sur sa hideur.

Le Péché s'évadant de sa connaissance de Dieu, du Sang de Dieu au fond de la coupe et touchant terre, devenant, de ce fait, pleinement terrestre, humain tout court. Le Péché qui a détruit cette dualité, ce tiraillement au milieu de lui, cette certitude qu'il était, avant tout, un manquement à Dieu et qui trouve sa signification, son but, dans son essence même. Le Péché qui était une négation devient une affirmation. Singulier renversement et combien lourd de mystère proche et de conséquences futures non moins inéluctables. Et voici que le Péché, devenu pur, en tant qu'unique, non plus composé de deux éléments, le Mal et la *connaissance* du Bien, envahit le Monde, grandit effroyablement, s'enfle au-delà de toute limite prévisible. Quelque chose de pur, quelque chose de UN, pour une l'humanité aveugle, condamnée. Finis les tiraillements, les désespoirs, les damnations que l'on redoute, que l'on pressent, que l'on sait. La damnation universelle qu'on ignore et qui s'ignore. La plénitude retrouvée. La terre devenue la terre uniquement. L'échelle de Jacob retirée dans le Ciel par les anges après que le dernier ange eût franchi le dernier échelon. La Terre libre, autonome. La

Terre qui va légiférer, se gouverner, terrestrement, humainement. La Terre qui a arraché comme un cancer Dieu de son sein et qui le rongeait. La Terre qui ne connaît plus Dieu, ne s'en souvient plus. Dieu, la cause des souffrances, des inquiétudes, des doutes, des mutilations. Dieu, l'entrave à la marche de l'Homme. Dieu, la barrière à l'accomplissement humain de l'Homme. Dieu plus sa perte que son salut. Dieu était extirpé. Dieu a disparu. On ne s'en souviendra plus. L'Homme a recouvré son unité. L'Homme est un homme et l'on verra bien, l'avenir est là pour le démontrer, qu'il est incontestablement roi de la Terre, pour montrer jusqu'où, libre, il peut prétendre monter. Et rien, désormais, ne l'arrêtera plus, ne le gênera plus pour avancer. C'est folie que de vouloir endiguer cette force qui monte. Comme ce fut folie, jadis, ces poings tendus sans doute de tout un monde pour maudire, forcer à reculer les nuages qui crevaient faisant s'élever le Déluge.

Ceux qui peuvent comprendre n'ont qu'à considérer, passivement. Et attendre. Et prier. C'est l'époque des contemplateurs. Ils sont isolés; mais ils comprennent les autres, ceux qui passent, ceux qui montent. Ils comprennent, les isolés, cette grande unité, si j'osais je dirais cette grande pureté qui va nettoyer la Terre. Qui va laver la terre du Péché. Le Péché n'existera plus. Il a fini d'exister. En même temps qu'il perdait sa dernière attache avec Dieu.

Ce qui reste, ce qui envahit tout : *une nouvelle innocence.* Elle a la Terre pour base et la Terre pour but. Une immense simplification. Et puis, ce sera si facile, désormais. La Terre est si bien ronde, tellement connue partout. Elle appartient à l'Homme et l'Homme a tué le mystère. Plus de cloisons. Plus de mondes. Plus de continents. La Terre est nue. La Terre est *Une.* Rien ne résistera à cette nouvelle innocence. Ce qui voudrait endiguer : quelque chose de plus ignoble encore que ce qui monte. Car ce qui monte, au moins, a de la pureté; une pureté humaine, une pureté d'argile. Mais ce qui se met en travers de la route n'a plus ni pureté humaine ni divine. Celle-ci, elle fut souillée depuis longtemps; et celle-la, ils l'ont falsifiée. « Celle-ci », elle était terrestre, périssable. Elle a vieilli; une vilaine vieillesse.

L'autre, elle était trop gênante. Les justes, les vraiment justes sont isolés. Des montagnes de Grâce. C'est de nouveau leur temps. Quant aux autres leur salut propre est seul en cause. Ils n'ont plus le loisir de penser à ceux qui se perdent. Comme dans un naufrage, chacun ne prie plus que pour soi. Et puis, quelle dérision. Que peuvent faire une Foi, une Charité si puissantes contre celà gigantesque. Il n'y a plus que Dieu qui pourrait. (Qui pourra). C'est l'époque de l'Espérance. *Mais par delà bien des évènements.* Tout sera balayé, et bien des justes. La Terre sera nettoyée, blanchie. Pour un temps ce sera une grande jeunesse. Elle aura sa fin aussi. Les hommes trouveront une pureté qu'ils ignorent, différente de celle qu'ils ont désapprise. Les institutions, les morales crouleront. Elles croulent. Elles ont croulé. Mais il y a encore des frontons, des pontons, quelques piliers ultimes et des façades tapageuses. Ce qui reste, bien que lézardé, peut donner le change. L'homme étaie. Il est si optimiste. Mais un jour tout descendra d'un seul coup. Ce sera rapide. Inévitable. Stupéfiant. La Terre sera lavée. La grande innocence triomphera.

*
* *

Cette innocence à grandir, cette suppression de Dieu dans l'homme, elle a de quoi s'imposer. Elle possède un merveilleux instrument et tellement irrésistible. Un moyen infaillible de convaincre et de vaincre. Un jouet ensemble qu'une arme terrible. L'on voit bien que cet instrument était fait pour cette unité à conquérir, pour cette conquête à exprimer. Ailleurs, il était ridiculement attardé à ressasser des formules surannées. Il s'amusait de copier toutes les écoles, tous les genres. En vingt ans il franchissait toutes les étapes, celles de siècles innombrables de culture, de la Culture. Celle qui devait se répandre, comme en un sol propice. La Vérité qui fut méconnue, faussée et qui s'obnubile aujourd'hui. Pour combien de temps ?

En somme, c'est au Vieux à qui fut donné de forcer la porte où dormait le trésor éternel. Avec patience, il en apprit le maniement délicat. Afin que l'autre, sans doute, le reçût tout parfait dans ses mains prédes-

tinées. Evidemment son travail de préparation lui échappait; j'entends sa signification profonde, celle qui venait du Destin qui venait de Dieu. Pour lui, c'était un moyen de se divertir. Il le fit d'ailleurs sans innocence, mais trouvant un singulier plaisir, ce vieillard, de repasser dans sa mémoire toutes les émotions d'une vie déchue. Parfois même le rappel de sa jeunesse qui fut noble, et belle, et bien orientée. Mais il ne sut pas la conserver telle. Il ne sut pas devenir un vieil homme qui a gagné la sagesse, dont la sérénité se lit sur le front calmé, baigne de douceur le regard.

Ce vieillard qui avait du génie, était appelé à l'accomplissement d'un destin extraordinaire. Mais il était trop intelligent et ce fut ce qui le perdit avec l'orgueil. Il méprisa toujours un peu la simplicité, l'abandon. Il ne sut pas rester un enfant. Il crut qu'il arriverait par sa science et son habileté à s'en servir qui la complétait. Qui la dépassa même un jour. Cette habileté le perdit. Elle lui fit réaliser des instruments formidables dont, s'il avait été moins aveugle, il se fût effrayé aussitôt. Sa science pratique lui fit négliger de penser véritablement. Il perdit, peu à peu, la grande vérité, la révélation, dont il était le dépositaire. Il travailla sans trêve, afin que, par la mécanique dont il avait violé les lois une à une, il devînt quelque chose comme le roi de l'univers. Enfin, il trouva le Cinéma et ce n'est pas déjà si mal.

Il mit ce jouet, cette arme (dont l'importance lui échappait, comme tout ce qu'il déclancha d'ailleurs; un Apprenti-sorcier génial; mais saura-t-il invoquer Dieu derrière la porte qui n'attend peut-être que cette prière pour rentrer la nature exorbitée dans l'ordre) il mit ce jouet, cette arme, au point et l'Enfant s'en empara qui avait grandi. La vie est si courte et n'est tant que celà, maintenant, que les enfants s'empressent de devenir des hommes. Celui-là plus que tout autre. Un enfant prodige. Il s'assimila, d'un seul coup, l'intelligence et la culture du Vieux, en ce qu'elles avaient conservé d'utilité présente. Quant à la foi du vieil homme, son premier amour, lui-même l'avait depuis trop longtemps renié pour que le Jeune, fruit d'une liaison sénile, s'embarrassât le moins du monde de ces chimères. En fait, ç'avait été, ce premier amour, une entrave pour l'épanouissement du Vieux. Un éter-

nel rempart qui brisait les élans, matait les enthousiasmes, contrariait les instincts les plus enracinés. Une voix pour contredire des désirs d'indépendance, semer le doute, faire avorter des entreprises. A la fin, impatienté, il avait, d'un trait de plume, supprimé cette erreur de jeunesse qui le gênait. Mais il était trop tard. Il avait trop transigé avant que de la mettre au rancart. Le pli était pris. Il avait arraché, violemment, cet amour de son cœur; mais il restait dans son esprit, dans sa mémoire. Il s'était imprimé dans sa chair. Il se voyait dans ses gestes qu'il rendait hésitants. Il avait, si souvent, contrarié des mouvements profonds (des mouvements instinctifs, tant le Mal, à la suite du Pêché s'est incorporé à l'essence de l'homme) que, désormais, quoi que tente le vieillard, ce ne sera jamais avec une pleine assurance, comme s'il était Dieu, c'est-à-dire : UN, libre de faire ou de ne pas faire, par lui-même, simplement, sans avis préalable de quelqu'un dont on dépend. Le Vieux se meut dans les vieilles choses et ne peut plus leur porter d'intérêt. Elles emcombrent ses mouvements et sa pensée. Elles sont la preuve d'une vie gâchée, finie avant le terme.

Avec une pareille expérience derrière lui, le Jeune allait savoir s'y prendre. Il ne recommencerait plus l'erreur. Tout d'abord, il décréta que cet amour qui fut la cause de tant de déboires, qui fut à l'origine de cet aspect minable du Vieux, était la rêverie la plus absurde qu'on puisse jamais poursuivre. Un amour qui tendait vers quelque chose qui manifesta asez de son absence, qui éclata suffisamment de son néant, qui prouva abondamment son inéxistence. Pas même de la poésie. Une utopie. Une hallucination incroyable. Celà, le Vieux aussi l'a dit ces derniers temps. Mais était-il bien sincère ? Moi je me méfie. Il veut sauver la face. Donner le change à sa déchéance. Seulement ce qu'il n'avoue pas (et au fond, je crois qu'il l'ignore) c'est que sa faillite vint justement de ce qu'il ne se donna pas assez, pas entièrement, à cet Amour et que la terre qui avait bien des charmes aussi, l'attira de plus en plus souvent, chute après chute, le retint toute à elle, sa dernière maîtresse, celle, en somme, qui lui donna les dernières joies. Mais la terre, n'empêche, avait un singulier amant et qui avait un passé. Il avait beau l'avoir renié. Ça remonte toujours. Un ar-

rière-goût de quelque chose de plus pur. Le souvenir de joies déchues. Peut-être, à bien approfondir, un remords. Enfin, lui, un raté.

Et le jeune le sait bien. Il n'a qu'à regarder ; et ce qui pourrait lui inspirer un peu de pitié ne dessine à ses lèvres qu'un immense mépris. Vite changé en haine. La pitié c'est d'un autre âge. Celui du Vieux. Le Jeune ne connaît que la loi naturelle, la loi de la Terre. Il faut que la terre ait toute sa signification. La terre grasse, épanouie, vigoureuse. La pitié, c'est ce qui contrarie l'essor, la pitié qui s'attache à ce qui est manqué, mal venu, malade, décrépit. Assurément, il est fort, le Jeune, car il ignore la pitié. Il sait ce qu'il veut, jouir et s'affirmer. Aussi, avec un pareil exemple derrière lui, il va nier, à priori, ce qui fit du Vieux un jouisseur si imparfait, un homme si partagé entre sa volonté propre et un néant artificiel qu'il s'était forgé. Lui est simple. Il a peut-être une âme. Il n'en sait rien. Il est. Plus de lutte. Plus d'antagonisme. La victoire d'abord, tout de suite, pour toujours. Détruire tout ce qui peut heurter. Unifier.

*
* *

Et quand le jeune eut entre les mains, ce jouet, cette arme, le Cinéma, il sut immédiatement s'en servir. Il commença par se glorifier. Les enfants sont pleins d'orgueil ; mais comme il s'agit d'un orgueil de posibilités, sans les amères déconvenues, ou la saveur même, aigre-douce de la gloire assise, il eut, à celà, pas trop mauvaise grâce et il fit, comme on dit, quelque chose qui se tenait. Donc le jeune se glorifia avec un toupet et une force admirables, Ce qu'il réalise, déborde, comme lui, de jeunesse, de sève, de ferveur , d'une brutale sérénité. Ce n'est pas à son sujet qu'on parlera d'inquiétude. Alors que l'autre ressasse des histoires auxquelles il ne croit plus ou qui lui laissent un goût de cendres, lui, le neuf, prend la matière à son origine et le voilà parti pour conquérir. C'est l'époque de l'épopée. Il célèbre sa naissance. Une naissance quasiment mythologique, foudroyante, définitive. Mais il n'est pas que de s'attarder sur ce miracle, son propre miracle. Il faut

avancer. Reprendre au commencement. Refaire le monde. Avancer. Comme le commencement est aussi la fin pour lui, c'est-à-dire la Terre, il continue, après avoir célébré sa nativité, par chanter l'ouverture de son règne (il espère ferme de régner partout, absolument, et tôt, et jeune). Il reprend, et son hymne exalte le limon d'où il est tiré, où il est rivé, où il retournera. Il s'y identifie. C'est puissant ce qu'il fait, large, sobre, sain. C'est gras comme un sol frais labouré et ça pousse dru comme un arbre. Tout tourne autour de la Terre sur la Terre. Une sorte de fermentation continuelle. Un cycle. Un serpent en cerceau comme l'Eternité. L'Homme et la Terre qui ne sont plus qu'un se communiquent leurs forces mutuellement. Le mythe d'Antée. C'est un chant qui jaillit de soi pour soi-même. L'Homme est vraiment dieu. Il se suffit. Il est l'alpha et l'oméga. Il se glorifie en lui, par lui. Il est Dieu. Il est UN.

La Terre lui appartient déjà. Elle lui est dévolue. Le vieux domaine sera débarrassé de ce qui l'encombre. De ce qui en fit un compromis qui menaçait d'être éternel. Quelque chose qui appartenait à deux êtres en même temps et qui se gênaient pour chacun en profiter. Car il se souvenait, le Vieux, très obscurément, mais il se souvenait, qu'il avait été nommé, sans plus, gérant d'un bien qu'il exploite. Avec, bien entendu, le bénéfice de l'usufruit. Plus tard, il agit comme si le Propriétaire ne devait plus revenir. Et plus tard encore comme s'il n'existait pas. Mais il se mentait à lui-même. Qu'est-ce que ce Maître invisible, mort certainement s'il exista jamais, qui ne s'inquiétait jamais de son bien ? Simplement le Jeune qui veut hériter avant que le Vieux ait rendu le dernier soufle, (ce qui pourrait être long car il a la peau dure, le Vieux) décréta que tout ça c'était des histoires. Si le Maître existe, qu'il s'annonce. Et s'il se présente qu'il fasse valoir ses droits. On discutera. Quant au métayer, un bien vilain monsieur, et négligent. Et puis comme il est entendu que toutes les vieilles lunes vont être démolies, dispersées, la place faite nette, le Vieux sera nettoyé comme le reste. Un parricide ? Connais pas. Les morales ? Connais pas. Tout cela de la pitié. La pitié est morte. Les codes à refaire. La place nette. Partout. Le Jeune va recom-

mencer, ou plutôt, commencer toute chose. Il a bien le droit. Il est Dieu. La Terre va se parer sous ses mains. La Terre, sa naissance et son aboutissement. Sa raison d'être. Celle d'un homme qui a conscience d'être un homme. Conscient et organisé. La Terre sera nue pour recevoir la toilette nuptiale. Et la gloire de l'Homme et la gloire de la Terre seront une seule gloire et indéfectible.

Car ce jouet dans la main, cette arme qu'il promène, qui pourra y résister ? Ce n'est pas, bien sûr, son seul moyen. Il en a peut-être de plus efficaces mais moins nobles, qui lui répugnent, et qu'il reniera. Mais le cinéma qui fut créé pour lui, un langage nouveau pour un être nouveau, un moyen d'expression comme il n'y en eut pas pour quelqu'un d'absolument unique qui fera, non pas un tournant, mais un renversement dans l'histoire du monde, le Cinéma, qui pourra résister à tant de persuation ? Le Cinéma qui renverse et qui construit, qui nie et qui démontre, en se jouant tant c'est simple, naturel, infaillible. Enfin, une torche dans sa main qui éclaire et qui embrase.

Les sincères et qui n'ont pas reçu la lumière, la Grâce ; les désespérés sans horizon, ceux qui voient l'abjection du monde et ne savent pas, sous cette boue, l'Etincelle malgré tout qui n'est pas morte — qui ne mourra jamais, dut-elle exister sans un témoin (ce qui est impossible), toute tremblante, toute menue, toute effacée jusqu'à l'incendie, plus tard, qu'elle déclanchera — lequel, parmi eux, ne sera pas vaincu par tant de persuasion ? Tous les simples, ceux qui étouffent dans la mollesse, lequel, parmi ces *demi-clairvoyants*, ne sentira que le temps est proche où la Terre aura trouvé sa signification enfin ? Quel résistera à cet envahissement de jeunesse, à cette poussée profonde par ses racines et qui s'épanouit ?

Le Vieux, depuis qu'il commence de voir, s'effraye et organise la lutte. Mais il a beau faire; ce qui doit s'accomplir s'accomplira. Cela ne tardera pas. Cela est commencé. Il faut vivre dans l'attente de la minute où tout, brusquement, se consommera. Dieu extirpé, rendu à son ciel de chimérie, l'unité de la Terre sera retrouvée. Et l'Homme régnera qui sera comme l'âme de cette Terre, qui puisera sa force dans le sein de cette mère commune et l'y fera rentrer à nouveau,

dans ce réservoir d'inépuisable énergie. Une mère ensemble qu'une épouse. Et le même cycle sera clos et sans cesse se renouvellera. Plus de religion : de dualité primordiale, obligatoire. Plus de cloisons : des entraves d'homme à homme, de frère à frère. La Terre sera nue. Puis elle sera *Une*.

. . . .

. . . .

Mais qui saura la mystérieuse signification de cette unité commencée, inéluctablement accomplie ?

Raoul AUCLAIR.

Le Veuvage de Monsieur Tuaire

Lorsque les porteurs s'étaient présentés, suivant de peu les invités, M. Tuaire, qui avait arpenté, une partie de la nuit, les trois pièces de son logis, achevait à peine sa toilette.

Il leur indiqua, d'un geste craintif, la chambre d'où ils ressortirent bientôt, en traînant les pieds sous le poids de la bière qui, mal assujettie, oscillait sur leurs épaules inégales.

Devant la porte, il y eut une première halte. On avait négligé de la déployer, et les parois du coffre se heurtaient au chambranle. On essaya, mais en vain, de le placer de guingois. M. Miffre, qui avait de l'entregent et qui connaissait les aîtres, alla quérir sur l'étagère de la cuisine, un fer à repasser qui servit de marteau pour décrocher l'espagnolette.

M. Tuaire à qui ce spectacle était odieux et qui supputait la longueur du trajet utilisa ce répit pour une précaution. Quand il revint il n'eut que le temps de remarquer que le piétinement des porteurs avait rayé le linoléum. Sollicité en divers sens, le battant rêtif s'effaçait devant le cortège.

Sur un signe du veuf M. Miffre avait remis le trousseau de clefs disponible à une voisine qui, depuis le matin, se profilait dans une attitude d'attente, de l'autre côté du palier.

On atteignit, en éraflant les murs et en butant aux marches, le vestibule au delà duquel le trépas de Madame Tuaire et le deuil de son époux cessaient d'être une calamité privée, pour pénétrer de plein pied dans la commisération publique. Sur le trottoir un prêtre couperosé obstruait, à coups de goupillon, l'issue de l'allée. Au bruit de la descente, un clerc qui avait de beaux yeux noirs et regardait avec envie des gamines dépeignées jouer à la marelle, rectifia le port de sa croix. Et l'on se mit en route.

M. Tuaire, en relief, étreignait avec ferveur le bras d'Anselme Miffre, son ami d'enfance. Un cousin de la défunte, que l'on ne voyait que rarement parce qu'il l'avait dépouillée d'un héritage et parce qu'il avait épousé sa cuisinière, tirait légèrement la jambe, sur la gauche, et rompait par sa claudication l'alignement de leur triple douleur.

Deux retraités, un mutilé, l'épicier-regrattier et un encaisseur suivaient par solidarité, habitude, désœuvrement ou sagacité. M. Tuaire, à qui les autres visages étaient inconnus (« Graziella était si estimée dans le quartier ») s'inquiétait de savoir si les voitures et le registre suffiraient, et cela donnait à son visage mobile une expression d'incertitude.

A ce moment le convoi déroulait sa pompe dans une rue étroite... Il s'efforçait de tenir le front haut pour recueillir les saluts, et faire éclater sa constance aux regards des femmes qui se signaient d'un air gêné.

Son attention fut brusquement attirée par de menus cris, sur un balcon. Deux fillettes, l'une brune et l'autre blonde encadraient de leur turbulence une personne austère — mais combien cette mère était mal avisée de la supporter, en un tel moment.

« Pauvre monsieur, il va prendre froid. »

— « Elle s'est envolée. »

La pieuse sollicitude dont ces paroles témoignaient lui fut, à tout prendre, sensible. Il rabattit les pans de son pardessus, et nota, sans y prendre garde, le numéro de la maison.

A l'église, Miffre fut parfait. Il plongea dans le bénitier une main où adhérait la rouille du fer. M. Tuaire qui le savait franc-maçon, lui sut gré de cette concession, mais déclina de maculer ses gants aux doigts qui s'offraient.

Maintenant le prêtre rubicond ânonnait les prières funèbres. Mais la voix pure de l'acolyte allait au cœur des assistants. Ne semblait-il pas qu'elle évoquât, à s'y tromper, l'accent de la morte ? Sur une dénégation de Miffre — de quoi se mêlait-il, lui qui l'avait peu connue ? — le veuf posa, à gauche, la même question.

— « Ne dites donc pas de cochonneries » lui conseilla dans une affectueuse bourrade le représentant de la famille qui avait observé que ses yeux s'injectaient de sang, et qui tenait à sa santé.

La manœuvre du corbillard recommença. Tuaire se sentit abandonné. Il effleura, de façon molle, les mains qui le bousculaient parmi les condoléances et les excuses. Il ne demeurait désormais avec lui, devant l'église que l'on refermait, que ses gardes-du-corps et l'encaisseur.

II

Près de la tombe, il y avait encore un prêtre, mais chafouin, mal rasé et anguleux. L'enfant de chœur n'était plus là. Cette absence renforçait l'impression première. Puisque l'on avait enterré Graziella, il était fatal que son reflet disparût et que sa voix s'éteignit. Mais cela ne pouvait être compris ni d'Anselme qui était athée, ni de Fortuné qui n'avait jamais eu de délicatesse.

Il se résigna à les retrouver dans la voiture. L'encaisseur, qui avait des clients dans le voisinage, s'était écarté, passé la grille, non sans lui avoir glissé adroitement son adresse dans un catalogue. Le cocher de la berline de queue, après avoir contemplé, avec mépris, son pourboire qui s'éloignait, dénoua l'écheveau des lanières et tourna bride au prochain carrefour.

Plus loin Miffre remit à son ami le journal dans la marge duquel il avait crayonné les sommes dépensées. Cela commençait par: « Six voitures de deuil » et se terminait par: « Divers. Pour mémoire. »

Pour ne pas raviver sa douleur, il lui enjoignit de serrer ce compte, jusqu'à ce qu'une occasion s'offrît pour le remboursement du solde. Et, comme on était arrivé devant son domicile, il descendit précipitamment.

Le cousin, qui n'avait rien dit depuis l'absoute, poussa alors un profond soupir. M. Tuaire lui sourit comme au dernier soutien qui lui restât, et se laissa aller à lui demander, puisque ils étaient seuls, des nouvelles de chez lui.

Le boiteux récita par le détail une histoire lugubre. Graziella, qui était au ciel — c'était la deuxième personne qui l'affirmât — n'avait plus besoin de rien. Mais sa pauvre Angèle était vraiment à plaindre! Sa santé défaillante exigeait les plus grands soins. Elle était acariâtre, par surcroit, et d'une intelligence à tout comprendre de son état. Seule une opération pouvait

la relever. Mais ils n'étaient pas riches. Ils n'avaient jamais eu de chance.... Graziella n'aurait pas dû leur en vouloir. L'héritage ancien, placé — ce n'était pas un reproche — en valeurs industrielles qui périclitaient, n'avait pas compensé les droits. Comment subviendraient-ils au coût de l'intervention ? Et pourtant elle était urgente. Le chirurgien — un ami commun — lui avait délivré, tout exprès, une consultation.

Tuaire, hébété, envoya d'un coup sec le grimoire retrouver dans sa poche les autres papiers. Alors, voyant qu'il n'obtiendrait rien, Fortuné dégorgea son aigreur, ce qu'il n'aurait jamais osé du vivant de Graziella, car elle avait le verbe haut. Même le respect de la mort ne le détournait plus. Ils avaient bien été, l'un comme l'autre, des cœurs secs et vaniteux, et pourraient se vanter, quand la colère divine les réunirait, de former un joli couple... Pour lui, il ne regrettait rien: ni son bon mouvement, ni le temps perdu, ni sa couronne. Mais il ne pouvait délaisser plus longtemps sa malade, ni se sacrifier pour des égoïstes. Sur quoi, à bout de souffle, il fit à son tour arrêter la voiture.

Libéré, Tuaire regardait le dos placide du cocher ; et, comme la nuit était venue, il lui demanda humblement, après un peu de temps, si cela ne l'incommodait pas trop qu'il montât sur le siège, à son côté.

C'était un honnête cocher qu'arrêtait, à chaque passage clouté, le flot débordant des piétons. Comme il n'avait rien demandé, à tous les bouchons, le veuf lui offrait à boire, et l'initiait, à petites fois aux derniers moments de Graziella.

Enfin il l'invita à le raccompagner et affecta de parler haut dans l'escalier, pour que la voisine comprît...

Dans l'antichambre, il crut défaillir. Une raie de lumière filtrait sous une porte. Le cocher, qui, d'avoir été mobilisé aux Dardanelles, ne craignait ni les vivants ni les morts, dut s'assurer que le réduit était inoccupé.

Tuaire constata alors, en froissant prospectus, journal et ordonnance, qu'il avait oublié, avant son départ de tourner le commutateur, et de fermer sa braguette. Cela fait, les deux hommes déplacèrent, pour trinquer dans la cuisine, le fer qui traînait sur la table.

Désormais le calme renaissait. Son confident, qui

était veuf pour la quatrième fois, ne lui avait-il pas affirmé en le quittant — mais il reviendrait — que l'on s'y faisait, à la longue ? Il souffrait seulement d'avoir été peu décent sur le chemin de l'église. Certaines exclamations et certains coups d'œil le faisaient rougir, rétrospectivement. Mais ce regret se dissolvait bientôt. Qui a vaincu sa douleur triomphe de sa faiblesse. Ces fermes propos secondaient le jeu d'une serrure finement huilée, et, du linoléum épousseté aux degrés lustrés à neuf, le sautillement de pas qui fuyaient.

III

Parmi le tumulte apaisant de la foule, il refit l'itinéraire du cortège. Il s'étonna qu'un dentiste qu'ils avaient vu s'installer ne s'inclinât pas; et que les petites gens du voisinage se détournâssent à son approche, ou feignîssent, s'il les heurtait, de s'apercevoir, à son crêpe, de son infortune.

Plus loin une surprise lui était réservée. Il avait levé la tête sans trop savoir pourquoi, vers le balcon qui avait attiré, quelques heures plus tôt, son attention. Personne ne s'y trouvait. Mais une clarté tamisée par les stores uniformément abaissés décelait que toutes les pièces étaient habitées.

Une idée, hardie mais touchante, traversa son esprit. Pourquoi ne se présenterait-il pas, pour s'excuser en galant homme de son désordre passé ?

Ici encore la porte avait deux battants. Mais, à la différence de la sienne, elle s'ajourait d'un judas, et le mot MODES en miniatures, sur une carte rose-tendre orientait les visiteurs. A le déchiffrer, il oublia l'objet de sa démarche, et se déclara obliquement enclin à voir des chapeaux.

« Teint de brune ou teint de blonde ? » lui demanda la personne respectable qu'il avait déjà remarquée au passage, et blâmée, à la légère, de son indulgence.

« Les deux », susurra-t-il, pour la bien disposer sans les compromettre.

La blonde, que rien ne tenait, le rejoignit presque aussitôt, sur un sofa... Pour la brune, qui était en course, sa venue ne tarderait pas.

M. Tuaire songea que son ami lui aurait conseillé d'être prêt à tout, et de se laisser docilement conduire, au gré des événements.

« Suppose que tu es sur ton siège — lui avait dit cet homme d'expérience — tu ne sais jamais ce qui va tomber dans tes jambes. Alors tu tires à droite, ou à gauche suivant la circonstance. » Il se réjouissait mélancoliquement à se souvenir, et tolérait que l'espiègle enfant, qui l'avait reconnu, vérifiât d'une main experte, et tiraillât ses boutons.

L'arrivée de sa compagne permit de varier les jeux. Le bonheur emplissait l'âme du veuf qui déplorait, tantôt, de n'avoir pas invité le cocher, et, tantôt, de ne pouvoir associer à leur joie celle qui était partie... Il l'appela très fort et très longtemps. Des années de continence — Graziella était frigide et regardait ses poches — avaient amassé dans sa moëlle des trésors de lubricité. Il étendit la blonde sur un cousin lamé d'argent, et jeta sur elle son manteau.

« Toi tu es l'enfant de chœur », cria-t-il à la brune et il tourna lentement, derrière elle, autour du coussin, vers lequel il braquait et secouait, par intervalles, une apparence de goupillon.

Mais l'enfant de chœur chantait faux. On eût dit qu'elle ne comprenait pas ce qu'elle disait, et fît du « jour de colère » un jour de guilledou. Il lui ferma solidement la bouche, et commanda, avec des liqueurs, un disque de phonographe (du Saint-Saens ou du Chopin).

Lorque il fut épuisé, il se contempla dans la psyché. Relevée, la blonde qui avait peu goûté cette figuration, car elle craignait l'odeur du tabac aux entournures, et avait été, vingt-deux fois, enfant de Marie, le rabroua avec des paroles hostiles :

« Oh ! tu peux te regarder... Tu es beau, maintenant ». C'était exactement ce que lui aurait dit Graziella, qui ne comprenait pas qu'il se campât, à son âge, devant un miroir.

Plus serviable cependant, encore que surmenée, la brune rendait au drap mortuaire, en l'ajustant sur les épaules de son possesseur, et le détergeant, figure de vêtement. Ce scrupule prolongeait, en l'accentuant, la minutie de Graziella.

M. Tuaire, que ce rappel indisposait, partit mécontent.

IV

Sa voisine le guettait sur le palier. Elle s'était inquiétée de le savoir dehors, à l'abandon, un jour pareil, et craignait un malheur.

Il ne lui était de rien, mais, dans son intérêt, elle ne pouvait le laisser, ayant connu son ménage, ruiner sa santé.

Il condensa son énergie, lui signifia que Graziella, qui était jalouse, ne pouvait la sentir ; et par égard pour la défunte verrouilla sa porte.

...Il eut, cette nuit là, des rêves pénibles.

Le cocher l'avait dénoncé aux parents de l'enfant de chœur qui le menaçaient, lui soutiraient de l'argent, et le livraient à la justice.

Anselme, Fortuné et l'encaisseur s'introduisaient, masqués, dans sa chambre, par la cheminée, et le dévalisaient. Angèle, que le chirurgien lutinait, faisait le guet.

La blonde, qui était morte asphyxiée, sortait de la bière pour arracher, griffer et mordre le goupillon.

Enfin, Graziella, qui souffrait des dents et rentrait du marché, l'avait gourmandé d'être parti sans tirer la chasse et d'empester le vin. Elle avait ouvert la fenêtre pour renouveler l'air, et s'était précipitée dans la cour pour le punir.

Quand il l'avait relevée, elle avait exigé qu'il changeât de cravate, et, refaisant elle-même le nœud qu'il n'avait jamais su faire, lui avait passé les doigts autour du cou et l'avait étranglé.

...A ce moment une clef crissa : on remuait la porte, M. Tuaire s'était levé. Il avait entendu la voix tenace du palier... Dix heures étaient sonnées. Il avait assez dormi. On lui apportait de croissants, pour le réconforter, et du chocolat.

A ce coup. il cessa de lutter. Il pensa qu'il avait tari la coupe des voluptés, et que l'humaine félicité est bornée. Il se souvint encore du cocher qui lui expliquait, en caressant du fouet la croupe de ses chevaux, qu'une bête qui a été une fois attelée doit finir entre les brancards.

Après quelques instants la porte, dont il avait retiré la targette, s'ouvrit devant la voisine qui maniait des plateaux : le veuvage de Monsieur Tuaire était terminé.

LAZARE.

Le Livre des Morts Tibétain

Il faut se méfier des livres religieux et philosophiques de l'Orient comme de la peste. Sauf si vous les lisez dans le texte. Autrement, vous avez le choix entre la traduction du savant linguiste qui transforme tout en platitudes, et celle, puante, du théosophe qui sait tout par la révélation du petit bout de bois et vous sort, dans une pâte de mauvais anglais ou français, des mots palis à désinences sanscrites ou des mots tibétains à la sauce métaphysique de l'Intelligence Service d'Adyar.

Heureusement, ces temps-ci, nous avons eu enfin quelques documents sur le Tibet en lesquels, après quelques précautions, on peut avoir confiance : les excellents reportages de Mme A. DAVID-NEEL, la traduction par Ch. TOUSSAINT du *Dict de Padma* et enfin le *Bardo Thödol* (« la-libération-par-l'entendement dans l'Entre-Deux ») ou *Livre des Morts Tibétain*, traduit en anglais par le défunt Lâma KAZI DAWA SAMDUP et le Dr W. Y. EVANS-WENTZ, retraduit en français par Mme MARGUERITE LA FUENTE (Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien-Maisonneuve, Paris, 1933 — Préface de J. BACOT).

Le texte tibétain est celui du livre rituel qui doit être lu au mourant ou à son effigie depuis les premiers symptômes de la mort jusqu'au 49e jour après la mort. Son rôle, et parfois sa forme même, sont très analogues à ceux du *Livre des Morts* Egyptiens. Dans son usage rituel, le *Bardo Thödol* a pour but de guider l'homme dans la décisive expérience de la mort, de lui rappeler les enseignements du lamaïsme, et de l'aider à profiter de cette occasion unique de se réveiller et d'échapper au cycle des renaissances. Si l'on se borne à ce sens rituel, on trouve dans ce livre l'es-

prit scientifique et la précision mathématique qui caractérisent tous les traités de psychologie orientaux, tellement opposés aux rêveries métaphysiques et à l'agnosticisme empirique des nôtres.

Table rase faite de toute sentimentalité, la mort physique est pour le Tibétain la suprême occasion donnée à tout homme de se *réveiller* et de *comprendre* (en sanscrit *budh,* d'où *buddha*). En Occident, on donnerait plutôt de la morphine au mourant. Là-bas, au contraire, il est enjoint de lui serrer les vaisseaux du cou pour faire affluer le sang au cerveau et le tenir conscient aussi longtemps que possible, et de lui crier dans les oreilles des choses très désagréables et très instructives, pour l'aider à tirer profit de cette dernière expérience de la vie humaine. (Où est la vraie culture, chez eux ou chez nous ? où est la barbarie ?)

D'autre part, la récitation du Thödol au mourant dure 49 jours et par conséquent, une fois l'agonie terminée, semblerait être purement symbolique. Mais ici n'oublions pas que cette sorte de textes est toujours à sens et à usages multiples. Le titre dit : *Bardo,* ce qui veut dire littéralement : « *Entre-deux* », et non pas « Mort ». Peut-être que la mort physique n'est qu'un cas-limite d'une expérience tout autre en apparence, d'une « mort » au sens où les sages de l'Asie, de la Bible, du christianisme ont employé ce mot parfois. Je dis « peut-être », mais en fait le *Bardo Thödol* serait en grande partie inexplicable sans cette interprétation, que personne d'ailleurs, n'aurait le droit ni le pouvoir de développer littérairement. Je suis convaincu qu'en dehors de son usage rituel le Bardo Thödol était en même temps, pour ceux qui savaient, un *Memento Mori* valable à d'autres moments de la vie humaine que l'agonie physique.

Tout ce livre est fondé sur la doctrine du *Karman.* Ce mot employé à plaisir par tous les exégètes occidentaux du bouddhisme, sans en excepter le Dr. Evans-Wentz, conserve sous sa forme sanscrite un petit parfum d'exotisme philosophique et de subtil occultisme capable de nous ravir et de nous en faire oublier complètement le sens. Je tiens donc à rappeler que le mot *karman* signifie action, acte ou plutôt, si l'on excuse ces barbarismes, actionnement, actage,

et, philologiquement, il est équivalent (racine et suffixe) au latin *crimen* (crime, apparenté à crise, critique) qui signifie : action par lequel un individu se met en position d'être jugé, action *discriminante* (ou *incriminante*) ; autrement dit *crime*, sans le sens péjoratif attaché aujourd'hui à ce mot. Maintenant que vous tenez les principales ficelles linguistiques du mot *karman*, vous pouvez l'employer sans risque d'en faire un bouche-mystère.

Il est donc question d'un état « d'entre-deux » où l'homme prend conscience de ce qu'il s'est fait soi-même. Peu importe comment la chose arrive, par la mort physique ou autrement. Ceux qui ont seulement goûté à la millionnième partie d'une goutte de cette connaissance comprendront le sens fondamental, terrible et juste, de ce « Livre des Morts ». Pour les autres, il est sans aucun intérêt, et sa lecture serait *au moins* une perte de temps. Le *Bardo Thödol* donne donc, dans un laps de temps de 49 jours, toute la série des expériences qui peuvent, dans le cours d'une vie, donner à l'homme des occasions de s'éveiller. Le grand drame, c'est que l'homme ne sait presque jamais en profiter : au moment où la chose absolument importante nous est révélée, juste à cette seconde nous fermons les yeux, nous dormons. Ainsi les Apôtres quand le Christ, sur le mont des Oliviers, était dans la présence fulgurante de sa propre solitude : ils dormaient. D'après le *Bardo Thödol*, la première révélation est la plus simple et la plus pure : l'être (non pas l'Etre des philosophes). Impossible de disserter là-dessus. Généralement, l'homme alors, à cause de *ce qu'il s'est fait* (karman) dort. Après la « Claire Lumière Primordiale » vient la « Claire Lumière Secondaire » peut-être, si l'on veut faire semblant de comprendre, l'appelerait-on non plus *être* mais *être un être*, pour dire que ce n'est déjà plus tout à fait la simplicité absolue. L'homme, en général, dort encore. Telle est l'expérience du « Moment de la Mort », ou « premier Bardo ». L'homme qui n'a pas su en profiter expérimente alors le « deuxième Bardo » ou « expérience de la Réalité ». Il se voit lui-même comme dans un miroir. Ici le livre donne une description complète de la structure psychique d'un homme-type : intelligence, sentiments, sensations phy-

siques ; il se voit tel qu'il s'est fait dans ses raisonnements, dans ses affections violentes ou paisibles, dans l'exercice de ses sens perceptifs et actifs. S'il se reconnait, il est libéré. Mais le plus souvent il ne se reconnait pas lui-même et croit voir ou entendre des « divinités » (celles du panthéon lamaïste, puisqu'il est un croyant tibétain) c'est-à-dire des phénomènes extérieurs. (Il est remarquable que dans les langues asiatiques, les mots qui signifient « divinités » et « apparitions extérieures » sont souvent identiques; le sanscrit *deva*, par exemple, signifie « lumineux », ou plutôt « qui apparaît à la perception humaine en général »; et les Upanishads, entre autres, opposent souvent « ce-qui-regarde-soi-même » et « ce-qui-regarde-les-*devas* »). Ayant « raté », par inconscience, toutes ces occasions de s'éveiller, l'homme pénètre alors dans le « troisième Bardo », celui de la « recherche de la renaissance », où diverses occasions, de moins en moins belles, lui sont offertes de devenir un être humain imparfait. Finalement. presque toujours, après ces « confrontations », ces « mises en présence de la réalité », l'homme, ombre d'homme, qui n'a pas su en profiter pour s'éveiller, redevient un idiot comme avant : parfois un peu mieux, mais souvent pire ; car il peut devenir un loup, un porc, un ver (c'est-à-dire un homme à essence de loup, etc., car la croyance naïve en la métempsychose est explicitement écartée par ce texte comme par tous les bouddhistes intelligents): il peut devenir un *preta* — mot qu'on traduit en général par *fantôme,* mais qui signifie simplement *parti, en allé*: un homme absent de lui-même, une de ces larves qui pullulent autour de nous. Les mêmes qu'invective la « Momie » dans le « *Livre des Morts* » Egyptien en ces termes : « Face de nuit, spectres dans l'ombre, colère de la colère, ô doubles maléfiques qui, derrière moi, entrez en tapinois dans l'obscurité, le nez en arrière, la face obverse. O vous, Mauvais, fils des Mauvais, génération du Mauvais, à jamais frustrés de ce pour quoi vous surgissez du fond de votre nuit et de votre méchanceté. O vous tous, mâles et femelles, visages à rebours à qui je ne permets rien, à qui je ne tolère rien, à qui point je ne permets de faire la nuit dans ma poitrine. A l'instant, je vous renverse, ô renversés, faces révulsées... » (Trad. J. C. MARDRUS).

J'ai donné ce bref schéma du livre, on le voit, sans avoir à préciser que ces occasions de comprendre offertes à l'homme surgissaient à l'occasion de telle ou telle circonstance physique. Chacun sait très bien d'autre part, que l'on peut dire « je me meurs » ou « je renais à la vie » sans que l'on entende forcément sous ces mots la transformation d'une chair vivante en charogne, ou inversement. On sait aussi que les textes sacrés (je ne veux pas aujourd'hui définir ce mot) sont entendus à la mesure d'être de l'auditeur. « L'Epoux est connu aux Portes », c'est-à-dire le sacré à la mesure de l'intelligence de chacun, comme dit le Zohar. Et c'est toujours le sens le plus simple, le plus direct, qui est le plus vrai. Il est bien vrai que le *Bardo Thödol* est employé au Tibet comme rituel funéraire et que le terme *Bardo* ou *Entre-Deux* est populairement interprêté comme désignant l'état d'après la mort ou un état de somnambulisme. Mais si vous le lisez à la lumière (si faible soit-elle) de ce que j'ai essayé de suggérer (c'est votre affaire) vous verrez qu'il s'agit d'une chose beaucoup plus importante. « Mort », c'est le *cas-limite* de l'expérience offerte à chaque homme (et femme), à chaque instant, de la « confrontation avec la réalité ». A chaque instant une réalité s'offre à nous. Mais nous dormons, comme des brutes, comme des apôtres, et cette occasion est perdue à jamais! Aussitôt le temps nous propose une autre occasion de comprendre: et nous fermons les yeux, et elle est perdue à jamais! Et après des millions et des millions d'instants qui sont des portes ouvertes pour nous à la connaissance, mais que nous n'avons pas même aperçues, nous sommes encore aussi imbéciles qu'avant. La dernière occasion, le dernier instant, allons-nous aussi le laisser échapper? Le *Bardo Thödol* pose cette question. Il crie à l'homme : Souviens-toi !

Mais ce n'est pas un avertissement abstrait, sans fondement. Le texte nous donne en même temps un tableau de l'homme, sous ses divers aspects et ses divers modes d'existence, de ses facultés, de la forme de son non-être, et du fonctionnement de cette machine tel qu'on ne pourrait en trouver trace dans aucune psychologie de chez nous. Il y a là une connaissance de l'homme, de tradition séculaire, qui n'intéresse guère l'occidental, car elle est avant tout pratique, elle de-

mande d'être vécue, alors que notre science est une recherche du moindre effort. A première vue, bien sûr, le langage de ce genre de textes, farci de mots que les traducteurs s'obstinent à laisser en sanscrit (langue d'usage aussi familier chez les Tibétains lettrés que celui du latin en Europe il y a quelques siècles), a l'air bien théologique. Il suffirait souvent de les traduire littéralement pour qu'apparaisse la logique et le sens directement humain de l'ensemble (*Buddha* serait simplement l'Eveillé, et ainsi de suite). Mais dans sa recherche du moindre effort, la pensée occidentale a aussi la haine de la simplicité.

L'introduction du Dr. EVANS-WENTZ nous donne d'utiles renseignements sur les coutumes funéraires tibétaines, leurs analogies avec celles de l'Egypte antique, l'histoire du lamaïsme et ses doctrines fondamentales. Mais l'auteur a tenu aussi à donner son interprétation du livre, et à vrai dire il ne sort pas des images philosophiques et occultistes sous lesquelles les occidentaux croient voir en général les doctrines orientales. Pour lui, il y a dans le *Bardo Thödol* un sens exotérique (il entend par là une interprétation tellement bête que personne ne songerait à la soutenir, comme si, lorsque je vous dit : « Un Tel est un ours », vous vous imaginiez qu'Un Tel est un plantigrade montagnard et amateur de miel) ; et un sens ésotérique, par quoi il entend simplement une interprétation allégorique. Autrement dit, s'il perce la couche théologique externe de la doctrine, il ne s'arrête qu'à la deuxième enveloppe, encore bien extérieure, l'enveloppe philosophique. Cela lui suffit pourtant pour lui permettre de faire les rapprochements qui d'ailleurs s'imposaient entre le texte tibétain et d'autres textes, égyptiens, socratiques ou chrétiens. Mais le sens simplement humain, le sens central, il ne le soupçonne pas, je crois. Car lorsque quelqu'un emploie le mot « ésotérisme » et n'hésite pas à imprimer noir sur blanc ce qu'il prétend être une « interprétation ésotérique », il y a une telle contradiction dans l'emploi même de ce mot que la logique et la compréhension de celui qui l'emploie me deviennent au moins suspectes. Mais tout ce qui est introduction historique ou doctrinale est bien entendu très précieux pour le lecteur, réserve faite de l'emploi des mots sanscrits et tibétains qui restent à traduire.

L'édition anglaise comportait de plus une introduction (encore!) de Sir John WOODROFFE qui elle, est alors dans le plus pur style de sacristie théosophique. Rien à dire contre: ces Messieurs savent tout. Ils savent les noms sanscrits (ou palis, on n'est pas très fixé) des *nadis* et *tchakras* et le nombre de pétales du lotus qu'ils ont au bas du dos et même que c'est dangereux de l'exciter, sauf pour eux parce que le Maitreya éthérique et le Guru ectoplasmique leur ont bien expliqué qu'il fallait d'abord respirer deux fois par la narine droite, dire: *Hink!*, expirer par la glande pinéale, se mettre un doigt dans la bouche, pardonner à ceux qui vous ont offensé, manger de la laitue et se garder des propos violents. Douces gens, mais sales empoisonneurs. Il faut savoir gré à Mme LA FUENTE de n'avoir donné qu'un abrégé de cette introduction et de l'avoir placée à la fin du livre. Il faut lui savoir gré surtout de nous avoir donné ce fruit de sagesse, que quelques-uns sauront trouver sous les stériles écorces philosophiques qui l'entourent. Elle l'a fait avec respect, sans vouloir « y mettre du sien », preuve d'intelligence plus grande que tout commentaire.

René DAUMAL.

Chroniques

GABRIEL MARCEL
ET LE MYSTERE ONTOLOGIQUE (1)

La personnalité de Gabriel Marcel impose l'attention et la considération. Ceux qui ont lu son *Journal Métaphysique*, ses œuvres dramatiques, ses essais et ses pertinentes critiques savent que chacun de ses livres est inspiré par une vivante et profonde intelligence. L'œuvre qu'il vient de publier est cette fois à l'image de sa double activité, et par conséquent bien propre à la définir, puisqu'elle comporte une pièce en quatre actes, *le Monde Cassé* et une méditation, *Position et approches concrètes du mystère ontologique*.

Le Monde Cassé est un drame conjugal, développé dans un milieu bourgeois. En voici l'argument : Laurent a épousé Christiane par amour. Christiane n'a épousé Laurent que par devoir, dans une certaine mesure par faiblesse, et parce qu'elle s'était jugée disponible, ayant perdu l'objet de sa première et unique passion.

Laurent est un mari amer. Il souffre de ne point être aimé. Mais il est orgueilleux. Il refuse tout secours, il s'oppose à tout attendrissement. Il se croit lucide et fort, parce que désabusé et pessimiste.

Christiane est d'origine juive. Elle en porte les signes : charme du physique et de l'esprit, amour des arts, goût du paradoxe, passion de la vie mondaine, mais dans un monde baroque, où les adorateurs côtoient les parasites, où les esthètes voisinent avec les bouffons, où les mœurs se dépravent au nom de la liberté de l'intelligence. C'est de son propre aveu « un monde cassé. » Car elle ressent profondément le trouble où tous ces gens sont plus ou moins plongés. Alors que les autres se contentent de jouir ou de souffrir, elle cherche une cause introuva-

(1) *Le Monde Cassé*, par Gabriel Marcel (Desclée de Brouwer et Cie).

ble. Elle est visiblement tourmentée, en dépit de son aisance à s'adapter aux plaisirs extérieurs.

Elle n'aime pas son mari; mais elle ne veut pas qu'il souffre à cause d'elle. Elle veut l'atteindre derrière le barrage de froideur et de dureté dont il se protège. Pour cela, elle tente une expérience dangereuse : elle fait croire à Laurent qu'elle aime un autre homme, l'un des grotesques qui servent de personnages secondaires à ce drame. Le coup porte juste: Laurent a soif d'être trahi ; son pessimisme se justifie. En même temps, son besoin de dominer et de pardonner trouve un aliment. La scène est réussie, dans la fausseté atroce du ton. Ce lucide, qui se croit trompé alors qu'il ne l'est pas, mais qui est le jouet d'un terrible mensonge, savoure la compensation donnée à son amertume : il peut mépriser son rival; il peut plaindre sa femme, livrée à un amour qui touche à l'aberration.

Le jeu ne dure pas longtemps. Christiane n'a du reste pas réussi : l'étrange concession qu'elle a faite au caractère de Laurent n'a pu que l'éloigner davantage de son mari, que le rendre plus insupportable et ridicule à ses yeux. Elle fait alors une seconde tentative d'évasion, de re-création de soi. Elle accepte l'amour d'un des adorateurs qui l'environnent. Cette fois, elle ne l'avoue pas à Laurent, et le laisse sur la fausse piste. Mais dans le même temps, sa meilleure amie, abandonnée par l'amant qu'elle avait pris avec le consentement de son mari, descend les pentes du désespoir et se tue. Cet évènement est pour Christiane un choc et un avertissement : va-t-elle faire aussi ce chemin-là ?

Non, car voici la rédemption, voici la *rencontre* que cette femme visiblement attendait et que le lecteur, aussi, attend. Une amie d'autrefois, Geneviève, lui fait visite. Et nous apprenons un fait capital: cette amie est la sœur d'un jeune homme, Jacques Decroy que Christiane a profondément aimé, dix ans plus tôt, et qui est entré dans les ordres. Ce drame sentimental tient en peu de mots. « A l'instant précis où il m'a déclaré qu'il serait moine — dit Christiane — j'allais lui dire que je l'aimais. »

Mais Jacques est mort. Amour deux fois perdu. Geneviève, pourtant apporte une révélation : « Christiane, mon frère a connu votre amour. » Et elle ajoute : « A une certaine minute de sa vie, il a vu que l'acte par lequel il s'était donné à Dieu avait peut-être signifié pour vous le désespoir... »

Alors, c'est pour Christiane une illumination et comme l'aboutissement de ses inquiétudes. Elle voit clair en elle, elle mesure la fausse charité qui la portait vers son mari, le faux amour qui la jetait vers un autre homme. Et elle interroge, avec une émo-

tion déjà mystique : « Qui vous envoie Geneviève ? qui, dites-le moi »

A Laurent, Christiane fait l'aveu de ses erreurs et de ses mensonges. Elle ne lui dit pas tout pourtant ; elle lui cache pour un temps encore ce que Jacques Decroy fut pour elle. Mais elle lui fait pressentir ce que Geneviève vient de lui apporter. Il en reçoit aussitôt le mystérieux bénéfice et le drame s'achève pour ces deux êtres sur des paroles d'espoir où perce la foi naissante.

*
* *

Dans un avant-propos, Gabriel Marcel donne les raisons qui l'ont poussé à juxtaposer une pièce de théâtre et une méditation métaphysique. Il prend soin de nous avertir que l'un n'est pas l'illustration de l'autre, mais que ce sont deux témoignages d'une même préoccupation « les deux versants d'une même hauteur. »

La thèse exposée dans la méditation (qui fit du reste l'objet d'une conférence prononcée à Marseille, en 1933, à la Société philosophique), c'est que le sens de l'être, « l'exigence ontologique », est perdu pour l'homme moderne. D'où son désespoir. D'où « l'étouffante tristesse de ce monde ». D'où « l'intolérable malaise de celui qui se voit réduit à vivre comme s'il se confondait effectivement avec ses fonctions. »

Car le monde est axé désormais sur la fonction : fonctions vitales d'un côté, fonctions sociales de l'autre — étant entendu que les fonctions psychologiques peuvent toujours se ramener à l'une ou l'autre de ces deux catégories.

Cette dépossession de l'être intime au profit d'une succession d'actes automatiques est commandée « par un ordre social de plus en plus inhumain » et par une « philosophie inhumaine ». La caractéristique fondamentale de ce monde « fonctionnalisé? » La voici : il est « gorgé de problèmes », mais « animé de la volonté de ne faire au mystère aucune place ».

Il faudra donc aller à la recherche d'une définition du mystère et si possible l'appréhender. Ici, Gabriel Marcel écarte toute philosophie qui ne met l'accent que sur « l'activité vérificatrice », qui ignore la *présence* et, par conséquent, la « réalisation intérieure de la présence ». L'être, ce noyau obscur, mais réel, se reforme derrière l'analyse rationaliste, en dépit de la fragmentation rationnelle. Au-delà des solutions éventuellement apportées à tous problèmes, il maintient une permanence de mystère. Et lorsque la faculté pensante, dégoûtée de son automatisme, rappelée du dehors au dedans, tent de reprendre possession de l'être dont elle fait elle-même partie, elle ne reste pas

longtemps au niveau du psychologique, toujours réductible à une série de méthodes et de cadres. Elle débouche promptement dans le métaphysique. Là, elle ne se contente pas longtemps des chemins que la pensée scientifique a tracés : elle se livre bientôt à elle-même. Aussi bien, pour l'auteur poser le problème ontologique, c'est « s'interroger sur la totalité de l'être et sur soi-même en tant que totalité. » Il faut donc, avant tout, réaliser l'unité et se débarrasser des rapports agaçants de sujet à objet et de sujet à sujet-objet. L'investigation de Gabriel Marcel présuppose une affirmation dont l'auteur se prétend le *siège* plutôt qu'il n'en serait le *sujet*. Cette notion de participation obligatoire nous entraîne « au delà du monde des problèmes », dans un domaine que Gabriel Marcel évoque par ce néologisme : le méta-problématique, posant ainsi une primauté de l'être sur la connaissance. Car il y a bien, ajoute-t-il, un « mystère du connaître », toute connaissance se suspendant à un mode de participation.

Mais qu'est-ce qu'un mystère ? Dès le début de sa méditation, Gabriel Marcel a pris le soin de distinguer le mystère des théologiens ou mystère révélé, du mystère tout court, en quelque sorte le sens du mystère, dont il donne alors cette définition : « un problème qui empiète sur ses propres données. »

Car on voit déjà que tout le débat, en ce qui concerne la partie technique de l'investigation, tourne autour de ces deux notions antinomiques : problème et mystère. Le monde matérialiste et idéaliste ne connaît que des problèmes. Nous autres qui, au seuil du temple de la pure philosophie, trouvons une porte condamnée, nous aimons qu'un philosophe métaphysicien, rompu à toutes les gymnastiques de l'esprit, distingue et préserve ici le mystère. Parmi les cent définitions qu'on peut donner du poète, celle-ci : « Celui qui subit le mystérieux », n'est-elle pas une des plus sympathiques ?

Mais les difficultés surgissent pour définir et démontrer. « Un mystère placé devant la réflexion — dit l'auteur — tend inévitablement à se dégrader en problème. » Tout ce qui est universalisable et concerne l'être pensant en général est de l'ordre problématique. Tout ce qui concerne la personne, tout ce qui est une « implication » de la personne souffrante en même temps que pensante dans une quelconque réalité invoque le mystérieux. Et comme l'auteur a prévu l'objection qu'on ne manquera pas de lui faire et les tentatives raisonnables qui lui seront proposées de ramener le mystérieux au problématique, il affirme: « Nous sommes ici dans une zône où il n'est plus possible de dissocier l'idée elle-même et la certitude ou l'indice de certitude qui l'affecte. » Aussi toute tentative d'élucidation philoso-

phique est rejetée dans le vain ou dans l'inexprimable. *L'indice de certitude:* n'est-ce pas tout de suite une définition de la grâce ?

Le moyen d'approche de ce mystère ontologique sera le recueillement. « Dans cette retraite, dit Gabriel Marcel, j'emporte avec moi ce que je suis, et peut-être ce que ma vie n'est pas. » Car il pense et il éprouve, comme Rimbaud, que sur un certain plan « l'être et la vie ne coïncident pas » et que « le désespoir est possible, sous toutes les formes, à tous les instants ». Et Gabriel Marcel va nous montrer que nous sommes proprement entrés dans « l'âge du désespoir », parce que « nous n'avons pas cessé de croire à la technique, d'envisager la réalité comme un ensemble de problèmes », alors que « la faillite *globale* de la technique est clairement discernable ». Il voit donc « une corrélation dialectique entre un optimisme du progrès technique et une philosophie du désespoir qui presque inévitablement s'en exhale... »

En regard de ce chemin descendant, il y a un chemin montant que gravit l'espérance. Contre l'espérance, la critique matérialiste a très beau jeu; elle en fait un optimisme puéril, un entêtement devant le pronostic de faits inévitables, devant les conséquences de faits constatés. Mais l'espérance que connait Gabriel Marcel, c'est la vertu cardinale et ineffable dont la source est précisément dans le mystère ontologique. Bien entendu l'auteur est prompt à bifurquer vers la foi religieuse et il affirme bientôt que « la seule espérance authentique est celle qui va à ce qui ne dépend pas de nous. »

Dans l'être, c'est en effet une présence que reconnait Gabriel Marcel. Une présence de soi-même et, selon le mot de Claudel auquel on pense forcément, « quelque chose en moi qui soit plus moi-même que moi. » La présence n'est plus considérée seulement ici comme perception, mais comme influence et comme action. Appliquée à l'art, elle prend une force qui nous atteint davantage. « Si la création esthétique est concevable — dit l'auteur — ce ne peut être qu'à partir d'une certaine présence du monde à l'artiste, présence au cœur et à l'intelligence présence à l'être même. » Du reste, il prend soin de dire que « la reconnaissance du mystère ontologique, où il voit le « réduit central de la métaphysique », peut s'imposer parfaitement en dehors de toute religion positive.

Mais il y a une condition à cette perception de l'être profond; c'est ce que Gabriel Marcel appelle « l'état de disponibilité ». « Etre indisponible — précise-t-il — c'est être en quelque manière non seulement occupé, mais encombré de soi. » Et plus loin, il ajoute : « Les racines du pessimisme sont les mêmes

que celles de l'indisponibilité. » On aperçoit tout le paysage moral qui s'élabore derrière cette conclusion métaphysique. Peut-être, en ce qui concerne la foi elle-même, n'y a-t-il là qu'une de ces diverses attitudes de l'âme, qui se tourne plus ou moins volontairement, c'est à dire plus ou moins fatalement, vers une vérité pour elle seule évidente, comme le corps se tourne vers le levant ou vers le couchant et passe ainsi de l'ombre à la lumière. De ce que la présence, considérée comme un « certain influx » est un mystère mais aussi une réalité entre vivants, elle est une possibilité, encore que mystérieuse, entre vivants et morts. Elle devient une opération d'échange dans laquelle on voit bien — trop bien — qu'à l'influence psychologique de l'ancien vivant, bientôt identifié à la présence métaphysique du mort (puisque le domaine psychologique est ici toujours débordé), on voit trop bien, dis-je, qu'il est facile pour l'auteur de substituer la présence de Dieu.

*
* *

Pourtant, l'essai de Gabriel Marcel apparait moins comme une définition de l'être, confondu dans une adhésion mystique à un principe, que comme l'affirmation de sa réalité, comme la protection de cet être contre les attaques que lui livrent le rationnel et l'artillerie des techniques, et par ailleurs contre l'envahissement des passions, plus dangereuses encore puisque l'appréhension de la plus intime réalité ontologique risque d'être réduite à un mouvement de l'affectif.

Revenons maintenant au drame. Laurent est un indisponible, un « encombré de soi ». Christiane est une indisponible aussi, mais sollicitée cependant et portant la trace de l'influence d'une présence qu'elle a reçue autrefois et qui fut son amour refoulé pour Jacques Decroy. Et voici que la « présence » lui est rendue à nouveau sensible par Geneviève, dans une rencontre. Elle marche donc peu à peu vers l'espérance. Elle s'avance peu à peu au-devant d'elle-même.

L'auteur a évidemment prévu dans son essai, toutes les objections critiques. Il s'est affranchi lui-même autant que possible des fonctions et des techniques. Car il y a une technique de la méditation et j'ai peur même qu'il n'y ait une technique de la foi, qui consisterait en ces moyens pratiques d'approcher Dieu, dont Claudel recommandait à Rivière l'exercice.

Mais pour revenir à la connexion de la forme dramatique et d'une méditation métaphysique, soulignons la paradoxale et tragique préoccupation de celui qui ressent assez profondément le drame de la pensée (de la pensée en soi et par rapport à la vie)

pour recourir aux symboles de l'expression dramatique, et qui cependant ne peut se passer d'apporter à cette création symbolique le secours des explications du philosophe. Il faut donc voir ici les fruits d'une expérience intime plutôt qu'une œuvre positive, un débat avec soi-même plutôt qu'une projection vivante dans le réel et la méditation est presque trop utile au drame. Aux paroles des personnages ne correspond pas toujours un état psychologique déterminant et le lecteur ne peut pas toutoujours faire la part, dans leurs propos et dans leurs actes, de ce qui est sincère ou affecté, de ce qui est gratuitement posé ou fortement déterminé. Au fur et à mesure qu'on avance dans le drame (comme du reste dans la méditation) on sent que se prépare une adhésion et que la position agnostique de résistance, dénoncée dès les premières pages de l'essai, va être emportée par la foi. La belle distinction entre problème et mystère nous achemine fatalement vers la révélation que Christiane portait en elle et vers laquelle, dès le début du drame, on comprend qu'elle va s'acheminer.

En marge de tous les débats que pourrait soulever cette œuvre, considérons au moins que la philosophie de Gabriel Marcel est engagée pleinement dans la vie, comme sa vie, en retour, s'engage pleinement dans la philosophie. D'ordinaire ce va et vient, ce phénomène spirituel d'osmose concerne davantage le roman et la poésie que la pure activité philosophique. Car le philosophe est volontiers celui qui abstrait et qui s'abstrait, qui « vérifie » comme dit Gabriel Marcel, qui réfléchit sur des problèmes objectivement posés, étrangers à son être, et non point ressentis par lui, en vertu de cette exigence ontologique qui est ici évidente, émouvante, impérieuse.

Roger SECRÉTAIN.

POESIE

ENCORE UN INSTANT DE BONHEUR, par *Henry de Montherlant* (Grasset).

Il serait intéressant de comparer les réactions diverses des écrivains en face des « évènements ». Celles de Montherlant, après les journées et les nuits de février, furent très nettes. Il eût pu, comme certains sans doute l'y sollicitaient, prendre parti et se jeter, à droite, dans la mêlée. Il ne sentit au contraire qu'un violent désir de saisir des valeurs d'un autre ordre. Croyant, il eut éprouvé le besoin de faire retraite dans un cloître. Artiste, il eut celui de travailler à son œuvre. Hédoniste, celui de savoir jouir encore de la beauté permanente du monde, au moment où

les formes de la cité des hommes étaient remises en question. Et il publie « Encore un instant de bonheur », recueillant ses pièces les plus sensuelles, où perce d'ailleurs parfois, mais très atténué, l'accent angoissé de 1927, du temps des *Voyageurs traqués*.

Ces poèmes sont répartis en deux groupes : inspiration africaine et inspiration française; les derniers, je crois, les plus anciens. « La Péri », sur « la chevale... folle aux cheveux de femme, aux longs cils, aux grands yeux » offre le curieux exemple d'un thème éminemment arabe traité par un français d'aujourd'hui.

Un calife-poète oméyade aurait sans doute pu écrire : « La nuit rêve. Les étoiles volètent de branche en branche. Comment dormir, avec dans mes mains sa cuisse et son genou, comme un instrument de musique. » Hafiz eût pu dire : « Quand un vers se dérobe, je regarde le rossignol, et voici le vers trouvé. » Mais non certains autres poèmes. Chaque siècle a ses complexités.

« *Encore un instant de bonheur* » comprend des vers réguliers, parfois presque lamartiniens, des versets, et des poèmes en prose, d'un timbre particulièrement pur. Pour qualifier les « thèmes pour une flûte arabe » et les « chants de Chtioua », il faudrait rendre au mot « charmant » son sens originel d'incantation, de *carmen*. Il y a aussi dans ce recueil trois ou quatre poèmes sur le sport féminin et les jeux des garçons, comme Montherlant est peut-être seul à pouvoir en écrire, — ainsi qu'une variante au poème liminaire du *Chant funèbre :*

Elle passera, la guerre, songe immense,
Avec ses noms de régulatrices.
Je trouverai bien une autre souffrance.

Cet hédoniste a la passion des souffrances nobles et décevra tous ceux qui voudraient le « classer. »

Emile DERMENGHEM.

« BOIRE A LA SOURCE », par *Jules Supervielle* (Editions Correa).

Jamais titre ne fut plus justifié qui évoque les fluides prolongements d'une enfance baignant les états les plus spontanés en apparence de l'adulte et le secret de cette Jouvence que nous livre la poésie, à la fois insidieuse et brutale, mais toujours « présente » de Supervielle. Il ne s'agit point en effet du panthéisme lettre-morte des théoriciens mais d'une constante identification, entre le sujet et l'objet, d'une sorte d'osmose entre le monde dit extérieur et celui des vicissitudes les plus intimes de la conscience.

Dès le début du livre, des pages comme celles sur le vent du sud au pays Basque proposent l'intense climat de Supervielle. Plan spatial qui devient plan temporel dans les variations sur les daguerrotypes et les mystères du regard humain. Tout aussi caractéristiques du créateur de Guanamiru sont les notations subtiles sur la psychologie de l'enfant, commentaire en prose des poèmes qui terminaient « Oloron Sainte-Marie ». On retrouve, imprégnant les plus émouvantes observations, cet humour voilé de mélancolie qui permet à la poésie de Supervielle d'atteindre à l'humain sans les artifices du pathétique.

Livre à double fin. Facile, fluide, divertissant au meilleur sens du terme pour tous ceux qui cherchent dans la lecture une occupation d'« honnête homme ». Véritable clef de l'œuvre entière du poète pour quiconque veut explorer en ses moindres recoins cet univers matériel et mental tout ensemble que la sensibilité clairvoyante du poète des « Gravitations » tenait pour « innervé à l'Infini. »

Léon Gabriel GROS.

LIVRES

LA RÉVOLUTION NÉCESSAIRE, par *Robert Aron et Arnaud Dandieu* (Grasset).

Au cours d'une conversation, cet été, Nicolas Berdiaeff faisait observer que notre époque dominée par les « problèmes économiques », comme on dit, ne possède pas d'économistes. Il entendait par là, bien entendu, des créateurs de valeurs neuves, ou même peut-être simplement, des hommes qui dominent les questions dont ils traitent. Car pour « l'économiste distingué », nous en sommes pourvus, fort au-delà du nécessaire. (Il y a même quelques députés). On répondit à Berdiaeff: mais nous avons Dandieu... Il nous reste, du moins, sa dernière œuvre. Aussi, les éléments d'une suite à cet ouvrage capital, suite qui s'intitulera *Dictature de la Liberté*, et que Robert Aron va mener à son terme.

Telle qu'il nous l'a laissée, l'œuvre d'Arnaud Dandieu apporte non seulement des idées neuves — une nouvelle position des problèmes — mais aussi quelques solutions fort importantes. Indiquons simplement, ici, l'idée de ce *service industriel*, destiné selon les précisions de Dandieu, à provoquer la suppression de l'inhumaine « condition prolétarienne ». Il est bon de noter que cette conception dépasse les rêveries marxistes dans leur domaine de prédilection. Mais voilà qui est plus important: elle se révèle immédiatement réalisable. Les travaux d'un groupe

d'ingénieurs occupés depuis quelques mois à la chiffrer, à la traduire en une institution pratique, ont prouvé la justesse, découvert la fécondité surprenante de cette vue d'origine purement doctrinale. Bel exemple du pouvoir des philosophes. Encore faut-il que les philosophes pensent dans le réel, c'est à dire dans l'actualité, au sens littéral du terme; et c'est ce que ne font pas, et ne peuvent pas faire, nos professeurs idéalistes et tous nos prêtres de l'insoluble. Encore faut-il que les hommes de ce temps conservent dans leur cœur la volonté d'être hommes, et sachent s'emparer des puissances libératrices qu'on leur propose ; et c'est ce que ne font pas les brigadiers et les embrigadés de toute farine que nous voyons parader en Europe devant ces dieux que l'on nomme, depuis peu, Masse ou Etat totalitaire, ces dieux antiques, peinturlurés à la moderne, ces vieilles tyrannies importées d'un Orient où l'on savait au moins, même en les adorant, qu'elles se nourrissent du sang de l'homme.

On pourrait montrer facilement, à propos de maint autre problème dont traite cet ouvrage (travail et chômage, machinisme, syndicats, échange et troc, crédit, taylorisme) les lien étroits que les auteurs ont su nouer entre leurs positions philosophiques et leurs conclusions d'ordre politique et social. Ces conclusions ne manqueront pas d'impressionner certain public au détriment des principes dont elles procèdent, et qui sont à mes yeux beaucoup plus graves et significatifs. Le mépris dans lequel on tient aujourd'hui le théoricien est peut-être la juste punition d'une *instelligentsia* dont toute la « distinction » consiste à séparer jalousement la pensée de l'action, du risque et de l'engagement personnel, quitte à se lamenter sur le monde tel qu'il va, — il faudrait dire : tel qu'on le laisse aller. Craignons que ce mépris toutefois, ne tourne en habitude, ne se fige en une convention faussement « réaliste » qui trompe sur la véritable nature de la pensée, et sur ses droits. « Sans théorie révolutionnaire, pas d'action révolutionnaire, écrivait Lénine dans *Que faire*. On ne saurait trop insister sur cette vérité, à une époque où l'engouement pour les formes les plus étroites du praticisme va de pair avec la propagande de l'opportunisme ».

C'est pourquoi, sans vouloir en rien sous-estimer l'analyse qu'Aron et Dandieu nous proposent des notions d'échange (1)

---

(1) Il faut même noter que le chapitre intitulé *Echange et Crédit* bouleverse toutes les idées traditionnelles sur la question, — et en passant, l'un des fondements de la théorie économique de Marx — en s'appuyant sur une documentation dont la formule même est une trouvaille.

et de travail, nous voudrions insister surtout sur la nouveauté d'un chapitre de doctrine tel que « Esprit et Révolution », et sur l'*Esquisse d'une théorie générale de la Révolution* qui ouvre la seconde partie du livre.

Esprit et Révolution... « Le malaise révolutionnaire et la confusion des idées en sont arrivés à un tel point que les deux mots ont l'air bien souvent de s'opposer. A force de considérer d'une part qu'il n'est d'autre révolution que la révolution matérialiste, à force d'autre part, de faire sur l'esprit le contre-sens habituel qui le réduit à être une faculté purement intellectuelle, sans contact avec les évènements, sans action effective, on est parvenu à stériliser l'un et l'autre, en privant la révolution de son ressort psychique et en privant l'esprit de son aboutissement nécessaire. L'esprit, comme la révolution, s'exprime par la violence; ce n'est pas une faculté d'usage interne, qui mène à l'intérieur des cadres de la pensée ses opérations solitaires. C'est essentiellement la faculté qui, dressant l'homme contre l'univers, le faisant résister et survivre, attaquer et étendre son pouvoir, lui permet de rallier toutes ses forces psychologiques ou physiques, dans un souci de conservation et d'expansion. »

Ce langage est clair. Seuls « petits purs » jugeront sans doute utile et astucieux de feindre d'y voir un « spiritualisme » dont leur matérialisme n'est que l'empreinte négative. On abuse singulièrement du mot « esprit » dans les jeunes groupes et les revues non-conformistes. (Les journalistes bien-pensants, de l'*Aube* à *Figaro*, les en félicitent gravement). Il faut rendre à Dandieu cette justice (1) que le « contre sens habituel sur l'esprit » n'a jamais été son fait, mais bien celui, intéressé, de certains de ses adversaires, de certains de ses louangeurs. L'esprit ne saurait désigner que la totalité créatrice de l'homme, corps et intelligence, indissolublement, *en acte.* La séparation cartésienne de l'esprit et du corps, la divinisation hégélienne de l'esprit pur, sont en réalité à l'origine même du désordre actuellement établi, qu'il se dénomme ordre bourgeois ou dictature. Ce processus peut apparaitre assez paradoxal. Pour en découvrir la logique, il suffit pourtant d'étudier la marche des révolutions bourgeoise et prolétarienne qui instituèrent ce désordre. L'*Esquisse* en décèle avec rigueur le vice fondamental, d'essence rationaliste. Pourquoi les révolutions aboutissent-elles à des dictatures, c'est-à-dire à la négation de leur élan originel, an-archique, anti-étatiste ? Parce qu'elles reposent l'une et l'autre, sur des constructions rationalistes qui ne peuvent rendre compte du *saut* révo-

(1) et au groupe de l'*Ordre Nouveau*, le seul qui se soit exprimé sur ce point avec netteté (Cf. le numéro 3 de sa revue).

lutionnaire. « En réalité, la dictature de transition qui enterre toutes les revendications en promettant la lune, ne peut servir qu'à masquer sur le terrain pratique l'échec d'une révolution qui ne sait pas où elle va ». Cartésienne ou hegelienne, la dialectique sur laquelle se fondent ces révolutions avortées ne peut rendre compte que des données antérieures à tout acte, non de l'acte lui-même. Au moment de sauter, elles hésitent et reculent. Elles tombent alors dans l'illusion d'une *synthèse* qu'elles veulent croire transitive, conciliant les contradictions réelles sur le plan tout abstrait de l'étatisme, au lieu de les laisser se développer jusqu'à provoquer le changement de plan, qui seul constituerait la Révolution véritable.

Contre cette illusion rationaliste-idéaliste de la synthèse, qui justifie en philosophie le monisme, en politique les tyrannies abstraites, Dandieu reprend l'argumentation que Proud'hon d'une part, et Bakounine de l'autre, opposaient à Karl Marx en son temps. J'ai souligné d'ailleurs l'identité, à vrai dire surprenante, des thèses politiques de Proud'hon, et de celles, philosophiques, de Kierkegaard, vis-à-vis de la dialectique hegelienne. Cette opposition me paraît la plus profonde et la plus significative de toutes celles qui aient occupé jusqu'à présent les philosophes. Tous les autres débats du XIXe perdent leur aiguillon si on les y compare. Affleurant maintenant au niveau des faits matériels, cet antagonisme radical vient s'incarner dans notre génération. Saura-t-elle le pousser jusqu'à ses confins créateurs, — ou va-t-elle une fois de plus, s'endormir dans le rêve d'un « troisième terme » dont nous connaissons désormais le monstrueux visage? — « Nous sommes sur la terre décisive... »

Antithétique, — an-archique — seule et par elle-même transitive, telle est, pour Aron et Dandieu, la Révolution véritable. Cela ne signifie point que sa violence se dégrade nécessairement en aventures militaires ou en émeutes sanglantes, bien au contraire : la violence extérieure mesure, simplement, un défaut de préparation doctrinale, — ce mot devant être entendu, répétons-le, dans l'acception la plus littéralement « actuelle ». L'*Esquisse d'une théorie générale de la Révolution* est un effort pour retrouver le contenu concret et précis du grand mot de révolution dont abusent aujourd'hui, à l'envi, les anarchistes petit-bourgeois du type surréaliste, et les évolutionnistes brutaux, en passant par les émeutiers fascistes. Le trait décisif, sans doute, auquel nous pouvons reconnaître une pensée effective, créatrice, c'est bien cette faculté de libérer l'*être* des mots. Cessons d'épiloguer sur les vieilles armures, et recherchons plutôt les conflits vitaux pour lesquels elles furent inventées. La sémantique ainsi comprise peut être une science proprement révolutionnaire. Ce

n'est point par hasard qu'on tentait de nous la réduire à cette description résignée des altérations du langage.

Je ne voudrais pas clore ces quelques notes, qui sont loin d'épuiser la revue des principaux thèmes de l'œuvre (1), sans relever deux objections que Ramon Fernandez faisait récemment à ces auteurs (2). La première porte sur la notion de la *personne,* évidemment centrale pour la construction de Dandieu. « Une personne est un homme qui unifie les diverses parties de lui-même à l'intérieur de lui-même » écrit Fernandez. Il en déduit naturellement que « la personnalité concrète peut se réaliser dans n'importe quelles conditions données... et peut faire bon ménage avec la société la plus strictement *sociale* ». Et voici détendu le ressort de la Révolution nécessaire. Mais qu'est-ce que cette définition, sinon celle même du vieil individu idéaliste, cet individu détaché, autarchique, qui permet justement le fascisme, et qui s'accommode à merveille d'un régime dictatorial. La doctrine de l'*Ordre Nouveau* définit une personne qui n'a rien à voir avec cet individu. Une personne qui n'est pas plus l'homme naturel de Rousseau, comme le suppose Fernandez, que l'homme intérieur de l'idéalisme, puisqu'elle est à la fois conquête et *rencontre*, engagement et actualité. Une personne qui peut être définie comme le *prochain* de l'Evangile.

La seconde objection concerne l'efficacité probable des doctrines de la *Révolution nécessaire.* Fernandez ne croit pas à l'existence concrète (3) de la personne telle que nous la définissons. Elle n'est pour lui qu'un mythe, dot il met en doute la puissance de soulèvement. « On comprend qu'un bourgeois risque sa peau pour la sauver: on ne comprend pas qu'il s'arrache la peau dans l'espoir qu'une meilleure lui pousse. » Fernandez a peut-être des lumières qui me font absolument défaut sur la psychologie du bourgeois, animal visqueux et féroce dont il me

(1) et qui surtout ne rendent pas justice au *style* de la pensée, plus encore que de l'écriture, d'Aron et Dandieu. Il faudrait pouvoir citer ici la page finale que Dandieu ajouta de sa main, sur épreuves, quelques jours avant sa mort. Aussi telle page sur Kreuger, ou sur le but de la révolution, qui atteignent à la grandeur à force de précision et de vigueur spirituelle, au mépris de toute réthorique.

(2) *La Révolution est-elle nécessaire?* N. R. F. de Janvier 1934. L'article est d'ailleurs sympathique. Il a surtout le grand mérite d'aller droit aux problèmes réels que pose ce livre, sur le plan philosophique.

(3) Mais le concret, c'est l'acte justement ! et non pas un donné « objectif ».

semble que Léon Bloy a donné la description la plus exacte. (Il faudrait être Bloy pour montrer comment cette « peau » du bourgeois pour laquelle il mourrait, dit-on, ne peut être qu'un symbole de son argent). Mais ce que je sais, c'est que l'homme tout court, ou même l'homme noble, ou prolétaire, n'a jamais risqué sa peau pour des intérêts. On ne se bat et on ne meurt que pour des « folies » qualifiées. Celle que l'*Ordre Nouveau* propose à notre besoin de sacrifice, c'est la qualité d'homme par excellence, la qualité créatrice de la personne. Je n'en vois pas de plus haute dans notre ordre, ni de plus digne de conquête.

La question reste, évidemment, de savoir combien, parmi nous, tiennent encore à être des hommes.

Denis de ROUGEMONT.

PLOTIN ET LE PAGANISME RELIGIEUX, par *Edouard Krakowski* (Denoel et Steele).

Le livre de M. Krakowski n'est pas tant une étude sur Plotin et sur le paganisme religieux, qu'une promenade dans le sens gourmontien à travers ce carrefour de l'histoire ancienne qui rend solidaires, pour un court instant, des choses aussi différentes, que les mythes, les religions et les concepts athéniens, alexandrins et juifs. Si ce manuel ne nous met pas à même de prendre de la philosophie de Plotin une vue directe ou des intuitions suffisantes, par contre semble-t-il extrêmement propre à nous communiquer l'ivresse où baignaient ces temps historiques, et les aperçus rapides, mais clairs qu'il donne des systèmes de Plotin, de Porphyre, du Jabblique, de Zosime le Panopolitain, de Longin, des deux Origène, d'Ammonius Sakkas ou de Philon le Juif, nous remettent un instant dans l'esprit, la prodigieuse matière hachée, délirante, dont Flaubert devait tirer sa « Tentation de Saint-Antoine » et Anatole France quelques unes de ses jongleries dont devait s'amuser notre adolescence. Mais cette recherche de précurseurs et de successeurs, quoique infiniment légitime du point de vue de la méthode, ne nous laisse pas moins sur notre soif première; car, après tout, ce n'est pas par quoi Plotin ressemble à ce qui le précéda ou le suivit, qu'il est susceptible de me passionner; mais ce par quoi il fut Plotin, lui-même devant lui-même, et au moment de son existence réelle et pas seulement philosophique, où il lui arrivait d'oublier Platon, et les mythes et les concepts, et qu'il posait la question plotinienne par excellence, celle de la destinée, des sources et de l'avenir réservés à lui, Plotin. C'est par là — et non pas grâce à son platonisme — qu'il hanta des pensées aussi différentes que celles d'un Leibnitz, d'un Bergson et d'un Chestov. M. Krakowski lui-

même nous assure que si Plotin arriva à « rompre entre l'intuition et la dialectique cette espèce d'équilibre que ses devanciers et ses successeurs s'appliquèrent à maintenir », ce fut surtout « à la faveur d'une sorte de distraction géniale ». C'est cette « distraction » qui nous touche, ce caprice dans un système rigoureux bien que l'expression, qui semble heureuse, ne soit pas certainement, des plus adéquates.

C'est sous le signe de la pensée bergsonienne que M. Krakowski étudie et apprécie la portée du philosophe alexandrin. Mais même entre plusieurs hypothèses de M. Bergson, il choisit celle qui lui semble la plus raisonnable, la plus positive. Le plus clair mérite qu'il semble trouver à Plotin c'est qu'il ait pressenti la durée bergsonienne et le plus grave reproche c'est de l'avoir manquée. M. Bergson, déjà reprochait à Plotin d'avoir pensé que « l'action est un affaiblissement de la contemplation ». S'il avait seulement admis le contraire, s'il avait su donner un coup de fouet à son UN: celui-ci serait venu de bonne grâce s'hypostasier dans l'Elan Vital de M. Bergson. C'est dans ce sens que l'auteur de l'Evolution Créatrice, cité par Krakowski, qui fait sien ce jugement, écrivait: « En ce qui concerne Plotin... il lui fut donné de voir la terre promise, mais non pas d'en fouler le sol. Il alla jusqu'à l'extase (mais)... il ne franchit pas cette dernière étape pour arriver au point où la contemplation venant s'abîmer dans l'action, la volonté humaine se confond avec la volonté divine ». Il est toutefois permis de penser que si Plotin ne foula pas la terre promise, ce fut justement parce que, l'ayant vue, il recula: car il avait vu que sur la terre promise de la dialectique c'était l'Elan Vital justement qui remplaçait avantageusement l'Un, et avait compris, peut-être, que son Un devait rester en souffrance éternellement, libre de tout compromis avec le veau d'or de l'Idée.

Benjamin FONDANE.

MONSIEUR GODEAU MARIÉ, par *Marcel Jouhandeau*. (N.R.F.)

Un individu livré à lui-même ne peut penser ou définir que ce qui lui est particulier : et il est irrémédiablement seul dans ses idées générales.

Aussi peut-on soutenir qu'une vérité ne vient à bout de s'exprimer qu'en prenant la forme dramatique. Et c'est la tendance naturelle d'un esprit créateur de mettre au monde des personnages, afin de voir sa pensée ne se transporter que par leur intermédiaire sur le plan du langage. Peut-être est-ce l'exigence dominante du génie de ne vouloir reconnaître pour siennes que des idées rendues accessibles à tous les sens à la

fois, les idées qui ont des muscles et de la peau, et qui ne peuvent pas figurer dans la mémoire d'un homme sans avoir affaire à son corps tout entier.

C'est sous le poids de cette nécessité que l'esprit s'est perdu dans l'analyse de ses facultés qui lui dénombraient les rapports possibles entre les êtres ; et s'est retrouvé dans la création de valeurs aussi fictives et peut-être aussi indispensables que les premières, les grandes entités cosmiques : Dieu, le Démon.

Mais ce n'est pas une solution : alors qu'elle croit connaître, la pensée ne fait que vérifier dans l'acte de créer les conditions de son fonctionnement. *Elle bat son âne*, arrive, par un grand effort, à *se voir battre son âne*, ce qui n'est pas beaucoup mieux ; il fallait un coup d'état pour en sortir et un homme aussi grand que Marcel Jouhandeau pour le tenter.

Si l'homme ne peut pas être livré à lui-même, s'il ne peut pas être seul et que ce soit la fonction de son esprit de « se *dramatiser* », il faut que cet esprit invente le drame de son union avec le tout. Il faut qu'il réintègre son unité afin de parvenir à cette solitude supérieure qui contient la vision de l'universel.

Un esprit se connaît dans ses créatures et dans les dieux qu'il leur donne. Mais il se connait comme esprit dans la mesure où il se réabsorbe par leur intermédiaire dans l'idée de sa solitude éternelle.

Dans la condition où l'homme se prouve placé, c'est la marque du vrai de ne lui apparaître que sous la forme d'une solution bâtarde, c'est-à-dire résultant d'une compromission apparente entre des activités réputées différentes ou même contradictoires. Ni la philosophie dans son domaine particulier, ni la poésie dans le sien, ni la foi, ne peuvent nous donner autre chose qu'un schéma de la vérité. Et c'est de son don d'animer des personnages et de son aptitude à nous divertir que le romancier devait en fin de compte, et lui seul, trouver le moyen de nous mettre en relations avec la vérité, nous mêler à une situation dramatique par où il est sorti de ses incertitudes, et qui ne peut nous convaincre qu'en nous emportant : opération qui a toute la violence d'un rapt.

Mais ce livre ? Comment Monsieur Godeau a été précipité hors du célibat. Son existence dans l'état du mariage aux côtés de cette femme qui sera sa solitude réelle, désormais.

Union impossible. C'est au terme de cette solitude à deux que chacun se révèle comme aspirant à l'Eternel, dans la mesure où il triomphe de la crise morale qui l'y attendait.

Jacques Chardonne avait analysé dans « Le journal interrompu » toute l'insipidité du mariage. L'existence du couple se révèle ici comme la furieuse insurrection de ce qui ne veut pas être uni. Une haine qui est une espèce de connaissance forcenée, c'est-à-dire d'amour dans la mesure où l'on a l'idée de Dieu. Un jaillissement d'étincelles entre deux êtres, d'autant plus violent qu'ils sont plus forts.

Analyse exacte à ravir; aboutissant toujours à une pensée d'ordre général ou à une vérité morale, l'une comme l'autre ne se posant qu'en fonction de Dieu.

Aussi Marcel Jouhandeau a-t-il pu prendre son sujet de tous les côtés à la fois, comme jadis Francis Poictevin, sans risquer, comme celui-ci, de se dissoudre dans la sensation et de n'y plus trouver le chemin de rien.

Si Marcel Jouhandeau a réussi, le premier de tous, à créer de la durée avec du présent, à briser les cadres de la poésie proprement dite pour faire œuvre authentiquement épique, c'est que, seul de tous ceux qui ont écrit ou écrivent, *il a son corps au-dedans de lui-même.* Au cas où mes lecteurs ne comprendraient pas ma pensée, je vais un peu l'altérer et consentir à légèrement la défigurer pour la rendre plus acessible. Je dirai par à peu-près : Marcel Jouhandeau est le seul écrivain *qui ait dans ses sensations la mœlle de sa pensée.*

Monsier Godeau n'a pas admis qu'une vérité reçue doive jamais le dispenser d'aller au fond du drame où s'élaborait sa vérité à lui, d'autant plus susceptible de devenir universelle que c'est à une plus grande somme de contradictions qu'elle aura été arrachée. Tourment incroyable, mais qui, du moins, nous laisse en mains quelque chose de stable, de solide et que rien ne nous ôtera plus.

La liberté pour un homme d'être seul c'est sous la forme de son vice quelle apparaît, sous la forme de ce que rien n'a pu expulser de sa vie, ni le jugement de la raison, ni l'indocilité des choses et même de l'amour.

La solitude suprême, c'est lui tout entier, mais d'abord son vice que la femme a mis dans son cœur en l'empêchant de le satisfaire, en se tenant toujours « entre son âme et son corps ».

Et, l'union rompue, Monsieur Godeau pourra entreprendre la conquête de l'Eternel, ce que Jouhandeau appelle : la fuite devant le présent. Alors, comme par hasard, reparaît la pureté, sous les traits de Véronique. Et cette apparition prélude au triomphe de l'épouse.

Il y a ici un problème qui se pose, plus important que tous les autres et que je ne peux qu'indiquer, me réservant de le

traiter longuement ailleurs : De quelle façon nouvelle la notion d'homme est-elle ici mise en cause ? Et l'idée de Dieu qu'elle suppose introduit-elle autrement qu'en apparence, une philosophie dualiste ?

Disons tout de même que Marcel Jouhandeau ne peut que bénéficier, avant toute étude plus poussée, du préjugé favorable. Car, à chaque pas qu'il fait dans la connaissance métaphysique de l'Etre, il semble se trouver, par une grâce spéciale, dans une plus grande intimité avec ses personnages. Il les enveloppe de plus en plus étroitement, se fait de plus en plus leur frère à mesure qu'ils s'éclairent en lui de leur vérité éternelle. Aussi a-t-on vu rarement des personnages réussissant aussi parfaitement que les siens à être à la fois des individus et des types. Il faut s'y reprendre à bien des fois pour authentifier avec quelque chance de succès la philosophie d'un écrivain qui a un tel sens de l'Unité que plus il descend dans le particulier et mieux il y éclaire l'universel.

Joë BOUSQUET.

CONTES BIZARRES, par *Achim d'Arnim* (Editions des Cahiers Libres).

Il en est de certaines époques comme de certains hommes qui, à travers les siècles, semblent se tendre la main. Ces vingt dernières années en France auront eu plus d'un trait commun avec la période qui s'étend en Allemagne de 1790 à 1830: l'évolution de la poésie contemporaine et les préoccupations d'un certain nombre d'artistes et d'écrivains — surtout l'activité des surréalistes, — traversées par le grand désarroi d'une guerre et d'un profond bouleversement social, générateurs d'inquiétude et d'effervescence intellectuelle, ont créé un climat spirituel qui ressemble singulièrement à celui que connut le Romantisme Allemand.

La réédition des *Contes Bizarres* d'Achim d'Arnim que nous présente André Breton, en une remarquable introduction, permet de reconnaître l'identité des problèmes soulevés, à cent ans de distance, par les Romantiques allemands et par certains hommes d'aujourd'hui. Les Contes d'Arnim, en effet, nous incitent à poser une fois de plus, le problème du *Merveilleux*, qui n'est lui-même qu'un aspect — littéraire, de l'important conflit Idéalisme, Matérialisme qui opposait, il y a un siècle, les partisans de Fichte à ceux de Shelling — conflit qui constitue de nos jours le centre de l'idéologie surréaliste. « Je discerne avec peine ce que je vois avec les yeux de la réalité de ce que voit mon imagination », dit l'Héritier du Majorat. De fait, Isabelle

d'Egypte, l'extraordinaire Cornélius, Marie Meluck-Blainville, l'Héritier vivent tous dans un monde qui est avant tout une projection exaltée de leur moi, mais qui, pour notre plus grand trouble, emprunte à la réalité ses couleurs les plus authentiques. Chez Achim d'Arnim, le réel et l'imaginaire, au lieu de s'opposer, s'unissent en ce « tout indissoluble... réconciliation de la connaissance avec elle-même », que prévoyait Shelling. Par un jeu d'échanges incessant, qui constitue le mécanisme même de la création poétique, les fantômes les plus virtuels tendent à une objectivité que sont près de perdre et de leur céder les êtres réels. Cornélius, l'homme-racine, nous oublions bientôt son inquiétante origine; Isabelle, par contre, dédoublée, éparpillée semble-t-il, en Isabelle d'Egypte et Isabelle-Golem, passe par ces intermittences de virtualité et de réalité qui en fait, avec Esther — héroïne freudienne avant la lettre, celle-ci — une des créatures les plus attachantes de la littérature d'imagination.

Ainsi, les « Contes Bizarres » apparaissent comme les représentations poétiques, les plus hautes préoccupations qui hantaient alors les jeunes gens de l'Université d'Iéna, parmi lesquels le jeune Arnim se passionnait autant pour les sciences physiques que pour la métaphysique. Ils posent des problèmes actuels peut-être parce qu'éternels et trouvent des échos remarquables dans notre plus intime inquiétude. Madame Valentine Hugo a illustré le livre d'admirables dessins. Chacun est un raccourci puissamment poétique du conte auquel il fait allusion : il le résume et en dégage la signification. Rarement image a *correspondu* de façon plus profonde, avec les intentions d'un texte.

René BERTELÉ.

SANCHO par *Jean Camp* (Les Portiques)

Je crois bien que personne en France, en dehors des hispanisants, n'a lu *Don Quichotte*, sauf Edmond Jaloux et André Gide, qui ont tout lu. Eux seuls, à ma connaissance, savent le profit qu'on peut retirer de la lecture de ce livre unique ; et Gide, en particulier, n'ignore pas, au contraire des lecteurs impatients et frivoles, que le moins amusant n'est pas dans les digressions et les nouvelles dont il est truffé. Il sait, par exemple, que le seul Dostoïevsky a égalé l'acuité psychologique et la force tragique du *Curieux Impertinent*. C'est que le *Quichotte*, avec son désordre, son hétérogénéité, ses contradictions, sa diversité, son évolution intime, disons même sa dialectique, est une chose vivante, un organisme. Chacun peut y trouver son bien. Et qui n'y cherche rien de particulier y trouve la vie même, toute entière.

Nous n'avons pas dans notre littérature française un livre de cette espèce, qui puisse apparaître comme une somme constamment renouvelée, comme l'objet d'une interprétation et d'un commentaire perpétuels. Peut-être est-ce pour cette raison que ce livre nous étonne et nous rebute. Peut-être aussi n'offre-t-il cette excitation et cette fraîcheur qu'aux seuls Espagnols. En tout cas, pour ceux-ci, l'éveil à la vie intellectuelle, à la réflexion sur le monde et sur soi-même, l'initiation à l'universel ne se font que sous le signe du *Quichotte*. Nul espagnol n'a pris conscience de lui et de sa situation dans l'univers que par le *Quichotte*. Et l'on peut dire que, depuis cinquante ans, il n'est aucun écrivain espagnol important qui, à un moment de sa carrière, n'ait éprouvé la nécessité d'interroger le *Quichotte*, d'y recourir, de se mesurer à lui, bref d'écrire sa glose du *Quichotte*. Je ne parle pas seulement des philologues et des critiques et de l'action que leurs recherches a pu exercer sur le mouvement général des idées : le cervantisme, surtout lorsque par exemple, il est honoré par un Américo Castro, n'est pas seulement une discipline scientifique ; c'est aussi un domaine de la vie morale espagnole. Mais tous les écrivains, poètes, romanciers, essayistes, ont tenu à apporter leur explication et leur illustration du *Quichotte* : Unamuno, Madariaga, Ortega y Gasset, Ramiro de Maeztu, etc...

Le livre de Jean Camp, intitulé *Sancho*, pourrait s'inscrire dans ce genre littéraire tout spécial. Ce pourrait être un livre espagnol. Qu'il nous suffise d'observer que c'est un livre occitan, et déjà nous comprendrons comment et par quoi un écrivain français accède ici aux mystères espagnols. Nous comprendrons aussi que cette familiarisation de l'esprit français avec un monde si farouchement fermé se fasse par l'intermédiaire de Sancho. C'est autour de Sancho, c'est à dire autour du réalisme truculent et de la bonté simple, active et ouverte que le commentaire de Camp trouve son centre et son axe. Voici le *Quichotte* vu du point de vue de Sancho. Ce n'est pas le point de vue le moins touchant, le moins émouvant, ni même le moins héroïque.

Tout ce qu'il y a de rustique, de juteux et de concret dans le *Quichotte* se dégage dès lors et une façon d'affronter les choses sans doute moins abstraite, moins sublime que chez don Quichotte, mais certes, non moins courageuse. Avec Sancho pour compagnon et Jean Camp pour narrateur, le paysage rend toute sa sève et toute son odeur ; l'Espagne implicite dans le texte sacré, se réalise. Et peu à peu Sancho s'héroïse à son tour, prend la succession de son maître, le prolonge et le dépasse. Cette *Suite au Quichotte*, où d'aucuns verraient de

l'irrespect pour un chef-d'œuvre (d'autant que, comme je l'ai dit plus haut, ils respectent celui-ci au point de ne jamais l'ouvrir), est tout à fait dans la tradition des exégètes espagnols, pour qui le *Quichotte* est chose présente, actuelle, sans fin, sans terme et, comme la Méditerranée du poète : toujours recommencée.

Jean CASSOU.

BALZAC, par *Ernst-Robert Curtius*. Trad. Jourdan (Grasset).

Les défauts de ce livre sont assez importants : cette énumération et cette analyse des principaux thèmes balzaciens, souvent paraphrase trop scolaire, manquent parfois de rigueur. Surtout les limites de ce commentaire sont évidentes: l'auteur décrit, avec une fidélité d'assez bon observateur, les manifestations d'un génie dont la nature intime demeure un peu voilée. Par contre, il est fort satisfaisant de voir E. R. Curtius insister lucidement, par exemple, sur l'importance dans la « Comédie humaine » des allusions à la longévité, sur le rôle qu'y joue l'or, ou montrer, dans le meilleur chapitre du livre, l'identité et l'omniprésence, dans Balzac, de l'« énergie ». Mais le principal mérite du critique allemand est peut-être d'éveiller le besoin des quelques mots qu'il ne prononce pas, mais que son travail ne laisse pas de suggérer.

En vérité, la chose la plus constante chez Balzac semble être une exaltation assez spécialement romanesque, dont l'objet varie indéfiniment. Qu'il rende compte de ce qui a vivement sollicité son observation; que, dans un labeur strictement obligatoire, aussi pressé qu'implacablement prolongé, il mette à profit les reflexes extraordinairement immédiats de l'imagination la plus sensible, pour énumérer consciencieusement, décrire, situer, commenter tous les détails précis de scènes fictives, ou pour adroitement connaitre, profondément pénétrer les réalités psychologiques et sociales ; qu'il pense, et conçoive la vérité d'après les allusions, les rapprochements et les symboles d'un enseignement secret, antique, vaste, mystérieux et touffu; toujours il est le lieu d'une vibration particulière, il manifeste le sens de la passion du *fait* dans ce qu'il a de plus plastique, de plus animé, de plus intime, de plus concret, du fait — démarches occultes d'une grande dame, faillite d'un négociant, apothéose d'un ange, tâtonnements d'un jeune provincial ambitieux, ou simplement interruption d'un sommeil parisien par le roulement d'un fiacre sur les pavés — en tant qu'il peut exhaler une senteur chaude, souvent confuse, excitante et absorbante. Une telle obsession, un romantisme si singulier, impliquent un sentiment profond, exclusif, de la réalité

du monde, le sentiment d'une présence brute et durable, qui laisse en retrait ce que la destinée personnelle peut y inclure de vide. D'où, dans l'univers balzacien, comme le fait remarquer Curtius, absence de la mort; absence également de l'ennui.

Ce romancier de génie était évidemment réactionnaire. Curtius cite des textes qui éclairent l'origine purement instinctive, quelles qu'en aient été les légitimations secondaires, de cette attitude. Balzac savait qu'elle consistait simplement à vouloir le triomphe perpétuel des riches dans une lutte sans scrupules, âpre et intéressée. Cet attachement du romancier par excellence aux inégalités dont certains aspects déchaînent son lyrisme, cette complaisance envers l'anarchie, qui, au fond, est si souvent à la base de l'esprit « de droite », forment une alliance dont il appartient aux évènements de montrer la limite.

Jean CATESSON.

L'ESPAGNE EN RÉPUBLIQUE, par *A. de Falgairolle.* (Fasquelle, éditeur, Paris).

Le point de vue du Français moyen sur l'Espagne a-t-il été changé par la républicanisation de ce pays ? L'Eldorado des écrivains et des touristes en mal de pittoresque et de dramatisme romantique sera-t-il désormais l'objet d'une attention plus positive de la part du lecteur qui ne demande à l'Amérique, à l'Angleterre, à l'Allemagne ou à l'Italie, que le secret d'une politique où l'avenir de l'Europe est écrit ?

J'ai lu récemment encore, dans un grand journal de province, un reportage sur l'Espagne où les courses de taureaux, le *piropo,* l'Andalousie amoureuse et dansante, l'ombre de Don Quichotte et le souvenir de Don Juan tiennent la meilleure place. Or combien n'avons-nous pas vu de ces évocations à l'ancienne mode depuis le 14 avril 1931 ? Une révolution quasi pacifique au pays de Carmen ? Quelle excellente occasion de placer les fonds de tiroir ! Heureusement, sur le flot déliquescent de ces sous-produits (je mets à part le reportage récent que je viens de citer, car il est fait par un homme intelligent et qui connait bien ce dont il parle), quelques livres surnagent dont la lecture offre du nouveau à méditer. Le Français moyen les a-t-il lus, les lira-t-il ? Ne sera-t-il pas déçu par leur manque total de couleur locale et leur gravité de statistique ou, au contraire, quand ils sacrifient, en surface, à son goût pour l'imagerie, cherchera-t-il à percer la vérité qu'elle recouvre ? Je connais un petit morceau d'Espagne en étendue, je crois en avoir étudié et compris beaucoup plus en profondeur; moi aussi, je vais faire mon voyage de mise au point et il me semble que j'en rapporterai quelque

chose d'utilisable. Mais on me dit : — le sujet est bien trop rebattu, personne ne vous écoutera; déjà on est las d'entendre parler de l'Espagne... La littérature épidermique a épuisé sa magie, mais l'on ne soupçonne pas qu'il en existe une autre.

C'est cette autre là que le livre de Falgairolle inaugure, tout en liquidant la première, élégamment. Sous ses apparences de film, c'est un essai pénétrant sur l'Ibérie. Imaginez un entrepreneur de sondages dont la foreuse atteint au plus intime de la roche: il ne reste plus qu'à creuser le puits ou évider le tunnel. Un bouquin rapide, ingénieux, coloré, photographique; une sorte d'image d'Epinal pour grandes personnes, où le trait extérieur est parfois un peu appuyé, dont les formules saisissantes, le pittoresque évocateur fulgurent sur la limite de la caricature et du symbole... M. de Falgairolle a une longue connaissance de l'Espagne et elle l'autorise à cette familiarité, dont nous dirons seulement qu'il ne faut pas toujours prendre à la lettre les qualificatifs ou les prétéritions qu'elle se permet. Dans ce livre il faut deviner les nuances quand l'auteur ne les indique pas suffisamment.

J'imagine un bon scénario de propagande qui le suivrait pas à pas. Introduction : L'incompréhension de la France qui « éclata de rire » à la nouvelle de la révolution. Les sages préoccupations espagnoles de l'Ancien Régime opposées à l'indifférence ou la légèreté de Marianne troisième; l'Eminence Grise et Louis XIV en regard de nos salons radicaux; l'inutile leçon du Premier Empire et l'engoûment irréfléchi de notre homme de la rue pour, un Roi « chevaleresque » dont il ignorait, ou méprisait même, la nation. Falgairolle écrit :

« La Révolution » (française celle-là) « parait confirmer « l'indifférence de l'Espagne à notre égard et le peu d'intérêt « qu'elle mérite aux yeux de nos diplomates. Mais le jour où il « faut que l'aventure arrive à son épilogue, quand son compta- « ble, Napoléon, présente la quittance des Droits de l'Homme « à l'Univers, le premier peuple qui proteste et menace de sup- « primer l'huissier, c'est encore l'Espagne. Alors perça la pre- « mière pointe de l'éternel triangle dans lequel nous risquons « d'être étranglés et dont les deux autres angles sont russe et « anglo-saxon. Saragosse, première manche perdue par Napo- « léon, annonçait la Moskowa et Blücher... Depuis Napoléon, « Blücher avait eu pour postérité certains catholiques espagnols « germanisés. En 1931, la Bérézina conflue à cent ans de dis- « tance, avec Lénine, sous la forme espagnole des anarcho- « syndicalistes andalous. »

Ce début a toutes les qualités d'une « ouverture » : il indique le ton, la manière, l'esprit de l'ouvrage entier.

Pour un Français, pour un latin, la clé de l'Ibérie c'est peut-être la Catalogne. En tous cas, ce pays est naturellement, géographiquement, la transition la plus commode entre la Méditerranée classique et les mystérieuses Espagnes où tout semble nous dérouter. Rome et l'Orient s'y affrontent encore, sur les facies et dans la forme des crânes comme dans les mœurs et dans les esprits.

Mais si les impulsions y sont contradictoires, la civilisation générale n'y est pas en opposition aussi profonde qu'ailleurs avec le sol et la sensibilité collective. Il y a là, croisements, luttes, amalgames, on n'a pas l'impression d'un vernis que la pensée de ce qu'il recouvre menace perpétuellement de faire craquer. Mais j'interprête et j'anticipe. En réalité, de la frontière à Barcelone, le film continue. Première partie : *Dans l'Irlande Espagnole* (histoire et géologie) Première image: *Barcelone les Bains*. Le modernisme et la sociabilité démocratique, le cosmopolitisme et le goût des sports de la Catalogne up to date, dans le miroir d'une piscine, au Club de Natation. Deuxième image: La Généralité de Catalogne un jour d'audience publique dans un palais gothique flamboyant, un Orient populaire qui fait penser à de sultanesques réceptions. (L'auteur outre un peu les traits, mais le tableau est bon). Troisième Image : Dans un décor traditionnel, un Don Quichotte qui a la Catalogne pour Dulcinée, *le Colonel Macià parle d'un Anschluss avec la France.*

« Imagine-t-on Mistral devenu chef d'Etat, ses Félibres Ministres » (celui de l'Instruction Publique est le poète Ventura Gassol), « ou ma Bretagne ayant son Parlement et imposant sa « langue ? Je croyais trouver une Espagne ayant, en retard « comme toujours, fait son petit 1789. Or je trouve deux ré- « publiques. »

Quatrième et Cinquième tableaux : « l'Oxford de la Catalogne », « la *Nationale* de Barcelone », cette Bibliothèque de l'Institut d'Estudis Catalans, qui résumait sous la Dictature matérialiste de Primo, toute la spiritualité combative de la Catalogne; puis, « *Une Montagne devenue Ecole d'Architecture* », — ce Montserrat chaos géologique extrême-oriennal (il exagère à peine), où Falgairolle voit l'archétype des architectures invraisemblables de l'intellectualiste mystique, du moderniste Gaudi.

Suivre ce découpage serait trop long. Qu'il me suffise de signaler: *Un Ulster Ibérique*, caractérisé de la même façon, chez les Basques par son industrialisme, son sérieux lyonnais, joints à un idéalisme et un patriotisme druidique, en Galice, par un réalisme britannique où la rêverie du vert océan fleurit sous la pluie.

Entre cette Syrie ou cette Palestine catalane et ces Bretagnes méridionales, les steppes de l'Aragon. Autant de paysages différents et de diversités ethnographiques, autant de langues, autant d'autonomismes dressés vers l'obtention de leur Statut.

Et nous voici à « *Mérida d'Extramadure* », en cette « *Ukraine Pré-Orientale* » ou, cherchant des paysans, l'enquêteur ne trouva que des insurgés, où la solution de la question agraire, ne résoudra peut-être rien, contre un sol hostile et une humanité don quichottesque. Pas plus que dans le découpage de son film, je ne suivrai l'auteur dans le détail de son enquête. La politique nouvelle en ce pays qui se veut renouvelé, ressemble étrangement à celle d'autres républiques plus anciennes; mais une caractéristique, nationale sans doute, la marque encore en ces débuts: la bonne foi. Le socialisme au pouvoir semblait déjà décliner dans la confiance publique, en cette fin 1932 où Falgairolle interviouva des ministres et des *caudillos;* en dépit de la décadence religieuse (c'est le titre d'un chapitre), et des « Carmen en Bonnet Phrygien », on pouvait prévoir la réaction qui est arrivée. On en lit la prédiction entre les lignes de ce livre. Mais si l'on veut aller plus loin dans la prévision et recueillir quelques indices d'un avenir plus reculé, en voilà aussi des éléments qui ne sont pas négligeables. Ces orientaux de Castille et d'Andalousie qui ont fait parfois songer à des slaves, ne paraissent pas mûrs pour la russification que nos conservateurs français redoutent; ils sont trop individualistes, trop rebelles à toute discipline rigide, qui ne laisserait point de place à leur fantaisie. Le dilemne espagnol, dans ces régions extrêmes, est entre l'Ordre et l'Anarchie.

Conclusion : l'Espagne est toujours un pays romantique et c'est ce romantisme qui rend difficile toute prévision. Qu'adviendra-t-il de cette révolution d'intellectuels qui a ouvert à un peuple insuffisamment instruit, insuffisamment éduqué, des perspectives immenses dont son impatient appêtit ne sait point mesurer l'éloignement ?... Dans les classes bourgeoises, l'enquêteur a discerné un retour au nationalisme, à l'orgueil et à l'ambition collectifs; chez les jeunes ouvriers, une tendance prononcée à l'internationalisme : « Partout un désir de croître ». C'est le plus noble moteur de cette expérience et, sans doute, le meilleur motif que nous ayons d'espérer en ceux qui la tentent devant nous. En littérature, en art, comme en idéologie politique, le génie castillan ne ment pas à lui-même, il « demeure toujours à base de dramatique et de passion désintéressée ». « Une définition de l'Espagne 1933 ? C'est, mitoyenne avec une France indifférente ou incompréhensive, une patriotique péninsule eu-

ropéenne, de nervosité orientale et qui se termine à Ceuta d'Afrique. »

Synthétique vision finale ou le présent et le passé de l'Espagne se résument en surimpression.

Au fond, la solution de ces diversités, de ces contradictions, ne serait-ce pas un fédéralisme qui règle non seulement les rapports des nationalités hispaniques entre elles, mais ceux, aussi, de tous les états sociaux ?

Ce microcosme ibérique, saura-t-il en fournir, avec toute sa passion et sa bonne foi, l'exemple au monde ? C'est l'inconnue, à quoi un livre comme celui de Falgairolle a le mérite de faire penser, s'il ne le résout pas.

Pierre-Jean ROUDIN.

ANTOINE BLOYÉ, par *Paul Nizan* (Rieder).

Poignante utilité de ce livre! Des innombrables frères d'Antoine Bloyé pas un seul, je pense, ne saurait prendre impunément connaissance des faits et gestes, des déceptions et acceptations du héros de P. Nizan. D'autant moins que par la sobriété du style, des images, par la simplicité parfois la nudité des commentaires, ce livre est à la portée de tous et qu'à quelque classe qu'il appartienne le lecteur ne résistera pas à la somme d'humanité contenue dans ces deux cents pages.

P. Nizan n'est pas un tapageur, il ne semble jamais vouloir rien démontrer, il se contente de dire, d'énoncer. Son personnage est le type même de l'homme moyen, ni grossier, ni fin, pas très intelligent, d'une médiocre curiosité, et sans grande ambition. Employé, comme son père, à la Compagnie d'Orléans, mais avec cet avantage d'être sorti diplômé des Arts et Métiers, grâce à une bourse et aux privations que s'infligèrent ses parents pour lui assurer un « bel avenir ».

Le dieu — si naturellement despotique et si puissamment influent — qui règne sur la vie d'Antoine comme sur celle de la plupart des hommes, c'est le Travail. Chaque jour Antoine lui consacre douze, parfois seize heures, et d'abord c'est avec allégresse qu'il le fait, il est jeune, sa locomotive son chauffeur et lui forment une équipe, une trinité lancée à toute allure, et orgueilleuse, fière d'ignorer les petites gares, de voir s'écarter les omnibus sur son passage, amoureuse de sa propre souplesse, de cette frénésie sauvage qui l'anime... Fascinante duperie, l'homme succombe à ce faux héroïsme qui le « déshumanise », il s'enlise dans l'abrutissante exaltation du travail, il accepte sans réfléchir d'être exploité par les géants du Capital... Pourtant Antoine n'a pas encore perdu toute liberté, sa jeuness[illegible] son

corps assoiffé réclament des plaisirs, il a une maîtresse, des camarades, il jouit encore d'un semblant d'indépendance. Et s'il ne se questionne pas, du moins éprouve-t-il largement ce sentiment de triste solidarité qui unit les prolétaires.

Le voici sous-chef de dépôt. Sa responsabilité grandit en même temps que son isolement, car à présent il commande, un écart le sépare de ses ouvriers aux yeux desquels il incarne le « service central ». Antoine reçoit et exécute des ordres venus d'en haut, ordres qu'il ne peut pas discuter et à l'odieux desquels il s'habitue bientôt... Un jour, un déraillement provoqué par le mauvais état du matériel ayant eu lieu, il lui faut conduire les corps des victimes dans leurs familles, écouter la colère, l'atroce déchirement de celles-ci et digérer sa propre indignation puisque maintenant il est passé du côté des maîtres, qu'il est leur « adjudant », leur « complice ».

Dès lors Antoine ne réagira plus, oubliera les fautes criminelles de la Compagnie, il s'identifiera au travail. Son père et sa situation sociale l'y poussant il se mariera, connaîtra cet automatisme sentimental des couples bourgeois, sa docilité facilitera la tâche d'Anne son épouse, tâche que remplissent le plus grand nombre des femmes et qui consiste, je le dis, à diminuer, à limiter l'homme auquel elles s'unissent. L'amour conjugal est comme une araignée qui tisse inlassablement son fil, est une paralysie confortable, un enracinement stérile mais si commode... Ainsi, laborieuse, mécanique, domptée, s'écoulera la vie d'Antoine... Et la mort de leur petite Marie, à six ans, en faisant communier Anne et son mari dans une même douleur les emboîtera davantage, renforcera le « cocon » de leurs habitudes... Puis, cette enfant disparue, « les plus simples arguments de la vie sociale commençaient doucement à l'exclure... comme ils excluent tout l'homme.. »

Cependant, à quarante ans, le jour même que nait son fils Pierre « J'ai quarante ans — se dit Antoine — Terrifiant !.. Il ne s'est jamais rien passé... » Et, contemplant cette masse de chair, réfléchissant pour la première fois, sentant confusément l'inanité de toute son existence, Antoine se promet de donner à son fils une vie plus « juste », plus humaine... Moment unique que domine l'illusion de la liberté. Compréhension éphémère, vite effacée par la routine anesthésiante, vite abolie par le respect dû à l'ordre établi.

Les années passent, Antoine monte en grade, il est maintenant tout à fait un chef, il n'a plus affaire qu'à des chiffres, des graphiques, des rapports, et, une grève ayant éclaté, il s'émeut à peine de se trouver l'ennemi des ouvriers dont les revendications sont à l'encontre du froid intérêt des rois du Chemin

de fer... Chef, il touche donc de forts appointements qui lui permettent d'avoir sa maison, et à sa femme son jour de réception, il possède son jardin, il se préoccupe de ses légumes, et ce bien-être il veut l'appeler sa récompense, comme s'il pouvait légitimer sa « dignité » d'esclave...

Vient la guerre. Une faute de l'ingénieur principal déclanche une enquête, Antoine est suspecté, il est frappé d'un blâme, et nommé directeur des magasins de la banlieue, par mesure disciplinaire... Dans le désœuvrement de son nouveau poste, Antoine pense enfin, s'analyse, se découvre; mais si tard... trop tard.. Il saisit enfin que la vie humaine n'est pas « entièrement claire... entièrement simple.. » Et chaque nouvelle question qu'il se pose illustre mieux son néant, alimente son désespoir sans pour cela lui donner la force de lutter, de rejeter cette gangue qui l'oppresse... Pour la première fois, à cinquante ans, il s'aperçoit qu'il existe d'autres femmes que la sienne, plus désirables qu'elle, pour la première fois il discute de la fidélité, des lois du mariage... Mais comment user de ces révélations tardives et profiter de leur enseignement ? Antoine ne se révoltera pas, tout juste osera-t-il aimer ses rêves qui lui fournissent des images lascives, des voluptés imaginaires qui lui sont une mince revanche prise sur la vacuité de sa vie... Enfin s'imposera l'idée de la mort, tonitruante, lumineuse, et si cruellement pertinente... Antoine le retraité, le vieux, le désaxé, qui ne sait plus quoi faire de son temps, qui ne croit plus en rien, qui négativement se résume, Antoine sera foudroyé par une embolie.

Cette dernière partie du livre est la meilleure; parce qu'elle dépasse le cadre de l'intrigue et qu'en peignant Antoine elle se permet des digressions, des « moments philosophiques » durant lesquels le lecteur peut profiter d'une connaissance, d'une compréhension de la vie qu'à suivre étroitement, méthodiquement son personnage, P. Nizan n'a pas l'occasion d'exprimer. C'est le seul reproche qu'on puisse faire à ce romancier dont la position révolutionnaire est connue, position dont justement on s'étonne qu'elle soit à peine marquée dans ce livre par ailleurs si profondément humain. Nizan a dressé là une nomenclature des conséquences de l'ordre bourgeois, disons mieux du sénil obscurantisme bourgeois; mais il semble qu'il n'ait pas su conclure et ce fatalisme répandu dans son livre n'a finalement pas reçu de désapprobation... Les réserves faites, il reste qu'*Antoine Bloyé* est un excellent ouvrage d'une harmonieuse écriture, parsemé de substantielles descriptions, et qui ne cesse de faire sentir un esprit d'une générosité, d'une richesse, d'une clairvoyance et d'une justesse très louables.

Pierre MINET.

TOUT L'INCONNU DE LA KASBAH D'ALGER, par *Lucienne Favre*. Illustrations de Charles Brouty. (Editions Baconnier ff., Alger).

Sous un titre un peu trop prometteur, Madame Lucienne Favre a voulu constituer une « somme » des connaissances, des sensations, des mystères, des types, des aspects et des mœurs, des légendes et des coups de théâtre de cette ville spéciale, désormais fabuleuse, que la Kasbah d'Alger représente aux yeux des artistes, des poètes et des amateurs d'aventure. Sans doute, tout n'est-il pas inconnu dans son vaste rassemblement, et sur tout ce qui méritait de ne pas le rester, n'a-t-elle pas eu le loisir ou l'occasion de porter son éclairage. Mais il ne faut point chicaner un auteur quand il fait preuve pour son objet d'une sympathie aussi vibrante, d'une si humaine sensibilité.

Tous les dons, toutes les qualités de Lucienne Favre se retrouvent ici en liberté : son goût de la vie, du mouvement, son aptitude à la satire sans verser dans la caricature, et au tragi-comique sans aller jamais jusqu'au sarcasme, son sens du picaresque et du merveilleux, sa grande générosité d'âme qui lui fait trouver des accents pathétiques pour les humbles choses et les êtres démunis. Et enfin cette virilité qui n'est point une attitude, comme chez quelques autres femmes adonnées aux choses de l'esprit et de l'art, mais un comportement tout naturel. Ses défauts aussi, qu'elle est trop bon joueur pour n'accepter pas qu'on les relève, sont présents dans ce livre : un certain excès de volubilité, un manque de choix et de discernement des proportions et des valeurs, et ces négligences de style qu'elle parvient à se faire pardonner par une évidente aspiration aux formes les plus dignes du langage et un réel effort pour atteindre les meilleurs registres de l'expression littéraire.

Ce vaste « documentaire », sentimental et pittoresque, se déroulant en trois cents pages (j'allais dire: mètres), il est malaisé, malgré la clarté du montage, d'en faire une analyse suivie : c'est une succession d'images (1), de portraits, de scènes, de réflexions, d'anecdotes (forcément d'inégale portée) que couronne une élévation lyrique, d'une très belle venue, sur les terrasses de la ville haute, sur la sagesse et la pureté des êtres restés fidèles à leur simple vérité. (Il y a chez Lucienne Favre une tendance profonde à l'humanisme qui est un des signes les plus certains, et les plus sympathiques, de sa virilité)

---

(1) A ces images s'ajoutent les illustrations de Charles Brouty, d'une grande vérité, pleines de talent et telles qu'on n'en pouvait souhaiter de meilleures pour cet ouvrage.

La part qui est accordée aux filles, aux mauvais garçons, aux déduits des quartiers réservés, est importante, comme il convenait. Allez donc faire un portrait vrai d'Alger, sans y mettre la crapule et la bâtardise! Sans doute ce pittoresque interlope, encore qu'il ait une tournure bien à lui, n'est-il pas ce qui compte le plus dans Alger. Il compte toutefois, et surtout dans la Kasbah. Lucienne Favre lui a donc fait sa place. J'en sais qui sont tentés de la trouver trop large. Ce n'est point mon avis, et je le motive en disant que Mme Favre a eu la sagesse de ne pas mettre l'accent sur les aspects « héroïques » de la débauche et du crime, mais bien sur les menus soucis et comportements familiers des filles dans leur existence quotidienne. Elle a eu la parfaite honnêteté, dans la plupart des cas, de voir les choses (et de les dire) en se mettant tout naturellement (en esprit, il va sans dire) « à la place » des créatures qu'elle voulait dépeindre. Elle a su éviter la supériorité, le blâme et l'attendrissement, ainsi que le reportage, ce qui est bien louable, et ses propos sur ce point ont la singulière vertu de faire rentrer sans bruit tout le « vil troupeau » dans la famille humaine.

C'est d'ailleurs cette famille, et ses types, qui sont le meilleur objet de l'auteur de *la Noce*. Dans sa Kasbah elle a su trouver quelques scènes (par exemple celle du conteur arabe) qu'elle anime d'une vie trépidante, et surtout quelques individus représentatifs (dévoyés, maniaques, demi folles, Don Quichotte plébéiens etc...) dont elle campe le portrait d'une manière inoubliable. On regrette même parfois de la voir répandre si prodiguement une « matière première » aussi riche, et qu'elle ne l'ait point gardée pour des œuvres plus composées où les indispensables transpositions de la re-création leur auraient assuré plus de relief et un réalisme plus élevé. Mais Lucienne Favre n'a sûrement pas négligé cette possibilité et c'est sans doute à la forme théâtrale, où l'on est fort curieux de la voir s'essayer, qu'elle confiera le vrai message de la Kasbah.

Gabriel AUDISIO.

TRENCK, par *Bruno Franck* (Stock).

La destinée étrange et mouvementée du Baron de Trenck est évidemment bien faite pour tenter les historiographes. Trenck, après avoir été distingué par Frédéric le Grand qui en fit son compagnon favori, fut jeté, sur l'ordre de ce monarque, dans une prison dont il s'évada pour être repris et incarcéré à nouveau dans des conditions particulièrement inhumaines. Seule une grâce tardive l'empêcha de finir ses jours dans son cachot; mais Trenck, — c'était son destin — alla périr sur la guillotine pen-

dant la Révolution Française. Et par dessus tout cela, cette liaison avec la sœur même de Frédéric, liaison qui fut sans aucun doute à l'origine de son incompréhensible disgrâce.

On aurait aimé que M. Bruno Franck cherchât à approfondir les raisons qui firent de Trenck un homme misérable et proscrit après avoir bénéficié de la faveur royale. L'auteur de ce livre se contente au contraire de raconter les faits tels qu'ils se sont passés (en enjolivant parfois, — et assez malheureusement, du reste : par exemple cet entretien inutile et incolore de Frédéric II et de Voltaire) et ne tente à aucun moment de leur donner une signification poétique ou tout simplement humaine. Cette haine froide, implacable dont Frédéric poursuivit son ancien favori, nous n'en apercevons pas les raisons. D'autre part, à quels mobiles Trenck a-t-il pu obéir lorsque, à la fin de sa vie et coulant alors des jours paisibles, il abandonna cette relative tranquillité pour courir cette dernière aventure qui le vit finalement monter les degrés de l'échafaud ?

Cette vie du Baron de Trenck constitue certes une agréable narration qui se lit avec plaisir, mais ni la figure principale, ni celle des autres protagonistes (Frédéric II, sa sœur) ne sont réellement creusées. Le personnage le mieux dessiné serait encore le cousin de Trenck, ce chef de bandits au service de Marie-Thérèse, l'ennemie de Frédéric II. Mais cet autre Trenck n'a après tout qu'un rôle secondaire dans toute cette histoire encore qu'il ait certainement contribué à attirer la disgrâce de son parent.

Georges PETIT.

LETTRES ETRANGERES

UN PORTRAIT DE FEMME, par *Henry James*, traduction et préface de Philippe Neel (Stock).

Les romans d'Henry James se partagent à peu près en deux séries que j'appellerai les *romans de la société* et les *romans du secret*. Cette division, comme toutes les définitions d'ailleurs, n'est pas absolue, mais elle indique assez justement, je crois, l'évolution spirituelle de l'admirable écrivain américain, et elle nous permet de situer dans son œuvre « Un Portrait de Femme » dont « Le Cabinet Cosmopolite » vient de publier la traduction par M. Philippe Neel.

On connait l'histoire d'Henry James. Alors que son frère, William James, l'illustre pragmatiste, développait une philosophie vigoureusement américaine, Henry, au contraire, s'occupait à parfaire le type de l'intellectuel déraciné, du cosmopolite pur,

dont il est le plus étonnant exemple. On sait qu'il vint en Europe, tout enfant, que ses premiers souvenirs sont des souvenirs de France et d'Angleterre, et qu'il s'estimait particulièrement dépaysé lorsque quelque évènement inévitable l'obligeait par accident à revenir passer quelques jours dans son pays natal. Nous avons vu aujourd'hui nombre d'écrivains américains qui ne pourraient se résigner à l'idée de vivre aux Etats Unis, et l'un des plus grands poètes d'aujourd'hui s'est suicidé en enjambant le bastingage du paquebot qui le ramenait du Mexique à New York.

Je ne crois pas qu'Henry James eût été capable de cet acte désespéré, mais il eut certainement vécu une existence particulièrement malheureuse si quelque destin hostile lui avait interdit d'habiter Paris, Florence et Londres, qui étaient ses séjours préférés. Lorsqu'il réclama la nationalité anglaise, en 1916 je crois, il paracheva seulement cette opération de déracinement qui fut l'œuvre de toute sa vie et qui a laissé des traces si profondes dans ses livres.

Si profondes, que la moitié de ses romans, peut on dire, est employée à étudier, sous ses divers aspects, le problème des relations de l'Américain avec l'Europe. Problème important et délicat, susceptible d'infinies variations et qui suffit à nourrir d'une psychologie très subtile un roman comme « The Ambassadors » par exemple, qui puise dans ce contraste *Amérique-Europe*, sa plus vivace efficacité.

Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'une simple question d'acclimatation : le fait de savoir comment un habitant du Nouveau Monde réagira devant la société anglaise ou française, et la manière dont celle-ci l'accueillera, ne fournit qu'en apparence, la base de ces romans. Le sujet en est beaucoup plus complexe et beaucoup plus haut, car ces *romans de la société* constituent en réalité une interrogation d'une portée plus vaste et plus générale. Le plaisir évident avec lequel Henry James rechercha, pendant toute sa vie, la société européenne la plus raffinée, et décrivit dans ses livres les mœurs et les occupations de ces *happy few*, ne provient pas, comme on le croit parfois, d'une sorte de snobisme mondain, pas plus d'ailleurs qu'on ne peut l'apparenter à la curiosité entomologique de Proust. Dans les milieux les plus aristocratiques d'Angleterre, de France et d'Italie, James se trouvait tout naturellement parmi les *siens*, et cette société lui plaisait parce qu'elle offrait cette distinction des manières, cette beauté du décor, cette élégance et ce luxe, qui lui étaient nécessaires pour vivre. Il n'aurait pas pu vivre ailleurs, ni autrement, et il est tout naturel qu'il ait choisi comme sujet de ses observations psychologiques et de ses livres les gens

parmi lesquels il se trouvait. Il a donné ainsi un portrait extraordinairement fidèle de ces colonies anglo-américaines qu'on trouve à Paris dans les environs des Champs-Elysées, et à Florence, parmi les splendides villas qui surmontent les hauteurs de Fiesole, de Settignano et de Poggio Imperiale. « Un Portrait de Femme » est fait tout entier de ces analyses sociales, minutieuses et précises, dans lesquelles Henry James a étudié le monde singulier des *transplantés*.

La vie sociale de ces êtres intéresse passionnément le romancier car il sait que leur vie sociale conditionne pour une grande part leur vie intérieure, ou est conditionnée par elle, ce qui revient au même. Et comme il évolue tout naturellement au milieu d'eux, leurs actes et leurs paroles ne l'étonnent pas par leur singularité, comme elles le feraient un parvenu. Il n'y a jamais chez James cette sorte de surprise que nous rencontrons chez Proust et qui a porté celui-ci à étudier l'aristocratie comme une espèce aussi étrange et aussi étrangère que pourrait l'être celle des insectes.

Mais cet examen des rapports qui relient les individus les uns aux autres, rapports de nation à nation, de sexe à sexe, conduit vite le romancier à découvrir que sous la surface de ces rapports et même lorsque ceux-ci ont été parfaitement élucidés et traduits en clair, subsistent dans le sous-sol des êtres de grandes zônes obscures dans lesquelles on s'aventure à tâtons. L'intéressé, lui même, est fort peu conscient en général de ces profondeurs sonterraines que dissimule son moi visible. Parfois il éprouve, comme une angoisse informulable, cette présence du secret, mais il hésite à pénétrer dans les ténèbres pour rechercher la véritable nature de ce secret. Pressentiment d'une destinée qui lui est extérieure ou d'une fatalité dont il est le dépositaire, ce secret prolonge sur le plan intérieur des êtres leur vie sociale.

Les plus beaux *romans du secret* qui constituent, à mon avis, la partie la plus importante et la plus admirable de l'œuvre de Henry James nous plongent en plein mystère. Que ce soit « Le Tour d'Ecrou », la « Bête dans la Jungle », «L'Autel des Morts », il y a là une extraordinaire intuition de ces forces obscures qui gîtent dans les bas-fonds de la conscience et qu'Ibsen appelle quelque part « les *trolls* de l'âme ».

La vie des êtres qui possèdent ainsi de semblables *trolls* est prodigieusement enrichie par ce secret. Non pas tant par ce que le secret peut révéler en définitive, que par la présence même du secret. Nous ne devons jamais perdre de vue quand nous examinons un roman de James, même dans ses œuvres de début et dans ses récits qui paraissent être uniquement *de société*, l'existence du secret. C'est lui qui donne à une vie sa couleur, sa

raison d'être, sa résonance particulière. C'est par son secret qu'un homme se distingue essentiellement des autres hommes, et son secret lui est personnel, lui appartient en propre, demeure incommunicable aux autres et souvent même à lui-même. Que ce sens du secret aboutisse au « Tour d'Ecrou », la plus belle *histoire de revenants* qui ait jamais été écrite, ou au « Motif dans le tapis » où le mystère de la création littéraire est merveilleusement noué, il anime toujours puissamment la vie des êtres qui le possèdent, ou, plus exactement, qu'il possède à la manière d'un envoûtement.

On songe à un très beau portrait de l'école anglaise, en lisant « Un Portrait de Femme ». J'aurais aimé, même, que le traducteur conservât, en traduisant littéralement « Portrait of a Lady » (portrait d'une Dame) l'intention que James avait enfermée dans son titre, l'assimilant à un cartouche au bas d'un cadre. Cette inscription placée à la partie inférieure du tableau nous indiquant le point dont nous devons partir pour considérer le portrait. Mais la traduction de M. Philippe Neel est très bonne, sa préface explicite et intéressante, et j'aurais mauvaise grâce à le chicaner sur ce titre. Si je note cette remarque en passant, c'est que James, comme tous les très grands artistes,, attachait beaucoup d'importance aux détails, et celui là n'était pas tout à fait négligeable.

Le portrait d'Isabelle et des autres personnages du livre ne serait pas complet toutefois s'il n'y avait pas à l'arrière-plan le secret qui, nous le savons, habite tous les romans de James. Le secret ici, c'est Mme Merle, et dès la première apparition de cette curieuse femme dans le salon de Gardencourt nous avons conscience de l'influence que le mystère qu'elle porte avec elle va exercer sur la vie d'Isabelle et de toutes les personnes qui l'entourent. Les vrais américains du roman, on dirait aujourd'hui les américains 100/100, eux mêmes, en sont touchés, et ce secret entame en quelque sorte la cohésion infrangible de Goodwood et d'Henrietta Stackpole.

Encore que ce roman reste à la frontière du *roman de société* et du *roman du secret*, en participant des deux nous avons l'impression que le secret ajoute au livre une puissante vitalité par les chaudes ombres qu'il jette sur les contours. Le secret n'est pas l'essentiel ici, mais il dispose autour de Pensée et d'Osaond — et de Mme Merle, naturellement, — l'atmosphère la plus favorable à la connaissance de leur véritable personnalité. Il transforme, pour ainsi dire, en considérant « Un Portrait de Femme » comme un tableau, *la nuance des fonds*, et par les reflets que ceux-ci lancent sur les personnages, déterminent leur véritable volume psychologique.

Un livre comme celui-là peut être lu un nombre infini de fois sans qu'on soit tout à fait sûr de l'avoir épuisé. Il en est de même de tous les livres d'Henry James. Et lorsque le critique commence à noter les remarques que cette lecture lui suggère, il constate qu'il aurait vite fait d'amasser une quantité de commentaires capable d'égaler, en dimensions, le volume lui-même. Mieux vaut se borner que tout dire. James a voulu d'ailleurs laisser autour de ses romans de vastes zônes de secret. Respectons les. Il est bon, en outre, que le lecteur aborde le livre sous l'angle qui lui est le plus personnel, en laissant s'éveiller en lui cet appel du secret au secret, qui est je crois la signification définitive et la plus efficace de tous ses romans.

LE PROCÈS, par *Franz Kafka*. Trad. A. Vialatte (N.R.F.)

Le monde spirituel dans lequel vivait et créait Franz Kafka, débouche, sans transition, de la vie quotidienne dans la zone du fantastique. Pous cet écrivain, aux yeux de qui tous les phénomènes étaient chargés de surnaturel, il n'y avait pas un acte, pas une pensée qui ne fut la *correspondance* d'un acte ou d'une pensée dans l'au-delà. Son regard qui était celui du mystique enfoncé encore dans les ténèbres de la « nuit obscure », ne pouvait saisir aucune réalité terrestre sans que celle-ci impliquât aussitôt une signification sublime dans l'ordre du transcendent. Devenu presque incapable de départager ces deux mondes qui, pour lui, s'interpénétraient violemment et se fécondaient avec une mystérieuse prolificité, Kafka est le type même de l'écrivain visionnaire. Toute chose spirituelle revêtait une forme tangible dont les myopes seuls peuvent ne pas distinguer le contenu. Quelle que soit l'histoire qu'il a racontée, l'écrivain tchèque n'a fait que traduire, toujours, son angoisse à la recherche de Dieu.

Les aspects que prend cette recherche dans son œuvre, sont infiniment singuliers. Il y a la Muraille de Chine qu'on construit perpétuellement, sans savoir pourquoi, il y a ce Château inaccessible où réside une bureaucratie forte d'une mystérieuse puissance, il y a une Amérique de vision et de cauchemar, but rêvé et foyer de destruction, il y a enfin ce Procès, qui n'est plus l'anecdote individuelle d'un homme, mais l'évocation tragique de tout le destin de l'humanité.

Quoique cet écrivain soit mort avant d'avoir atteint trente ans, son œuvre demeure comme la création la plus magistrale de la jeune littérature allemande, car ce Tchèque comme tant d'autres (Werfel, Brod) écrivait en allemand. Mais c'est au monde énigmatique de cette Prague où reposent presque côte à

côte Rabbi Loew et Tycho-Brahé, qu'il appartient, dépositaire d'une millénaire angoisse hébraïque et slave, dont chacun de ses livres est le tragique aveu.

Félicitons M. Alexandre Vialatte d'avoir traduit avec tant de souple finesse, un texte difficile, composé en parts égales de masses pesantes et d'éclairs. Ce mélange de certitude et d'hésitation qui caractérise le style de Kafka, cette puissance d'objection qui saisit le fait avec une sorte de brusque rudesse pour le laisser flotter ensuite dans une sorte de brume allégorique, ces « départs » à chacun desquels on croit que le récit va s'élancer en avant, et dont chacun aboutit à une courte impasse qui oblige le lecteur à faire demi tour, on pourrait trouver tout cela irritant — autant qu'admirable — si c'était un procédé littéraire. Mais comme la *matière* du livre est ici semblable à quelque substance en fusion dont on attend sans cesse de nouvelles métamorphoses, on ne saurait imaginer les livres de Kafka écrits d'une autre manière, tant celle-ci *fait corps* avec le monde énigmatique dans lequel il se mouvait.

Je ne crois pas excessif d'affirmer que pour l'auteur du « Procès » le temps et l'espace étaient différents de ceux que nous connaissons : c'est ce qui donne à son œuvre cette atmosphère mystérieuse, que nous n'avons jamais vue ailleurs et que nous ne reverrons plus, car Kafka reste un évènement absolument unique dans l'histoire de la littérature européenne. Il a fallu pour composer une création pareille, un certain accord de circonstances dont nous ne connaîtrons jamais les causes, puisque l'écrivain a emporté son secret avec lui. Il n'est pas inutile de rappeler, aussi, qu'il avait commandé à ses exécuteurs testamentaires la destruction complète de son œuvre, dont nous ne possédons, il est vrai, qu'un fragment. Kafka comprenait si bien que cette explication du monde dont il a tenté d'expliciter la vision intime qu'il en avait, serait à peu près incommunicable, qu'il voulait briser derrière lui les rares ponts qui le reliaient au monde des autres hommes.

Ce qu'il y a donc d'inachevé, dans sa vie et dans ses livres, vient certainement de l'impossibilité où il s'est trouvé de traduire dans une langue intelligible à tous, les états singuliers de la conscience qui constituaient pour lui le monde normal. Les dimensions régulières du temps et de l'espace que nous connaissons ne pouvaient donc que lui imposer des contraintes hostiles, contre lesquelles il a lutté durant toute sa brève existence. Contrainte de l'expression littéraire, dont il a senti, un jour, la tragique inefficacité.

Sa vision était d'une qualité si étrange, son pressentiment du drame de l'individu l'étouffait si dramatiquement, qu'il n'a pu

s'en délivrer que dans une mort prématurée. La singularité de cette atmosphère qui lui était propre, nous la percevons à chaque page de ses livres, et elle reste, à la fois, une fascination et un cauchemar. C'est l'ambiance du rêve où nous sommes affranchis, nous aussi, des catégories temporelles et spatiales que nous retrouvons ici; mais d'un rêve d'une cohérence si rigoureuse et si logique que nous croyons voir un monde fabuleux, soumis à ses propres lois, et aussi étranger à nous, que l'est par exemple, celui des poissons que nous contemplons derrière la vitre d'un aquarium. Si nous avons éprouvé alors, comme une sorte d'impuissance désespérée, l'impossibilité absolue de communiquer sans que fut détruit aussitôt, soit la chose communiquée, soit les êtres qui communiquent, nous nous représentons cet état tragique d'un être qui ne vit pas dans le même espace ni dans le même temps que le reste de son univers.

Tout Kafka est dans cette incommunicabilité, dont ses livres attestent plus qu'ils ne la nient, la perpétuelle inquiétude. Le héros du « Procès » comme celui du « Château », c'est Kafka lui-même, situé sur la frontière de deux univers, celui de la réalité quotidienne et générale, qu'il ne perçoit plus que sous la forme du phénomène, et ce monde transcendant qui est, peut-être, le monde divin, inaccessible parce que toute clef manque pour en ouvrir les portes ou en interprêter les signes.

Que l'homme soit incapable de déterminer s'il vit dans une illusion ou une réalité, qu'il ne puisse plus discriminer ces demi-certitudes de la solide conviction quotidienne, cela évoque, si l'on veut, la position d'un dormeur qui perdrait la faculté de discerner le rêve de l'état de veille, ou plutôt du visionnaire dont la vision serait si forte, si claire, si convaincante, qu'il ne saurait plus de quel côté localiser l'illusion en deça ou au dela de sa vision.

Tout le tragique du destin humain est impliqué avec une sombre beauté dans ce « Procès » qui rayonne par instants de lumières où nous croyons pouvoir définitivement marquer notre route, et où s'épaississent aussitôt, de nouveau, les terribles ténèbres. La mystérieuse inculpation qui ensorcelle le héros du livre jusqu'à déterminer toute sa vie uniquement en fonction de l'indescriptible procès, ce n'est pas autre chose que le fait même de vivre. La vie cesse-t-elle au moment où nous prenons conscience de cette inculpation ? Commence-t-elle, au contraire, à ce moment sa véritable germination ? Kafka ne nous a livré aucune solution à ce problème, et l'extraordinaire intérêt d'un livre comme « Le Procès » vient justement de ce que chacun peut y voir ce que lui-même porte en soi. Je me demande même si l'immense fertilité de tous les livres de Kafka ne vient pas de

ce que chacun reste pour nous garni de larges marges dans lesquelles nous écrivons nos propres angoisses et notre propre destin.

Cela est particulièrement évident quand on lit la très belle préface que M. Bernard Groethuysen a écrite pour le « Procès ». Je ne sais pas si elle nous conduit vraiment jusqu'au cœur des arcanes de Kafka, mais je suis certain que l'illustre philosophe a trouvé là une occasion de formuler sa doctrine de la vie et de la destinée d'une manière plus explicite qu'il ne l'avait jamais fait.

Les notions qu'il nous donne sur le monde particulier de Kafka sont d'une prodigieuse clairvoyance, et j'en veux retenir surtout la conclusion.

« C'est un monde sans sommeil. Le monde du dormeur éveillé. Tout est clair d'une clarté effrayante, et rien ne peut être omis ou dit à demi-mot, comme rien ne peut être ajouté pour situer les choses par rapport à ce qui n'est pas présent. Il y a une limpidité qui se perd dès qu'on se réveille dans un monde multiple dont on connait les aspects changeants. Ici tout est simple, d'une simplicité uniforme. Tout compte également; tout doit se dire. Comment choisir ou situer ceci ou cela dans un monde où tout est présent et où rien de ce qui ne l'est pas ne saurait paraitre?

« Vous êtes alors tout ce qui est, ne pouvant détourner la tête pour regarder autre part. Rien n'est vu d'une manière dispersée. Tout est tel quel. Rien n'est à peu près. Tout est en état. Les choses ne se déforment plus pendant que d'autres à leur place se reforment et qu'ainsi tout passe de l'un à l'autre, sans contours certains.

« Mais qui donc peut supporter sa propre présence et celle des autres ? Qui voit Dieu, meurt. Ce n'est pas là le monde des vivants, riches en imaginations de toutes sortes, le monde de ceux qui réveillés se meuvent librement parmi les objets et changent de points de vue comme bon leur semble, recueillant des impressions. Ils l'ont donc quitté, et sont montés à la surface. C'est leur manière de vivre.

« Mais celui qui n'a pas fait le geste de se déplacer et de vivre, a retenu certaines choses que les autres ont dû oublier, pour ne pas se voir arrêter dans un monde dont les autres sont sortis et qu'ils ne rencontrent que parfois en s'assoupissant et en oubliant où ils sont. Ils se hâtent alors de se dire à eux-mêmes: j'ai rêvé, il faut que je me remette à ma besogne. Mais ceux qui demeurent dans l'attente de la vie, hésitant de naître, n'ont pas de besogne. Kafka fut de ceux-là; esprit lucide, il sut nous donner des nouvelles du monde abandonné, dans lequel il avait séjourné. »

Ce Kafka « hésitant de naître » que nous fait entrevoir M. Bernard Groethuysen, est sans doute une des images les plus véridiques que nous puissions garder de l'auteur du « Procès ». Le procès, lui-même, considéré comme une lente gestation, comme un dramatique enfantement, est une des meilleures interprétations que nous puissions en donner. Il y en a mille autres, il y en a autant que de lecteurs et autant que d'angoisses particulières à chacun d'eux. Leur avoir donné une forme dans laquelle chacun pourra reconnaitre son propre drame, c'est là ce qui confère aux livres de Kafka une solennité presque sacrée. Je crois que si jamais un homme a pénétré aussi profondément qu'on peut le faire dans les secrets de la vie et de la mort, c'est celui qui a laissé dépasser, au dela des contours d'une réalité dont les mesquineries, par instants, est étouffante et hallucinante, ces franges de flammes infernales — ou célestes — que nous distinguons dans le « Procès » et le « Chateau ». Car notre inculpation ne peut plus faire de doute pour aucun de nous, du moment que nous portons en nous-mêmes, la certitude, la présence d'un débat dont nous sommes peut-être tout à la fois l'accusé, les juges, les avocats, projetant ainsi que d'énormes et grotesques ombres, dansant avec des silhouettes fantastiques sur les murs de la prison de notre cœur, les démons qui nous prennent à la gorge, les démons de notre insoluble humanité.

Marcel BRION.

ERRATUM

Dans le poème *Pieta*, de Pierre-Jean Jouve, publié dans notre dernier numéro, au cours de la dernière strophe, entre les vers :

O ne lâche point main vierge le corps vert

et

O ne cesse pas combat hors nature

un blanc malencontreux a été introduit. Le texte doit se lire à la suite.

Lettre de Paris

DU GENIE AU NEANT

Un chroniqueur dramatique ne saurait s'inquiéter d'un tardif retour à Paris. Il est indifférent de n'avoir pu assister aux *Caves du Vatican*, à la dernière œuvre de M. Savoir, à tant d'autres pièces dont l'automne a fait bonne justice. *L'Amour gai* laisse plus de regrets. Il semble difficile qu'une œuvre de M. Passeur mérite un échec aussi total. Pour elle, de confiance, on aurait donné la plupart des spectacles de ce début de saison.

Il est néanmoins fort agréable de commencer cette chronique en notant un succès à l'actif de l'Atelier. *Richard III* constitue le meilleur programme de Paris, avec l'admirable *Crime et Châtiment*. Si le public ne marche pas, écrivait à peu près M. Dullin, il n'y a plus qu'à désespérer. Précisément le public a l'air de marcher. Il s'étonne bien un peu de ne pas trouver ridicule une histoire qui ne diffère pas tellement de la *Dame de Monsoreau* mais finit par comprendre qu'il y a peut être là les éléments d'une définition du génie. Ce génie ne se manifeste pas dans toutes les parties de cette œuvre touffue et noire. Parfois cependant le dramaturge atteint à des sommets, dans la scène de la séduction au premier acte dans le tableau où Richard fait couvrir par des sonneries de trompettes les lamentations des femmes qui lui doivent leur malheur.

M. Demasy n'a sans doute pas de génie, mais a néanmoins écrit un drame des plus honorables. Il ne suffirait pas de parler ici de louables intentions quand il s'agit parfois de réussite. La fin du premier et du troisième acte atteignent à une réelle beauté que certaines longueurs ne doivent pas faire oublier. M. Demasy, il est vrai, est aidé par Mlle Jamois et par M. Clariond dont on oublie un peu le merveilleux talent en le voyant dans des rôles qui ne sont pas à sa mesure.

Tandis que *Milmort* obtenait un accueil honorable, le *Messager* allait aux nues, et ce malgré la présence du plus mauvais acteur du moment: M. Francen. Il s'agit pourtant bien ici d'une occasion perdue. De ces quatre tableaux on pourrait tirer quelques lignes de la plus merveilleuse et arbitraire poésie. Oh! pas ce magma de poésie et de réalisme dont M. Bernstein entoure au premier acte de pénibles réflexions sur la rencontre de deux insectes. Mais l'histoire de ce messager de l'amour qui aime ou croit aimer, qu'on n'aime pas, qui meurt de découvrir quel a été son rôle ou seulement de l'avoir rempli, cette histoire n'est pas sans évoquer quelque vieille légende. Sur ce thème, M. Bernstein exerce son solide métier. Hélas ! on ne sent guère l'accord entre cette habileté et la réalité profonde de l'œuvre. Chaque réplique est à sa place et marque, si l'on veut, une progression. Mais devant cette mécanique impeccable on a soif d'ellipses et de raccourcis. On éprouve moins le sentiment de la simplicité qui fait les chefs d'œuvre que l'impression pénible de la pauvreté.

Aux antipodes se trouve M. Deval... et au milieu, sans doute, la réussite. On ne reprochera pas à celui là de ne pas mettre d'idées dans ses pièces. Chacun des tableaux de *Prière pour les Vivants* serait pour M. Bernstein l'occasion d'un drame. C'est que M. Deval a voulu nous livrer une synthèse des misères de la

vie, ou de la condition humaine. Un pessimisme forcé l'avait attiré déjà vers les noirs enfantillages de *Lundi, huit heures*, tout juste bons pour un film de vedettes. Mais n'est-ce pas un premier échec que d'être obligé de recourir pour émouvoir à une pareille accumulation d'horreurs ? Tant qu'à faire on préfère regarder la vie. L'optique théâtrale, comme on dit, ne consiste pas toujours à schématiser les évènements, puis à les grouper.

Dans le cas de *Prière pour les Vivants* le procédé devient un système, lasse et ennuie. M. Cocteau avait jadis entrepris une sorte de réhabilitation poétique du lieu commun. Aujourd'hui les phonographes des *Mariés de la Tour Eiffel* nous manquent pour énumérer dans la scène de la naissance, les destinées contradictoires du nouveau né « un beau petit mort pour la prochaine guerre. » Cette comparaison peut paraitre biscornue. Pourtant le 2e tableau de l'œuvre de M. Deval évoque encore M. Cocteau. Mais quelle différence, cette fois encore avec les *Enfants terribles*. La mystérieuse poésie de l'enfance, comment pardonner à M. Deval d'avoir gâché un pareil sujet ? A côté de ce crime toutes les lourdeurs, toutes les répétitions, tous les ridicules semblent de peu d'importance.

*
* *

M. Deval réussit-il mieux dans la comédie que dans le drame ? Commercialement, c'est certain. Il avait commis une erreur avec *Prière pour les vivants*. Affirmons qu'il ne s'est pas trompé avec *Tovaritch*. Lui-même méprise *Tovaritch* et il a bien raison.

L'histoire d'un couple de réfugiés russes: exactement le sujet dont il est trop facile de faire pleurer ou de faire rire. Un rôle féminin pour une actrice déterminée, du reste pleine de l'esprit qui convient dans ce genre de pièces. Une silhouette d'ancien général, d'ailleurs fort habile puisqu'il parvient à se faire verser des intérêts par la Banque de France. Mais qu'importe le sujet? C'est d'un autre point de vue qu'il convient de se placer. Du moins, chaque acte est-il drôle? Hélas! Le premier est très ennuyeux, rempli de noms propres (ce qui fait gagner du temps et berce le spectateur) ou de plaisanteries éculées. Le deuxième acte, il faut le reconnaître, est plein de mouvement, ce qui ne veut pas dire de vie, et de gaîté, ce qui ne veut pas dire de finesse ni d'imprévu. Le troisième acte... M. Deval ne saurait prendre un sujet tout à fait « à la blague ». Et ici encore il a découvert un grand sujet, le plus grand peut être qui se pose à l'heure actuel dans le monde entier: celui de la Russie Soviétique.

Ce problème est aussi le plus difficile de tous ceux que doit affronter l'historien des années récentes et résoudre l'homme d'action d'aujourd'hui. M. Deval a sans doute le mérite de ne pas s'en tirer comme ferait un auteur de revue, en donnant des victimes au spectateur. Mais cette impartialité apparente de M. De-

ACHAT
VENTE
ARISTIDE BEL
S. Anonyme
TRANSFORMATION
DE BIJOUX
JOAILLIERS
1, rue St-Ferréol - La Canebière, MARSEILLE
Tél. D 6506

ROTTERDAM LLOYD

ROTTERDAM — SOUTHAMPTON — LISBONNE
MAROC — GIBRALTAR — MARSEILLE
ÉGYPTE — CEYLAN — SINGAPORE

INDES NÉERLANDAISES

INDO-CHINE — EXTRÊME-ORIENT — AUSTRALIE

Billets à forfait à destination de l'Égypte - Voyages circulaires à Sumatra et Java
VOYAGES AUTOUR DU MONDE, etc.

S'adresser pour tous renseignements au siège social : **Veerhaven 7, ROTTERDAM**

aux Agences Générales :

PARIS
4, Rue Scribe

MARSEILLE
9, Boulevard Dugommier

NICE
15, Rue Grimaldi

ANVERS
13, Rivage

BRUXELLES
20, Rue Picard

AUX AGENTS OU AUX AGENCES DE VOYAGES

NAVIGATION MIXTE

Cie TOUACHE

DE PORT-VENDRES
SUR
L'ALGÉRIE

DE MARSEILLE
SUR
L'ALGÉRIE
LA TUNISIE

et Croisières-Touristiques
AUX

ILES BALÉARES

MARSEILLE – PORT-VENDRES
PARIS, 5 rue Edouard VII et Fg Poissonnière, 51.

val vient peut être de l'incertitude où il se trouve au sujet des sentiments du public. Quoi qu'il en soit il distribue à droite et à gauche des plaisanteries dont lui-même parait se moquer. Le commissaire du peuple est en habit du soir, érudit, désintéressé. Mais il est aussi mufle, dur et peut être, après tout, pas si honnête que cela. Ce ne serait rien si les plaisanteries étaient bonnes. Qu'il ne reste rien de ces trois heures voilà qui, objectivement, n'a pas d'importance. Qu'il en reste un souvenir médiocre est beaucoup plus grave.

M. Guitry ne songe qu'à divertir. Molière, pense-t-il, n'avait pas d'autre but. Il y a dans le culte de M. Guitry pour Molière quelque chose d'agaçant. Molière divertissait. M. Guitry amuse de moins en moins.

Pourquoi donc en parler? C'est que M. Guitry jouit d'une solide réputation. Ne pas l'aimer, c'est, aux yeux de certains, méconnaître la nécessité d'une hiérarchie des genres, mépriser une agréable facilité au profit d'une recherche laborieuse, être enfin trop lourd pour goûter la fantaisie. Tel est donc le vrai problème: est-ce là la vraie fantaisie ? Il ne s'agit aucunement de suivre ce pauvre M. Dubech, autrefois critique avisé, dans les ridicules où il est aujourd'hui tombé. Si M. Guitry est définitivement devenu le digne fournisseur des vedettes de music-hall ou de M. Garat, il n'y a qu'à le dire en toute tranquillité.

Le renard et la grenouille par quoi commence le spectacle ne contient pas une réplique, pas un « rebondissement » qui ne soit prévisible plusieurs minutes à l'avance. *Un tour au Paradis* ne vaut pas mieux. L'épisode de la barbe laisse quelque espoir après deux actes plats et nuls. Mais le quatrième acte dissipe les derniers scrupules. Vite! que l'on joigne M. Guitry à M. Gandera, M. Verneuil. En fin de compte les professeurs de sixième de M. Guitry avaient bien raison en déclarant qu'il ne serait pas bon à grand chose. Son erreur ce n'est pas d'écrire des livrets d'opérette. On s'étonne seulement qu'il ait pu un jour concevoir une chose honorable comme *La prise de Berg op Zoom*. Ce devait être un jeudi après-midi.

*
* *

Trois heures, deux pièces, cinq actes, pas mal d'interruptions, vive le cinéma, disait près de nous une spectatrice. Un seul entracte, proclament bon nombre d'affiches des théâtres parisiens. L'art dramatique se défend comme il peut. Le théâtre filmé a conquis tous les suffrages, mieux, il a tous les droits. M. Pagnol lui reconnait des règles propres. Un film parlant n'est d'après lui ni une pièce de théâtre, ni un film. C'est très possible. Il existe certainement un dialogue de l'écran qui évite les longueurs des conversations de la scène aussi bien qu'une trop longue suite d'images. Mais alors le film muet serait mort, ou du moins le film qui accorde la première place à la vue ? Le théâtre a peut être tué la pantomime; le maquillage a tué le masque de l'acteur grec; les mimes de l'écran

TAVERNE CHARLEY

Ouverte après les spectacles.

20, Boulevard Garibaldi, 20
Tél. C. 26-20 **MARSEILLE**

ont fait leur temps. Mais si la pantomime est morte, le ballet demeure. De même le cinéma doit rester le domaine privilégié de l'imagination. Pomiès est mort sans doute. Mais pour ceux qui s'inspireront de ses idées nous nous sentons tous les courages, même celui d'être indulgents.

On nous a présenté deux films : *L'Epervier* et *Ciboulette*. Le premier a pu, il y a vingt-cinq ans, faire l'objet d'une bonne pièce: c'est aujourd'hui un film désastreux. Ah! le bouton de sonnette et la main qui va sonner, et qui sonne maintenant; le manteau qu'on enlève; l'appareil qui s'approche du revolver encore fumant. Pas de cinéma, sans doute, plutôt que *cette* forme de cinéma. Mais Ciboulette ? Dans cette affaire M. Lara a dégagé sa responsabilité. M. de Croisset a protesté. C'est la grande théorie de M. Pagnol: dans cette réalité économique qui remplace le théâtre: le film parlant, l'auteur de la pièce que l'on adapte a un droit de contrôle important. Mais la question peut se poser autrement du point de vue économique. Lorsqu'un auteur dramatique a reçu une certaine somme pour la transposition d'une œuvre, le metteur en scène a tout de même le droit de faire d'Olivier Metra un magicien. Si l'auteur refuse, qu'il se contente de faire des pièces pour les théâtres. Ou bien que l'on invente divers contrats types: le contrat qui permet de donner une pièce et celui qui autorise à en tirer un film.

Il ne s'agit pas ici de procédés particuliers, mais d'un principe. Quant à nous, au moment où M. Max Reinhardt émerveille les spectateurs du théâtre Pigalle, nous ne nous lasserons pas d'affirmer la primauté *au cinéma* du metteur en scène.

Pierre MISSAC.

Décembre 1933.

Fumez les Cigarettes

WEEK-END

GOUT ANGLAIS

de la Régie Française

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

...AU MAROC
PAR LA
Cie DE NAVon PAQUET
MARSEILLE
TANGER
RABAT
FES
CASABLANCA
SAFFI
MARRAKECH
AGADIR
TAROUDANT
MAROC
SOUS
Hôtel Marhaba de SAFFI
Hôtel Marhaba d'AGADIR
Hôtel Marhaba TAROUDANT
Séjournez à SAFFI, AGADIR, TAROUDANT dans les Hôtels MARHABA

EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »

10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE

A PARIS, chez José CORTI, 6, Rue de Clichy

ROMAN *PARU*

GEORGES-LOUIS CALDIEN

La Vie Souveraine

Au champ magnétique du sort, les lignes de force sont poussière d'êtres.

Il a été tiré de cet ouvrage :

100 exemplaires sur alfa numérotés de 1 à 100 qui constituent l'édition originale.

4.900 exemplaires sur papier Lafuma ordinaire, non numérotés.

Se trouve dans toutes les librairies.

Oxford 1933

Oxford 1933 n'est pas seulement comme le proclame sur la scène de l'Adelphi, à Londres, un français d'opérette « la ville où ce cher Oscar était à l'école ». La cité universitaire en ce premier trimestre d'année scolaire bouillonne d'ardeur combative et d'idées contradictoires.

Rosamund Lehman dans «Poussière» a décrit, mieux que personne, le charme en grisaille de ces merveilleux collèges entourés de prairies que baignent de fraîches rivières. Il faut contempler le panorama d'Oxford comme il se présente à mes yeux à travers les vitres moyenageuses de cette chambre d'étudiant où je suis l'hôte d'University Collège. Le hall n'atteint pas la splendeur de ceux de Magdalen et de Christ Church, mais Sir Michael Sadler, président d'University Collège possède une admirable collection de peintures modernes où Picasso voisine avec Manet et Van Gogh avec Tchelitcheff.

Oxford, capitale de la jeunesse, présente un résumé complet des tendances qui présagent et feront l'Angleterre de demain. La brutalité des problèmes sociaux s'y dissimule sous le masque d'un détachement élégant qui est un signe de bonne éducation. Mais les « undergraduates » ne sont pas dupes de leur attitude, ils se rendent compte qu'ils sont souvent en représentation.

Miss Galperin, de Somerville Collège, auprès de qui je me trouve à table au Clarendon, et qui, malgré son nom d'origine russe, est ravissamment anglaise dans sa robe du soir de Molyneux, me dit non sans malice « Nous menons ici une existence conventionnelle, mais passionnante. »

L'Angleterre est le pays du « vote for women ». Une des caractéristiques d'Oxford en 1933 est l'importance qu'acquiert peu à peu l'élément féminin, jusqu'à présent tenu à l'écart.

Comme partout en Angleterre, en dehors de la vie scolaire et athlétique d'Oxford, les clubs ont une importance prépondérante.

Le plus ancien d'entre eux, l'Oxford Union, groupe tous ceux qui se préparent ou s'intéressent à la vie politique. Les opinions s'y affrontent avec une liberté absolue.

La tempête que souleva en Février 1933, le vote d'une motion pacifiste montre l'importance qui s'attache aux délibérations de cette Société. Est-il utile de rappeler que les membres de l'Oxford Union déclarèrent à l'humanité qu'ils se refusaient en cas de conflit à porter les armes pour le Roi et le pays ?

Faut-il ne voir dans ce refus qu'une expression symbolique de désapprobation devant l'impuissance des hommes d'état à trouver une solution pour éviter le retour des horreurs de 1914 ?

Le Labour Club, d'autre part, groupe les étudiants socialistes dont les éléments extrêmes se séparèrent en 1932 pour former l'October Club sous la direction d'un jeune étudiant de Balliol.

Les Marcheurs de la Faim, traversèrent Oxford en Octobre 1932 avant de se rendre à Londres. S'il est vrai que quelques étudiants arborèrent de minuscules drapeaux rouges, l'ensemble de la jeunesse universitaire s'employa à secourir et réconforter les chômeurs sans distinction d'opinion.

Depuis, les autorités universitaires ont sanctionné avec tolérance la formation

du Club d'Octobre, en considérant que l'étude du marxisme est indispensable au point de vue politique et économique.

Le Libéral Club, groupe les partisans de la tendance politique de M. Lloyd George, l'Association Fasciste, les partisans de Sir Oswald Mosley. Enfin le Conservative Club existe toujours mais ses séances sont relativement peu suivies.

L'Hon. Patrick Balfour, un jeune et brillant écrivain, prétend que les trois années passées à Oxford sont un gaspillage de temps et d'argent qui retarde la jeune génération dans la lutte pour la vie.

Bien que les études coûtent extrêmement cher et restent le privilège de la classe aristocratique et de l'élite intellectuelle l'orientation à gauche de la jeunesse d'Oxford est un fait accompli, de nature à accentuer le sens des récentes élections travaillistes.

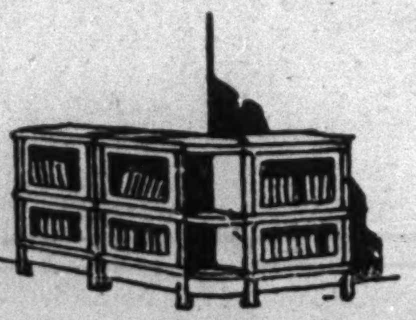
Il faut dire un mot aussi de l'Oxford Group Mouvement ou Buchmanisme, du nom de son fondateur américain, le Docteur Buchman. Un des principes des Buchmanistes consiste dans la confession mutuelle des péchés. Ce mouvement n'a rien à voir en réalité avec Oxford et les membres de l'université ont protesté contre cette dénomination d'origine.

On voit que la vie de l'étudiant et de l'étudiante partagée entre les études, les compétitions sportives, la politique et les discussions religieuses serait tout à fait austère si quelque élément de fantaisie ne venait s'y ajouter.

A travers les siècles, la bonne humeur juvénile de l'Université n'a pas changé. Oxford lance des modes masculines, larges pantalons de flanelle grise, vestons à damiers et cravates de velours, chemises suaves et souliers de daim. Le « George's » est considéré comme le seul restaurant « décent », il est de mauvais ton d'inviter ses amis ailleurs.

Les bars et les « pubs » sont interdits aux étudiants. Mais après l'entraînement sur la rivière, on se réunit entre camarades au collège même, autour d'une bouteille de sherry, tandis que l'inévitable gramophone fait vibrer la voix de Gertrude Lawrence et la musique de Cole Porter, dans la chambre qui fut celle de Shelley.

J. F. LAGLENNE.



Bibliothèque M.D.

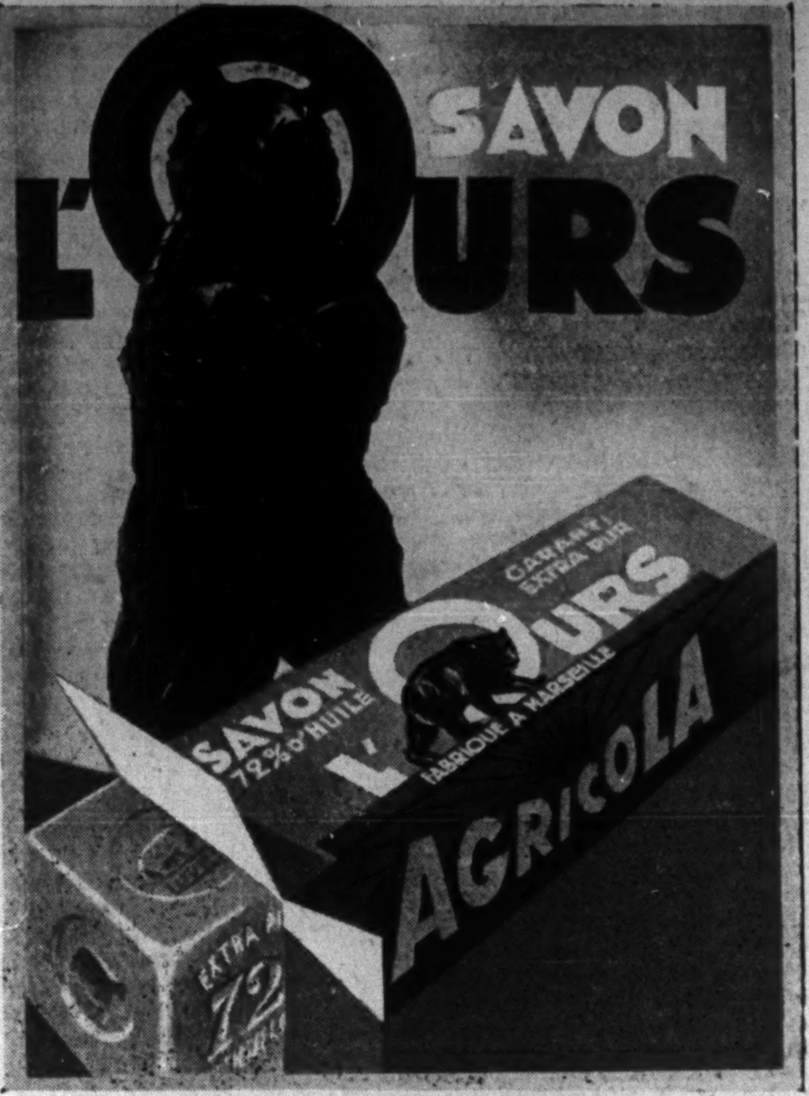
9, Rue de Villersexel, PARIS (7e)

Téléphone : Littré 11-28

Bibliothèques extensibles et transformables - Encadrements de Divans - Cosys - Studios - Divans-Lits - Chambre M. D. transformable, extensible pour Étudiants - Célibataires - Meubles classeurs et de bureaux - Meubles pour T. S. F., Phonos, Disques - Mobilier Scolaire.

DEMANDER LE CATALOGUE GRATUIT N° 17.

PUBLICITÉ GÉNÉRALE :
PRESSE
AFFICHAGE
ÉDITIONS



UNE DE NOS CRÉATIONS.

UNE ORGANISATION PUBLICITAIRE A VOTRE SERVICE

LES SUCCESSEURS DE

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

mettent à votre disposition
LES TECHNICIENS COMPÉTENTS
LES ARTISTES RÉPUTÉS
LES PROCÉDÉS LES PLUS MODERNES
pour

Concevoir, Réaliser, Exécuter
VOTRE PUBLICITÉ

Tous projets publicitaires sans engagement

AGENCE DE MARSEILLE
2, Place du Muy
Tél. : D 81-42 **MARSEILLE** é14-28.DIT:

COLUMBIA

Ecoutez les disques suivants :

Beethoven : ***Symphonie n° 5, en UT mineur.***

par L'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE LONDRES

Direction : *Félix Weingartner.*

L'édition définitive de la **Cinquième.**

EN VENTE CHEZ :

PHONO MONTGRAND 24, Rue Montgrand, 24
MARSEILLE

Téléphone : D. 47-16.

Machines Parlantes

MUSIQUE SYMPHONIQUE

Encore un très beau disque à l'actif du B. B. C. Symphony Orchestra, que dirige magistralement M. Adrian Boult. Il s'agit cette fois de l'*Enchantement du Vendredi Saint* de Parsifal (*Gramophone*). On connait la belle ferveur wagnérienne d'Adrian Boult; elle trouve, dans cette page sublime, des accents émouvants. Christianisme ensoleillé, tout pénétré d'une douceur franciscaine... « Le Vendredi Saint de l'année 1857, écrit Guy de Pourtalès, Wagner monte jusqu'à la vieille maison en partie rebâtie aux frais des Wesendonk et qu'il a nommée l'Asile. C'est un de ces clairs matins suisses où la pureté de l'air vibre sur le monde comme la musique d'une cloche.. Debout devant son refuge, il entend une voix intérieure lointaine, irréellement lointaine, une voix qui vient de la patrie de son Lohengrin, ce burg du Saint Graal dont il a lu autrefois, dans les forêts de la Bohême, l'histoire mystique. Et cette voix lui dit: « Tu ne porteras point d'armes au jour où le sauveur est mort sur la croix »... En ce vendredi-saint, sur les primevères encore glacées, Wagner esquisse à grands traits son *Parsifal* ». C'est cet accent personnel, ce souvenir ému du clair matin suisse, qui font la beauté lumineuse de l'Enchantement...

Léopold Stokowski, à la tête du Philharmonique de Philadelphie, continue la publication de ses arrangements de J. S. Bach, par le *Choral et Prélude N° 4* et la *Fugue en Sol mineur* dite « Petite fugue ». Il y fait preuve, comme d'habitude, d'une profonde compréhension du style et de l'esprit de Bach; j'ajoute que son orchestration de la Petite fugue est d'une piquante ingéniosité; personne, sauf Strawinsky, n'a su tirer du groupe des bois des effets aussi heureux. (*Gramophone*)

La nouvelle version de *Ma Mère l'Oye* de Ravel, que nous présente Albert Wolff chez *Polydor* est fort attachante; mais pourquoi vient-elle après celle que Coppola nous a donnée le mois dernier chez *Gramophone*? Je ne puis que répéter ce que j'ai dit à plusieurs reprises, et particulièrement lors des enregistrements simultanés de l'Ouverture d'Obéron par tous les Editeurs: cette tactique est déplorable; elle ne peut que mettre l'amateur dans l'embarras et compromettre la vente. Est-il donc si difficile de s'entendre au préalable sur un programme d'enregistrements? Ceci est d'autant plus regrettable que les deux versions sont très belles; celle d'Albert Wolff a le mérite de respecter la succession originale des parties, et son *Dialogue de la Belle et de la Bête* est au-dessus de tout éloge.

Nous dirons toute notre satisfaction à *Columbia* à propos de l'enregistrement (depuis si longtemps demandé) des *Variations Symphoniques* pour piano et or-

MIDI... 7 HEURES
L'heure du **BERGER**

chestre de César Franck. Une œuvre de cette classe ne pouvait demeurer plus longtemps exclue des suppléments. La partie de piano a été confiée au pur musicien qu'est Walter Gieseking: c'est dire la qualité de l'interprétation. Tout est réuni dans ces deux disques pour satisfaire les musiciens les plus avertis.

Les amateurs de musique de chambre sont souvent gâtés par l'Edition phonographique. C'est encore le cas ce mois-ci: ils pourront écouter chez *Columbia* l'admirable *Sonate N° 5 en fa mineur* de Bach pour violon et piano, interprêtée par Alfred Dubois et Marcel Maas; ils regretteront que l'Adagio en doubles cordes ne soit pas impeccablement gravé, car le reste est de tout premier ordre. Chez *Gramophone*, ils feront la connaissance d'une charmante virtuose, Mlle Hephzibah Menuhin, qui ne craint pas de donner la réplique à son grand frère, le célèbre Yehudi, dans la *Sonate N°* 42, de Mozart pour violon et piano. Je ne sais rien de plus divin que d'entendre des enfants interprêter du Mozart, quand ils montrent une aussi étonnante intelligence du style du génial enfant. A ce sujet, je me permets de signaler aux Editeurs la jeune violoniste Jeannine Andrade, à qui j'ai entendu tout récemment interpréter du Mozart avec une perfection technique et un sentiment qui commandent l'admiration. Si sa sonorité, pleine et chaude, n'est pas trahie par le micro, que de beaux disques elle peut nous donner!...

Vous trouverez chez *Polydor*, *l'Air de Lia* de l'*Enfant Prodigue* (Debussy), chanté avec un grand sentiment par Germaine Martinelli. Pour appartenir à la première manière, celle de Claude-Achille, cette page n'en est pas moins empreinte d'une grande beauté. Au verso, les célèbres *Roses d'Ispahan*, de Fauré, dont la grande cantatrice nous donne une interprétation toute de charme et de délicatesse.

Gaston MOUREN.

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Tél. D. 47.16

APPAREILS ET DISQUES :

Columbia, Gramophone, Odéon,
Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités chez **Phono Montgrand** **MARSEILLE 24, rue Montgrand**

Musique Hot

Rien d'exceptionnel dans la production de ce mois-ci. Le meilleur disque est dû, une fois de plus, à Duke Ellington. Sans qu'on ait à les considérer comme deux chefs d'œuvre, *Happy as the day is long* et *Raisin' the rent* (Brunswick A 500.254) méritent néanmoins une mention particulière.

La première face nous permet d'entendre de ces arrangements raffinés dont Duke a décidément le secret et où les cuivres et les saxos, bien soutenus par le rythme, interviennent dans d'heureuses combinaisons sans cesse renouvelées. Parmi les solistes, Johnny Hodges a au début de jolies phrases, Freddie Jenkins à la trompette est agréable, Lawrence Brown donne une très bonne improvisation, jouée plus en puissance et surtout plus nerveusement, si je puis dire, que d'habitude, enfin pendant un court moment Carney nous fait admirer les très nets progrès d'un style où l'on discerne la bienfaisante influence du grand Colman Hawkins. *Raisin' the rent*, à côté de parties écrites toujours impeccables, met à nouveau en valeur Harry Carney et plus encore Cootie, lui aussi très en progrès et qui est tout simplement en passe de devenir un grand trompette: voici en effet plusieurs disques récents où je note des interventions de sa part particulièrement heureuses. Quant à Duke lui-même, son passage nous prouve qu'il subit, lui aussi de plus en plus une influence: celle de Fats Waller, du style magistral duquel le sien ne parvient malheureusement pas à s'approcher. Dans les deux morceaux et surtout dans le second, très bons « vocal chorus » d'Iry Anderson, qui est ici bien meilleur que dans *Get yourself a new brom.*

Lazy-Bones (Brunswick A 500.313) par l'orchestre Don Redman est une exécution sans grande valeur. Le verso, *Watching the knife and fark spoon*, est meilleur; on y relèvera notamment une belle intervention de Don Redman au saxo alto. (Et est-ce lui aussi qui, un peu plus tard, tient la clarinette, — ou Edward Inge qui, à un certain moment, fit partie de l'orchestre? Je connais trop mal leur style à tous deux sur cet instrument pour pouvoir en décider.) Don Redman chante dans les deux morceaux ; mais sa manière même de chanter, — de parler ou de raconter, pour être plus exact, — agréable pendant un court moment, ne laisse pas d'être quelque peu ennuyeuse lorsqu'elle se prolonge trop longtemps, comme c'est le cas ici.

Les frères Dorsey ont constitué pour l'enregistrement un orchestre qui comprend d'intéressantes individualités. Cependant *Old Man Harlem* et *By Heck* (Brunswick A. 500.304) ne sont pas aussi bons qu'ils auraient pu l'être. Toutefois, dans le premier morceau (où le pianiste Fulton Mac Grath effectue un excellent travail) le saxo ténor, qui joue un peu à la façon de Rusin, se montre bien inspiré, mieux que Jimmy Dorsey qui, à part deux ou trois trouvailles assez plaisantes, se confine dans une aimable médiocrité. Les performances individuelles du second morceau sont plus satisfaisantes. Bunny Berrigan à la trompette a de jolis accents hot assez émouvants : voici une excellente recrue qui viendra relever un peu le lot des cornets blancs, réduit, depuis la mort de Bix et le déclin de Mac Partland, à Muggsy, Wingy Mannone, Jack Purvis, Charlie Teagarden, Mannie Klein, Chelsea Qualley et à notre compatriote Philippe Brun. Au trombone, Tommy Dorsey s'exprime avec sa sobriété

coutumière et une rare et prenante beauté dans les intonations. Les ensembles, peu nombreux d'ailleurs, ne sont pas très fameux. A noter dans *By Heck* un affreux passage qui rappelle je ne sais quelles ritournelles de foire.

Deux disques de chant : l'un, *Shadows of the swanee* et *Don't blame me* (Brunswick A. 500.303), a comme vedette l'incomparable Ethel Waters qui, chantant hot ou straight, reste toujours égale à elle-même et qui arrive à donner de la vie et de l'intérêt aux thèmes les plus fades. Mais le second est tout de même par trop soporifique : c'est la romance américaine dans tout ce qu'elle peut avoir de plus platement sentimental et ce n'est vraiment pas un air pour une chanteuse comme Ethel Waters, Mildred Bailey, que *Lazy-Bones* et *There' a cabin in the hines* (Brunswick A. 500.305) nous révèlent, n'a pas la voix pleine et véhémente de la grande artiste noire ; sa manière de chanter est plus gouailleuse et elle se rapprocherait plutôt de celle de Ruth Etting dont j'ai le souvenir d'une étonnante partie vocale dans un disque de Ted Lewis, *Keep sweeping the cobwebs of the moon*. Mildred Bailey ne chante du reste pas hot, mais son style n'en est pas moins très original et plein de mérite. Du point de vue orchestral, ce disque comporte sur sa première face, un joli solo mélodique de trombone bouché par Tommy Dorsey et sur sa seconde un chorus de clarinette, moins brillant, de Jimmy.

Avec Paul Robeson nous nous éloignons évidemment beaucoup du jazz ; mais il faut tout de même se dire que ce magnifique chanteur noir utilise le plus souvent des thèmes de la musique de danse, thèmes que son art, aux résonances profondes, sait magnifier glorieusement. Dans ces mélodies si souvent banales qu'il interprête passe alors un véritable souffle religieux qui ne peut laisser insensible l'auditeur. *Round the bend of the road* et *Take me away from the river* (Gramo. K. 6.386) sont deux témoignages parfaits de cet art à la fois simple et grandiose, digne de notre admiration au même titre (et peut-être pour des raisons qui ne sont différentes qu'en apparence) que les grandes créations hot. La partie orchestrale est ce qu'elle ne peut qu'être en pareil cas : un soutien discret. Signalons cependant, vers la fin du second morceau, un bon accompagnement de clarinette.

S'il est le plus connu comme violoniste hot, Joë Venuti n'est pourtant pas le seul. On peut citer quelques musiciens noirs capables d'imaginer sur cet instrument des variations imprégnées de l'esprit hot : d'abord Juice Wilson, dont un disque fait avec l'orchestre Noble Sissle nous donne un témoignage de l'ex-

GEBELIN

acquéreur de la Maison **MESSERER**

PIANOS

PHONOS

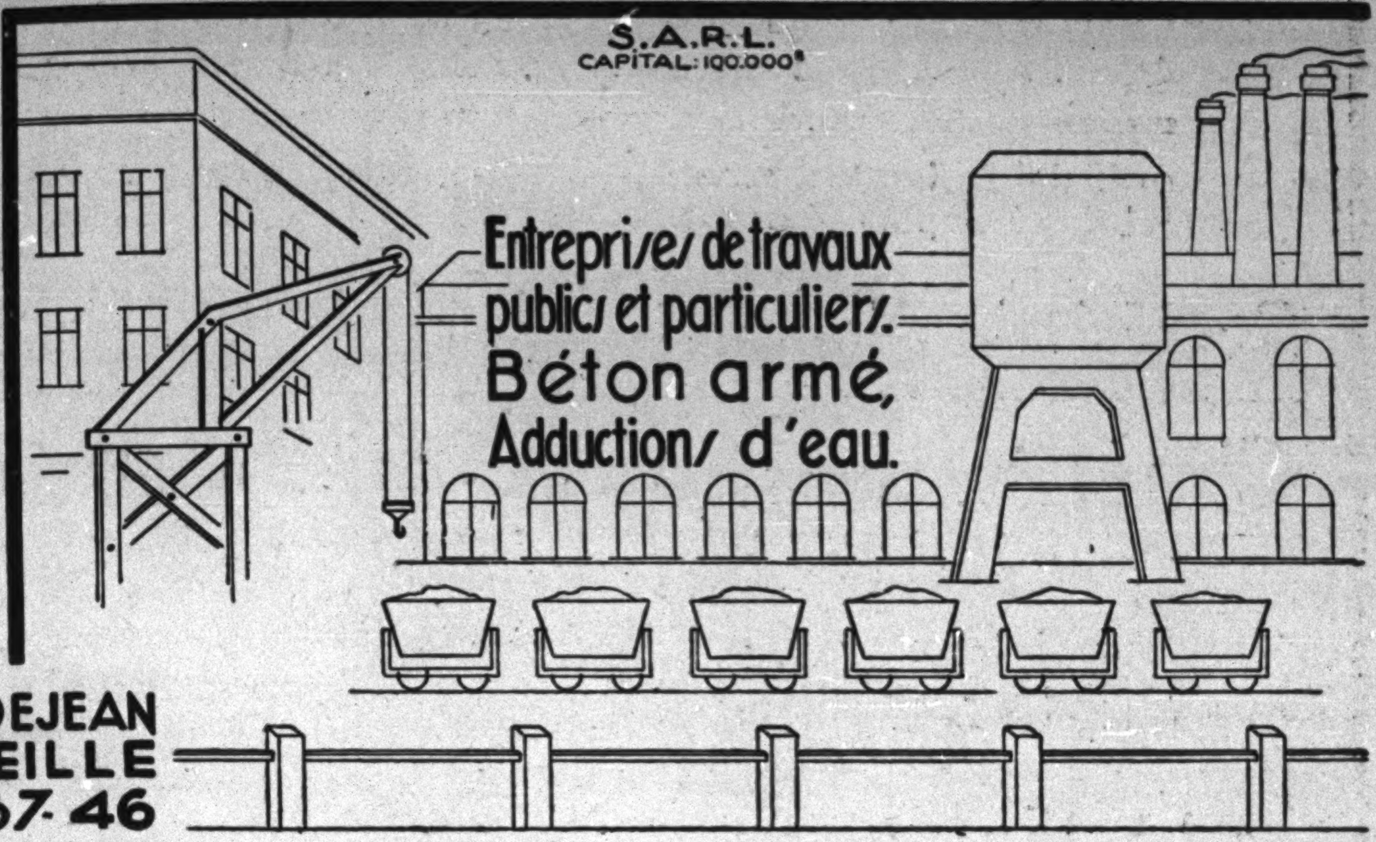
T. S. F.

Une seule adresse : **77, rue Saint-Ferréol, 77, au Ier.**

LES TRAVAUX DU MIDI

S.A.R.L.
CAPITAL : 100.000 F

Entreprises de travaux publics et particuliers.
Béton armé,
Adductions d'eau.



2, Rue DEJEAN
MARSEILLE
Tel : D-87-46

ENTREPRISE

FRANÇOIS FERRÈRE

MENUISERIE
D'ART ET DE BATIMENT

11.15 . RUE DE VERDUN MARSEILLE . Teleph. 36.76

Pour vos travaux délicats et urgents nécessitant mise en service rapide, employez le

Super-Flambeau

artificiel à hautes résistances et à durcissement rapide, fabriqué depuis 7 ans avec succès par les usines de la

Société Coloniale des Chaux et Ciments Portland de Marseille

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs

Siège Social et Bureaux : L'ESTAQUE (Bouches-du-Rhône)
Télégr. : **Colocimen-Marseille** — Téléphone : Marseille Colbert 94-53
Usine à l'Estaque (B.-du-Rh.) - Usine à Lottinghen (P.-de-C.)

« Le Flambeau »
Portland Artificiel supérieur recommandé par ses résistances constantes.

« Le Spécial Route »
Artificiel spécial pour bétonnages de chaussées, dallages et enduits.

NOEL & Cie

Ingénieurs-Constructeurs

Anc. Établts NOEL aîné PELLEGRINI & Cie

56 à 78, Rue de Lyon MARSEILLE

INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES

(Théâtres, Casinos, Cinémas, Villas, Hôtels)

Haute et Basse Tension - Éclairage - Force Motrice.

Réparations tous Appareils Électriques

Téléphone : National 38-41 3 lignes **Télég. : ATE Marseille**

traordinaire brio, ensuite le saxophoniste alto Darnell Howard, de l'orchestre de Earl Hines, également très bon sur le violon, enfin Eddie South, dont on nous offre aujourd'hui deux exécutions intéressantes, *Gotta go* et *My ! Oh My* (Gramo K. 7.029). L'orchestre d'Eddie South est bien curieux. Hormis le violon du chef, il ne comprend en effet, en tout et pour tout, que la section rythmique classique : piano, batterie, contrebasse à cordes, banjo, ce dernier, excellent du reste, ainsi qu'en font foi ses interventions de *My ! Oh My !* où il trouve d'étonnants accent hot. Le style d'Eddie South me plaît beaucoup et j'avoue que je le préfère à celui de Joë Venuti : plus nerveux, plus varié aussi (il est vrai que Venuti, du fait qu'il enregistre beaucoup, est fatalement amené à se répéter) et ne versant pas dans cette sentimentalité un peu fade où tombe parfois celui du musicien blanc. A signaler aussi le très bon « vocal chorus » de *Gotta go*. Bref, un disque qui n'est pas dépourvu d'intérêt.

Georges PETIT.

" le poste parfait "

MUSTEL

RADIO

Agence régionale : 14, rue de la Bibliothèque, MARSEILLE

Au Gymnase.

CREATION DE DEUX ŒUVRES NOUVELLES
D'UNE PRISON, DE M. LEON BANCAL
ET *LA PRINCESSE IMAGINAIRE,* DE M. HENRI GIRAUD

La direction du Gymnase a eu le bon esprit d'effacer le souvenir d'une série de noirs mélodrames par la création de deux œuvres charmantes dues au talent de nos distingués confrères MM. Léon Bancal et Henri Giraud. Du premier, qui nous a maintes fois donné l'occasion d'apprécier ses dons d'auteur dramatique, un petit acte qui, par sa densité et ses qualités d'observation vaut bien d'autres ouvrages aux proportions plus imposantes. *D'une prison* — combien ce titre nous paraît d'actualité — cache sous une bonne humeur et une jovialité extrêmement amusantes, une satire aiguë des mœurs parlementaires: Trois personnages mènent le jeu et s'efforcent de porter à la hauteur d'une conviction des intérêts contradictoires. Avec un sens très avisé du théâtre M. Bancal tire les ficelles de ces marionnettes dont nous sommes dupes malgré tout, en dépit de notre clairvoyance. Nous les voyons s'agiter, se trémousser, protestant sans cesse de leur bonne foi qu'on ne saurait peut-être mettre en doute si leur auteur ne soulignait avec une savoureuse ironie l'hypocrisie à demi consciente des personages — combien réels — qu'il fait vivre sous nos yeux. Cette petite pièce si riche en enseignements a été accueillie avec chaleur par un public aussi nombreux que choisi. Elle fut excellemment interprêtée par MM. Max Honnès, Rodrigue et Linossier. La soirée se poursuivit par la création de *La Princesse Imaginaire* de M. Henri Giraud. L'auteur, en fervent disciple de Edmond Rostand et de Miguel Zamacoïs nous montre sous les couleurs les plus attrayantes le chevalier de Bellumeur, qui ne pourra jamais se résigner à la quiétude emportée toujours par son rêve et par le goût de l'aventure. M. Henri Giraud, durant trois actes, nous a permis d'apprécier ses dons de poète. Ses vers pleins de jeunesse, souples, frais, ondoyants furent parfaitement mis en valeur par MM. Charles Hemery, Linossier, J. Froment Jacquet; Mmes Janine Feldy; Andrée Darmal, Lucette Stephaines et Léonie Marcelly.

G. B.

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23

MARSEILLE

Télép. : Dragon 00.34

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES

Cie de Fives-Lille

Chaudières
Appareils de levage
Chaudronnerie

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis, 54
MARSEILLE

BÉTON ARMÉ

TRAVAUX PUBLICS
OUVRAGES D'ART

ÉTABLISSEMENTS

BOUSSIRON

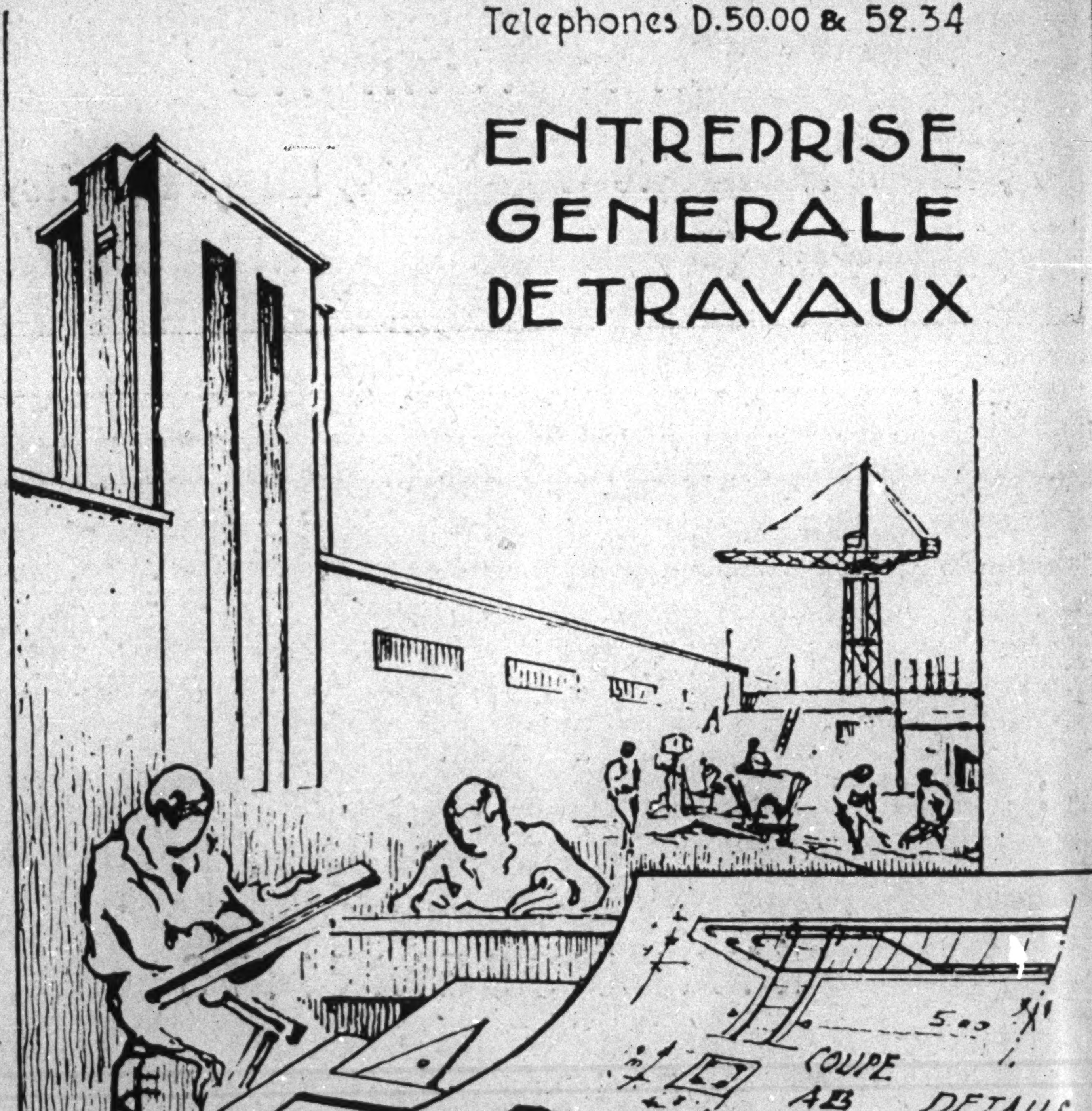
10, Boulevard des Batignolles, PARIS

LUGAGNE ET DE BOUILLANNE

MARCEL de BOUILLANNE & Cie Successeurs
42 Rue Montgrand 42 MARSEILLE

Telephones D.50.00 & 52.34

ENTREPRISE GENERALE DE TRAVAUX



BUREAUX A PARIS : 27 RUE BLANCHE (9eme)
Tel. TRINITE 63.20

Création d'un Marché Central

On est unanime à reconnaître que le Marché du Cours Julien ne correspond plus, et de loin, aux besoins qui l'ont fait naître. S'il réjouit les peintres, il fait le désespoir des usagers, car l'inconfort est presque toujours pour les villes la rançon du pittoresque.

D'ailleurs sa création qui remonte assez haut, paraît due plutôt au hasard qu'à un choix judicieux. Perché sur une butte d'un accès difficile, il est déjà malaisé d'y parvenir; on peut dire sans exagération qu'il est impossible d'en sortir sans perdre un temps précieux.

Tel quel, il a pu suffire pendant plus d'un siècle à une population qui a passé de deux ou trois cent mille habitants à cinq cent mille avant la guerre. Les villes alors vivaient presque exclusivement sur l'hinterland; d'autre part, les usagers, les détaillants manquant pour la plupart de moyen de transport portaient à même la tête (les *porteiris* et les portefaix sont une survivance de cette coutume) les marchandises peu abondantes dont ils avaient besoin; d'où la nécessité d'un marché très central. (1)

Le progrès a changé tout cela. Le chemin de fer d'abord, l'automobile ensuite ont fait affluer les produits de l'intérieur vers les grands centres; les paquebots des services réguliers ont apporté des cargaisons de fruits, légumes et primeurs de nos possessions d'outre-mer. Celles-ci, de mieux en mieux équipées, inondèrent le marché de Marseille avec un rythme accéléré, obligeant à une prompte évacuation vers les centres du nord; des gares furent créées, la principale gare agrandie. La progression de Marseille, un moment stationnaire, subit avec la guerre un *boom* formidable. La ville, pleine à craquer, compte à présent huit cent cinquante mille habitants.

On pourrait croire que le Marché Central a obéi parallèlement aux lois de croissance et qu'il fut aménagé suivant de nouvelles exigences. N'est-il pas, en effet, l'axe d'un cercle d'affaires considérables ? Ne dispense-t-il pas les vivres à toute la population et à l'arrière-pays ? On se tromperait lourdement : avouons à notre grande honte que la deuxième ville de France possède un marché dont ne voudrait pas une bourgade de l'Albanie ou une agglomération du Centre Afrique.

Il est incontestable que le Cours Julien ne peut plus suffire : il est caduc et trop petit. Il faut à Marseille, un marché moderne. Des villes de moindre importance, comme Reims et Clermont-Ferrand en ont de très beaux. La plupart des grandes villes à l'étranger sont dotées de halles et de marchés rationnellement con-

(1) Cette question a fait l'objet d'un rapport très circonstancié de notre ami Louis Teyssèdre, présenté au premier Congrès des Usagers des Services publics (1932)

çus et pourvus des meilleurs aménagements. A Vérone on a construit depuis peu un marché muni d'un outillage actuel, notamment de frigos et de chambres froides où les fruits, simplement portés à basse température, se conservent ainsi quelques jours dans un état parfait. Les expéditions de Vérone, faites dans de bonnes conditions, concurrencent très avantageusement les produits français; ces fruits font prime en Suisse, en Allemagne et même en France: on les voit préférer sur nos propres marchés.

Franckfort sur le Mein qui ne compte guère plus de cinq cent mille habitants, a construit un marché modèle avec les derniers perfectionnements; il est admiré même à l'étranger et l'*Illustration* en a reproduit des photos éloquentes. Ce que l'on fait dans des pays à finances faibles, ne peut-on le faire dans le nôtre qui regorge de capitaux inemployés ? N'en finira-t-on pas avec ce spectacle anachronique du Marché Central de Marseille qui, par mauvais temps, a plutôt l'air d'un champ d'épandage et cù l'on patauge mieux que dans les souks les plus déshérités des villes du sud? Ne modifiera-t-on pas son aspect immuable des estampes d'il y a cent ans ? Ne fera-t-on pas mieux, pour rétablir sa circulation paralysée, que d'y mettre agent sur agent et brigadier sur brigadier, ce qui a pour tout résultat de la rendre pire.

Allons, il faut porter ailleurs nos regards. Le Cours Julien ne peut plus convenir au Marché de Marseille, dont l'avenir est trop merveilleux pour être compromis. Notre ville se trouve heureusement placée dans cette région qui produit tant de fruits savoureux et de primeurs; elle reçoit en plein hiver ceux des pays chauds. Avec les arrivages réguliers d'Algérie, de Tunisie, de Corse, du Maroc et du Proche-Orient, son marché doit rayonner sur tout le Sud-Est et peut répondre aux demandes des pays moins privilégiés qui ayant un hiver rigoureux et un printemps tardif en seraient les clients fidèles. D'autre part, les transports routiers se développant, tous ceux qui viendraient des marchés lointains charger à Marseille apporteraient sur le nôtre les divers produits de leur région. Il se créerait ainsi un grand courant d'échanges et l'abondance aidant on enregistrerait logiquement un abaissement du coût de la vie.

On s'est demandé si l'on pouvait aménager le marché actuel. Evidemment, on peut envisager la jonction du Cours Julien et de la Place Jean Jaurès et l'idée n'est pas neuve, mais pour cela il faudrait tailler, couper des rues entières, démolir des centaines d'immeubles en très bon état et, si en ce moment il convient de bâtir, il serait fou de raser tant de maisons salubres lorsqu'il reste encore tant de taudis. Ce projet, péchant par la base, ne le citons que pour mémoire.

D'autres solutions ont été proposées; elles tendaient à l'utilisation d'espaces libres, ce qui simplifie évidemment le problème et possède l'avantage d'une immédiate mise en train. On nous pardonnera de faire prévaloir sur ce point de vue qui est celui de l'usager, le point de vue de l'urbaniste: ne doit-on pas profiter pour rajeunir une ville et l'assainir, de certaines nécessités s'imposant à l'opinion, d'un programme urgent d'intérêt général, seul capable d'alerter les pouvoirs publics, de vaincre l'inertie ou les résistances?

Il y a, au centre de Marseille, au seuil de la banlieue nord où notre cité progresse attirée par le port, un quartier qui doit disparaitre. Quand le démolisseur demandera où frapper, c'est sur les murs pouilleux de Saint Maffre, vers la butte des Présentines qu'il devra tourner les yeux, et son pic en ouvrant des brèches

Honoré LAURENT

ENTREPRENEUR

Adductions d'Eau

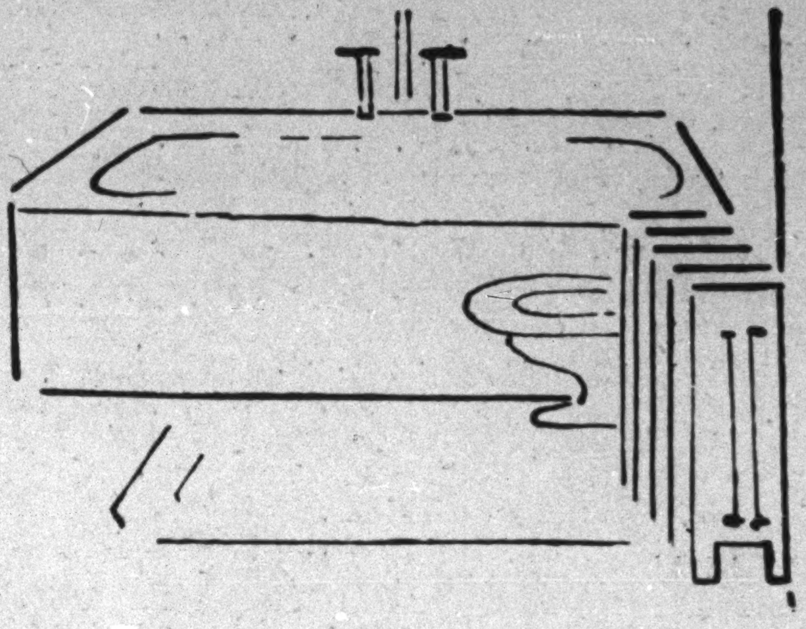
Installations Sanitaires

Chauffage Central

◆

Téléphone C. 64.93

■



MARSEILLE, 129, Avenue de la Capelette

François BOSSY et Maurice GENOUD

Entreprise Générale

Travaux Publics

Béton Armé

Rue de la Boétie PARIS

dans la kasbah des fripiers y fera tomber dans l'air salubre la menace de l'infection. C'est là selon nous, qu'il faut prévoir le futur grand marché. Dans les surfaces adjacentes à la Place d'Aix, au Boulevard des Dames et à la rue Colbert, on peut installer les halles dont Marseille a besoin. Centrales, elles ne pourront l'être davantage. Elles seront limitrophes des grandes voies de dégagement et de pénétration. Du Boulevard des Dames, leur parviendront sans retard les colis d'outre-mer. De la gare, les rames de wagons chargées de primeurs glisseront à même le carreau, aux heures nocturnes où le trafic s'interrompt. A l'est, le Boulevard National, à l'ouest la route d'Aix permettront l'acheminement d'innombrables denrées; les boulevards extérieurs compléteront le réseau qui pénètrera au cœur du département.

On ne pourra laisser subsister plus longtemps les masures malodorantes que nous cachent quelques beaux immeubles des rues Colbert et Puvis de Chavannes cela à deux pas des futurs quartiers neufs. Ce serait par trop se moquer des gens, de l'élémentaire besoin d'hygiène qui doit primer tout autre souci. Pourquoi, alors ne pas décider leur disparition, à commencer par cette inutile prison des Présentines qui attriste le quartier de ses murailles pisseuses. Quelle source de richesses serait ici l'établissement du marché? Nous le voyons occupant toute la partie extrême de la butte, alignant ses hangars superposés de la rue Puvis de Chavannes au Bd des Dames, et à plusieurs étages comme celui de Lisbonne, ce qui simplifierait bien des choses, le déchargement s'effectuant par monte charge et l'évacuation des denrées par le rez-de-chaussée sur le pourtour. Il devrait être partout couvert avec grandes chaussées rectangulaires, cabines aérées pour les expéditeurs, carreaux largement accessibles à tous les véhicules, entrepôt pour les emballages vides, réserves ventilées et réfrigérées, frigos pour la réexpédition. Le nettoyage et l'enlèvement des détritus devrait s'y faire de manière instantanée par grandes chasses d'eau et trémies, la différence de niveau rendrait cette opération facile. Il serait exclusivement un marché de gros. On pourrait examiner s'il n'y aurait pas lieu de le réserver aux commissionnaires et partisanes en gros. Cette disposition aurait pour avantage d'agir conformément à la loi des marchés. Une réglementation saisonnière, ou plus souple, fixerait pour tout le monde l'heure d'ouverture et celle de fermeture; cette dernière, point tardive, aurait pour effet un écoulement plus sûr des denrées, qui régulariserait le jeu des marchés, permettrait d'établir des mercuriales, jusqu'ici impossibles.

Enfin, conséquence plus lointaine, le marché actuel, dégagé, resterait en propre aux revendeuses. On pourrait entrevoir alors la suppression du marché de la Plaine qui enlaidit un bel espace libre.

Les futures halles centrales répondront à l'idée toute moderne, aux nouveaux besoins d'un marché de grande ville. Elles deviendront un centre de plus en plus considérable d'approvisionnement et de régulation des prix dans un rayon qui ne cessera de s'étendre. Et ce sera pour Marseille et pour les finances publiques un facteur de richesse. Autour d'elles la propriété foncière croîtra de valeur; leur rendement s'élèvera au fur et à mesure de leur exploitation. Une administration, dont à loisir on pourra prévoir et améliorer les rouages, puisqu'il s'agira d'un organisme nouveau, dispensera à tous les bienfaits d'une installation parfaite et fera régner l'ordre. Le problème de l'hygiène, chimère de l'actuel marché, sera résolu. Sous ce rapport on aura fait coup double: quartiers insalubres supprimés,

création de halles saines. Quoi qu'on fasse, l'installation présente ne peut se prêter aux exigences de la simple propreté. A un certain degré de vétusté il n'y a plus qu'une chose à faire : implanter ailleurs. Dans les halles de demain tout sera net, constamment lavé par les moyens les plus énergiques. L'air circulera partout par claires-voies; la lumière se répandra par de grands vitrages. Les marchandises avariées ne séjourneront pas à l'air libre et nous verrons enfin certains arrêtés entrer pleinement en vigueur.

Mais les halles centrales ne doivent pas seulement répondre à leur objet : elles doivent satisfaire à d'autres conditions. Précisément parce qu'elles seront centrales, à faible distance de notre Canebière, elles devront concourir à l'embellissement de la ville, remplir leur rôle de monument. De leur destination même, elles tiendront un style, un effet décoratif qui auront leur grandeur et qui signifieront l'abondance et la vie. Rien ne renseigne mieux sur la santé d'une ville que son marché. On y voit circuler sa force et tout ce qui deviendra sang et richesse. C'est là que s'atteste la générosité de son terroir comme la vigueur de ses échanges. Et peu d'architecture suffit à une halle pour être monumentale et belle.

« Marseille, disait Delteil, j'entrai dans son cœur par le marché, qui est son « point sensible et son sexe (il ne croyait pas si bien dire), car j'aime frapper à « l'aube, à l'improviste, à la porte des cités que j'aime... Les sens de Marseille « sont sang de bœuf et pommes d'amour.... » Il faut beaucoup d'indulgence et de poésie, ô Delteil, pour ne voir ici que le côté jardin, quand le côté cour disparait sous l'ordure et la boue. Mais cependant vous avez raison: Marseille, un jour, sera fière de son marché et le montrera plus volontiers que son musée. C'est là qu'elle prouvera sa royauté sur des territoires conquis sans coup-férir par son peuple sédentaire, là qu'elle affirmera sa puissance d'attraction dans les patries de la tomate et de l'artichaut.

Détournons prudemment l'étranger mal avisé qui voudrait voir le marché actuel. Il garderait de Marseille le souvenir d'une hôtesse qui, lui annonçant la cuisine, le précipiterait par mégarde dans les cabinets. Et mettons nous à l'œuvre sans retard. Préparons la butte des Présentines et ses environs à son nouveau rôle. Edifions y les Halles Centrales d'une cité qui aura bientôt un million de bouches à nourrir.

Gaston CASTEL et Jean BALLARD.

DAMIN

pierre lévy
décorateur

104, RUE PARADIS - 47, RUE SYLVABELLE

MARSEILLE

TÉLÉPHONE : DR 28.12

Au Rideau Gris

Une pièce élizabéthaine : Contes de Bonnes Femmes de George Peele

Saluée par tous ceux que décourage l'inertie de scènes officielles et qui attendent de jeunes ferveurs le maître-mot d'une renaissance, la création du « Rideau Gris » a été dès le début signalée comme une tentative sincère pour ressusciter les vieilles magies du théâtre. Nous avons dit depuis leur effort remarquable, forcément inégal, mais toujours inspiré par un esprit de recherche et de poésie approchant parfois la perfection.

Mais, si nous devons à Louis Ducreux et ses compagnons — au premier rang desquels il faut citer Henry Rey habile en féérie — quelques-unes de nos meilleures émotions théâtrales, il faut bien dire aujourd'hui qu'aucune de ces représentations ne nous avait si pleinement conquis et n'avait dégagé une telle impression de maîtrise. Avec *Contes de Bonnes Femmes* (1), pièce élizabéthaine de George Peele, le « Rideau Gris » s'est égalé aux meilleures troupes actuelles.

Il serait vain de discriminer dans l'adaptation que Fluchère a faite de la pièce de Peele la part du poète et celle de l'angliciste. Tous deux ont fait excellent ménage sous le signe de cet esprit Elizabéthain qui savait précisément concilier les fantaisies des muses et les disciplines de l'université. Cela ne contribue pas peu à donner à l'œuvre cette saveur un peu spéciale des exercices de collège du temps. J'imagine que l'Orlando de Virginia Woolf reconnaitrait en Fluchère un frère d'esprit. Orlando qui acheva en 1937 un poème imaginé vers 1570 ne s'étonnerait pas outre mesure de voir George Peele paraître au « Rideau Gris ».

A rajeunir sa poésie Peele alias Fluchère n'a point renoncé aux droits imprescriptibles de l'humour. Il a dû se divertir, autant qu'il y a trois siècles, à mettre en scène ce conte à dormir debout. Car, enfin, il entendait surtout railler les gentillesses de Lily et parodier les redondances de Spenser, et le plus étonnant est que de cette œuvre de circonstance Fluchère ait su dégager le contenu humain.

Toute une aura de lectures élizabéthaines, toutes mes impressions de paysages anglais me rendent singulièrement proche l'atmosphère de la pièce. J'y vois à chaque chanson fleurir anémones et bruyères et scintiller les fils de la vierge. Je reconnais ces pitres, ces « clowns ». Délia est pour moi Rosalind, Perdita ou une quelconque petite fille de Londres. J'ai souvent rencontré les plus naïves, les plus enluminées cartes de Noël, c'est dire que je suis mauvais juge en la matière et bien peu disposé à la tâche objective du critique.

Je voudrais pourtant dire ce qui donne à la pièce son auréole de merveilleux. La mise en scène y contribue beaucoup : Elle a été réalisée avec une rare intelligence par Louis Ducreux. Les masques sur les visages des « clowns » sont une trouvaille et aussi la position des personnages qui dans cette chaumière (vue en

---

(1) Adaptation d'Henri Fluchère; Costumes et Décors de Henry Rey; Mise en Scène et Adaptation Musicale de Louis Ducreux.

coupe selon la technique des mystères) ne sont que les témoins du drame et miment les sentiments du spectateur, procédé scénique qui dans l'ordre du geste remplit le rôle du chœur grec. Je n'aurai garde de passer sous silence toute une adaptation musicale de Ducreux convenant admirablement. Il m'envoie encore d'Oxford ces « lyrics » dont la pièce de Peele abonde et que Fluchère a rendus grâce à une langue surréelle.

Il ne s'agit point de dérouler la trame toute aérienne de l'intrigue. Ce qui me hante le plus en cette pièce c'est encore le puits enchanté où dort Vénélia. Vénélia en qui je veux voir le symbole des désirs non réalisés. Il y aurait un joli et facile succès à remporter en mêlant Freud à tout cela. Je n'aurai garde de le faire tant suffirent à me bouleverser les lamentations de cette morte-vivante.

Il y aurait trop à dire du jeu des acteurs. Je citerai Mme Jean, M. Stora, M. Roussin, et « The last but not the least » la si émouvante Marguerite Casparri. Jamais la troupe de Louis Ducreux n'avait atteint à une telle homogénéité. Jamais les décors d'Henry Rey, réalisés par Altiéri, n'avaient en leur stylisation même été si riches d'évocations concrètes. Quant aux costumes dessinés par Rey ils alliaient à la plus grande simplicité de moyens la plus large variété d'effets.

A voir ainsi adapté et interprêté « *Contes de bonnes femmes* », j'ai mesuré quel étonnant paradoxe se trouve être l'expression théâtrale. On la croit action alors qu'elle est passion avant tout et qu'elle trouve sa fin dans la matérialisation des rêves du spectateur. Ce ne sont pas les mots qui « passent » la rampe mais vous ou moi qui la passons pour faire avec les protagonistes du drame le compte de nos richesses les plus secrètes. Magique évasion qui n'est point distraction, mais découverte, possession de l'être. C'est à ce prix seul que le théâtre, voué par ailleurs à tous les dangers du divertissement, n'est point méprisable. Je sais gré aux gens du « Rideau Gris » de restaurer cette conception.

L. C. G.

HOTEL DE NOAILLES

LA CANEBIÈRE

Depuis 1689, séjour de l'Élite internationale.

Téléphone dans toutes les Chambres : C. 09-33

MARSEILLE

135 Chambres
135 Salles de Bains.

ASSURANCES

TOUS RISQUES TERRESTRES

VOL

VIE

AUTOS

INCENDIE

INDIVIDUELLES

BRIS DES GLACES

DÉGATS DES EAUX

ACCIDENTS DU TRAVAIL

RESPONSABILITÉ CIVILE

MAX CASTELLI

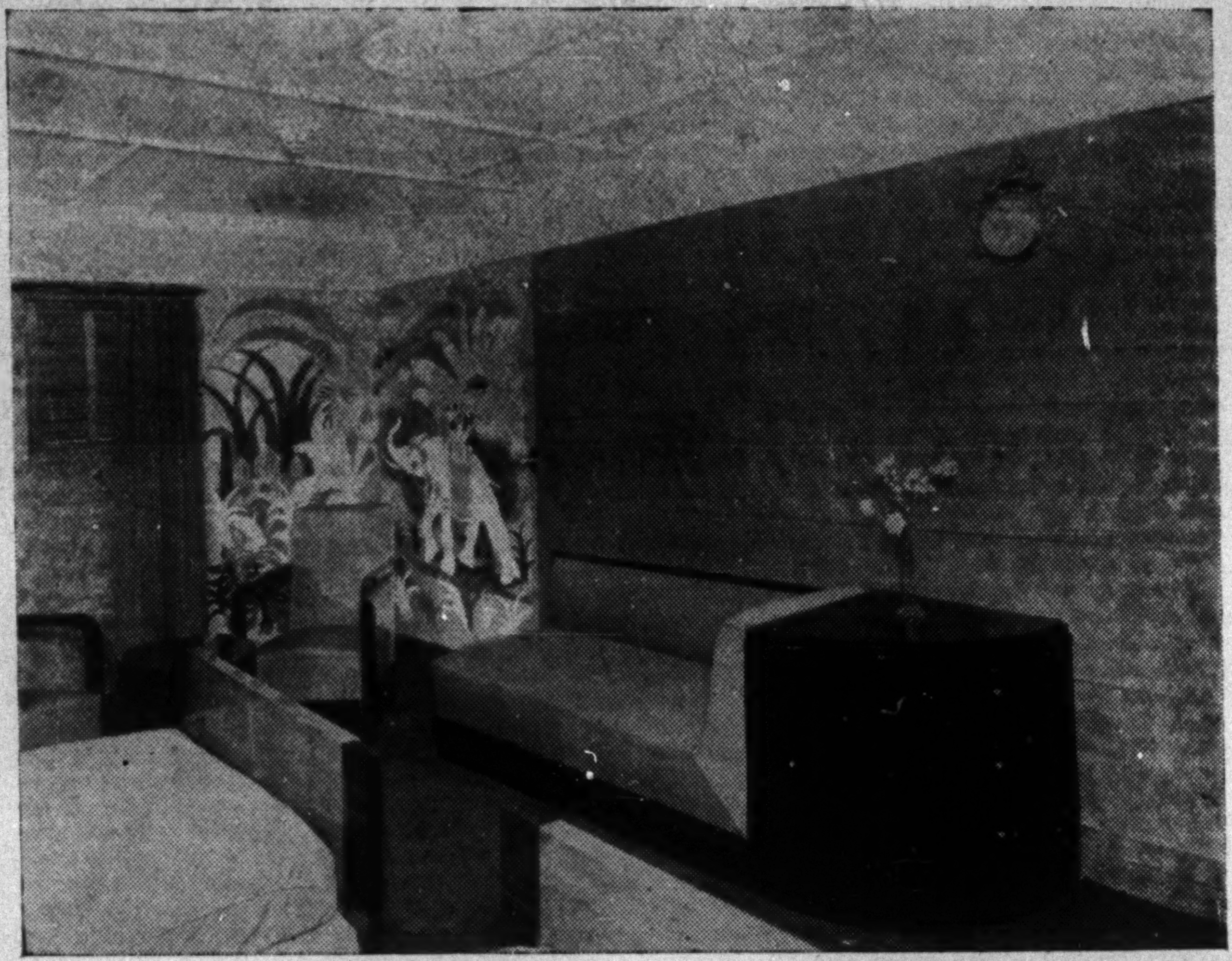
LICENCIÉ EN DROIT

COMPAGNIES : INCENDIE - VIE - ACCIDENTS - LA PRÉVOYANCE

69 RUE S^T-FERRÉOL - TÉLÉPHONE D. 12-33

DAVID FRÈRES

MEUBLIERS
DÉCORATEURS



Un coin des appartements de luxe du Paquebot « Maréchal Joffre »

Hors Concours, Membre du Jury aux Expositions Internationales.

45, Cours Gouffé, MARSEILLE

A propos d'une Exposition du " Radeau "

Certains bons apôtres se réjouissent : le faux art est mort, les esprits recouvrent l'équilibre ; et le bon sens, s'il ne triomphe pas encore, (un peu de patience !) du moins se manifeste-t-il d'indéniable façon... La crise — la fameuse crise, qui n'est telle qu'aux yeux aveugles — aura eu cet effet salutaire de remettre de l'ordre. Car il faut toujours remettre de l'ordre. Serait-ce donc que la vie est une extraordinaire entreprise de démolitions ? Une tenace rongeuse ? Serait-ce donc que la vie est un perpétuel exemple de « mauvais esprit » ? Que ce tintouin pour les hommes d'ordre !

Hélas non, bonnes gens, la crise n'a pas tué la peinture. Elle tua seulement des peintres. S'illusionnant sur les faits, les « bons esprits » — ordre, mesure, clarté — saluent en leur âme et conscience l'agonie de l'art honni ; ils n'ont de joie plus grande, plus « pure » et légitime que de voir la peinture s'assagir. C'est-à-dire se mettre à leur niveau. Et les forts ténors de la critique poussent leur fameux *ut* de poitrine : *retour à l'humain.* Ce sont ces hommes d'avant-garde, toujours les mêmes, qui excellent à prendre le vent et, sous des allures de précurseurs et de guides, qui flattent au moment précis où cela devient profitable les goûts embryonnaires du public. Un demi-tour à droite, ils vont. Un demi-tour à gauche, ils reviennent. Et ainsi de suite. Ils marchent toujours, mais ils ne font pas de chemin. Ils sont en cage ; fauves édentés, et tremblants sous leur aspect de matadors. Cela dans tous les ordres. C'en est un, qui après avoir honoré de son talent les nègreries et leurs magies, crie casse-cou et jette avec une moue de dégoût : « On a fait entrer les nègres !.. » C'en est un autre qui « découvre » l'humanisme, Rome, les casques de pompiers et la photographie.

Le dernier chic, c'est le retour au sujet ! Car, notez bien, il s'agit toujours d'un retour à quelque chose. Il n'est actuellement de revue ou de feuille d'art qui ne consacre quelque tirade à ce Retour au Sujet. Et les plumes vont bon train !... Pourtant, je ne sache pas que la peinture se soit jamais passé de sujet... Il n'est œuvre humaine qui n'en comporte. Il n'est œuvre divine, non plus. Et le sujet c'est toujours « Je ». Le sujet d'une peinture, c'est le peintre. Le reste est un prétexte. Un individu qui, « raconte » quelque chose, soit qu'il parle, qu'il écrive, qu'il peigne, il est toujours présent. C'est lui qui dispense les ombres et les lumières. Consciemment ou non, il règle la danse. Ce sont là lieux-communs...

Si la peinture tenait à son « sujet » apparent, alors, *quelle vanité que la peinture... !* Et je n'ai pas besoin du peintre pourr voir la nature. Pas besoin du peintre pour fixer les traits des êtres de chair Les empreintes digitales seront plus exactes, donc plus vraies (pour ceux qui confondent ces deux inconciliables) qu'une imagerie en trompe-l'œil.

Retour à l'humain ?... N'est-ce donc point de l'humain, et du plus tragique, que ces désespérées tentatives d'évasion par l'abstrait ? Quelle *image* serait plus poignante, plus significative que ces *signes* ? Ces monstres, ces déformations

furieuses, ces négations, ces coups de tête contre le mur de la condition humaine, quels aveux seraient plus déchirants ?

Vous qui montrez le drame des corps, refuserez-vous à d'autres de dire ceux de leur intelligence ? L'homme n'est-il que d'os et de chair, et de sang ? L'homme n'est-il que de gestes ?

Mais l'histoire n'est pas nouvelle : la foule se rit de ceux qui parlent en paraboles, et crie à l'imposture Ne faut-il pas maintenir l'Ordre ?... Un signe inquiétant, vaut-il pas mieux le tourner en dérision ? On trouvera toujours des volontaires pour assurer la police. Et que demande le peuple sinon des digestions sans trouble ? C'est à ce prix que les sociétés gardent leur équilibre sur la pointe de la révolte. Sully-Prudhomme est plus reposante substance que Rimbaud ! Décidément les issues sont bien gardées et la vulgarité ne craint pas la faillite.

Impénitents amants de la vie totale, le réseau se resserre. Tout est bien combiné pour l'étouffement en douceur. Ce sont les esclaves qui portent les baillons : les maîtres peuvent s'occuper de leurs affaires.

*
* *

Tériade rapporte, dans le *Minotaure*, cette réflexion de Georges Braque : « *On ne peut aboutir à l'abstraction en partant de l'abstraction. L'œuvre serait alors comme non avenue. Pour arriver à l'abstraction il faut partir de la nature, et partir de la nature c'est trouver un sujet. Si l'on perd le contact avec la nature l'on aboutit fatalement à la décoration.* » Il y aurait quelque outrecuidance à commenter des paroles qui se suffisent à elles-mêmes. Mais l'on peut ajouter: que peut donc bien signifier ce soi-disant retour au Sujet dont on nous rebat les oreilles ?... A moins qu'on entende par là une représentation de l'objet. Or cette représentation n'est jamais qu'illusoire et vaine ; par miracle, lorsque le souci de représentation est poussé à son paroxysme — chez les peintres dits « naïfs » par exemple — l'œuvre dépasse l'objet ; ainsi que de tout ce qui est créé dans et par l'amour. A ce point extrême de « renoncement » individuel, c'est encore le « Je » qui triomphe contre toute attente. L'art, question d'individu, n'en peut sortir.

*
* *

La sottise et la vulgarité mènent le monde. On allume des feux de joie et l'on anime des danses sacrées devant la *peinture intellectuelle* mise au pilori. (Qu serait une peinture non-intellectuelle ?...) Le public applaudit des deux mains. Dans ces conditions une tentative comme celle du Radeau témoigne-t-elle d'un courage qui frise l'héroïsme ! Le Radeau a osé proposer au public quelque chose de plus élevé, de plus grave qu'un simple divertissement par d'aimables jeux de couleurs. Par son exposition, qui rassemblait les authentiques tenants de la peinture intellectuelle, Madame Laporte a voulu créer à Marseille un foyer d'esthétique moderne. Au public d'admettre pour la peinture le droit de dépasser le cadre des simples émois sensoriels et d'atteindre aux plus abstraites préoccupations de l'esprit, voire aux jeux gratuits de l'intelligence. Car l'abstrait est encore et toujours de l'humain.

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser : à **MARSEILLE,** au Siège Social, 5, rue Beauveau ; à **PARIS,** Agence Générale des Passages, 3, Boulevard Malesherbes ; Agence de Fret, M GUILLAUMARD & Cie, 12, Rue de la Victoire

Rendez-vous du Monde Elégant et des Affaires.

Brasserie de Strasbourg

CUISINE ET CAVE RENOMMÉES

BAR, DÉGUSTATION SOUPERS

Restaurant de 1er ordre ouvert après le spectacle

11, Place de la Bourse

Tél. Dragon : 14.09
Inter : 30.16

Sa nouvelle création :

"EMBASSY"

Entrée Rue Vacon

Salle luxueuse. - Dîners avec Orchestre.

Société Marseillaise de Crédit

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis
Succursale à PARIS : 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

INDUSTRIE - NAVIGATION
FOYER DOMESTIQUE

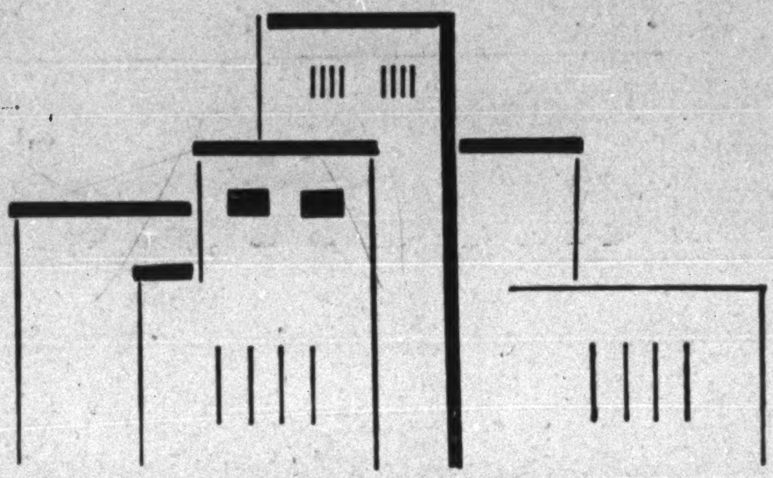
36, rue Chateauredon, MARSEILLE

Téléph · Colbert 85.09

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX
ET. JALLUT ET Jh. RICORD

A. JALLUT ET **M. CLAVÉ** Succrs

S.A.R.L. - CAP. 250000 FRS. - 15, RUE DU JARDIN DES PLANTES
MARSEILLE
TÉL. C. 27.43



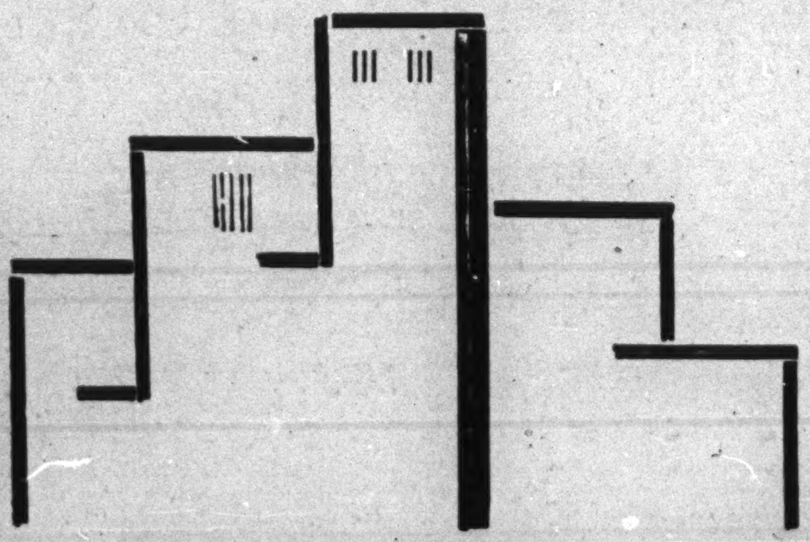
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
BÉTON ARMÉ - IMMEUBLES - VILLAS

Entreprise Générale de Travaux Publics

MAÇONNERIE - CIMENT ARMÉ

LEON FEAUTRIER

Ingénieur T. P. E.
Successeur de LEHOUX Frères



BUREAUX ET ENTREPOTS :
MARSEILLE
12, Rue Julia, 12
Téléphone : C. 66.59
R. C. Marseille 90.142

Constructions Industrielles et Privées

Il y avait là Picasso; Max Ernst, âpre poète du concret chez qui les objets atteignent une poignante grandeur de « témoins ». Il y avait Braque, le romantique intellectuel aux grâces savantes et à la musicalité doucement nostalgique; Fernand Léger l'esprit clair, qu'hypnotise peut-être un rationalisme inhumain, et dont la position, que je tiens personnellement pour spirituellement fausse, s'identifie au concept primaire (avec un homme comme Léger il n'y a rien là de blessant) de la Machine. Il y avait le lumineux Marcoussis, lumineux de cette lumière de l'intelligence sensible qui baigne ses œuvres ; Ozenfant, créateur de rythmes purs et apaisés ; Jean Lurçat, à qui j'ai consacré ici une de mes chroniques ; l'exquis Campigli, aux subtiles harmonies poétiques dont le raffinement correspond à quelque intime mélodie renouvelée de l'antique ; Papazoff et Engel, l'un et l'autre extrêmement significatifs des préoccupations intellectuelles de notre temps. Il y avait Seligman, dont les œuvres sont un étrange alliage d'érotisme grossier, d'obsession sexuelle et de rouerie faussement angélique ; cas curieux, révélateur d'un singulier malaise...

*
* *

Non l'art n'est pas un passe-temps pour jeunes filles rêveuses, ni un jeu sans risque. L'art est une perpétuelle aventure de l'esprit. Peindre, c'est exprimer au moyen de rythmes et de couleurs l'amour, la détresse ou la joie, la grandeur dont le monde naturel offre à l'artiste les signes. Mais ce n'est pas seulement cela. Peindre, c'est donner aussi une transcription de sa plus secrète vie intérieure. C'est se libérer. Peindre c'est avouer. C'est donner un corps au mystère de l'être.

Le mystère de l'être, toute cette fantasmagorie de la vie en chair et en esprit, voila les troublantes confidences poétisées des peintres montrés à Marseille par le Radeau.

Roger BRIELLE.

REY

Joaillier-Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C 11.56

MARSEILLE

La Musique

RECITAL ALEXANDRE KOUBITZKY

Chez le peintre Jacques Thévenet. Un grand vaisseau, dont la forme rappelle, toutes proportions gardées, la salle Pleyel. Rien de plus propice à abriter les manifestations les plus pures de l'esprit; on y rêve d'un théâtre vivant et dépouillé, où pourrait revivre, pour notre époque, la mystique du Vieux Colombier. Aux murs, sur les chevalets, quelques toiles: des fleurs, un portrait d'enfant aux yeux vifs, des paysages chargés d'âme. La Pensée est ici chez elle.

Accoudé au grand piano de concert, le visage éclairé par en dessous par la clarté de confidence d'une lampe à abat-jour, Koubitzky nous parle de la Musique, fille de l'antique magie. Les Egyptiens savaient que celui qui « a la voix juste » peut commander aux éléments; Orphée, Amphion, les Hébreux, tous les Anciens l'ont su; science précieuse, que les modernes ont désapprise... — Désapprise? En sommes-nous certains ? — Regardez ce masque japonais, inquiétant, taillé en force, la profondeur des yeux, d'où monte, comme un flux venu du fond des temps, le mystère...

Le magicien des chants commande aux éléments. Le décor éclate comme une grenade mure. Un grand fleuve coule, des prairies s'étalent sous un ciel léger; dans l'allégresse du printemps, un cœur blessé chante sa peine. Les accents immortels de l'Intermezzo, transfigurés par la musique de Schumann, éveillent en nous tous les démons de la passion, tous les cris, tous les délires. On voudrait oublier, on voudrait pardonner, et l'on pleure des larmes de sang. En vérité, il faudrait à cet amour un tombeau grand comme l'Océan...

Mais le Magicien nous prend par la main et nous convie au plus délicieux des voyages. En Espagne avec de Falla, en Grèce avec Maurice Ravel, en Russie avec ces chants populaires qui sont comme la fleur de l'âme d'une race. Et voici les Chansons Hébraïques de Darius Milhaud, l'une des plus belles choses que j'aie jamais entendues. Et voici le géant Moussorgsky, le génial autodidacte, qui nous emporte au-delà de nous-mêmes avec ses Chants et Danses de la Mort...

L'art de Koubitzky peut se ramener à une formule, la plus haute qui soit : une intelligence, un cœur, une voix au service de la Musique. L'ambition de ce grand chanteur: nous faire aimer ce qu'il aime.

Il y a pleinement réussi.

Gaston MOUREN.

L'ÉLECTRICITÉ NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ

MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT

434-436, Bd National, MARSEILLE C. 1874-1875. Ad. Tél. : ELECNAVAL MARSEILLE

Ateliers Viallard ART & BATIMENT FERRONNERIE

26, Rue de la Palud
155, Rue Breteuil
MARSEILLE

Henri CARRERA

Téléphone C 16.79

L'Égypte.
Les Indes.
L'Australasie.
L'Extrême-Orient.
par la

P & O

PENINSULAR & ORIENTAL STEAM NAVIGATION Cy
Paquebots Postes Anglais — Passagers — Marchandises

ESTRINE & Cᵒ, Agents
18, Rue Colbert, MARSEILLE.

Compagnie d'Assurances

"LE SECOURS"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

Agence. - Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE,
42, Rue Paradis. Téléphone : 76.72

La Couture chez JEAN

Ses Chapeaux • Ses Robes • Ses Créations
51, Rue Saint-Ferréol, MARSEILLE D. 05.18

Chauffage Central & Sanitaire

ÉTABLISSEMENTS

LA PHÉNIX INDUSTRIELLE

EBSTRUP & DORÉMUS

I. E. C. — École Polytechnique

INGÉNIEURS CONSTRUCTEURS SPÉCIALISTES

Nombreuses Références de tout premier ordre

85, Rue Saint-Sébastien, MARSEILLE — Téléphone D. 12-42

Ancienne Maison NICOLLE
fondée en 1830

ÉTABLISSEMENTS

A. Rebufat & Cie

Lustrerie
Bronzes
Ferronnerie
Plomberie
Electricité

pour :

la Marine
le Bâtiment
la Décoration

9, Rue d'Italie
Télép. C : 02.32
C : 02.34
MARSEILLE

SOCIÉTÉ

L'Électricité de Marseille

Société Anonyme
Capital : 150 Millions de Francs

Usines Productrices
au Cap Pinède
et Avenue d'Arenc, 305

Sous-Stations
Rue Mazagran, 7
Rue Sylvabelle, 30

Administration
Direction et Bureaux
7, Rue Roux de Brignoles, 7
(ex-Rue de l'Arsenal)

Téléphone Dragon : 69-36 et 74-14
Ad. Tél. : ÉLECTRICITÉ-MARSEILLE

SIÈGE SOCIAL :
54, Rue de la Boétie, à Paris

La Société recommande de n'exécuter aucune installation nouvelle, sans qu'un accord préalable n'ait eté conclu sur la nature et le voltage du courant.

ALTIÉRI FRÈRES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE

DÉCORATION PAPIERS-PEINTS
Siège social. 35 RUE MAZENOD
MARSEILLE

SUCCURSALES PAPIERS-PEINTS
71 RUE MONTGRAND. MARSEILLE
LA SEYNE S/ MER (VAR). CASABLANCA
RABAT (MAROC)

ARS

A Paris : les Expositions

Exposition du Pastel Français du XVII^e^ *siècle à nos jours — Exposition internationale de livres d'enfants — Les Artistes Allemands réfugiés au Salon d'Automne.*

Chez André Seligmann une très belle exposition de pastels: elle groupe des œuvres qui vont du XVII^e^ au XX^e^ siècle, choisies avec intelligence et objectivité.

En 1908 l'exposition des cent pastels chez Georges Petit n'avait eu que le seul mérite de faire sortir de l'ombre Perronneau; l'exposition de 1927, organisée chez Jean Charpentier était consacrée à des œuvres anciennes seulement. Cette fois-ci chaque siècle est représenté, classiques et modernes, rivalisent entre eux par leur mérite. « Tel est le prestige des pastels anciens que mêler aux noms de La Tour, de Chardin et de Perronneau ceux de Manet, de Renoir, de Degas ou de Redon paraîtra peut-être sacrilège ? écrit Claude Roger-Marx dans la préface du catalogue. C'est au contraire la grande qualité de cette exposition d'avoir mis en face l'un de l'autre Nanteuil et Manet, Degas et Perronneau.

Une fois de plus le pastel, art considéré comme secondaire par certains critiques, est ici réhabilité. Depuis Rosalba Carriera qui passe pour avoir introduit le pastel en France, jusqu'à Vuillard, des œuvres caractéristiques de chaque artiste nous permettent de suivre l'évolution de cet art, malgré l'absence de Chardin, de Mme Vigée Lebrun et de Millet.

Excellent dessinateur et graveur, Nanteuil fut un des premiers à pratiquer l'art du pastel. Il est représenté ici par le *Portrait du Cardinal Mazarin* et celui de Colbert. Après Nanteuil, La Tour et Perronneau illuminent le XVIII^e^ siècle. L'éternelle controverse sur la supériorité de La Tour sur Perronneau, ou de Perronneau sur La Tour, reste toujours ouverte. La Tour, Perronneau, lequel préférez-vous? Petit jeu innocent mais bien vain. La rivalité entre les deux artistes, avait commencé déjà du vivant de La Tour. La légende veut en effet que La Tour, jaloux du succès de Perronneau lui ait proposé de faire son portrait en même temps que La Tour ferait le sien propre, sûr qu'il était d'écraser ainsi un rival naissant. Or les critiques du temps ne songèrent pas à comparer le grand La Tour au petit Perronneau. La Tour était pour eux bien trop brillant, trop bon virtuose pour craindre Perronneau. L'Académie Royale dont Perronneau faisait partie, lui porta si peu d'intérêt qu'elle n'apprit sa mort que très longtemps après l'époque ou elle survint.

Le XVIII^e^ siècle, par excellence celui du portrait, est encore représenté ici par Mme Labille-Guiard, Bonnet et par un *Portrait d'une dame de la cour de Russie* de Lenoir.

Les œuvres du XIX^e^ et du XX^e^ siècle sont évidemment beaucoup plus variées que les précédentes. Voici quelques magnifiques Degas: une *Baigneuse couchée* un *Arlequin*. De Forain, *le Fêtard*, de Manet, le *Portrait de Madame Manet*, coiffée d'un grand chapeau. Une *Baigneuse* suffit à faire de Picasso un très grand artiste. D'Odilon Redon voici ses *Fleurs* étranges, voici une *Ophélie* qui semble venir d'un autre monde, un *Bouddha* magnifique qui nous donne le sentiment mystique de l'infini et qui nous fait penser au Nirvana auquel il aspire,

un Bouddha devant lequel les images de notre présente vie ne sont plus qu'illusion : allons-nous remettre toutes les choses ici-bas en question ?

*
* *

La librairie Fischbacher présente une exposition internationale de livres d'enfants. Il y a désormais quelque chose de changé dans cette branche de l'édition. En 1900 ou 1905 les parents achetaient à leurs enfants les livres que leur recommandait leur libraire, sans s'occuper de l'intérêt du texte, pourvu qu'il fut convenable. Les illustrations n'avaient guère d'importance ; encore moins l'impression. Choisir avec soin un livre d'enfant semblait du temps perdu, du luxe ou de l'excessive gâterie pour l'enfant. Sous la poussée de quelques médecins, psychologues, éducateurs ou groupements, comme la Nouvelle Education, l'enfant a pris une place dans la famille et dans la société. Il a droit enfin à une vie propre ; il lui est permis d'avoir des désirs et l'on ne juge plus indispensable pour parfaire son éducation de les contrarier systématiquement. Progrès dans les jeux, progrès dans les livres.

Tous les pays sont ici représentés. La France avec l'histoire de l'éléphant Babar, en trois volumes. Chaque volume est une réussite en soi par la fantaisie des illustrations, Babar en chapeau haut de forme, Babar fumant sa pipe.

L'Italie pense à faire de ses jeunes sujets de futurs bons citoyens. Au début de certains des ouvrages italiens, le portrait de Mussolini avec cette légende « Mussolini aime les enfants », « les enfants aiment Mussolini », puis c'est le salut fasciste devant le drapeau, enfin les portraits du Roi, de la Reine et du Pape.

Les livres allemands tiennent à la fois du jouet et du livre. Ils sont susceptibles de transformations diverses. Dans celui-ci on trouve une maison avec des personnages interchangeables aux fenêtres comme dans certains décors des Pitoeff, dans cet autre voici un cirque avec ses différents personnages, ses clowns, ses dompteurs. Voici un ouvrage pour apprendre à compter où les sempiternels bâtons et les chiffres sont remplacés par un nombre grandissant d'oies ou de lapins.

Certains livres japonais ont le charme des vieilles estampes, ou au contraire un aspect martial. Le livre Russe enseigne le Plan Quinquennal à l'aide d'images représentant des machines. Le livre Anglais est de mauvais goût et nettement inférieur au « Mother Goose » de mon enfance.

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

Bijoux de **Style** - **Horlogerie** de **haute précision**

Dépositaire exclusif des **Montres ROLEX**
et des **Montres PATEK Philippe**, etc.

TÉLÉPHONE : D. 48-76

Les livres d'enfants reflètent étonnemment la mentalité d'un pays.

Et maintenant, parents, suivez les conseils de certains nouveaux éducateurs, respectez le désir de lecture de l'enfant dans son goût de la lecture.

*
* *

Le salon d'automne a invité les artistes allemands réfugiés à exposer leurs œuvres.

Ils sont au nombre d'une trentaine dont Jonas, Liebknecht, Hipzer, Sommerfield. Un des meilleurs est certainement J. D. Kirschenbaum qui expose ici deux aquarelles.

Les personnages de Kirschenbaum sont le plus souvent tourmentés par l'inquiétude. Ses portraits de vieux juifs courbés sous un éternel fardeau atteignent le Tragique. Par une sorte de prescience ces œuvres ont été faites avant que l'artiste fut obligé de quitter l'Allemagne. Les paysages contrastent avec des autres œuvres, il semble qu'ils soient pour Kirschenbaum un refuge où il puisse se laisser aller sans crainte à son besoin de tendresse.

Germaine SELZ.

HOTEL LUTÉTIA

43, Boulevard Raspail, 43

PARIS

Le Confort parfait.

Une bonne Cuisine.

Une excellente Cave

et des Prix raisonnables.

A Marseille - Les Expositions

EXPOSITION MAURICE MOLINETTI
A LA GALERIE DETAILLE

Cette exposition nous présente trois expressions de la manière de ce probe artiste. Nous connaissions déjà le coloriste épris de lumière provençale. Maurice Molinetti nous confie ses premières impressions d'Algérie; les mêmes qualités s'y affirment: sobriété et sincérité, désir d'atteindre à l'essentiel d'un paysage. L'ombre si lumineuse qui baigne la mosquée de Bou-Saada, recueillie sous les arbres, la fuite d'une rue vers les montagnes prochaines, sous un soleil aveuglant sans brutalité, sont de belles réussites, qui nous font bien augurer d'un second contact avec cette nature si particulière, si différente de notre Provence. Dans ces trois effets de neige, qu'on pourrait s'étonner de trouver parmi tant de soleil, le peintre réalise avec un rare bonheur l'atmosphère, on voudrait dire la *sonorité*, des espaces blancs muets sous un ciel plombé.

Mais Molinetti n'est jamais si bien lui-même que dans ses paysages provençaux. Il aime ces collines pelées, où de rares touffes d'*argéiras* croissent parmi les pierres, ces murs ruineux accrochés aux roches, ces chemins qui divaguent entre les oliviers, ces lumières grises à force d'intensité, cette nudité splendide, ces lignes à la fois nobles et dépouillées, et qui nous parlent de la Grèce et de ses dieux. Négligeant l'anecdote facile, il s'efforce de réaliser l'unité, et il y parvient souvent. Cet effort sincère mérite qu'on le suive avec le plus sympathique intérêt.

*
* *

Je signale également aux amateurs d'art la belle exposition du Maître photographe Nicolet, dans sa vitrine de la rue Grignan. C'est le triomphe de la grâce et de la jeunesse; des enfants, des jeunes femmes, que baigne la féérie de la lumière enveloppe les formes, leur donne sans rigueur leur valeur exacte, leur vimière. Ici, pas de ces oppositions brutales qui durcissent les traits, figent les attitudes, aucun de ces flous vaporeux, d'un effet si facile, qui faussent les contours et noient les lignes. Avec une aisance souveraine à la fois souple et précise, la lumière enveloppe les formes, leur donne sans rigueur leur valeur exacte, leur vivante signification, joue dans une chevelure d'enfant, glisse aux longs doigts d'une jeune fille penchée, emplit de rêve des yeux qui viennent de s'ouvrir sur le mystère du monde. Elle ajoute un charme subtil à l'indolence de cette femme assise, une grâce à la fois languide et voluptueuse. Voyez ce petit garçon au regard levé sérieux, « trop sérieux », dirait Schumann, ce bébé qui taquine un lapin de peluche, aussi tranquille, aussi naturel que dans sa nursery... Tous ces personnages donnent l'impression d'avoir été surpris dans leur existence même, à leur insu, par l'objectif qui perpétue, sans qu'ils s'en doutent, une attitude, un geste familiers. Ainsi, ces images ne contentent pas seulement notre œil par leur harmonie plastique, elles nous apportent aussi un témoignage sincère sur des âmes inconnues; s'élevant au-dessus des apparences, Nicolet, avec l'intuition d'un psychologue, nous révèle la réalité profonde d'un être. Et ceci est d'un grand artiste.

G. M.

L'APÉRITIF DE QUALITÉ
PIKINA
AUX VINS DE FRANCE
FABRIQUÉ PAR PICON et Cie

Société Française
de
Peintures & Vernis
Siège Social et Bureaux :
24, Rue Charras, 24
MARSEILLE
Tél. : D. 40.60 (3 lignes)
— 3 USINES —
Peinture Hippocampe
» Étoile de Mer
» Astérie
» Ferrolégine
Sous-marine laquée
Vernis et Siccatifs

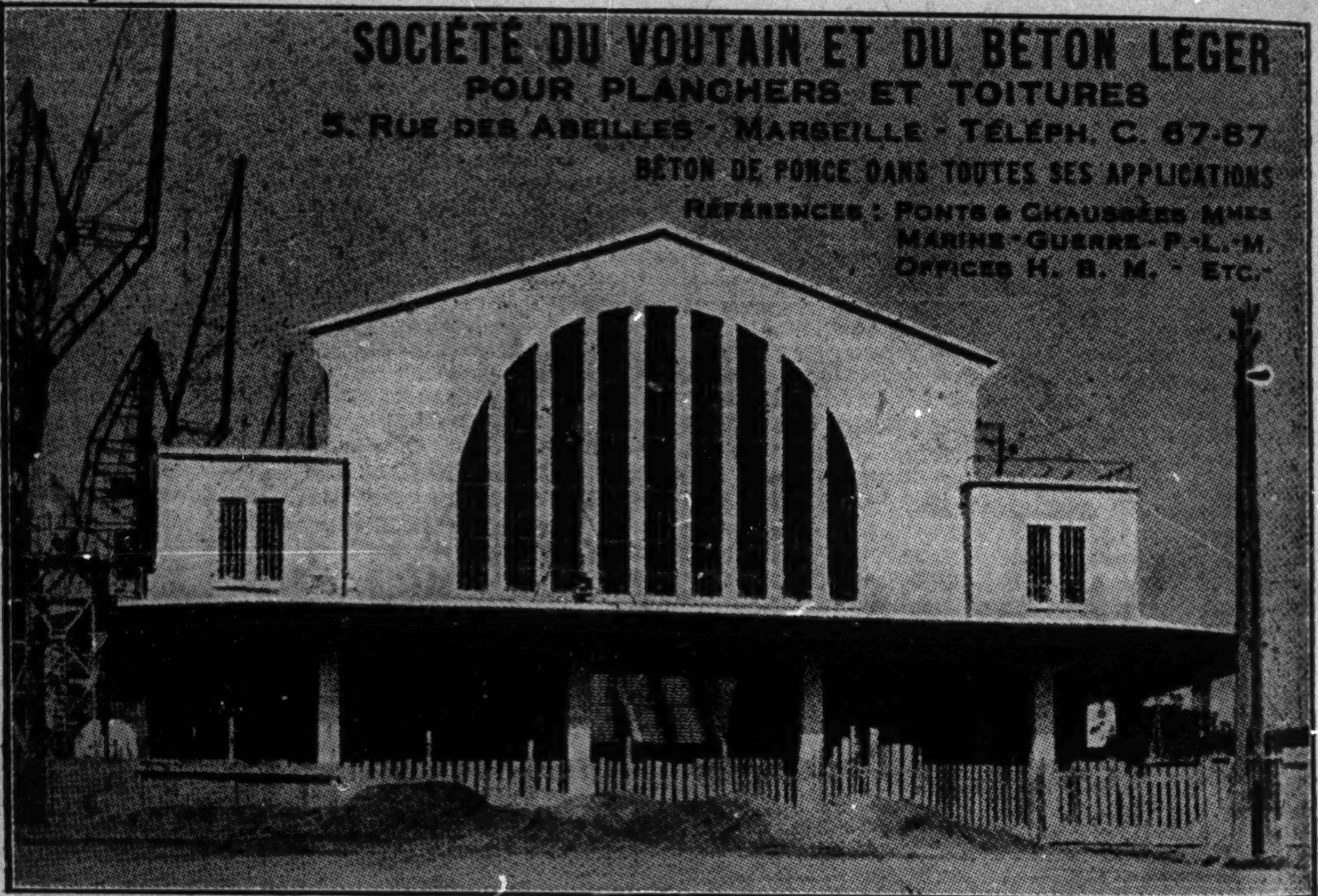
Lorenzy-
Palanca
PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART
crée l'atmosphère
de la femme.
Marseille Alger

LE GRAND HOTEL
66, La Canebière, 66
vient d'ouvrir sa luxueuse BRASSERIE
LA CANEBIÈRE

Entreprise TOURRE

Sté Anonyme au Capital de 1.200.000 Francs
36, Cours Lieutaud, MARSEILLE - T. C. 3096

CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
IMMEUBLES - BÉTON ARMÉ



CIMENTS
DEMARLE LONQUETY

SOCIÉTÉ DES CIMENTS FRANÇAIS DE BOULOGNE-s/-MER
Agence à MARSEILLE, 39, Rue Auguste Blanqui

Notes de Voyage

A TRAVERS LA CRIMÉE

La presqu'île de la Crimée, baignée de trois côtés par les eaux de la mer Noire, est ordinairement appelée la presqu'île des miracles. La beauté de la nature s'allie ici à la diversité extraordinaire des monuments historiques.

Pour s'en rendre compte, il suffit d'une petite excursion en automobile, qui devient une authentique course à travers les époques et les pays les plus variés, et permet au voyageur de faire la connaissance des cultures antiques et de l'existence pittoresque de la population criméenne. Les circonstances historiques ont fait de la Crimée une arène que ces dizaines de peuples ont traversée et où des dizaines de cultures ont fleuri et sont mortes.

Voici Bakhtchissaraï, ancienne capitale des khans tartares. Le voyageur déambule à travers les pittoresques rues tartares, visite les mosquées anciennes, admire les fontaines de Bakhtchissaraï. Au centre, le palais des khans, chanté par les poètes du monde entier. Les anciens appartements des khans, d'une magnificence fabuleuse, les salles entièrement recouvertes de mosaïques, les pièces pleines de mystère des harems d'autrefois, les petites cours intérieures, tout un monde bizarre, rappelant les « Mille et une nuits », attend le voyageur.

Mais ce n'est pas tout. Un sentier pittoresque mène à la « ville morte », — Tchoufoute-Kale, située près de Bakhtchissaraï. La ville est entièrement taillée dans le roc. Les murs des anciennes habitations, — aujourd'hui désertes — respirent le mystère. Les cachots et les souterrains où, il y a bien des siècles, languissaient les captifs et les prisonniers, sont noyés d'ombre. Mais les mosquées, les tours et les places qui s'y sont conservées, sont d'une beauté admirable.

Dans le voisinage on trouve — vestige d'histoire encore plus ancienne — une grande ville de cavernes, habitat de l'homme préhistorique. A une heure et demi de train de Bakhtchissaraï, sur la rive de la mer Noire se trouve Sébastopol. Sur la colline du Boulevard Historique s'élève le bâtiment du Panorama de la défense de Sébastopol, (œuvre de l'artiste Roubaud) d'une longueur de 120 mètres sur 5 mètres de haut.

La ville elle-même, en dehors de ses innombrables musées, présente un très grand intérêt. Son boulevard, qui suit le bord de la mer et d'où l'on découvre une vue splendide sur la baie, est particulièrement beau.

Les environs de Sébastopol sont saturés d'histoire. On y trouve Khersones — cité grecque antique; Balaklava, station climatérique des plus pittoresques, au-dessus de laquelle s'élèvent d'anciennes tours génoises; Inkerman, avec ses ruines de forteresses et de grottes de moines de la plus haute antiquité.

" AU CHEVREAU ROYAL "

31, Rue St-Ferréol (angle Rue Pisançon) -- MARSEILLE

Les réputés spécialistes gantiers vous offrent :
du Choix, de la Qualité, des Prix.

La chaussée qui part de Sébastopol dans la direction du sud, passe à travers des montagnes et des vallées splendides, inondées de rosiers et de vignes. Nous voici à Yalta, une des meilleures stations climatériques russes.

Une chaîne de hautes montagnes abritent des vents cette ville au climat éternellement clément. De nombreux sanatoria sont installés dans les palais de Yalta et dans ses alentours.

Le voyageur visitera Livadia, l'ancienne résidence des tsars, où l'on voit les appartements privés de Nicolas II et de sa famille. La plus grande partie de Livadia est actuellement transformé en sanatorium pour les paysans de tous les coins de l'U. R. S. S.

Des chaussées partent également à travers les montagnes à l'est et à l'ouest de Yalta.

Aloupka, Miskhor, Orianda, Massandra, Gourzouf, Alouchta, coins ravissants qui ne peuvent manquer de charmer le voyageur qui entreprendra une excursion dans les environs de Yalta.

Des palais avec leurs parcs, leurs galeries de tableaux, et leurs fontaines artistiques, des villages tartares bigarrés, avec leurs us et coutumes orientaux, des caves dans lesquelles on conserve les vins merveilleux de la Crimée, un jardin botanique où se trouve représentée toute la flore de la terre, des stations de cure de soleil, des plages ravissantes, des antiquités pittoresques, des restes de cités génoises, de colonies grecques, de forteresses romaines, les montagnes, la mer, les gorges, les cascades... quelle effarante diversité d'impressions, quelle richesse de couleurs, quelle exubérance de la nature.

LA CRIMÉE

et ses sites enchanteurs

sera l'une des étapes du voyage en **U. R. S. S.**

organisé par " LES CAHIERS DU SUD "
du 16 Août au 11 Septembre 1934

Marseille - La Méditerranée - La Crimée - Kharkov
Moscou - Léningrad - Varsovie - Vienne,

à partir de 3.850 francs.

Souscriptions dès à présent aux " CAHIERS DU SUD "

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez
MÉNÉLIK
6, Quai de Rive-Neuve, 6

Les Trois Amis de la Maison

Pour la Cuisine :
" La Végétaline "
Pour la Table :
L'Huile " Dulcine "
Pour le Linge
Le Savon " La Tour "

ÉTABLISSEMENTS
ROCCA, TASSY et De ROUX
MARSEILLE

Faites votre Cuisine au Gaz

Vis itez le Magasin d'Exposition
de la
Régie intéressée du Gaz
45, Boulevard Paul Peytral

Tous Appareils les plus Modernes
et aux Meilleurs Prix.

Ambulances Automobiles
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITE
Voitures RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN
CHAUFFAGE CENTRAL

Les Amis de la Langue Espagnole

Siège Social : CONSULAT D'ESPAGNE
58, Rue Edouard Delanglade
Secrétariat Général: 33, Rue Paradis.

Conseil d'Administration:

Président d'Honneur : M. GULLON, Consul d'Espagne.
Présidente Fondatrice : Germaine RIPERT-EMERY.
Président : Auguste BRÉAL.
Secrétaire Général : Emile CARBON.
Trésorier : Paul SCAPEL.

Membres :

MM. Maurice MIGNON, Professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.
Marcel BRION, Littérateur.
Alban ROUBAUD — DÉCIS — COULON.

L'objet de la société est : la pratique et l'étude de la langue espagnole, ainsi que des questions intéressant la littérature, les sciences, les beaux-arts, l'histoire, la géographie, les sports, tant en Espagne qu'en Amérique Latine.

La société se propose d'organiser un centre de causeries, des réunions amicales, des voyages en commun, des expositions, une bibliothèque, un camp de vacances, des échanges scolaires, des séances cinématographiques, en un mot de s'intéresser à la vie sociale et matérielle des pays de langue espagnole.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné (*nom et adresse*) ....

....

profession ....

déclare m'inscrire à titre de membre (ajouter la mention choisie)

....

et vous adresse la somme de ....

montant de ma cotisation.

Cotisations :	Membre	Bienfaiteur	....	500 fr.
—	Membre	Fondateur	....	50 —
—	Membre	Titulaire	....	25 —
—	Membre	Scolaire	....	12,50

Les cotisations annuelles sont rachetables au moyen d'un versement d'une somme égale à dix fois leur montant annuel.

La Correspondance doit être adressée à M. le Secrétaire Général,
33, RUE PARADIS — MARSEILLE.

A propos des "Amis de la Langue Espagnole"

Jamais peut-être n'est apparue avec plus de relief ce qu'il faut bien appeler l'opposition de deux cultures. Et, sans doute, leur antagonisme.

Jamais aussi ne s'était affirmée avec plus de force la nécessité pour les « méditerranéens » de définir les éléments de leur culture, de s'en réclamer, de les exalter. Cette civilisation, née et nourrie sur les bords du lac latin, cette fille des « divinités de la rose et du sel » voici qu'elle nous apparait soudain menacée. Ne précisons pas. Ce n'est pas le lieu. Souvenons-nous seulement de la parole : « Montre-moi ta foi par tes œuvres ».

Ces quelques indications, volontairement vagues, sont simplement écrites pour donner tout son sens à la création à Marseille d'une *« Société des Amis de la Langue Espagnole »*.

Il est aisé de déclarer que tous les hommes sont frères. Qui ne souscrirait à cette affirmation ? La Religion et les 3 Internationales l'appuient de leur autorité. Les faits seuls ne semblent pas donner leur accord. Il ne s'agit donc que d'amener les faits à plus d'orthodoxie, à les rendre conforme à la bonne doctrine. On se permet de penser sur ce point qu'il est sans doute plus pertinent de procéder par étapes et qu'il convient de fraterniser d'abord avec ceux que les liens du sang et de l'éducation rapprochent de nous naturellement. Il n'est pas interdit de penser que d'échelons en échelons nous parviendrons à intégrer en cette amitié merveilleuse les germains, les slaves et tous ceux qui sont blancs. Pour les autres, réservons la question.

Commençons donc par nos consanguins. Il faut faire ou refaire leur connaissance. Nous ne parlons pas la même langue ? Apprenons celle qu'ils parlent, ils apprendront celle que nous parlons. Car on comprend bien que cette connaissance de la langue constitue, à la fois, un projet précis et un symbole.

Certes l'homme moderne (et duquel parlerions-nous?) a sans cesse besoin de faire un effort supplémentaire pour se montrer à la hauteur des moyens chaque jour plus formidables que la science met sans arrêt à sa disposition.

Il saute aux yeux des plus indifférents que tout méridional *doit* savoir l'Espa-

Tout le Confort Moderne
dans l'Appartement de Luxe

M. DE BOUILLANNE ET Cie

25, Rue Curiol, MARSEILLE — Tél : C 34-25

ÉLECTRICITÉ - CHAUFFAGE CENTRAL - SANITAIRE

gnol. Barcelone, Madrid sont à quelques petites heures de Marseille. Le commerce, les affaires, les échanges... d'accord, d'accord.

Mais la langue, si elle est *« la clef qui de nos chaînes nous délivre »*, est aussi celle de tous les trésors qu'un pays de vieille civilisation a pu accumuler pendant le cours des siècles. Cette clef en main, c'est l'enchantement d'un monde nouveau qui commence, c'est la promenade toujours neuve à travers l'art, la littérature, les mœurs, les coutumes, la vie enfin du pays conquis. Et si, par surcroit, on y trouve profit, cela ne gâte en rien les pures jouissances.

Voilà l'ébauche des raisons qui ont amené la création des Amis de la Langue Espagnole. Voilà pourquoi, un soir de Décembre dernier, nombre d'invités se pressaient dans les salons du Consulat d'Espagne. Le Consul y parle d'abondance: l'abondance du cœur. Le Président salua ceux qui étaient venus nombreux, avides de pénétrer sur cette nouvelle terre promise à leur convoitise. Aucun ne rechigna devant l'effort à accomplir puisqu'à la première séance de travail, ils étaient tous là et il travaillèrent.

Maintenant vont venir les conférences, les films, les artistes, les croisières. Ce sera l'aspect tangible d'une récompense dont la réalité se trouvera au plus profond d'eux-mêmes. La seule qui vaille la peine d'être recherchée; la seule qui, face aux avions, à la T. S. F., aux gaz asphyxiants, constitue le véritable progrès.

Emile CARBON.

Tél. Dragon 84.14

CINTRA, 6, Square de l'Opéra, PARIS
CINTRA, 167, Rue Montmartre. PARIS
CINTRA, 43-45, Rue de la Bourse, LYON
CINTRA, 4, Rue Beauvau, MARSEILLE
CINTRA, 3, Place Masséna, NICE
CINTRA, 11, Pl. Victor-Hugo, GRENOBLE

CINTRA

DÉGUSTATION

PORTO - SHERRY

CINTRA, Pl. du Revard, AIX-LES-BAINS
CINTRA, CHALON-SUR-SAONE
CINTRA, Casino Municipal, ALGER
CINTRA, Avenue Jules Ferry, TUNIS
CINT A, 7, Bd des Etats-Unis, VICHY
CINTRA, 14 & 16, Rue de Paris, LILLE

4, Rue Beauvau
5, Quai des Belges
MARSEILLE

Le Cinéma

Au Star.

TROUBLE IN PARADISE

Le seul fait de confier une sérénade sentimentale qui s'élargit dans la nuit vénitienne, au gondolier collecteur de poubelles, dénote chez Lubitsch un sens de l'irrévérence que pourraient lui envier pas mal d'esprit réputés frondeurs.

Il ne s'attarde pas sur le Pont des Soupirs, sous le prétexte de situer l'action, et nous lui savons gré d'avoir laissé dans l'ombre les coupoles de la cathédrale St-Marc. Les rares extérieurs que Lubitsch nous montre dans *Trouble in Paradise* sentent si franchement la toile peinte, que pas une seconde nous avons l'impression de quitter le studio. Et pourtant rarement un film nous a paru bénéficier d'autant de souplesse et d'aération.

L'intrigue en est simple, gentiment immorale. Il s'agit d'un cambrioleur mondain, Gaston Monescu, qui, à la suite d'une opération fructueuse dans un palace, rencontre une certaine « comtesse », aussi experte que lui dans l'art de subtiliser les portefeuilles. Après avoir reconnu mutuellement leur identité, ces deux êtres pris d'un violent amour l'un pour l'autre unissent leurs talents aux dépens des crédules. Monescu qu'une existence hasardeuse conduit à Paris avec sa partenaire, gagne la confiance d'une jeune femme extrêmement riche, Madame Colet qui dirige avec une insouciance délicieuse une grande maison de parfumerie. Très sensible au charme de la jolie veuve, Monescu, hésite à poursuivre le dessein qu'il s'est tout d'abord chargé d'accomplir, mais les circonstances l'obligent à rester un pickpocket, et il s'en va, emportant les regrets de la séduisante Mme Colet, en même temps qu'un précieux collier de perles qu'il lui a discrètement dérobé, avant de rejoindre sa compagne, heureuse de reconnaitre que son associé n'a pas démérité.

Lubitsch a tiré le plus heureux parti de ce thème assez anodin. Pas un instant l'intérêt de cette œuvre légère ne faiblit, grâce à l'ingéniosité des images qui se succèdent sur un rythme d'une étonnante vivacité. L'élégance, la finesse, l'esprit sont les qualités dominantes de ce film qui bénéficie d'une interprétation remarquable avec Herbert Marshall distingué, sceptique et sentimental autant que l'exige le rôle d'un cambrioleur de haute classe; Myriam Hopkins, gamine et désinvolte, — et enfin Kay Francis qui possède le rare mérite d'unir l'esprit à la beauté.

Gabriel BERTIN.

RIZ CURRY au " CEYLON "
RESTAURANT - TEA ROOM
Toutes spécialités des Indes
2, Rue Saint-Saëns, MARSEILLE D. 84-13

Fers Forgés
Objets d'Art

AU SINGE VERT

Lustrerie
et Cristaux

Louis TRICHARD
FE RONNIER D'ART
150, Rue de Rome, MARSEILLE - Tél. D 2278

GILL

GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse, MARSEILLE
(angle rue Pavillon)
FOURNISSEUR DE L'ÉLITE ÉLÉGANTE

Le Restaurant Basso

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX-PORT

Spécialités : Coquillages, Crustacés, Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : **Dragon 11-04**
» 12-90
Inter 28

Le Relais de l'Empereur

(OUVERT TOUTE L'ANNÉE)
Hôtel historique restauré - Restaurant de Premier Ordre
Cuisine et Cave réputées - Confort moderne - Prix modérés
MONTÉLIMAR, sur la Gde Route Nat^le - Tél. 2-89

MIROITERIE
Société Anonyme

Établ^ts NUGUE

76, Rue d'Italie, MARSEILLE.
Ancienne Maison Maurice NUGUE
La **Glace** et le **Verre** dans toutes ses **applications.**

Echos

PRIX LITTERAIRES

Nous sommes particulièrement heureux de présenter à notre ami et collaborateur Marcel Brion nos vives félicitations pour le nouvel hommage qui vient d'être rendu à son talent. Le grand prix littéraire fondé par l'Association professionnelle des Arts, Lettres et Sciences de Provence, qui vient de lui être attribué pour son ouvrage: *La Folie Céladon*, consacre un talent qui s'était imposé déjà à la littérature contemporaine. Nul choix ne pouvait être plus judicieux.

Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de parler de Marcel Brion à nos lecteurs; ils ont pu, depuis les débuts déjà lointains de sa collaboration aux *Cahiers du Sud*, apprécier sa vaste culture européenne, son sens critique si aigü, si pénétrant, la ferveur qu'il apporte à servir la cause de l'esprit. Après *Le Caprice Espagnol*, *La Folie Céladon* apporte une nouvelle preuve que ce critique averti est également un romancier-né, dont on peut attendre des œuvres considérables.

*
* *

Nous félicitons également notre ami Jean Cassou qui a obtenu dernièrement un des grands prix décernés par l'Académie Française, pour l'ensemble de son œuvre. Cette flatteuse distinction consacre un talent qui s'est classé aux premiers rangs de la jeune littérature.

PRIX ARTISTIQUE DE L'ALGERIE 1933

Ce prix vient d'être attribué au miniaturiste Mohammed Racim. Il faut se réjouir de voir ainsi distinguer, en la personne d'un artiste délicat, un art qui exige du temps, le goût de l'effort, une technique subtile et sans défaillances, éléments qu'on trouve rarement réunis à notre époque éprise, avant tout, de vitesse.

Mohammed Racim emprunte ses sujets à la vie Nord-Africaine d'hier et d'aujourd'hui; sauf la patine du temps son art s'apparente, par sa facture, la justesse de son trait, son coloris harmonieux, aux miniaturistes persans de la belle époque. On a pu s'en rendre compte lors de sa dernière Exposition, dans une galerie du Faubourg Saint-Honoré, exposition qui fut un véritable régal pour les délicats.

Le Jury du Prix Artistique de l'Algérie ne pouvait mieux choisir qu'en attribuant cette distinction à Mohammed Racim.

CAFÉ RICHE 40, La Canebière
2, Cours Saint-Louis
MOLLARET, Propriétaire
Au cœur de Marseille. — Le meilleur accueil.

LEGION D'HONNEUR

Nous apprenons avec plaisir la promotion d'Edmond Jaloux au grade d'Officier de la Légion d'Honneur. Nous sommes d'autant plus heureux d'apporter nos félicitations au nouvel officier qu'il est depuis longtemps un ami attentif et fidèle des *Cahiers du Sud*. Cette distinction honore particulièrement la critique française dont Edmond Jaloux est un des meilleurs représentants. Nos lecteurs connaissent la part prise dans ce domaine par l'auteur de *Fumées dans la Campagne*, ses efforts tenaces et répétés en faveur des littératures étrangères dont souvent, grâce à lui, nous avons pu connaître quelques-unes des plus remarquables manifestations.

*
* *

Les *Cahiers du Sud*, où M. A. Nunzi compte de fidèles amitiés sont heureux de complimenter le nouveau Commandeur du Mérite Maritime, de la distinction dont il est l'objet. En lui conférant la cravate, on a rendu hommage non seulement à l'Administrateur Directeur d'une de nos plus puissantes Compagnies de Navigation, mais encore à une personnalité de tout premier plan qui soutient avec faveur, dans la capitale, les intérêts de Marseille et de l'armement français.

ALBUM MUSICAL

Pour fêter le 20e anniversaire de sa fondation, *Le Guide du Concert*, hebdomadaire d'information musicale qui publie notamment les programmes de T.S.F. et que complète *Le Guide Musical* mensuel, offre à tous ses nouveaux abonnés un *Album de Musique* de 64 pages, et organise un Concours La Croix de Gounod, doté de 15.000 fr. de prix. L'abonnement global au deux revues coûte 20 fr. pour la France. Pour tous renseignements: 252, Faubourg St-Honoré, Paris (8e).

UNE SOIREE DE FILMS DE SKI.

Nous apprenons que Max Castelli présentera ce Mardi 6 Février, avec le concours du Club Alpin Français et la Fédération provençale de ski, divers films de montagne et de ski, et entre autres, le chef-d'œuvre d'Arnold Fauck : *Ivresse blanche* avec Leni Riefenstahl et cinquante champions. Cette soirée sera donnée à l'Eden, la Canebière, à 21 heures.

MIDI... 7 HEURES
L'heure du **BERGER**

EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »
10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

EN LIBRAIRIE *FOLK LORE*

MIGUEL ANGEL ASTURIAS

Légendes du Guatemala

Traduites par FRANCIS DE MIOMANDRE

« ... les plus délirants des songes »
Paul VALÉRY.

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur Japon mis H. C.
10 exemplaires sur Hollande numérotés de A à J
Au prix de .... 40 Fr.
20 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de I à XX
Au prix de .... 25 Fr.
800 exemplaires sur alfa, dont 500 numéroté de 1 à 500
Au prix de .... 12 Fr.
200 marqués H. C. et 100 S. P.

En souscription:

Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS

TOURISTES, visitez la

TUNISIE

La TUNISIE apporte au dépaysement les charmes d'un climat sans égal et l'attrait de multiples découvertes. Son hiver est d'une douceur remarquable. Les villes indigènes ont conservé leur caractère oriental; les oasis y sont magnifiques, en particulier celles du Djerid. De nombreuses ruines romaines sollicitent l'admiration de tous ceux qui s'intéressent à l'art.

Il faut voir : TUNIS et ses souks, ses rues pittoresques et ses palais; aux environs : le Belvédère, le Palais du Bardo dont une partie comprend le Musée Alaoui où se trouvent groupées les merveilles artistiques des époques carthaginoises, romaines et du vieil islam.

A quelques kilomètres de TUNIS LA BLANCHE, CARTHAGE et son musée, LA MARSA, SIDI BOU SAID, HAMMAN-LIF, etc...

BIZERTE, le grand port de guerre de l'Afrique du Nord, SOUSSE, la « Perle du Sahel », KAIROUAN, ses mosquées et ses souks aux tapis renommés, SFAX, ses vieux remparts et ses oliviers. Les oasis du Sud : GABES, GAFSA, TOZEUR, NEFTA.

Dans le Nord-Ouest de la REGENCE, les forêts de Kroumirie et leurs très beaux peuplements de chênes-lièges et de chênes-zéens.

Dans l'extrême-sud, les curieuses habitations souterraines des MATMATA, les Ksours de MADEDINE, de BENI-BARKA et de CHENINI, enfin, DJERBA, l'Ile aux sables d'or.

Les ruines de CARTHAGE (théâtre antique, citernes, etc.), DOUGGA (temple, théâtre, mausolée purique) ZAHGOUAN (temple des eaux), EL-DJEM (amphithéâtre), SBEITLA, KASSERINE, BULLA RÉGIA, GYGHTIS, etc.

Un superbe réseau routier de 6.000 km. de longueur permet de parcourir la TUNISIE, d'atteindre l'Extrême-Sud et de pénétrer jusqu'au plein désert. L'attirance de ce dernier, la traversée des sables qui caractérisent le grand erg saharien complètent les ressources touristiques de la Tunisie.

Les touristes peuvent être assurés de trouver partout la plus parfaite sécurité et l'accueil le plus aimable, aussi bien près des européens que des indigènes.

TUNIS possède de nombreux hôtels de luxe et de premier ordre: les principaux centres de la Régence sont pourvus du nécessaire pour y recevoir confortablement les touristes, particulièrement SFAX, GABÈS, TOZEUR, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser, à Marseille, à l'Office de Tunisie, 16, rue Colbert.

Cie DE NAVIGATION MIXTE

Cie TOUACHE

DE **PORT-VENDRES** SUR L'ALGÉRIE

DE **MARSEILLE** SUR L'ALGÉRIE LA TUNISIE

et Croisières-Touristiques AUX

ILES BALÉARES

MARSEILLE – PORT-VENDRES

PARIS, 5 rue Edouard VII et Fg Poissonnière. 51.

VISITEZ le

MAROC

Placé au carrefour des voies mondiales, le MAROC est d'un très facile accès. Il possède un réseau routier unique au monde et dont une grande partie est actuellement macadamisée. C'est le pays rêvé de l'automobiliste.

A deux heures de l'Europe, en moins de deux mille kilomètres, l'on peut y parcourir vingt siècles en vingt jours.

C'est qu'en effet les ruines de la puissance romaine voisinent, en cette terre d'Afrique, avec les souvenirs de la civilisation arabe du moyen-âge et les plus neuves réussites modernes. Tous ces contrastes par un beau temps presque continuel et toujours parmi des fleurs.

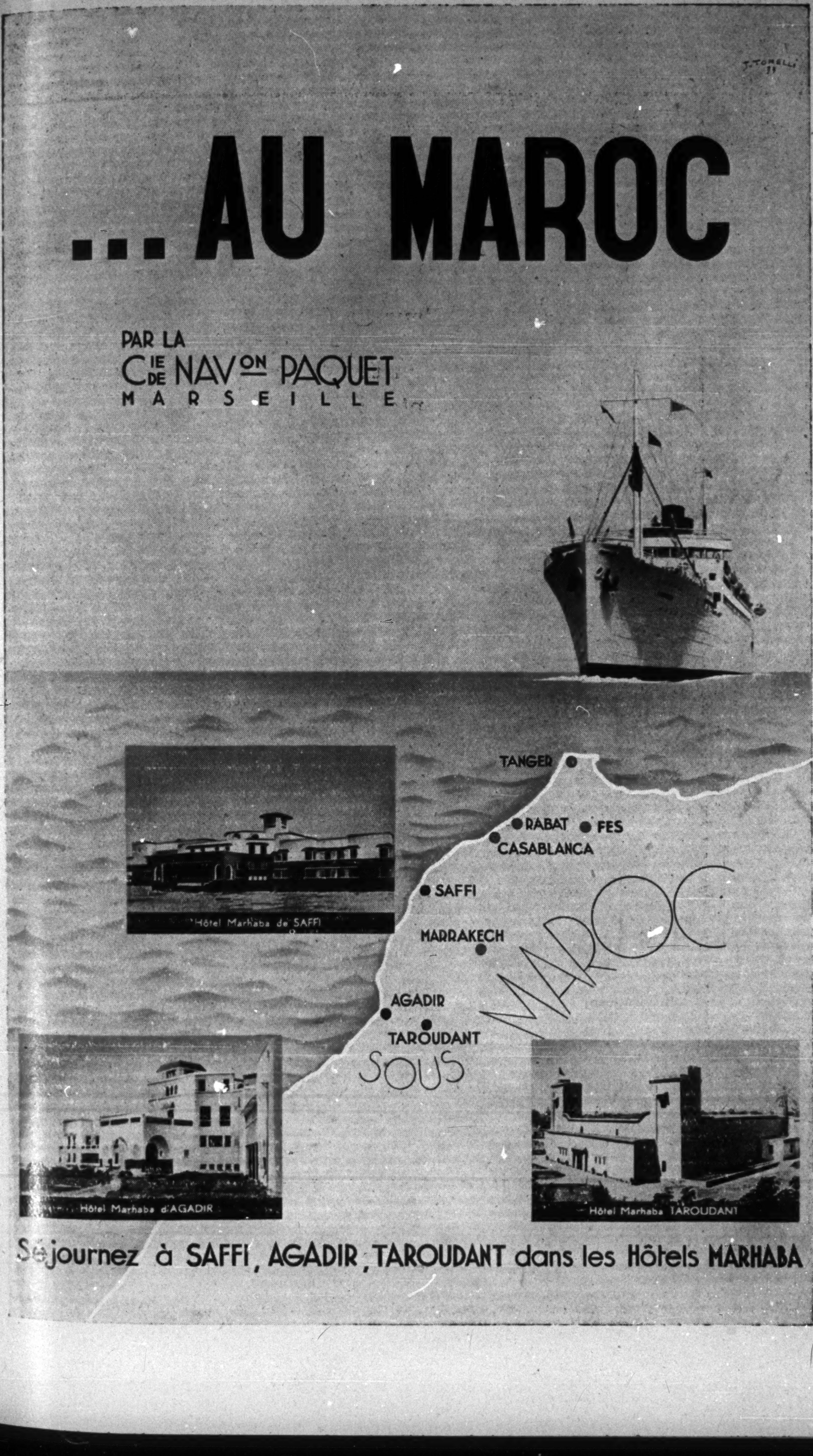
« Qui veut venir voir à Ispahan la saison des roses, me suive » disait Loti. Nous en pourrions dire autant de tous les lieux du Maroc et pour toute l'année. Moins lointain que la Perse, il possède le même charme oriental et présente par surcroît des attraits nouveaux.

Tanger, ville d'hivernage, à l'animation cosmopolite; *Ouezzan*, cité sainte de l'Islam; *Fez*, toute blanche, enserrant des ruisseaux et des ravins couverts de verdure, dans un noble cadre de montagnes; *Volubilis* et ses ruines romaines; *Moulay Idriss* aussi sainte que Fez, sur des pentes plantées d'oliviers et de térébinthes; *Meknès*, la somptueuse capitale des Mérinides; *Azrou*, aux confins de la forêt de cèdres; *Béni Mellal*, verger d'orangers, tout bruissant de sources; puis *Marrakech*, tant chantée, rouge dans sa palmeraie avec l'Atlas neigeux sur le bleu profond du ciel, Marrakech avec ses tombeaux des Sultans Saadiens, ses jardins de l'Aguedal et ses palais au bord des eaux calmes; *Agadir*, roches et forteresses sur la mer; *Mogador* et sa dune; *Safi*, dont les artisans gardent le secret des poteries vernissées du moyen-âge; *Mazagan* où l'on voit les ruines imposantes de la puissance portugaise au Maroc; enfin *Casablanca* qui semble appartenir plus encore à l'avenir qu'au présent et fait songer à l'Amérique et *Rabat* où la Résidence a ses bureaux qui sont autant de palais fleuris.

« Créer sans détruire » tel semble avoir été partout le mot d'ordre, principe fondamental qui explique ici la réussite. Par lui, le MAROC a gardé ce caractère pittoresque qui en fait vraiment le paradis du Tourisme...

UN HIVER ENSOLEILLÉ
UNE TEMPÉRATURE IDÉALE

Pour tous renseignements, s'adresser à Marseille, à l'OFFICE DU MAROC, 16, rue Colbert.



... AU MAROC
PAR LA
Cie DE NAVon PAQUET
MARSEILLE
TANGER
RABAT
FES
CASABLANCA
SAFFI
MARRAKECH
MAROC
AGADIR
TAROUDANT
SOUS
Hôtel Marhaba de SAFFI
Hôtel Marhaba d'AGADIR
Hôtel Marhaba TAROUDANT
Séjournez à SAFFI, AGADIR, TAROUDANT dans les Hôtels MARHABA

Les Cahiers d

figurent depuis leur fondation :

1° Dans le salon des paquebots des Compagnies de Navigation suivantes :

Messageries Maritimes.
Compagnie Générale Transatlantique.
Société Générale des Transports Maritimes.
Peninsular and Oriental Steam Navigation C°.
Compagnie de Navigation Paquet (Orient-Maroc).
Compagnie de Navigation Mixte.
Cie Fraissinet (Corse et Algérie Occidentale).
Cie Cyprien Fabre (Amérique, Afrique Occidentale).
Anchor Line, Dollar Line, Bibby Line, etc..., etc...

2° Dans le salon des Hôtels de la côte Méditerranéenne de Nice à Port-Vendres ; dans les salons de lecture, bibliothèques, salles d'attente, cabinets et bibliothèques des gares du Sud-Est de la France.

La publicité des *Cahie*
de tous les pays.

ELLE PRÉSENTE LES PL
TOUTES LES MAISONS DÉS
LA RÉPUTATION DE LEU
GOUT FRANÇAIS.

Sud

Sont en vente dans les grandes villes de France, en de nombreux points du bassin méditerranéen.

On les trouve en dépôt chez les principaux libraires de Paris, Lille, Reims, Rouen, Le Havre, Lyon, La Rochelle, Clermont, Nancy, Strasbourg, Tours, Orléans, Avignon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Grenoble, Nice, Aix, Arles, Toulon, Cannes, Marseille.

Ils sont à Tunis, Alger, Oran, Philippeville, Casablanca, Marrakech, Fez, Rabat, Saïgon, Beyrouth.

Leurs services aux revues et personnalités étrangères touchent les grands centres du monde entier : New-York, Chicago, Boston, Londres, Oxford, Manchester, Rome, Milan, Gênes, Berlin, Francfort, Leipzig, Hambourg, Dresde, Bruxelles, Anvers, Liège, Moscou, Leningrad, Madrid, Barcelone, Prague, Varsovie, Vienne, Constantinople, Athènes, Sydney, Bangkok, Alexandrie, Le Caire, Rio de Janeiro, Buenos-Aires, etc...

Sud touche les lecteurs

RIEUX AVANTAGES POUR
DE RÉPANDRE AU LOIN
E ET L'EXCELLENCE DU

Lettre du Maroc

AU MOUSSEM DE SIDI ALI HAMDAOUCH

Le vieil Islam maugrabin, demeuré si profondément païen dans les villes et les campagnes sous un léger badigeon coranique, semble bien blessé à mort. Par un paradoxe assez mélancolique aux yeux de qui nourrit pour lui quelque tendresse, ce sera nous, roumis athées ou sceptiques, nesranis associateurs et idolâtres, qui lui auront porté les coups les plus durs. C'est la force française mise au service de la fanatique et rigide orthodoxie sunnite des oulémas et des lettrés qui aura fait triompher le farouche anathême des théologiens. Là où Commandeurs des Croyants et Emirs Indépendants de jadis durent toujours reculer, nous aurons réussi dans cette tâche singulière de diffusion et de purification de l'Islam que notre Protectorat au Maroc nous aura insensiblement et peu à peu amené à entamer et à poursuivre.

Hier encore dans le bled et dans les villes, jusque dans cette citadelle de la foi la plus pure que se targue d'avoir été depuis plus d'un millénaire Fès-la-vieille comme parle Loti, les fêtes du Mouloud, anniversaire de la naissance du Prophète, s'accompagnaient de rites et de cérémonies, de chants mystiques et de processions hurlantes, de ripailles orgiaques et de danses sauvages dont l'Islam n'était que le prétexte et qui perpétuaient sans doute de très anciens cultes lybiques ou phéniciens, voire même soudanais. Après avoir fait cortège à Melkart et à Ammon-Ra, à Dyonisos et à Mithra, puis à Jésus, ils s'étaient réfugiés et avaient survécu sous l'étendard du Prophète.

Chaque jour maintenant les voit céder du terrain. Le voile uniforme et gris d'une espèce triste de jansénisme musulman revêt et étouffe de plus en plus complètement la joyeuse, riche et complexe floraison des vieux rites d'autrefois. Voici que les confréries qui les véhiculaient, ou déclinent d'elles-mêmes, ou sont persécutées par les autorités de contrôle; les Derkaoua renoncent à leurs danses extatiques et ne chantent plus les poèmes de Djelal Ed Din et du Sultan des Amoureux, Ibn Al Faridh, les défilés des Aïssaouas, des Hamadcha et des Djoughiyins ne parcourent plus les rues de Fès. Interdits par le Sultan, ils n'emplissent plus la ville de leur animation allègre et enthousiaste à l'occasion des fêtes musulmanes ou de l'initiation d'un nouvel adepte, les Gunnaoua taisent de plus en plus le bondissant martellement de leur jazz pieux, le grand moussem du Cheik Al Khamil au cimetière de Meknès n'est plus que l'ombre de lui-même.

Aussi, cette année, à la faveur d'une cordiale invitation du Caïd Larbi et du Contrôleur Martinet qui nous avertit qu'un veto impérial le condamnait à l'avenir, avons-nous voulu revoir une ultime fois au sixième jour de l'Aïd Al Miloud, le moussem qu'en hommage à leur cheikh Sidi Ali Hamdaouch donnent dans le village du Zerhoun qui a gardé son nom Hamadcha et Djouguikyins. Avec celui du pôle des Saints Sidna Aïssa à Meknès, interdit lui, dès cette année, ils s'étaient quasi substitués depuis des siècles dans l'esprit populaire au Maroc à la commémoration de la nativité de Mahomet.

ROTTERDAM LLOYD

ROTTERDAM — SOUTHAMPTON — LISBONNE
MAROC — GIBRALTAR — MARSEILLE
ÉGYPTE — CEYLAN — SINGAPORE

INDES NÉERLANDAISES

INDO-CHINE — EXTRÊME-ORIENT — AUSTRALIE

Billets à forfait à destination de l'Égypte - Voyages circulaires à Sumatra et Java
VOYAGES AUTOUR DU MONDE, etc.

S'adresser pour tous renseignements au siège social : Veerhaven 7, **ROTTERDAM**

aux Agences Générales :

PARIS
4, Rue Scribe

MARSEILLE
9, Boulevard Dugommier

NICE
15, Rue Grimaldi

ANVERS
13, Rivage

BRUXELLES
20, Rue Picard

AUX AGENTS OU AUX AGENCES DE VOYAGES

* * *

A l'aube, dès Meknès, nous croisons des processions de mûles et de piétons loquetcux qui s'acheminent vers la Sainte Montagne ou bien ce sont des cars chargés à craquer. Les pélerins les plus dévots pourtant ne veulent point faire le voyage autrement qu'à pied. Des femmes viennent encore ainsi, troupe misérable et harassée, jusque des bords desséchés de cette mauritanienne Seguiet El Hamra qui, a plus de mille kilomètres d'ici, demeure la pépinière la plus féconde et la plus mystérieuse de marabouts et de santons du Moghreb. Dans ce paysage sobre et délicat du Saïs et du Zerhoun, plus provençal qu'africain, la piste sinue parmi les vignes, les olivettes, les vallons d'aubépines, de lauriers-roses et de figuiers. Malgré Juillet, quelques nuées blanchâtres étincellent encore, s'estompent ou s'évanouissent dans l'azur profond — un frais vent d'ouest, l'atlantique Gharbi incline mollement les tiges des derniers blés. Derrière et devant notre auto, le chant des cikhrats, la susurration des litanies, le bourdonnement des bendirs et des tambourins ne cesse plus pendant des kilomètres et des kilomètres.

Nous voici enfin à la zaouïa, mère des Hamadcha et des Djouguiyins, un humble mausolée à coupole persane dans un ravin du Zerhoun, au flanc d'un étincelant village berbère fortifié, auquel Sidi Ali Hamdaouch, dont la tombe veille sur lui depuis plus de deux siècles, a donné son nom.

Le site est d'un charme singulier et inattendu, d'une grâce agreste, un peu lombarde, des oliviers grêles d'un vert à peine argenté s'accrochent aux rocailles fleuries, deux ou trois pistachiers sauvages, un térébinthe antique qui porte dans ses branches les plus basses, des centaines de chiffons noués par des femmes arabes ou berbères, quelques figuiers trapus autour de qui grimpent des vignes chargées de pampres d'un rose d'aquarelle japonaise, des micocouliers amples, d'où s'échappent des hordes d'oiseaux chanteurs, une espèce de kasbah aux créneaux délabrés qui s'avance ceinte de maisons blanches ou grisâtres à demi ruinées et au loin, très loin, par delà l'immense plaine aux chaumes d'or, vers le Sud et vers l'Est, les pitons bleuâtres de l'Atlas dont une cîme encore neigeuse se détache de vapeurs glissantes.

Rien dans ce paysage où l'on célèbre de si orgiaques et de si brutales cérémonies de dur et de violent, mais une paix amenuisée et languide, le cadre presque fade d'une idylle de Theocrite ou de moine bysantin et toujours, malgré le soleil de ce mois de Juillet, que les berbères appellent encore ici Jiniiair, un frais Gharbi qui semble s'insinuer par les innombrables sentes de la montagne sainte pour caresser les ramures.

Pour l'instant la fête est grave et placide, des cortèges de khouans, des thaïfas d'Aïssaouas, de Hamadcha, de Djouguihyins défilent solennellement derrière les taureaux que l'on sacrifiera au tombeau du Saint comme jadis, à quelques lieux d'ici à Volubilis, on immolait à Mithra des hécatombes de leurs ancêtres, quelques danses au rythme sans hâte, les implorations tantôt mystiques tantôt burlesques des dhiabs ou frères chacal qui quêtent parmi la foule ou tentent de furtifs larcins en vue d'un rachat, à la façon de ces hardis « voleurs sacrés » qui, dans les mariages berbères, subtilisent aux nouveaux époux, babouches et vêtements qu'ils restitueront contre une maigre rançon. Les étendards rutilants des Aïssaouas

s'inclinent avec majesté devant ceux des Hamadchas qui leur rendent le salut. Les descendants de Sidi Ali précèdent à cheval la foule respectueuse. Des bateleurs de toutes sortes, disciples surtout de Sidi Ahmed, ou Moussah, des conteurs publics gesticulant, se désarticulant ou pérorant, assemblant autour d'eux des groupes attentifs. Le son nasillard des Ghaïta lutte désespérément contre les notes plus graves des ghouals et des bendirs. Très distants et comme dédaigneux de ce tumulte, dans la tente caïdale Si Larbi et quelques vieillards maghzen accueillent les notabilités, président au rite du thé et préparent l'abondante et traditionnelle diffa...

*
* *

La frénésie religieuse n'atteint son comble qu'à l'heure où le soleil est déjà très incliné vers l'Occident. Le bruit et la poussière en sont à un paroxysme intenable, des Aïssaouas vocifèrent éternellement leur dikhr magique, des jmal jouant le rôle de chameau et chargés, croit-on, des effluves du Cheik Ali, brisent sans fin pots de terre et pots de terre ou dévorent des cactus épineux; le sba hamdouchi ou frère lion plonge à satiété des rugissements affreux indéfiniment modulés, tandis que frères chiens et frères sangliers se vautrent dans les mares boueuses et sanglantes, mangent de la terre, rampent sur les rocailles, mordent les pélerins ou bien se battent sauvagement entre eux. Quelques hlafs plus excités se saisissent de chiens véritables et sans craindre leurs crocs, leur donnent de violents coups de têtes et les lancent en l'air. Pieusement des femmes s'approchent d'eux les arrosent de petit lait en invoquant le nom d'Allah.

Les Frères chameaux surtout sont les rois du pardon Hamdouchi, ils ne s'interrompent point de dévorer chardons et cactus, de se mordre cruellement ou bien de se heurter à grand bruit du crâne en bramant d'un ton de plus en plus aigu. Quelques uns se précipitent tête baissée et d'une telle fureur contre le mausolée du Saint, au point de se la fendre. D'autres, moins enthousiastes, se contentent de voler les babouches des pélerins. Ils ont en effet, du cuir, la même horreur que les autres Hamadcha vouent au noir et celle-ci est telle que l'an dernier, l'écrivain suisse Titus Burckhardt qui n'en était point averti, faillit être taillé en pièces pour être venu au moussem avec un veston de cette couleur.

Toute cette hystérie n'est encore qu'interlude. Au centre de cercles de danseuses et de danseurs à demi-nus, qui cherchent dans le balancement rythmique le « Roqs », l'extase de jubilation qui les joindra un instant à Allah. Voici d'autres khouans qui sont les élus véritables de Sidi Ali Hamdaouch. Ils dansent un pas hiératique, puis se trémoussent et se déhanchent en se tailladant visages et crânes à coups sonores de haches ou de casse-têtes. Sous l'âpre soleil et dans la poussière que soulève le rythmique battement de leurs pieds nus sur le sol, quelques-uns ont, non seulement la figure et le cou, mais le torse ruisselant de sang. De loin en loin on en arrache d'évanouis à la giration hallucinante et écarlate « D'araba H'om Ach Cheikh », «Le cheikh les a frappés» murmurent les spectateurs, disciples à la foi chancelante ou intéressée, la baraka du Santon s'est muée pour eux en malédiction. Dans d'autres groupes qui encadrent des Hamadchas voués au culte des serpents et des scorpions et qui, amoureusement, entre deux invocations à Allah, se font mordre ou piquer par eux, la foule applique les mêmes termes à ceux qui s'écroulent sous l'atteinte du venin.

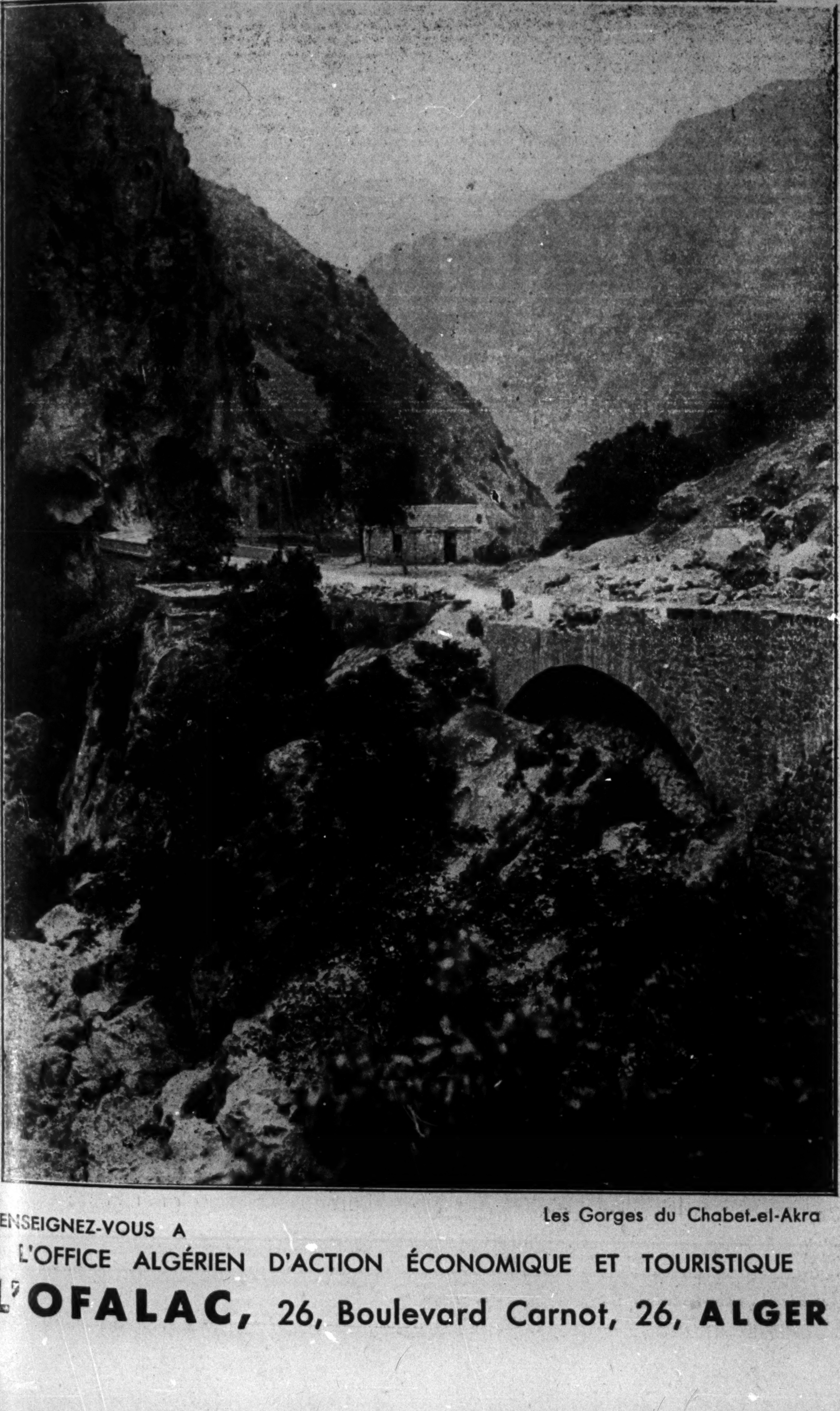
Frénésie affreuse et barbare dont il nous est malaisé de nous arracher. Interminablement résonnent flutes et hautbois, interminablement battent les tambourins, la mélopée aigüe des rhab soussi déchire l'air, les psaumes scandent de leur claquement rythmique la psalmodie de très belles prières dont quelques unes sont de Jazouli, le grand soufi à la chaîne de qui se rattachait le fondateur des Hamadcha. Les rondes d'extase ballent éperdument, le nom d'Allah à tout instant clamé, ponctue l'ascension vers on ne sait quelle félicité des fidèles, parcourus d'une espèce de transe cosmique, les danseurs pourpres n'interrompent jamais le choc cadencé des hachettes sur leur crâne, de nouveaux adeptes de Sidi Ali se glissent sans cesse au centre des théories de hurlants et de la foule, plus ardentes, plus enthousiastes, plus inextinguibles, montent les invocations du dzikr. Cela dure des heures et des heures, la danse n'admet point de pause, non plus que le chant des prières rituelles et tout : vocifération, plainte lugubre des flûtes, émoi joyeux des bendirs, giration des corps semble comme une immense palpitation de la terre, quelque chose d'aussi matériel et d'analogue au flux et au reflux des vagues marines. Gravement se poursuit le défilé des taureaux du sacrifice vers le sanctuaire tandis que assemblées sur les terrasses du village, celles des femmes qui n'appartiennent à aucune confrérie suivent silencieusement les figures de la danse d'extase. Un Dieu cruel erre, il est certain, parmi ces trémoussements sanglants, frère brutal et pathétique de ce Mithra qui, jadis, fut adoré dans un autre vallon de la Sainte Montagne. Sidi Ali aurait-il succédé, à un millénaire d'intervalle, à un très vieil autre païen comme il dut y en avoir tant entre Volubilis et Tolocosida?...

La nuit tombe insensiblement, mais n'apporte de l'Orient avec elle aucune fraicheur. Les danses se dénouent, les flagellations s'apaisent, quelques lancinants appels de rhabs déchirent encore l'esplanade poussièreuse, bientôt l'on n'entendra plus que le meuglement nostalgique des vaches qui rentrent au village. Des ripailles orgiaques se préparent et tout à l'heure, dans les claires ténèbres de l'été marocain, sous les arbres discrets, aux creux des ravins, iront se rejoindre des groupes au comble de la tension mystique et sensuelle. Le ciel est une coupole à peine sombre de lapis-lazuli, une lune de cuivre rougeoyant se lève au dessus de l'Atlas, les feux de Meknès, capitale d'un autre culte berbère et païen, dont les musulmans orthodoxes ont déjà obtenu la mort, émergent à leur tour de la plaine laiteuse. Il nous faut descendre vers elle et quitter l'ultime Moussem Hamdouchi sans avoir rien élucidé des mystiques concepts qui président aux bacchanales farouches, aux sarabandes enragées de ces lointains héritiers des Psylles de Lybie. Leur chapelle ira bientôt se confondre avec les rocailles. Nul Lawrence n'aura lamenté son inéluctable déclin mais quelque chose nous assure qu'un jour, ici encore, quelque autre santon viendra satisfaire comme Sidi Ali à ces antiques et incoercibles débris des religions primitives qui fermentent et se souviennent au fond des âmes berbères.

Charles-Tristan PEHAU.

ACHAT
VENTE
ARISTIDE BEL
S. Anonyme
TRANSFORMATION
DE BIJOUX
JOAILLIERS
1, rue St-Ferréol - La Canebière, MARSEILLE Tél. D 6506

LE BEAU VOYAGE DE VOTRE VIE
SOUS LE CIEL BLEU DE NOTRE BELLE **ALGÉRIE**



Les Gorges du Chabet-el-Akra

RENSEIGNEZ-VOUS A
L'OFFICE ALGÉRIEN D'ACTION ÉCONOMIQUE ET TOURISTIQUE
L'OFALAC, 26, Boulevard Carnot, 26, **ALGER**

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
ET DU SOUTHERN RAILWAY

Paris-St-Lazare à Londres

LE JOUR

Le service rapide le plus agréable et le plus économique est celui de

DIEPPE - NEWHAVEN

(Restaurant à bord)

LA NUIT

1° Service le plus confortable

Le Havre-Southampton

(3 fois par semaine dans chaque sens)

2° Service journalier rapide et èconomique

DIEPPE - NEWHAVEN

Toutes classes (chemin de fer et paquebot) par **Dieppe-Newhaven 1re et 2e classes** (paquebot) par **Le Havre-Southampton.**

Compartiments-couchettes toutes classes de **Paris-Dieppe** et vice-versa.

●

SE RENSEIGNER :

à la Gare PARIS-St-LAZARE (Bureau des Renseignements);

au Bureau du SOUTHERN RAILWAY, 13, rue Auber, à Paris

Musique Enregistrée

MUSIQUE SYMPHONIQUE

Wagner et Mozart sont les leaders des suppléments de janvier. Le premier est représenté par la *Chevauchée des Walkyries* et la *Danse des Apprentis* des *Maîtres Chanteurs*, le second par l'*Ouverture des Noces de Figaro* et la *Symphonie Concertante pour violon et alto*. Voilà de quoi satisfaire les amateurs.

La *Chevauchée des Walkyries* est réalisée par *Gramophone* avec un soin digne de tous les éloges. Un seul disque, d'une gravure impeccable, nous livre toute l'introduction du troisième acte, avec la célèbre page symphonique et les chœurs, et se termine sur les supplications de Brunehilde. Un grand souffle farouche l'anime ; atmosphère de combat et d'orage, toute la grandeur épique de la vieille légende dramatisée par le génie de Wagner. Ce disque est à classer auprès de l'*Enchantement du Vendredi Saint* paru le mois dernier. (Orchestre des Concerts Pasdeloup, Mme Marjorie Lawrence, la troupe des Walkyries de l'Opéra, sous la direction de Piero Coppola).

La *Symphonie Concertante pour violon et Alto* est une œuvre admirablement construite, d'une belle pureté de formes. Elle exige des exécutants une parfaite compréhension de l'œuvre, un style à la fois émouvant et sobre ; qualités qu'on ne peut dénier à MM. Albert Sammons (violon) et Lionel Tertis (alto). L'orchestre Philharmonique de Londres sous la direction de Sir Hamilton Harty, contribue à donner à cette œuvre peu connue la plus musicale des interprétations (*Columbia*).

Egalement chez *Columbia*, un disque de Bruno Walter, à la tête du British Symphony Orchestra, qui réunit Mozart et Wagner. Deux œuvres aimables étincelantes d'esprit et de verve, la *Danse des Apprentis* et l'*Ouverture des Noces* Une parfaite réussite à ajouter à l'actif de Bruno Walter.

Polydor nous révèle un Richard Strauss à la fois léger et somptueux, avec deux fragments de *Crême fouettée*, dont les thèmes aimables sont enchassés dans une orchestration d'une richesse et d'un coloris éblouissants.

La nouvelle version de l'*Ouverture d'Egmont* que nous donne Adrian Boult ne nous fait pas oublier les belles versions antérieures, notamment celles du Philharmonique de Berlin (*Polydor*) et de l'orchestre de l'Opéra de Berlin (*Parlophone*).

Parmi les disques de chant, citons celui de Charlotte Tirard (*Le Cid* et *Griselidis*), chez *Polydor*, ceux de Panzera (*Tannhauser*) et de Jeanne Guyla et Cézar Vezzani (*Hérodiade*) chez *Gramophone*.

Peu de choses dans la Musique de Chambre. Félicitons Maurice Maréchal, qui interprète dans la belle tradition classique l'*Adagio et l'Allegro* de la *Sonate en la majeur* pour violoncelle de Boccherini (*Columbia*). Par contre, déplorons que *Gramophone* n'exige pas du violoniste mondain Jacques Thibaud plus de conscience dans ses enregistrements. Sa réalisation du *Tango* d'Albeniz est pour le moins fâcheuse. On devrait bien dire à certains artistes que le disque est un témoin plus exigeant que l'auditeur de concert, et que le prestige plus ou moins mérité d'un nom n'est pas une excuse suffisante.

Gaston MOUREN.

QUATRE ŒUVRES DE MUSIQUE MODERNE RUSSE (PATHÉ)

Notre ignorance à peu près complète de la musique moderne russe doit nous inciter à écouter ces deux disques édités par Pathé avec le maximum de curiosité et d'attention. Les œuvres enregistrées semblent avoir été bien choisies et suffisamment représentatives de l'évolution musicale de l'U.R.S.S. pour nous permettre de penser que celle-ci est loin d'être exempte d'intérêt.

Il nous plaît de constater, du reste, que la seule influence que l'on devine dans ces œuvres soit celle de Stravinsky, le grand constructeur. Finis l'académisme de Rimsky, le romantisme de Borodine ; Mossolow et Julius Meyfuss, l'un avec « Fonderie d'acier » l'autre avec « Dnieprostroï », exigent des sons et des rythmes — et plus des rythmes que des sons — une interprétation presque photographique du machinisme. L'émotion, que d'aucuns croiront absente de ces deux mouvements symphoniques, est seulement ici d'une autre espèce; elle est flagrante, dans cette rude et farouche représentation mécanique de notre civilisation ; elle possède toute la tension volontaire et forcenée qui convient à cet art ou plutôt à ce retour brutal à quelque grande barbarie.

La Polka et la Danse Russe de Dimitri Sckostckowisch nous rapprochent davantage de nous-mêmes. Ce jeune compositeur de vingt-sept ans use de quelques procédés d'orchestre mis à la mode par le jazz et c'est par quelques mesures d'accordéon qu'il amorce sa fougueuse Danse Russe, débordante d'une euphorie rythmique prise à même la vie et la joie. La Polka, extraite du ballet « L'Age d'Or », est une pittoresque caricature dont les timbres inattendus, le parti-pris de parodie aboutissent à des effets humoristiques, parfois faciles, mais souvent fort cocasses.

M. Julius Ehrlich, chef d'orchestre de l'Opéra d'Etat de Léningrad, dirige ces quatre œuvres. Si l'on veut bien tenir compte des exigences du microphone et des multiples difficultés techniques que ces enregistrements ont dû soulever, on ne saurait rendre un hommage trop enthousiaste à l'autorité et à la compréhension de M. Julius Ehrlich qui est, dit-on, le Toscanini de l'Europe centrale.

Louis EMIÉ.

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Tél. D. 47.16

APPAREILS ET DISQUES :

Columbia, Gramophone, Odéon,
Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités chez **Phono Montgrand** MARSEILLE 24, rue Montgrand

Du 20 Août au 15 Septembre

LES CAHIERS DU SUD

organisent

UN CIRCUIT d'Art
de Documentation
et de
Grand Tourisme

en U. R. S. S.

(Union des Républiques Soviétiques Socialistes)

La Crimée - Dnieproguez - Kharkov
Moscou - Leningrad
à **Moscou** : Fêtes Théâtrales

A partir de 3.900 Francs

Tout compris (sauf Boissons)

S'inscrire dès à présent et demander toutes informations aux

CAHIERS DU SUD

HOTEL LUTÉTIA

43, Boulevard Raspail, 43

PARIS

Le Confort parfait.

Une bonne Cuisine.

Une excellente Cave

et des Prix raisonnables.

Tél. Dragon 84.14

CINTRA, 6, Square de l'Opéra, PARIS
CINTRA, 167, Rue Montmartre. PARIS
CINTRA, 43-45, Rue de la Bourse, LYON
CINTRA, 4, Rue Beauvau, MARSEILLE
CINTRA,, 3, Place Masséna, NICE
CINTRA, 11, Pl. Victor-Hugo, GRENOBLE

CINTRA

DÉGUSTATION

PORTO - SHERRY

CINTRA, Pl. du Revard, AIX-LES-BAINS
CINTRA, CHALON-SUR-SAONE
CINTRA, Casino Municipal, ALGER
CINTRA, Avenue Jules Ferry, TUNIS
CINTRA, 7, Bd des Etats-Unis, VICHY
CINTRA, 14 & 16, Rue de Paris, LILLE

4, Rue Beauvau
5, Quai des Belges
MARSEILLE

Musique Hot

Il me reste à parler des trois derniers disques de la série hot de la Compagnie Française du Gramophone. Ces trois disques sont de Louis Armstrong et sans doute ne valent-ils pas ceux que le grand musicien noir nous donnait il y a quelques années. Il me paraît cependant exagéré d'en conclure au déclin sans retour de Louis Armstrong, ainsi que je l'entends dire et répéter un peu partout. Ce déclin est plus apparent que réel.

Louis Armstrong reste toujours la plus grande personnalité de la musique de jazz; seulement, devenu la victime de conseillers cupides et intéressés, il n'a plus la possibilité de s'exprimer aussi librement qu'auparavant. On fait de lui une sorte de phénomène auquel on demande avant tout de faire valoir sa déconcertante technique, sa virtuosité, sa facilité à monter et à se maintenir dans le registre suraigu de son instrument, bref d'en mettre, si je puis m'exprimer ainsi, plein la vue, — ou plus exactement plein les oreilles. On comprend bien que tout ceci ne peut aller qu'au détriment de la sincérité et de la beauté de l'expression. Mais que Louis parvienne à se libérer de ces influences néfastes et il ne fait aucun doute que nous retrouverons alors, nullement diminué, l'inoubliable créateur de tant d'œuvres magistrales et celui qui a porté l'expression hot à son maximum de perfection et de plénitude.

Il faut encore ajouter à cela d'autres considérations. Parce que l'on fait précisément de Louis Armstrong une vedette, une attraction, on estime désormais inutile de lui adjoindre, pour l'accompagner, des musiciens dignes de lui. Peu importe l'orchestre, puisque c'est Louis seul qu'il s'agit de mettre en valeur, — si l'on peut dire ! Lui seul compte, il est le seul soliste et les autres musiciens ne sont utilisés que comme de simples accompagnateurs. Où est le temps où, à côté de la partie de Louis, nous avions en plus de magnifiques solos de musiciens déjà par eux-mêmes exceptionnellement brillants, que la présence de Louis, bien souvent stimulait encore (rappelez-vous, par exemple, l'extraordinaire chorus de trombone de Jack Teagarden dans *Knocking a jug*, superbe réplique de celui de Louis à la trompette) et dont les improvisations encadraient si heureusement les siennes? Cette collaboration égale de tous permettait d'obtenir des réussites enthousiasmantes, parfaites d'un bout à l'autre et auxquelles il serait évidemment imprudent de vouloir comparer les exécutions actuelles.

Mais le plus absurde, c'est qu'Armstrong a eu, tous ces derniers temps, un orchestre peut-être un peu trop nombreux, mais qui comprenait des joueurs de tout premier plan, tels que le pianiste Théodore « Swing » Wilson, que beaucoup de bons juges situent immédiatement derrière Earl Hines, et le trombone Frederick « Keg » Johnson, qui auraient pu faire d'excellentes choses, si à eux aussi, la possibilité leur en avait été laissée. Mais leur rôle est réduit au minimum, il ne consiste guère qu'à jouer dans les ensembles, des ensembles affreux d'ailleurs, arrangés sans goût et sans soin, déjà bruyants par eux-mêmes (je veux dire: souvent inutilement bruyants) et rendus tels plus encore par l'enregistrement trop sonore de Gramophone.

Dans de telles conditions, c'est presque miracle au fond qu'Armstrong arrive à donner des exécutions dont la qualité demeure, malgré tout, certaine. C'est que,

en dépit de tout ce que l'on peut faire pour brimer et avilir son merveilleux génie, Armstrong reste toujours Armstrong, sa personnalité possède un tel éclat et un tel rayonnement que, même altérée, elle ne peut disparaître tout à fait; ainsi, venant après des passages médiocres, trop visiblement dominés par le souci commercial, voit-on surgir tout à coup une phrase parfois brève, un court break, un éblouissant envol de quelques notes parfaites qui replacent Louis Armstrong dans ce climat unique de grandeur et de pureté absolue qui est le sien.

I gotta right to sing the blues (Gramo K 6942) nous donne précisément l'occasion de retrouver l'Armstrong des grands moments. Toute sa partie instrumentale est excellente avec ce prodigieux départ en force (qui évoque certain passage de son *Some of these days*) et le développement si simple, aisé, poignant aussi, de son improvisation, vers la fin de laquelle Louis monte, bien entendu, dans les notes aigües, mais sans que cette montée apparaisse ici ni arbitraire, ni artificielle. Mais que dire de l'accompagnement ? Hormis le travail excellent de Théodore Wilson, que l'on distingue fort bien durant toute l'exécution, tout l'orchestre joue assez mal ou du moins, par la faute des arrangements et de l'enregistrement, donne cette impression, ce qui, pratiquement, revient au même. Au verso, dans *Hustlin' and bustlin' for Baby*, l'effet pour l'effet apparaît déjà, surtout dans les mesures finales. A noter par contre, une belle partie vocale, toute teintée de mélancolie et de tendresse, et que terminent très agréablement quelques phrases « scat ». Accompagnement toujours peu satisfaisant, sauf de la part de Théodore Wilson.

C'est dans *Sittin' in the dark* (Gramo K 6941) que la recherche de l'effet à tout prix se manifeste le plus clairement. La fin de ce morceau, avec ses ascensions dans le suraigu, est absolument ahurissante: mais où est l'expression hot dans tout cela et quel rapport de telles excentricités ont-elles avec cette expression?... Le refrain vocal, avec ses nostalgiques inflexions, est excellent et, une fois de plus, Théodore Wilson se distingue au piano: quel dommage, décidément, qu'on n'ait pas eu l'idée de confier à ce musicien un chorus, où nous aurions encore pu mieux juger de ses possibilités. L'autre face, *I' ve got the world on a string*, ne contient heureusement pas de prouesses trop faciles, bien que le registre aigu soit encore fréquemment utilisé. Le vocal chorus, chanté d'une façon à la fois brutale et affectueuse et qui est très prenante, est aussi bon qu'au recto.

J'avoue que, parmi ces six exécutions, mes préférences vont à *Mahogany Hall Stomp* (Gramo K 6943). Armstrong a repris ici un thème fameux et cette nou-

GEBELIN

acquéreur de la Maison **MESSERER**

PIANOS

PHONOS

T. S. F.

Une seule adresse : **77, rue Saint-Ferréol, 77, au Ier.**

COLUMBIA

Ecoutez les disques suivants :

Beethoven : *Symphonie n° 5, en UT mineur.*

par L'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE LONDRES

Direction : *Félix Weingartner.*

Mozart : *Symphonie concertante pour violon et alto.*

par MM. *Albert Sammons* (violon) ; *Lionel Tertis* (alto)

et L'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE LONDRES

Direction : *Sir Hamilton Harty*

Mozart : *Ouverture des « Noces de Figaro ».*

Wagner : *Les Maîtres Chanteurs (danse des apprentis).*

par le BRITISH SYMPHONY ORCHESTRA

Direction : *Bruno Walter.*

EN VENTE CHEZ :

PHONO MONTGRAND **24, Rue Montgrand, 24**
MARSEILLE

Téléphone : D. 47-16.

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES

Cie de Fives-Lille

Chaudières
Appareils de levage
Chaudronnerie

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis, 54
MARSEILLE

BÉTON ARMÉ

TRAVAUX PUBLICS
OUVRAGES D'ART

ÉTABLISSEMENTS

BOUSSIRON

10, Boulevard des Batignolles, PARIS

velle version est tout juste un peu moins bonne que l'autre. Jusqu'au joli passage joué avec une sourdine et qui est d'une si délicate sonorité, le grand musicien noir ne se montre pas moins bien inspiré que précédemment; mais c'est après que les choses vont moins bien: l'artificiel apparaît à nouveau, avec des courbes et des montées dans l'aigu trop répétées et pas toujours justifiées. Les musiciens de l'orchestre sont mieux mis en valeur que dans les autres exécutions et on a le plaisir d'entendre un excellent chorus de Keg Johnson au trombone, — bien que je préfère tout de même celui de Higginbotham dans l'ancien morceau, — et une intervention non dépourvue de valeur du saxo alto. Le verso, *Hobo you can't ride this train*, a été fait avec l'ancien orchestre qui accompagnait Louis et qui est celui de Chick Webb. Comme le titre l'indique, il y a une histoire de train là-dedans ; aussi aucun des effets habituels (voir *Choo Choo*, etc...) n'a-t-il été épargné. Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est l'animation, cette véritable verve que Louis apporte pendant toute l'exécution, cette gaieté communicative que clôt un rire effarant qui est exactement, m'a-t-on dit, celui de Louis au naturel. L'orchestre qui ne comprend pourtant, à l'exception de Chick Webb lui-même, à la batterie, aucune individualité notoire, me semble mieux accompagner le grand trompette que celui qu'il a formé par la suite.

En dehors de cette série, il y a un quatrième disque de Louis Armstrong, *Snowball* (Gramo K 7087) qui est, dans l'ensemble assez réussi. Le thème de ce morceau est de Hoagy Carmichael, compositeur souvent bien inspiré La partie vocale de Louis qui occupe à peu près le premier tiers du disque est bonne bien qu'on en connaisse de meilleures. Nous avons ensuite un bon solo de saxo alto que suivent huit mesures de Keg Johnson au trombone, d'une parfaite inspiration et dont le style tout ensemble brutal et sensible s'accorde bien avec celui de Louis. Tout comme Théodore Wilson ce musicien possède une personnalité réelle et que l'on serait heureux de pouvoir étudier d'un peu près: espérons que nous finirons par en avoir l'occasion. Quant à la partie d'Armstrong à la trompette, elle ne prête pas le flanc à la critique: sobre et d'une belle couleur mélancolique, elle se garde de tomber dans ces excès dont nous avons parlé plus haut. Tout le passage qui va du début jusqu'à la reprise par tout l'orchestre est particulièrement réussi au triple point de vue de la beauté des idées, de l'équilibre et de la mesure dans la construction, de la simplicité et de la force contenue dans l'exécution. Voilà du grand Armstrong! Au verso, *Dusky Stevedore* est le type même de ce que Louis Armstrong peut faire de plus commercial. La seconde moitié du disque est particulièrement désastreuse, rappelant les plus mauvais moments d'Armstrong, ceux de *Chinatown* par exemple, morceau auquel celui-ci fait penser par bien des côtés. Ce qu'il y a de mieux est le refrain vocal, que Louis chante d'une voix plus enrouée que jamais.

Passons maintenant à Duke Ellington. Celui-ci, avec *Jive Stomp* (Brunswick

MIDI... 7 HEURES
L'heure du **BERGER**

500.301), nous donne à nouveau une de ces étonnantes exécutions dont l'originalité et la densité des arrangements, d'une part, et le travail des solistes, d'autre part, concourent à faire une réussite exceptionnelle. On entend d'abord un excellent chorus de Corney au saxo baryton, très bien soutenu par les cuivres jouant bouchés; nous avons ensuite un merveilleux passage de saxos, d'une écriture à la fois simple et vigoureuse et exécuté à la perfection par ce quatuor sans rival que forment Hodges, Bigard, Carney et Hardwick: quel est en effet l'orchestre qui pourrait aligner une section aussi homogène, dont tous les membres se comprennent à un tel point et comprennent aussi la pensée même de leur chef? Après ce chorus intervient Cootie. Le mois dernier j'ai déjà signalé les progrès constants accomplis par ce musicien que l'on doit dorénavant considérer comme un des meilleurs trompettes hot. Sa personnalité se dégage et s'affirme sans cesse. L'invention devient chez lui de plus en plus élevée et originale et les moyens, de plus en plus aisés. Son solo de *Jive stomp*, éclatant et véhément, avec cette note fortement vibrée et d'une ampleur inouïe qui le termine et dans laquelle Cootie, dans une suprême détente, semble jeter comme son cœur même, atteint à une émotion peu ordinaire. Après un passage de trombones d'une belle tenue, Barney Bigard fait son apparition sur la clarinette, soutenu lui aussi par les cuivres et jouant dans ce style délié qui le caractérise, l'orchestre tout entier s'arrêtant de jouer pendant quelques mesures de son solo. Un dernier chorus d'ensemble où cuivres et saxos, ceux-ci jouant dans le grave, se donnent la réplique, termine cette splendide exécution. (A relever la note unique de piano que Duke intercale à un certain moment de ce chorus et dont la présence est particulièrement heureuse: voilà une trouvaille digne de Duke!) Le verso comporte *I'm satisfied*. De beaux ensembles, une agréable partie vocale d'Anderson, bien accompagnée par Barney Bigard, un délicat travail de Schiefe à la trompette, rendent cette exécution tout à fait digne de retenir notre attention.

Un autre morceau de Duke, *Rockin' Chair* (Brunswick 500.806), est plus banal; on en détachera surtout le refrain vocal, qui est honorable, et le solo de trombone de Tricky Sam, inégal, mais coloré. Bon soutien de Wellman Braud sur sa contrebasse. Cette exécution a été accouplée avec un Cab Calloway, *Sweet Georgia Brown*, dont il n'y a pas grand chose à dire. Cab Calloway chante modérément dans les deux sens du terme : c'est-à-dire pas trop longtemps et pas trop bruyamment, en dépit de certains cris vers la fin.

La nouvelle formation de Freddy Johnson vient de donner un enregistrement

Tout le Confort Moderne
dans l'Appartement de Luxe

M. DE BOUILLANNE ET Cie

25, Rue Curiol, MARSEILLE — Tél : C 34-25

ÉLECTRICITÉ - CHAUFFAGE CENTRAL - SANITAIRE

Les Appartements en co-propriété

construits par

LA SOCIÉTÉ DES

Établissements BONNET

Société Anonyme au Capital de 1.000.000 de francs

50, Rue Breteuil, MARSEILLE

répondent à toutes les exigences

du Goût,

de la Technique,

du Confort.

ULTRAPHONE U DONNE LE TON

ULTRAPHONE

Écoutez les disques suivants :

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE BERLIN

Sous la Direction d'*Erich Kleiber*

FP 1145 DIE WALDTAUBE.............................. Dvorak
"Danse nuptiale"
DONNA DIANA.............................. Reznicek

Sous la Direction de *Selmar Meyrowitz*

FP 1144 SYMPHONIE PATHÉTIQUE (Adagio Lamentoso).. Tchaïkowsky

Sous la Direction de *H. Schleger*

AP 1095. LES NUITS NAPOLITAINES (valse)........... J.S. Zamecnj
VALSE DE NUIT (valse).................... F. Amodio.

Ste ULTRAPHONE FRANÇAISE, 67, Bd Haussmann, PARIS

LUGAGNE ET DE BOUILLANNE

MARCEL de BOUILLANNE & Cie Successeurs

42 Rue Montgrand 42 MARSEILLE

Telephones D.50.00 & 52.34

ENTREPRISE GENERALE DE TRAVAUX

BUREAUX A PARIS : 27 RUE BLANCHE (9eme)

Tel. TRINITE 63.20

très réussi, comprenant sur une face *Sweet Madness* et sur l'autre *Harlem bound* (Brunswick 500.340). Sur ces deux thèmes dont Freddy Johnson est l'auteur et qui sont déjà en eux-mêmes très plaisants, le second surtout, F. Johnson a composé d'excellents arrangements, d'une grande diversité d'expression et les lignes restent toujours impeccablement hot. Freddy Johnson s'en tire réellement tout à son honneur, dans le maniement, toujours malaisé en matière de jazz, de sections mélodiques importantes. Les parties écrites pour les cuivres sont particulièrement heureuses. Certains ensembles de saxos ainsi qu'un court passage de trombones reflètent l'influence de Duke Ellington. Les solistes accomplissent, eux aussi, du très bon travail, bien qu'une part prédominante ait été faite aux arrangements. Arthur Briggs à la trompette exprime de belles idées et fait valoir une fois de plus sa jolie sonorité, fine et délicate, le solo de trombone semi-mélodique de Fleming dans *Sweet Madness* est d'une facture irréprochable, ce musicien possédant lui aussi une très belle sonorité que l'on peut rapprocher de celle de Teagarden. Dans *Harlem bound*, Freddy Johnson nous donne un solo d'une ligne très séduisante et d'un tour très personnel. Mais le saxo ténor Al. Pratt et l'alto-clarinettiste Boker Pittman (qui fut pourtant la grosse révélation du concert de la salle Pleyel) m'ont déçu. Al. Pratt donne dans *Harlem bound* un chorus sans grande originalité. Frank « Big Boy » Goudie, qu'il a remplacé dans l'orchestre, avait d'autres moyens, une autre personnalité. Quant aux interventions de Pittman, j'avoue qu'elles me déplaisent franchement, surtout celles de la clarinette et plus spécialement encore à la fin de *Harlem bound*.

Voici un nouveau disque de piano de l'étonnant Art Tatum : *Tea for two* et *Sophisticated Lady* (Brunswick 500.337). Je passe rapidement sur le second titre dont l'interprétation est bonne ; mais c'est le choix de la mélodie qui n'est pas très heureux. *Tea for two*, par contre, constitue peut-être la meilleure création de ce pianiste. L'invention est toujours aussi généreuse, aussi brillante, aussi aisée et la technique toujours aussi sûre que dans le fameux *Tiger Rag*, où la virtuosité prenait parfois le pas sur le sentiment hot proprement dit. L'art de Tatum est ici plus concentré, les trilles ne fusent plus à tout moment (je sais bien que la structure même de *Tiger Rag* devait pousser un pianiste du genre d'Art Tatum à un usage abondant de trilles), leur présence ne constitue pas uniquement un enjolivement, mais donne au contraire un caractère dont la véhémence n'est parfois pas exclue. La main gauche reste toujours très expressive, assurant un rythme parfait, parfois par la simple répétition de quelques notes. Bref, un morceau qui, tout en étant bien séduisant, est conçu dans un authentique esprit hot.

Georges PETIT.

TAVERNE CHARLEY

Ouverte après les spectacles.

20, Boulevard Garibaldi, 20
Tél. C. 26-20 **MARSEILLE**

CAFÉ RICHE

40, La Canebière
2, Cours Saint-Louis

MOLLARET, Propriétaire

Au cœur de Marseille. — Le meilleur accueil.

« HOT-CLUB »

Plus qu'une simple mode, qu'une passade d'exctisme sans lendemain, la formule du « Jazz Hot » s'impose, convainc, entraîne. Elle a un élément intrinsèque de persuasion: elle « varie », elle [« orne »] — principe de musique pure ; elle se renouvelle sans cesse — principe de vie. Le « Hot-Club » (jeune initiative dont vient de s'enrichir enfin le mouvement musical de notre ville) met en pratique la juste remarque (sur la diffusion du jazz hot en France) de notre confrère Hugues Panassié: « ... si l'attention était attirée de ce côté-là, nul doute qu'il se trouverait des gens pour le comprendre et l'aimer ». Affirmation qui parait être vérifiée par la réussite de la soirée de démonstration à laquelle nous fûmes récemment conviés.

Devant une salle comble, dans une atmosphère empreinte de cordialité, M^e^ Guerre ouvrit la séance par une causerie brève, nette, substantielle. Définition historique, moyens et style du « hot » y étaient exposés dans une langue claire, étayés de considérations esthétiques et de la connaissance des choses afra-américaines qui distingue le jeune orateur.

Un concert de jazz suivit — concert classique pourrait-on dire, car les pièces renommées du répertoire figuraient dans un programme de dix-sept titres bien choisis. (« Dinali », « Bugle call rag », « I can't give you anything but love », « Black and tan fantasy », « St Louis Blues », « Some of these days », entre autres). Les « Hot Players », cinq instrumentistes adroits et rapidement stylés, firent un heureux début sous la conduite de l'un d'eux, Henri Martinet, excellent trompette hot. Bis et rappels chaleureux.

Il est à souhaiter que le « Hot-Club » obtienne des encouragements, des appuis nombreux et que son succès ne soit pas seulement de curiosité. Il est appelé à tenir une place honorable, à combler un vide, à répondre à un besoin de renouvellement musical.

Léon-Camille MAÎTRE.

HOTEL DE NOAILLES

LA CANEBIÈRE

Depuis 1689, séjour de l'Élite internationale.

Téléphone dans toutes les Chambres : C. 09-33

MARSEILLE

135 Chambres
135 Salles de Bains.

Lettre de Chiraz

INSTANTS DE PERSE

Enivrement de la revoir, Ispahan de mai, ville femme entre les femmes ! Que depuis des années elle ait nourri le rêve d'un être qu'elle avait intoxiqué... et la retrouver plus belle, plus fraîche, sous le frissonnement des feuilles de peupliers, chacune, petit miroir de lumière, ô prodige !

Y être entrée à l'aube, quand clignotaient les dernières étoiles et rosissait lentement le ciel.

D'un balcon avoir vu la jeune lumière préciser la coupole ronde de la Mosquée Impériale, les tours de la Medresseh bleuir.

Un oiseau trillait en une sorte de timide joie dans l'arbre proche Et c'était la chose merveilleuse : un jour nouveau se levait sur Ispahan, « moitié du monde ».

*

* *

Est-ce moi cette femme qui pénètre — dans une presqu'épouvante de percer son mystère — au cœur de la Mosquée sainte, le royaume du bleu ?

Je suis fondue dans le bleu, la folie des « Kachis », des entrelacs, dans les mystérieux recoins d'ombre aux colonnes gravées qui sont les arbres de cet Eden.

La cour n'est que lumière. La Mosquée Impériale, orgueil d'un royaume et d'une époque de splendeurs, c'est le jardin enchanté des fleurs qui s'élancent, mariées aux versets du Koran.

Le silence, ma joie, ma solitude en ce lieu inoui. A l'ombre, un vieux mollah enturbanné de blanc regarde celle qui pour lui est une profanatrice. Il ne sait pas que cette folie d'arabesques de coupoles turquoise, vivra désormais en un cœur ravi... Plus que toi, vieil homme, je suis digne de cet ardent poème bleu.

Ah! ceux qui n'ont pas vu, un matin de juin, le ciel d'émail dur se fondre dans les kachis de la Mosquée Impériale, ne peuvent comprendre le sens du mot : Azur.

*

* *

Anna de Noailles, grand poète ardent qui enchanta mon adolescence, c'est à Ispahan qu'un étrange hasard m'apprit votre fin. Ispaham dont vous avez célébré sans les voir, les coupoles de turquoise.

Privilège du poète.

Parce que le Bosphore avait enflammé d'amour votre cœur de petite fille prédestinée, ce soir, ces langoureux soirs de juin, vous êtes à mes côtés le long de la mer de Marmara.

Le train glisse doucement. Le flot berce les campagnes abondantes au parfum des foins coupés et des aubépines. Il y a tant de papillons blancs sur les buissons d'aubépines qu'on ne sait plus si ce sont des papillons ou des pétales envolés.

Vous êtes là, près de moi, petits miroirs à facettes des Quarante Colonnes où se joue la lumière du précieux azur proche.

Joyaux des arabesques bleues, des ors éteints, pavillons qu'habitèrent les princesses aux longs yeux semblables à celles qui soupirent ou dansent pour notre nostalgie, en des scènes de fêtes, peintes aux murs du palais endormi.

*
* *

Il faut avoir vu, un soir de lune de juin, s'argenter les cyprés sur les pentes à la sortie de Chiraz, près de la vieille porte aux kachis bleus et entendre — venant d'un pavillon proche, — les chants enivrés d'un adolescent sous des lumières bougeantes, pour se dire : j'ai pris de cette terre persane l'essentiel. Je l'ai respirée comme la plus violente essence de rose concentrée en un flacon. J'emporte ce parfum. Maintenant je peux repartir.

*
* *

Près du Mausolée de Hafiz, au cœur d'un jardin fermé où dans le soleil fou, les feuilles d'orangers semblent noires, une halte délicieuse à la Tchaï-Khané. Un bassin bordé de pétunias... des tapis... le reflet des feuilles dans l'eau...

Les petites gens viennent là boire du thé, doux pélerins.

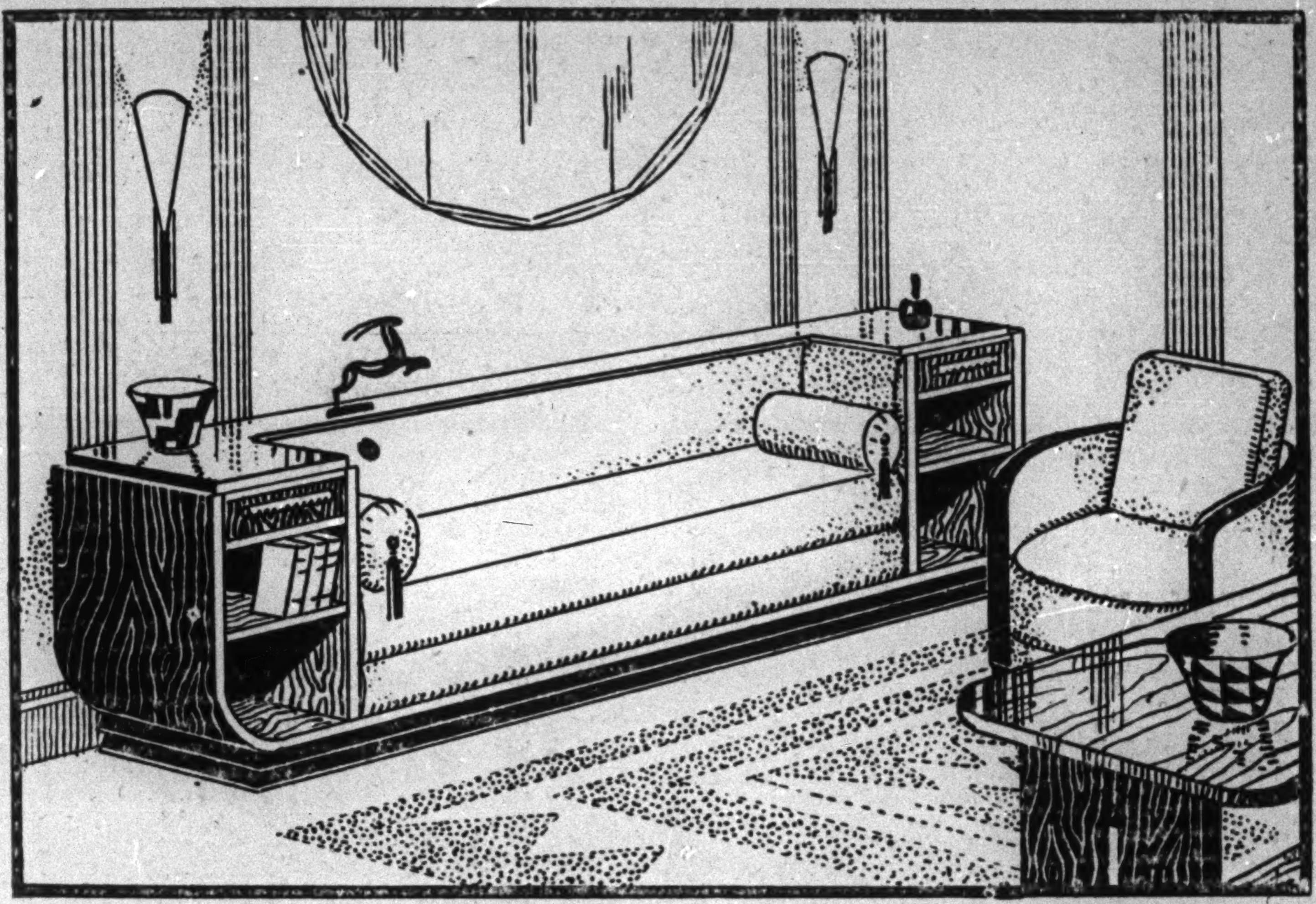
J'en ai rencontré d'autres contemplant le tombeau de leur Saadi, resté à la place où il vivait. Une très simple chambre. Mais cette maisonnette vétuste aux fenêtres de cèdre découpé, dans un campagnard faubourg, on vous dit : « C'est la maison de Saadi ». Et le cœur se trouble. On regarde Chiraz silhouettée sur le ciel, telle que lui la voyait, avec ses jardins innombrables, ses vergers, ses coupoles bleues, ses montagnes ocrées. Eternel paysage persan, qui, dans le cœur du poète, se transfigurait, devenait cette chose unique : « la ville que Saadi célébra », Saadi qui aima de passion les adolescentes aux caresses douces et les jardins de Chiraz.

"AU CHEVREAU ROYAL"
31, Rue St-Ferréol (angle Rue Pisançon) -- MARSEILLE
Les **réputés spécialistes gantiers** vous offrent :
du Choix, de la Qualité, des Prix.

MEUBLES D'ART

A. BICCHIERINI

Fabricant



EXPOSITION
INTERNATIONALE
ARTS DÉCORATIFS
NICE 1929
Grand Prix

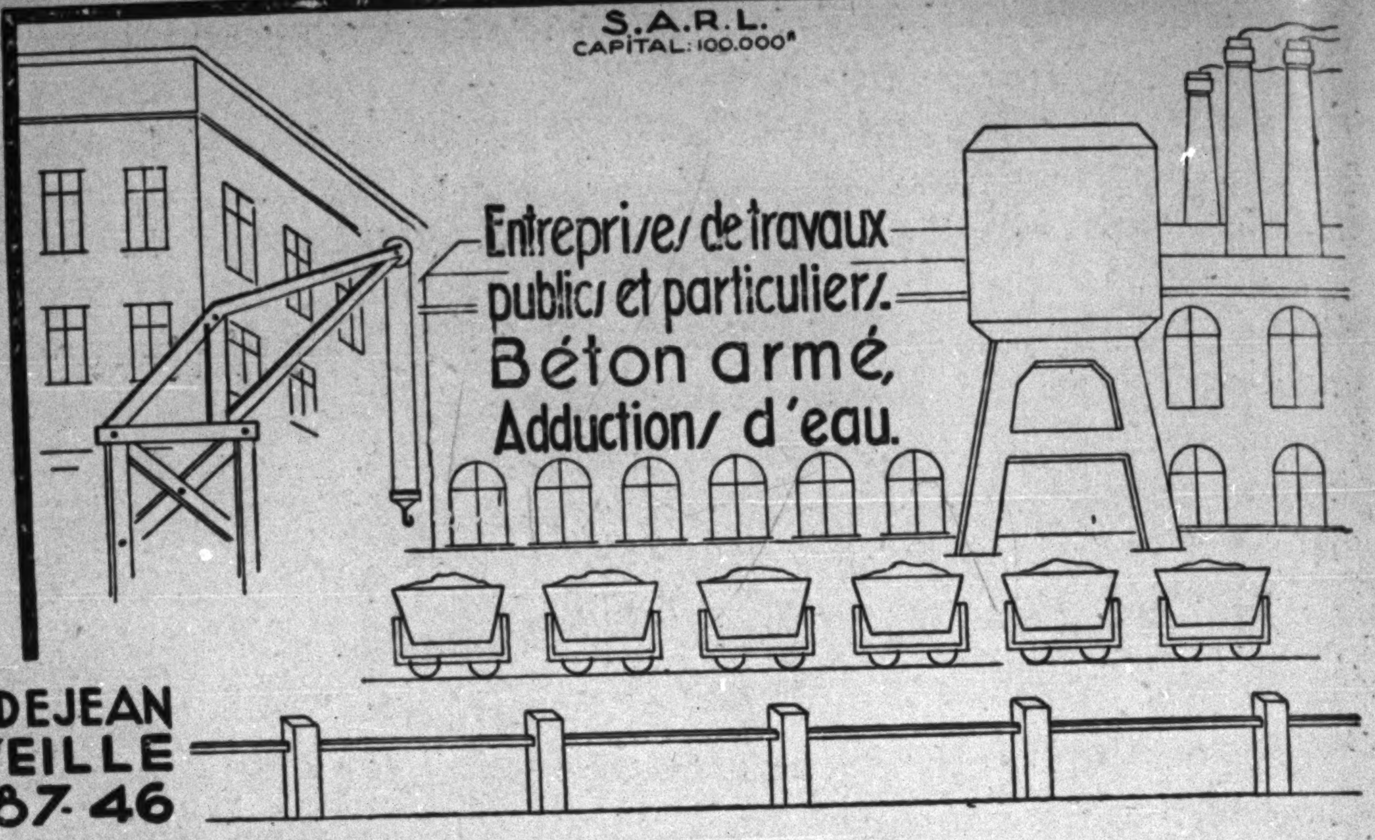
EXPOSITION
COLONIALE
MARSEILLE 1922
Médaille d'Or

19, Rue Friedland, 19 - MARSEILLE

TÉLÉPHONE : C. 76-51

LES TRAVAUX DU MIDI

S.A.R.L.
CAPITAL : 100.000F



2. Rue DEJEAN
MARSEILLE
Tel : D-87-46

ENTREPRISE

FRANÇOIS FERRÈRE

MENUISERIE
D'ART ET DE BATIMENT

11.15. RUE DE VERDUN MARSEILLE . Téléph. 36.76

*
* *

Le Roi des Rois a voulu dormir son dernier sommeil dans une chambre creusée en la muraille rocheuse. Nids d'aigles fiers, ces sépultures des grands souverains, aires dans le roc.

Les inscriptions de Darius, l'homme de Persépolis, l'homme qui n'érigea pas des temples aux divinités mais qui, de ce palais fabuleux fit son propre temple à sa gloire enivrée.

Dans une autre aire, le voluptueux, le despote Xerxès qui voulait être obéi par les flots même et fit, pendant une tempête, flageller la mer avec des chaînes de fer....

Le silence a tout repris. La plaine immobile et vide tremble de chaleur au pied du roc. Les sauterelles dansent sur l'Autel du Feu. Tout n'est qu'insectes grésillants et splendeur indifférente de l'été.

Dans une étrange sépulture carrée, comme voulue à l'ombre de la rocheuse nécropole Impériale, repose, dit la légende, Zarathoustra le sage.

Tout a repris sa place dans l'ordre des choses. Une paix immense plane sur ce qui fut Persépolis.

Là-bas au désert, une tache noire : tente de nomades.

Renée FRACHON.

Fumez les Cigarettes

WEEK-END

GOUT ANGLAIS

de la Régie Française

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

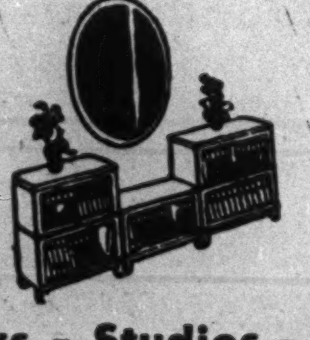
A Paris : les Expositions

YVES ALIX, A LA GALERIE DRUET

Depuis bien des années, Alix n'avait pas fait d'exposition d'ensemble; la quarantaine d'œuvres qu'il montre cette fois témoigne d'un art parvenu à la plénitude de son expression. Alix est le peintre complet, c'est-à-dire qu'il unit à un sentiment profond de la vie une technique absolument remarquable. On peut dire de cette exposition qu'elle marque le triomphe d'une génération jusqu'alors sacrifiée : celle des Alix, des Goerg et Gromaire. Leurs aînés immédiats avaient acquis une notoriété parfois tapageuse; les plus jeunes, bénéficiant de l'intérêt qu'on portait à toute nouveauté, grandissaient dans une atmosphère qui leur faussait souvent la conception réelle des difficultés que doit rencontrer un artiste pour atteindre à son intime vérité. Eux, ils demeuraient dans une fausse position. Ils ne durent qu'à leur foi et à leur talent de s'imposer peu à peu. C'est pourquoi l'exposition d'Alix prend une signification considérable. Elle est un authentique témoin de génération et par elle on est à même de juger de l'apport de cette génération dans l'art français. Il est de premier plan.

Insoucieux de tous les mots d'ordre, des snobismes et des éphémères conformismes, Yves Alix a suivi sa voie de peintre profondément et sincèrement attaché à la tradition vivante de l'art français, qu'il ne faut pas confondre avec l'académisme. Art sobre et puissant, en relation constante avec le concret, qu'il transfigure par la beauté de la matière et le rayonnement spirituel de l'amour.

La peinture d'Alix est épique et héroïque; non point par une hardiesse superficielle, mais par le souffle qui l'anime. Ses paysages de Provence disent l'ampleur d'une race et d'une terre, et ce qu'elles comportent d'éternel; ceux des Ardennes expriment la troublante poésie d'une atmosphère de légende; son *Port d'Antibes*, ses glorieuses évocations de Rome, ses fleurs opulentes sont d'un grand peintre. Tout naturellement, parce que son tempérament le porte à la grandeur, Alix est allé aux sujets d'envergure, et sa *Reddition* (scène de la révolution espagnole), récemment acquise par le Luxembourg, est un des plus beaux poèmes picturaux que nous ayons depuis Manet. Son *Faust* rénove dans un esprit moderne un thème éternel. Certains critiques se sont étonnés, ils ont jugé sévèrement cette œuvre en raison des personnages habillés selon le costume d'aujourd'hui.



Bibliothèque M.D.

9, Rue de Villersexel, PARIS (7e)

Téléphone : Littré 11-28

Bibliothèques extensibles et transformables - Encadrements de Divans - Cosys - Studios - Divans-Lits - Chambre M. D. transformable, extensible pour Étudiants - Célibataires - Meubles classeurs et de bureaux - Meubles pour T. S. F., Phonos, Disques - Mobilier Scolaire.

DEMANDER LE CATALOGUE GRATUIT N° 17.

Ateliers Viallard ART & BATIMENT FERRONNERIE

26, Rue de la Palud
155, Rue Breteuil
MARSEILLE

Henri CARRERA

Téléphone C 16.79

L'Égypte.
Les Indes.
L'Australasie.
L'Extrême-Orient.
par la

P & O

PENINSULAR & ORIENTAL STEAM NAVIGATION Cy
Paquebots Postes Anglais — Passagers — Marchandises

ESTRINE & C°, Agents
18, Rue Colbert, MARSEILLE.

Compagnie d'Assurances

"LE SECOURS"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

Agence. - Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE,
42, Rue Paradis. Téléphone : 76.72

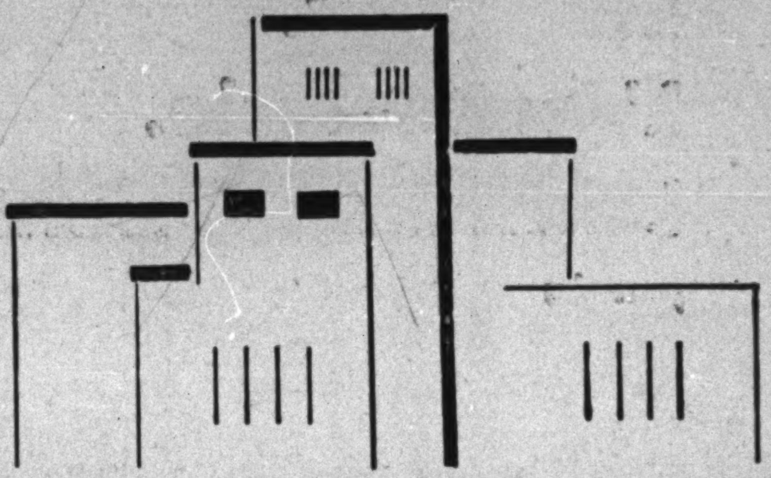
La Couture chez JEAN

Ses Chapeaux • Ses Robes • Ses Créations
51, Rue Saint-Ferréol, MARSEILLE D. 05.18

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX
ET. JALLUT ET Jh. RICORD

A. JALLUT ET M. CLAVÉ Succrs

S.A.R.L. - CAP. 250000 FRS. - 15, RUE DU JARDIN DES PLANTES
MARSEILLE
TÉL. C. 27.43



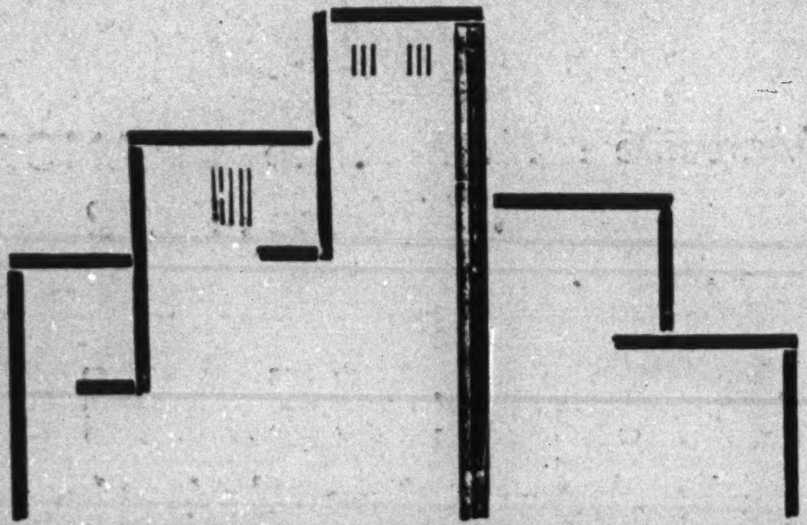
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
BÉTON ARMÉ - IMMEUBLES - VILLAS

Entreprise Générale de Travaux Publics

MAÇONNERIE - CIMENT ARMÉ

LEON FEAUTRIER

Ingénieur T. P. E.
Successeur de LEHOUX Frères



BUREAUX ET ENTREPOTS :
MARSEILLE
12, Rue Julia, 12
Téléphone : C. 66.59
R. C. Marseille 90.142

Constructions Industrielles et Privées

comme si dans tout le cours de la peinture on ne voyait point de semblables exemples, et parmi les plus illustres. Il est bon, et salutaire, qu'un artiste de cette classe revendique le droit de peindre ce qu'il entend et comme il l'entend; il est bon qu'il remette en valeur — sans avoir recours au bric-à-bric historique — les quelques thèmes immortels de l'âme humaine et de la vie des hommes.

Il y avait longtemps qu'on n'avait vu dans la peinture une telle ampleur et une telle sûreté sereine.

Roger BRIELLE.

*

* *

Exposition historique de l'Aérostation et Rétrospective du papier peint — Les Paysagistes Français à l'Orangerie — Carmontelle.

Les expositions se succèdent à un rythme régulier et accéléré. Au Musée Galliéra une exposition de montgolfières et de papiers peints attire décorateurs et collégiens.

Il y a en effet cent cinquante ans que se réalisait pour la première fois le rêve d'Icare. C'est à Annonay, le 4 juin 1783 que Joseph de Montgolfier et son frère Etienne s'élevèrent dans les airs, pour leur deuxième essai ils eurent recours à Réveillon, alors directeur de la Manufacture Royale de papiers peints. Ce dernier mit à la disposition des deux aéronautes son parc de la Folie Titon et ses ouvriers. La Folie Titon, rue de Montreuil, était l'ancienne demeure du conseiller du Roi, Titon du Tillet et c'est là que Réveillon avait ses ateliers.

Une énorme machine de 23 mètres de hauteur fut construite tout en papier collé et cousu. C'est pourquoi sont exposés ici côte à côte, Montgolfières et papiers peints.

Nous pouvons voir ici représentées par des gravures les différentes ascensions faites aux Tuileries ou à Versailles. Le 1er Décembre 1783, c'est le départ de Charles et Robert aux Tuileries, au milieu d'une foule enthousiaste, éparpillée dans des barques sur la Seine. Le 23 juin 1784, c'est la montgolfière « Marie-Antoinette » qui s'élève à Versailles devant le Roi de Suède et des gentilhommes accourus en carrosse.

Chacune de ces expériences était prodigieuse pour l'époque. André Giroud de Villette réussit à monter à 108 mètres et à y rester pendant 9 minutes. Pilatre de Rozier et le marquis d'Arlaudes réussirent eux, le 21 novembre 1783, une ascension libre qui dura 29 minutes. La gravure nous indique que le ballon tout orné de guirlandes et d'emblêmes s'était élevé au-dessus de la Muette pour atterrir au Moulin de Croute-Barbe, près du nouveau boulevard de l'Hôpital.

L'œuvre de Réveillon qui participa en tant que fabricant à nombre de ces expériences est ici très bien représentée. Réveillon est véritablement le créateur du papier peint. Nous voyons ici imprimés par lui des panneaux à médaillons sur fond noir, d'autres à fleurs avec chinois et pagodes dessinés par Pillement. A Réveillon succèdent Pierre Jacquemard et Bernard qui se servirent des emblêmes révolutionnaires comme motifs décoratifs, mais réussirent également à rester en faveur sous le Directoire et l'Empire.

Ces papiers représentent tantôt des chasses, des scènes champêtres, des vues de Paris, des intérieurs avec aiguières et brûle-parfums, d'influence pompéienne.

Quelle diversité! quelle joie pour les yeux que tous ces motifs variés aux couleurs douces cependant fraiches.

M. Gabriel Henriot aux initiatives si heureuses, voudrait créer en France un musée du papier peint. Alors que nombre de musées font double emploi, celui-ci nous semble s'imposer tant au point de vue artistique qu'anecdotique. Il s'agit là d'un projet fort intéressant et susceptible d'avoir des répercussions beaucoup plus nombreuses que celles auxquelles on pense de prime abord.

*
* *

A l'Orangerie vient de s'ouvrir une exposition des Paysagistes français du XIXᵉ siècle. Cette exposition est la suite d'un programme que s'est proposé de réaliser M. Henri Verne et qui consiste à mettre de temps en temps le public en contact avec les richesses du Cabinet des Dessins du Louvre. Nous avons pu, il y a deux ans, admirer de magnifiques dessins de la Renaissance italienne. Cette année c'est le XIXᵉ siècle français qui nous est présenté. C'est avec plaisir et sans étonnement que l'on retrouve ici des œuvres de Bazile, Bonvin, Rousseau, Harpignies ou Diaz. Mais combien est intéressant le croquis à la mine de plomb de Courbet ou encore les nombreuses et chaudes aquarelles pleines de douceur de Delacroix.

*
* *

Pour ceux qui connaissent mal Carmontelle, les quatre cent quatre vingt dix Carmontelle que possède le Musée de Chantilly, n'étant pas facilement visibles, la galerie André Weil vient de réunir un bel ensemble des œuvres du lecteur du duc d'Orléans. Cette situation permet à Louis de Carmontelle de dessiner dans ses moments perdus, sans soucis matériels et de plus lui donne l'occasion de saisir sur le vif des gens de toutes conditions. Ce sont la *Comtesse de Ségur avec son petit fils*, *Monsieur et Madame Helvétius et leurs deux filles*, *Diderot et le baron Grimm*, *La Famille de Bourbon*, *Madame du Deffand*, *L'Infortunée famille Calas*, le célèbre *Portrait de Mozart à l'âge de sept ans* reproduit à l'infini, *Monsieur de Buffon* entouré d'une girafe, d'un crocodile et d'un lion. C'est un Portrait de dame à son ouvrage ou jouant du violon. C'est la vie du XVIIIᵉ siècle saisie dans ce qu'elle a d'intime.

Grâce à la grande générosité de l'écrivain Maurice Baring qui vient de faire don de quinze gouaches au Musée Carnavalet, Carmontelle sera désormais bien représenté à Paris.

Germaine SELZ.

RIZ CURRY au " CEYLON "

RESTAURANT - TEA ROOM

Toutes spécialités des Indes

2, Rue Saint-Saëns, MARSEILLE D. 84-13

S. G. T. M. **Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur**

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. - Adr. Tél. : TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Ad. Téléph. : TRANSPORTS 68-82. Inter : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES sur l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation.

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

ÉCONOMIE de COMBUSTIBLE
par la
MÉTHODE de VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Amélioration de la **Vaporisation** et de la **Circulation.**

Augmentation de la **Puissance** et du **Rendement.**

Empêchement de la **Cristallisation** des **Sels Calcaires** maintenus à l'état amorphe, très ténus, dans les courants de la circulation et évacués chaque jour.

Ni **Tartres**, ni **Boues**, ni **Graisses**, Arrêt des **Corrosions.**

Casimir BEZ
ET SES FILS

7 bis, Quai de la Tourette, **MARSEILLE**
Tél. C. 28-17 - Télég. Lewilliams-Marseille
19, Avenue Parmentier, **PARIS**
Télég. Lewilliams-Paris

Société à responsabilité limitée
Capital : 1.000.000 de Fr.
Brevets S.G.D.G. en France et à l'Étranger.

VOILES - GRÉEMENTS DE YACHTS
CORDES ET TENTES DE CAMPING
OUTILLAGE

servaux

FOURNITURES MARITIMES ET INDUSTRIELLES

11, Boulevard de Paris Tél. : C. 88.26

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

POUR FRET ET PASSAGES, s'adresser : à MARSEILLE, au Siège Social, 5, rue Beauveau ;
à PARIS, Agence Générale des Passages, 3, Boulevard Malesherbes ;
Agence de Fret, M GUILLAUMARD & Cie, 12, Rue de la Victoire

Rendez-vous du Monde Elégant et des Affaires.

Brasserie de Strasbourg

CUISINE ET CAVE RENOMMÉES

BAR, DÉGUSTATION SOUPERS

Restaurant de 1er ordre ouvert après le spectacle

11, Place de la Bourse

Tél. Dragon : 14.09
Inter : 30.16

Sa nouvelle création :

"EMBASSY" Entrée Rue Vacon

Salle luxueuse. - Dîners avec Orchestre.

Société Marseillaise de Crédit

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis
Succursale à PARIS : 4, rue Auber
TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

INDUSTRIE - NAVIGATION
FOYER DOMESTIQUE

36, rue Chateauredon, MARSEILLE

Téléph : Colbert 85.09

La Musique

UN GRAND CHEF D'ORCHESTRE : GEORGES SÉBASTIAN

Le génie français qui se réclame de l'ordre et de la mesure, peut s'abaisser, si l'on ne s'en défie point, à des vertus qui relèvent du fonctionnarisme.

Dans la musique particulièrement, cet état d'esprit est très marqué, et l'on dirait que certains interprêtes, principalement parmi les chefs d'orchestre et les instrumentistes, éprouvent une sorte de volupté à montrer une indifférence professionnelle supérieure. Le comble de l'art pour eux c'est d'exécuter une œuvre avec le moins d'intentions possibles sous le prétexte de respecter une tradition problématique. Ce souci s'allie souvent, il faut le reconnaître au désir d'une grande correction, de sorte que nous avons l'impression qu'il ne leur reste plus rien à apprendre, en exceptant, bien entendu, ce qui ne s'apprend pas.

Aussi, ces forts en thème qui réduisent Beethoven et Mozart à leur propre médiocrité, ont-ils tendance à suspecter de cabotinage ceux qui apportent une sensualité ardente au service de la musique en la considérant non pas seulement comme un art, mais comme l'expression la plus profonde de l'âme humaine.

Parmi ces derniers — trop rares hélas — on doit placer au tout premier rang Georges Sébastian qui vient de diriger dans notre ville, une série de concerts où nous avons pu apprécier ses qualités éminentes.

Georges Sébastian est avant tout un poète de la musique, un interprète prodigieusement sensible qui, grâce à un métier accompli, se libère entièrement des contingences matérielles de son art, pour se consacrer, avec une ardeur et une véhémence inégalables au sens profond de l'œuvre qu'il fait exécuter. Je le vois encore, le visage torturé, les cheveux en désordre, l'œil brillant d'une flamme sombre, une main crispée sur le cœur, triomphant et accablé à la fois d'avoir atteint par la musique, sa vérité à lui, sa vérité essentielle, informulable dans un autre langage.

Créateur presque de l'éternel dans l'éphémère, épuisé et pourtant glorieux de tenter de toutes les forces de son être une identification complète avec la pensée du génie qui a conçu, il sourit au chant de joie de la IX^e venu des régions supraterrestres et qui l'environne comme un souffle printannier, du fond de son âme il participe à la sublime extase d'Yseult, s'attendrit aux grâces de Haydn, à la

divine ingénuité de Mozart qu'il interprète avec une finesse et une légèreté inégalables : Jeunesse, charme, gaieté, dit-il à l'orchestre au moment où il lève sa baguette. Je veux ignorer si toutes ses intentions ont été scrupuleusement suivies dans un milieu où l'on se montre habituellement moins exigeant sur la qualité des nuances. Toujours est-il que Georges Sébastian a conquis d'emblée un public chaleureux et vibrant qui a reconnu en lui un artiste prodigieux et le lui a prouvé par des ovations enthousiastes, en exprimant le désir de le revoir bientôt parmi nous.

Georges Sébastian, on le sait, nous a quittés pour reprendre la direction — chef d'orchestre — de la Philharmonique de Moscou en même temps que des concerts à la T.S.F. où il emploie un orchestre moins important. Dans un récent entretien que nous eûmes avec lui, il se félicitait d'avoir sous ses ordres des éléments de tout premier plan, parfaitement disciplinés et qui font preuve pour la plupart d'une admirable compréhension. Cette déclaration nous étonnerait peut-être, si nous ignorions que le gouvernement soviétique encourage les arts et les artistes en les soutenant par des aides puissantes.

Quand donc, aurons-nous, en France, le droit de nous montrer exigeants.

Gabriel Bertin.

" le poste parfait "

MUSTEL

RADIO

Agence régionale : **14, rue de la Bibliothèque, MARSEILLE**

Notes de Voyages

LENINGRAD, CITE DES PALAIS ANCIENS ET NOUVEAUX ET CENTRE SCIENTIFIQUE

L'origine même de l'ex-capitale des tzars — actuellement centre industriel important — en fait l'une des plus belles villes du monde.

A l'encontre de Moscou — ville d'un développement historique d'une extrême lenteur — l'ancienne St-Pétersbourg, « La Venise du Nord » — fut conçue et bâtie d'après un projet artistique unique, ce qui lui a assuré une harmonie architecturale exceptionnelle et charmante.

Les meilleurs architectes de l'Europe avaient été engagés par les maîtres de l'ancienne Russie au cours du XVIII^e et au commencement du XIX^e siècles pour construire la capitale des empereurs. Ils projetèrent non pas des bâtisses séparées, mais des groupes entiers de bâtisses. Ils tracèrent de larges boulevards et des avenues majestueuses avec autant d'élan et d'inspiration qu'un peintre créant un tableau.

En tant que capitale de la Russie d'avant la Révolution et foyer de la Révolution même, Leningrad a été le lieu où se sont jouées des scènes d'une grande importance historique. Le voyageur trouve à Léningrad les souvenirs du passé lointain et de l'histoire récente. Il y peut visiter les endroits où se sont déroulés les évènements dont l'écho a retenti dans le monde entier et continue à y retentir jusqu'à aujourd'hui.

Léningrad est actuellement le centre scientifique le plus important de l'Union Soviétique. Environ 80 instituts scientifiques et 34 institutions d'études supérieures y sont concentrés. Environ 150 sociétés de science et de recherches y ont leur siège, parmi lesquelles l'Académie des Sciences. Le théâtre, l'opéra et le ballet y sont remarquables.

Le port affairé de Léningrad présente un intérêt particulier; c'est par ici que passe le plus gros de l'exportation et de l'importation soviétiques. Les bateaux à moteur de la Sovtorgflot — Flotte marchande soviétique — de 5.000 tonnes — arrivent à Léningrad de Londres, Hambourg et Stettin.

DETSKOIE SELO, ANCIENNE RESIDENCE DES TZARS RUSSES

A vingt kilomètres à peine de Léningrad se trouve le village de Detskoïe Sélo — Village des Enfants, — ancienne résidence des empereurs russes.

Un petit hameau finnois — Saari Moyis — s'élevait, il y a 150 ans, sur l'emplacement actuel de Detskoié Sélo. Pierre I^er en fit cadeau à Catherine I^re. Durant tout le XVIII^e siècle on y bâtit des palais, autour desquels poussa la ville qui prit le nom de Tzarskoié Sélo, — Village des tzars —. Les trois quarts de Détskoié Sélo sont occupés par le parc, qui mesure 723 hectares dont 46 en étangs et canaux.

Detskoié Sélo est relié à Léningrad par une ligne de chemin de fer — la première construite en Russie. La Révolution a transformé cette ville-campagne en

Village des Enfants. Presque chaque demeure y est un sanatorium pour enfants ou une crèche.

Plus de la moitié des bâtiments y sont occupés par des institutions d'enseignement. La ville entière est noyée dans la verdure majestueuse des chênes, des érables et des épicéas.

La surface lisse des étangs a reflété tant de personnages historiques, que si elle en avait pu conserver la trace, elle aurait constitué un album extrêmement intéressant; on aurait pu y voir tous les empereurs russes et leurs hôtes: l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, le chef des insurgés montagnards — l'invincible Chamile, Kosciuszko, le comte Cagliostro, Guillaume II et le grand poète Pouchkine.

Dans ces palais on tramait des coups d'état, on complotait. C'est ici qu'en 1904, le tzar signa le manifeste de guerre contre le Japon, c'est d'ici qu'en 1917 la tzarine avait appelé l'armée du front pour « éteindre la révolution »! Il n'était venu — en fait d'armée — que le général Ivanov, qui avait déclaré à la tzarine : « il faut se rendre ! »

Le palais de Catherine — construit par le célèbre Rastrelli en 1752-56, présente un intérêt spécial. Sa façade mesure 280 mètres. On est impressionné en pénétrant dans cet énorme palais, où s'allient le faste de l'Orient, avec le luxe recherché des Louis de France, la subtilité de la Chine et la naïveté des maîtres populaires de la Russie du XVIII^{e} siècle.

Le palais comporte une quantité formidable de salles, dont chacune présente une très grande valeur artistique. On y trouve des salles entièrement recouvertes d'ambre, de glaces, de nacre, d'agate, de jaspe, de marbre, des salles dorées, persanes, chinoises, etc..., etc.

Des arcs grandioses soutiennent la « Galerie de Caméron », attenant au « Jardin Suspendu » aux colonnades en agate. Le palais est relié par un arc au bâtiment du lycée où avait étudié Pouchkine.

Les derniers tzars russes occupaient le nouveau palais Alexandre. Catherine l'avait fait bâtir pour son petit-fils Alexandre I^{er}. L'architecte Quarenghi en est l'auteur. Une partie du palais a été conservée dans l'état où l'avaient laissée le dernier tzar et sa famille. On n'y voit ni le goût, ni l'envergure de Catherine. Magnifique à l'extérieur, à l'intérieur cette partie rappelle la demeure d'un marchand enrichi, et constitue un modèle de trivialité. Chaque pièce, chaque objet porte l'empreinte de la mesquinerie morale, de la dégénérescence et du manque total de goût.

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23

MARSEILLE

Télép. : Dragon 00.34

Fondé en 1863

CRÉDIT LYONNAIS

Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.485 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

AGENCE DE MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Martigues, Salon, La Ciotat

Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.

Location de compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Rendez-vous d'Artistes

La Cascade

Face au Vieux-Port

◆

Ses Coquillages

Sa Bouillabaisse

Ses Grillades

◆

5, Quai de Rive-Neuve

ROSTAN, Propriétaire

Tél. : C. 27.37

ÉTABLISSEMENTS

J. MOUROUX

201, Rue de Rome

MARSEILLE

Téléphone : C. 55-44

◆

ECLAIRAGE

CHAUFFAGE

CUISINE

Toutes les applications du gaz de ville avec le

Gaz Butane

Naturel, en Bouteilles, non toxique, allumage instantané.

Dyens - Fleuriste

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles,

Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse, 16

MARSEILLE

Téléphone : D. 56-50

Pour vos travaux délicats et urgents nécessitant mise en service rapide, employez le

Super-Flambeau

artificiel à hautes résistances et à durcissement rapide, fabriqué depuis 7 ans avec succès par les usines de la

Société Coloniale des Chaux et Ciments Portland de Marseille

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs

Siège Social et Bureaux : L'ESTAQUE (Bouches-du-Rhône)
Télégr. : **Colocimen-Marseille** — Téléphone : Marseille Colbert 94-53
Usine à l'Estaque (B.-du-Rh.) - Usine à Lottinghen (P.-de-C.)

« Le Flambeau »
Portland Artificiel supérieur recommandé par ses résistances constantes.

« Le Spécial Route »
Artificiel spécial pour bétonnages de chaussées, dallages et enduits.

NOEL & Cie

Ingénieurs-Constructeurs

Anc. Établts NOEL aîné PELLEGRINI & Cie
56 à 78, Rue de Lyon **MARSEILLE**

INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES

(Théâtres, Casinos, Cinémas, Villas, Hôtels)

Haute et Basse Tension - Éclairage - Force Motrice.

Réparations tous Appareils Électriques

Téléphone : National 38-41 3 lignes
Télég. : ATE Marseille

PETERHOF

Péterhof a été la résidence des tzars de Russie pendant plusieurs siècles, de Pierre Ier à Nicolas II.

Il a été commencé au XVIIIe siècle. Des dizaines d'architectes, de peintres et d'horticulteurs parmi les plus renommés avaient été appelés de l'étranger pour sa création.

Péterhof est situé sur l'emplacement d'un ancien marais. Au début, les eaux souterraines rendaient très difficile la mise des fondations; ou bien jaillissant brusquement, elles démolissaient les bâtiments qu'on venait d'achever. Il avait coûté beaucoup de peine de vaincre la mer et les marais et de maîtriser les eaux souterraines. Des milliers d'hommes avaient été lancés à la construction des palais. Ainsi naquit Péterhof, ce Versailles du Nord, avec ses palais magnifiques, ses jardins et ses fontaines inoubliables.

Péterhof est d'une beauté féérique. Il est en outre intéressant comme cité-musée de la vie de la cour de plusieurs siècles. C'est à juste titre qu'il attire les touristes et les voyageurs. Péterhof est relié à Léningrad; on s'y rend en train ou en bateau très confortables.

Les fontaines de ,Péterhof, construites par l'architecte français Leblond avaient été inaugurées en 1721. La plus remarquable d'entre elles — la fontaine de « Samson » — a été bâtie 14 ans plus tard, à la mémoire de la victoire sur les Polonais, remportée le jour de la fête de St-Samson .

Le parc, les bassins et les fontaines ornés de très belles sculptures ont rendu Péterhof célèbre à juste titre.

ROYAL PROVENCE

Le Grand **Mousseux** de France

MIDI... 7 HEURES
L'heure du **BERGER**

Écho.

Pour lire sitôt qu'elles seront prononcées les Conférences de
La Société des Conférences
qu'ont illustrées les cours aujourd'hui classiques de
BRUNETIERE, LEMAITRE, FAGUET, DONNAY, POINCARÉ

I. — *Athènes* et *Le Théâtre Antique*, dix conférences par André BELLESSORT.

II. — *Les Grands Rôles de Molière*, trois conférences par Mme DUSSANE, Sociétaire de la Comédie Française.

III. — *Le Monde en Marche*, sept conférences :
L'heure où nous sommes, par André TARDIEU; L'Italie nouvelle, par Louis MADELIN, de l'Académie Française; Ce que j'ai vu au Maroc, par Henry BORDEAUX, de l'Académie Française; Les Américains en 1934, par André MAUROIS; La danse devant l'écran, par Francis de CROISSET; La France vue par l'Etranger par Maurice BEDEL; L'Angleterre d'aujourd'hui et Napoléon, par Octave AUBRY.

souscrivez à

LA REVUE HEBDOMADAIRE

un abonnement de trois mois (donnant les vingt conférences) au prix spécial de :

20 FRANCS

Demandez la liste de primes gratuites de bienvenue pour l'abonnement d'un an (France, 95 frs) payable en deux termes; 50 frs à la souscription, 45 frs six mois après.

L'ÉLECTRICITÉ
NAVALE ET INDUSTRIELLE
APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT
434-436, Bd National, MARSEILLE C. 1874-1875.
Ad. Tél. : ELECNAVAL MARSEILLE

L'APÉRITIF DE QUALITÉ

PIKINA

AUX VINS DE FRANCE

FABRIQUÉ PAR **PICON et Cie**

Société Française
de
Peintures & Vernis

Siège Social et Bureaux :
24, Rue Charras, 24
MARSEILLE
Tél. : D. 40.60 (3 lignes)

— 3 USINES —

Peinture **Hippocampe**
» **Étoile de Mer**
» **Astérie**
» **Ferrolégine**
Sous-marine laquée
Vernis et Siccatifs

Lorenzy-Palanca

PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART

crée l'atmosphère
de la femme.

Marseille **Alger**

LE GRAND HOTEL

66, La Canebière, 66

vient d'ouvrir sa luxueuse BRASSERIE

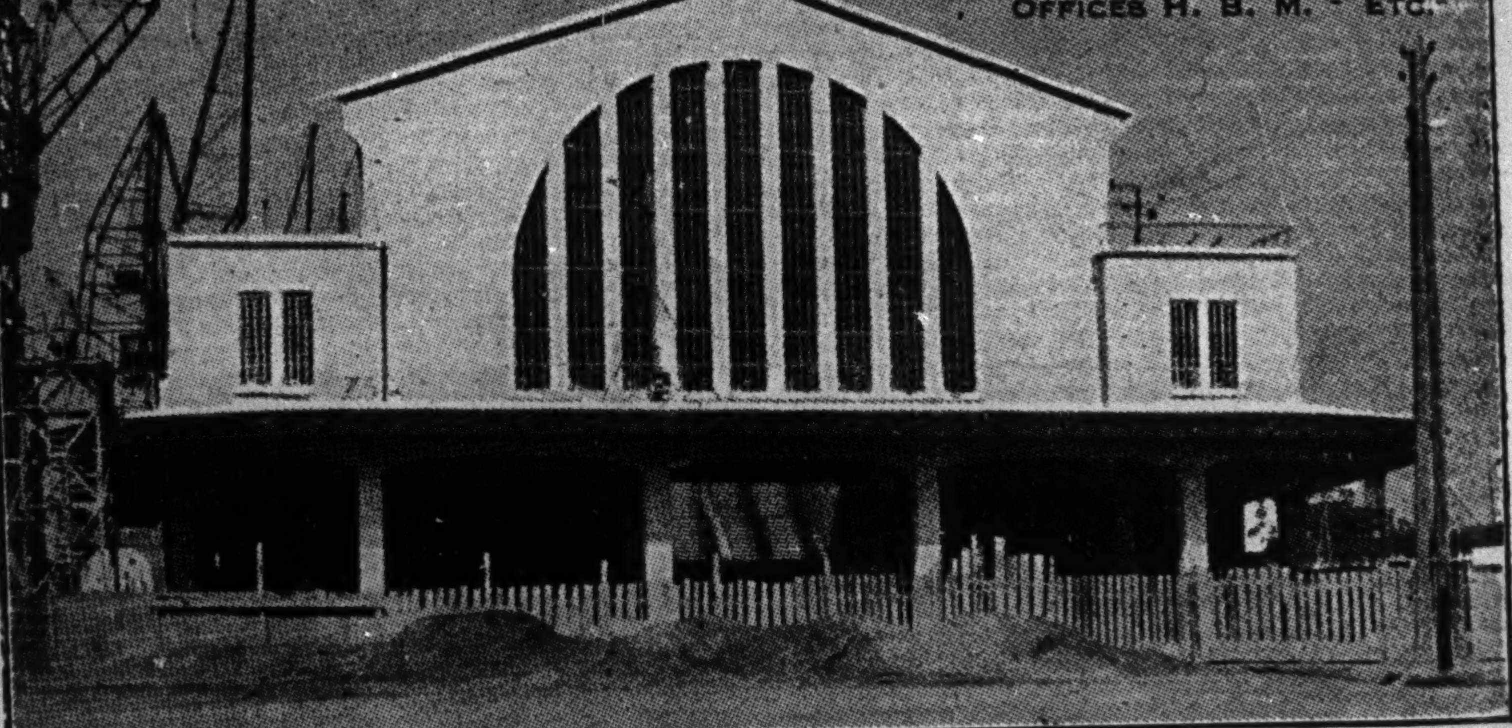
LA CANEBIÈRE

LES REMORQUES
CODER
LES CITERNES
CODER
LE MATÉRIEL DE TRANSPORTS
ÉCONOMIQUE ET MODERNE

MARSEILLE SAINT MARCEL || PUTEAUX (SEINE) 14, AV. DU PRESIDENT WILS

Entreprise
TOURRE
Sté Anonyme au Capital de 1 200.000 Francs
36, Cours Lieutaud MARSEILLE - T.C. 3096
Constructions Industrielles
Immeubles - Béton Armé

SOCIÉTÉ DU VOUTAIN ET DU BÉTON LÉGER
POUR PLANCHERS ET TOITURES
5, Rue des Abeilles - Marseille - Téléph. C. 67-87
BÉTON DE PONCE DANS TOUTES SES APPLICATIONS
Références : Ponts & Chaussées Mmes
Marine - Guerre - P.-L.-M.
Offices H. B. M. - Etc.



CIMENTS
DEMARLE LONQUETY
SOCIÉTÉ DES CIMENTS FRANÇAIS DE BOULOGNE-s/-MER
Agence à MARSEILLE, 39, Rue Auguste Blanqui

Lettre de Zagreb

UNE ENQUÊTE ROMANTIQUE DE NODIER SUR L'ILLYRIE

La dernière œuvre inédite et posthume de Ch. Nodier vient de paraitre, à Liubljana en 1933, un siècle après ses œuvres complètes... Elle a toute une histoire.

On sait qu'au lendemain de l'organisation des Provinces illyriennes, l'un des premiers actes constitutifs du gouvernement impérial avait été l'édiction d'un décret créant à Lioubliana une censure générale, dont l'une des fonctions serait l'édition d'« une feuille périodique ou Gazette officielle quant aux actes du Gouvernement, avec les nouvelles politiques ou autres ». Les choses n'ont pas beaucoup changé depuis l'Empire, et dans plus d'un état contemporain des feuilles périodiques officielles assument tant bien que mal les mêmes fonctions: elles sont parfois même écrites en moins bon français et témoignent d'une curiosité moins intelligente...

Le *Télégraphe illyrien*, créé à Lioubliana en 1810, prévu et publié en trois langues, devait être publié en une quatrième qui serait la langue illyrique: c'est sans doute par confusion de termes qu'il sera question plus tard d'une édition « slovène ». Nodier dans ses « Souvenirs de la Révolution et de l'Empire » ne parle que de celle en « Slave vindique »: les créateurs du *Télégraphe* n'avaient encore, en 1810, que des idées imprécises sur la différence entre les langues et dialectes parlés dans les provinces slaves de l'Empire napoléonien: on ne saurait leur demander déjjà des éditions dialectales de la gazette officielle! celle en langue illyrique elle-même n'a pas vu le jour.

L'originalité de ce *Télégraphe* est d'avoir eu comme rédacteur en chef, en 1813, Charles Nodier. Les détails de cet épisode slovène de sa vie ont été abondamment étudiés, tant en France que chez les Yougoslaves. Une étude de R. Maixner en a résumé, voici une dizaine d'années les principales conclusions. Etablissant l'ensemble des faits qui concernent le séjour et l'activité de ce fonctionnaire inédit, qui utilise, son séjour chez les Slovènes pour acquérir des connaissances alors peu communes en France sur ce peuple et généralement sur les Slaves du Sud, — on les appelait avec assez d'incertitude alors les Slaves vindiques, etc, — Maixner a ensuite passé en revue le bilan proprement littéraire de ces contacts entre Nodier et l'Illyrie, et le bénéfice qui en résulte pour la jeunesse littéraire, génération romantique dont Nodier sera, à son retour à Paris, l'un des conseillers. De ce bilan, Nodier lui-même a fixé l'essentiel dans ses écrits et articles successifs, notamment le roman de *Jean Sbogar*. Dès son retour de Lioubliana, il faisait état, non sans quelque assurance de ses nouvelles connaissances: dès novembre 1813, il écrit dans le Journal des Débats: « J'ai recueilli une foule de poèmes slaves d'une haute antiquité dans certaines provinces de l'Illyrie ». Et ainsi se popularise une nouvelle légende, sœur de celles qui ont fait la gloire d'Ossian et de tous les bardes du pré-romantisme: leurs ballades, évocatrices d'une haute antiquité, seraient elles-mêmes vieilles comme le monde: le prestige romantique de l'âge les pare d'office. Avec autorité, il donne des compte-rendus critiques des publications contemporaines, discute en 1815 « l'Illyrie et la Dalma-

tie » de Hacquet dans la traduction de M. Breton, et il y introduit des traits de mœurs touchants, au tombeau d'un jeune fiancé illyrien n'a-t-il pas vu une jeune fille en habit de noces apporter au défunt, en guise de dernier adieu, « la fiction du plaisir et de l'amour ». Laide Mystification, dit avec quelque sévérité R. Maixner; pourtant ne connait-on pas de nos jours encore, dans telle région croate, un usage analogue ? Et ne faut-il pas défendre l'exactitude de l'information de Nodier contre le scepticisme de son critique. En 1821, le congrès de Laybach lui donne à nouveau l'occasion, dans la « Quotidienne », d'évoquer la ville de sa résidence d'alors. Il la loue, parle de la « langue nationale slave vindique, qui diffère en peu de chose du croate et de l'istrien proprement dit, « et semble regretter que les Français aient apporté en Slovénie les jeux de hasard, que même le voisinage de Venise n'avait pas réussi à acclimater dans cette honnête population. Ainsi, à dix ans de distance, il a encore à Paris l'autorité d'une sorte d'expert ès choses slaves. *Smarra* (1821) présente sous une forme romancée le bagage de croyances populaires, feux follets etc... qu'il déclare avoir conservé de ses études d'alors, et qu'il utilise pour ces « songes romantiques ».

Ainsi se matérialise peu à peu dans le domaine de la création littéraire le bénéfice de son stage en pays slaves, et s'affirme l'originalité des suggestions qu'ils proposent à la génération romantique. Que des poèmes donnés en annexe comme documents justificatifs soient plus ou moins authentiques, comme l'apocryphe Spalatin-bey, et voici le modèle même de l'admirable mystification littéraire que va réussir quelques années plus tard son jeune confrère Mérimée dans la Guzla. En 1829 encore, dans *Mlle de Marsan*, sous la trame semi-autobiographique d'un récit passablement analogue à celui de *J. Sbogar*, il évoque à nouveau Trieste, et toute une atmosphère d'effroi, de complots, et aussi « les villages poétiques des Morlanques et les tribus toutes primitives du Monténègre » si bien que G. de Nerval s'en servira, nous dit Maixner, pour le livret de l'opéra « *Les Monténégrins* ».

Ce bilan littéraire abondant, qui utilise les connaissances acquises par Nodier à Lioubliana, et l'atmosphère des pays slaves alors entrevus, même s'il sert en partie à Nodier pour « épater », dira Maixner, même s'il est tour à tour journalistique et volontiers mystifciateur, a eu le grand mérite de fixer l'attention de ses contemporains sur les Slaves du Sud, leur vie, leur destin. Le « premier slaviste français » nous parait avoir été surtout le premier introducteur autorisé des choses slaves et spécialement yougoslaves dans le répertoire littéraire romantique

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

Bijoux de Style - Horlogerie de haute précision

Dépositaire exclusif des Montres ROLEX
et des Montres PATEK Philippe, etc.

TÉLÉPHONE : D. 48-76

Fers Forgés
Objets d'Art

AU SINGE VERT

Lustrerie
et Cristaux

Louis TRICHARD
FE RONNIER D'ART
150, Rue de Rome, MARSEILLE - Tél. D 2278

GILL

GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse, MARSEILLE
(angle rue Pavillon)
FOURNISSEUR DE L'ÉLITE ÉLÉGANTE

Le Restaurant Basso

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX-PORT

Spécialités : Coquillages, Crustacés, Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : **Dragon 11-04**
» 12-90
Inter 28

Le Relais de l'Empereur

(OUVERT TOUTE L'ANNÉE)

Hôtel historique restauré - Restaurant de Premier Ordre
Cuisine et Cave réputées - Confort moderne - Prix modérés
MONTÉLIMAR, sur la Gde Route Nat^le - Tél. 2-89

MIROITERIE
Société Anonyme

Établ^ts NUGUE

76, Rue d'Italie, MARSEILLE.
Ancienne Maison Maurice NUGUE
La **Glace** et le **Verre** dans toutes ses **applications.**

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez
MÉNÉLIK
6, Quai de Rive-Neuve, 6

Les Trois Amis
de la Maison

Pour la Cuisine :
" La Végétaline "
Pour la Table :
L'Huile " Dulcine "
Pour le Linge
Le Savon " La Tour "

ÉTABLISSEMENTS
ROCCA, TASSY et De ROUX
MARSEILLE

Faites
votre Cuisine
au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition
de la
Régie intéressée du Gaz
45, Boulevard Paul Peytral

Tous Appareils les plus Modernes
et aux Meilleurs Prix.

Ambulances Automobiles
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITE
Voitures RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN
CHAUFFAGE CENTRAL

Il fallait peut-être ce début pour que s'y attachent ultérieurement des curiosités plus objectives à la recherche de notions plus sûres, et des sympathies plus efficaces.

On est volontiers porté, de nos jours, à faire plus petite la part des innovations romantiques tant en littérature que dans les problèmes concrets de ce monde. La rhétorique, l'imagination, le culte du passé, la poésie des ruines ne paraissent plus guère de mise: on croit bon de blamer les mystifications innocentes d'un Mérimée. Et Nodier participe de cette sévérité. C'est donc un service que vient de lui rendre Fr. Dobrovoilts en publiant sous le titre de « Statistique illyrienne » les articles complets du *Télégraphe illyrien* de 1813: elle aide à mesurer la part de son invention et les bases concrètes de son apport — qui conserve son prix de nos jours.

Bientôt après son arrivée, Nodier avait eu l'idée de constituer un dossier documentaire sur cette Illyrie qu'il découvrait de jour en jour, et dont il voulait dresser une sorte de statistique: elle l'aiderait à remplir les feuilletons qu'il ajoutait judicieusement à la partie officielle de son journal, et elle constituerait progressivement pour les lecteurs de l'édition française « un monument utile et durable qu'une facile disposition de matières rendrait facile à consulter ». En 1815, il relate dans les Débats comment il a fait approuver ce plan par Bertrand, le successeur de Marmont.

D'une part, ce journal français doit mentionner les évènements intéressants dans la littérature française (p. 13) : d'autre part, il sera un écho de la vie nationale. Nodier, s'était bientôt mis à l'œuvre, et dès la publication des premiers éléments de cette statistique, des lettres et communications lui apportent la preuve que ses feuilletons sont lus sur place et que son appel à la collaboration des « savants de ces Provinces » a été entendue: si même ses correspondants rectifient certaines de ses indications « pour l'honneur littéraire de l'Illyrie » (p. 10), il se réjouit de l'aide qu'apportent les savants illyriens à sa Statistique. C'est une sorte de revue d'information qu'il réalise ainsi, pour le public français, avec le peuple illyrien comme spectateur, sinon comme guide. Il dira dans ses souvenirs que ces feuilletons statistiques lui ont procuré de précieuses relations avec les savants illyriens.

Ses articles sont reproduits in extenso par Dobrovoïlts; leur texte original est accompagné de notes et éclaircissements. Pour certains textes, J. Tavtsès indique dans son introduction les contributions vraisemblables de plusieurs littérateurs illyriens. Les textes réunis en appendice signés B. ou H. B., que l'historien français de Nodier J. Larat, et le critique Tavtsès lui-même ont attribués à Nodier, sont attribués par Dobrovoïlts à un collaborateur slovène, qui doit avoir appartenu au cercle du Zois (p. 154).

Nodier commence, dès mars 1813, deux mois après son arrivée, par des compte-rendus critiques, d'ouvrages ayant trait au pays illyrien, notamment des recueils de poésies ragusaines et illyriennes groupées par Appendini à la suite de ses propres poèmes. Mais il se rend compte que l'importance primordiale de la connaissance de cette langue nationale, que les décrets impériaux ont mise à l'honneur dans les programmes d'enseignement local, et, avec une belle confiance en son flair étymologique et une naïve candeur il tente de déduire à partir de quelques mots slaves qu'il vient de découvrir des étymologies jusqu'à présent insoup-

çonnées. Quelle joie de montrer à ces Parisiens que « la langue slave a joué un grand rôle dans la composition de la nôtre », et de vérifier ainsi ce postulat du romantisme naissant que l'étude d'une langue des temps reculés est essentielle à l'investigation des langues modernes, et que par conséquent le culte romantique du passé oublié et des peuples ignorés, est le salut.. Sa fantaisie et sa sympathie l'égarent. Mais alors même qu'il est sévère pour les Renés et Werthers, une âme romantique s'affirme en lui au contact du passé illyrien. Telle coutume ancestrale des Morlaques le ramène à Homère, Lycurgue et Rousseau, et cette paternité justifie le prestige des Morlaques sur toute la génération romantique; il évoque leurs mœurs et leurs poèmes populaires d'après Fortis et malgré la persistance de ses souvenirs classiques, son éducation rationaliste le préserve mal contre un enthousiasme romantique croissant.

N'ayant guère voyagé lui-même, le voici, en août, publiant un extrait des « Annales des voyages », un chapitre sur Raguse emprunté à Appendini. Les ruines de Raguse achèvent symboliquement ce recueil statistique. L'imagination et la rêverie de Nodier en soutiennent à chaque instant le programme, les rubriques et maintes fois le développement. Mais quel enthousiasme naïf et fier on y découvre à chaque pas! Digne second malgré lui du Chateaubriand d'Atala, il s'extasie volontiers, loue et voue à l'admiration universelle ce petit peuple aux nobles coutumes.

Ainsi cette statistique nous révèle un Nodier nouveau qui se prépare à son tour à révéler les trésors des peuples slaves à toute sa génération.

Il suffit de feuilleter cette centaine de pages pour reconstituer l'atmosphère dans laquelle a vécu Nodier, pour comprendre le zèle avec lequel, plus convaincu qu'amusé sans doute, il continue en France à populariser le pays dont il a été l'hôte trop brièvement, et pour mesurer combien ces curiosités romantiques ont été décisives au seuil du XIX[e] siècle, qui sera pour l'Occident et notamment la France le grand siècle de la découverte des choses slaves et de l'enthousiasme pour la cause des peuples slaves.

Raymond WARNIER.

Errata. — Dans la Lettre de Zagrab de notre collaborateur Raymond Warnier parue dans notre numéro de Décembre, il a été imprimé ligne 24, page 3 du texte *concert* au lieu de *couvert* et ligne 33, *l'importance* au lieu de *importance*.

REY

Joaillier-Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C 11.56

MARSEILLE

EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »

10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

Collection " Poètes " **Paru :**

ROBERT GUIETTE

Peau Neuve

« Naître à neuf » désir qui ne trouve jamais son assouvissement. A travers ces mots de Gides, l'œuvre de Robert Guiette se révèle émouvante et humaine.

Il a été tiré de cet ouvrage:

10 Exemplaires sur Japon, marqués de A à J
20 Exemplaires sur Vélin Lafuma Navarre, numérotés de I à XX
600 Exemplaires sur Alfa (dont 100 hors commerce marqués HC) et 500 numérotés de 1 à 500.

Le tout constituant l'édition originale.

Les exemplaires souscrits sont signés par l'auteur.

A PARIS : chez JOSÉ CORTI

6, Rue de Clichy.

Éditions des CAHIERS LIBRES, Paris

THÉRÈSE AUBRAY

BATTEMENTS

POÉSIE

Extraits de Presse :

Ces pages tourmentées, secrètes, inquiètes, et parfois inquiétantes doivent retenir l'attention. Elles donnent le son de la plus authentique poésie.

Fernand LOT, *Germinal*.
21 Octobre.

La gravité me semble être le trait dominant de M. Th. Aubray, une gravité recueillie, lourde, impérieuse. Ce qu'on aimera le plus dans ce livre, c'est qu'il ait choisi d'exprimer la douleur sans grimaces, ni frénésies, mais avec une sobre et lente vigueur.

Jean CASSOU. *Nouvelles Littéraires*.
28 Octobre.

Portée morale d'une poésie, instinction en son inspiration, impérieuse par la contagion de son exemple. Belle lumière à éblouir les aveugles. Invitation au « grand sommeil de pureté ».

Léon Gabriel GROS. *Cahiers du Sud*.
Septembre 1933.

La poésie toute mêlée à une existence, et qui veut moins en devenir le récit ou la confiance que le rythme propre et la respiration.

Raymond SCHWAB, *Nouvelle Revue Française*.
12 Octobre.

Battements de quel cœur désespéré ! Battements accordés à quel rythme mortel... Thérèse Aubray est une de ces médiatrices dont le chant trouve seul son propre rythme.

Madeleine ISRAEL. *Mât de Cocagne*.
Octobre 1933.

L'on découvre tout à coup un grand bruit trébuchant de passion et de tragique espérance. Ce livre est un drame où l'on devine à chaque page une nouvelle angoisse qui « va nourrir la solitude ».

E. VANDERCAMMEN. *Le Journal des Poètes*.
Janvier 1934

Ces poèmes ont l'accent de l'inévitabilité.

Henri FLUCHÈRE. *Sud Magazine*...
Août 1933.

Musique Symphonique

Le supplément de février de *Gramophone* remplira tous les amateurs de musique d'une joyeuse surprise : il est véritablement pléthorique ! La dureté des temps nous avait déshabitués de tant d'abondance. Bach, Wagner, Fauré, Glinka Chabrier, H. Tomasi, y sont représentés, avec des interprètes tels que Menuhin, Chaliapine, Marjorie Lawrence, le B B. C. Symphony orchestra, etc. Un si bel effort mérite d'être proposé en exemple et doit être soutenu par tous ceux qui demandent à la machine parlante autre chose qu'un passe-temps.

Ecoutez donc avec la plus grande ferveur les deux disques impeccables, chargés de toute la grandeur wagnérienne, que Mme Marjorie Lawrence consacre à la scène finale du *Crépuscule des Dieux*. L'œuvre du magicien de Bayreuth ne nous hante plus ; désormais, elle est sans pouvoir sur la musique vivante ; mais elle n'a cessé de nous émouvoir. Dépouillée maintenant de tout l'appareil idéologique, de tous les systèmes, de toutes ses prétentions à déterminer l'avenir, cette musique, telle qu'en elle-même l'éternité la change, demeure le plus haut témoin d'une époque où l'on avait encore le sens de la grandeur. Cette page ultime de la Tétralogie, l'interprétation mesurée, nuancée, sans violences sonores, de M. Piero Coppola en donne une expression plus émouvante que tant d'auditions bruyantes et massives auxquelles les Concerts nous ont habitués. Joignez à ces deux pièces de collection la belle interprétation de l'*Ouverture des Maîtres Chanteurs* du B. B. C. Orchestra, dirigé par Adrian Boult.

Poursuivant son bel effort de réédition des Symphonies classiques, *Columbia* réalise une lumineuse interprétation par Sir Henry Wood et l'Orchestre Symphonique de Londres, de la *Symphonie Inachevée* de Schubert. Je vous promets un plaisir de choix à l'audition des *Variations libres* de Gabriel Pierné, interprétées par le Quintette instrumental de Paris ; de la belle musique française, toute d'élégance et de charme, relevée par des traits de la plus piquante ingéniosité.

Chez *Polydor*, je trouve la *Huitième Symphonie* de Beethoven, réalisée par Hans Pfitzner, à la tête de l'orchestre Philharmonique de Berlin. Cette édition, venant après celle que nous a donnée dernièrement *Gramophone*, va plonger l'amateur dans l'embarras. Est-ce vraiment le but poursuivi ? et n'eut-il pas été plus sage de rééditer, par exemple, la *Septième* ou la *Neuvième* ?

A *Gramophone* revient le mérite d'avoir, le premier, abordé l'édition des Quatuors avec piano de Gabriel Fauré. La musique de Chambre de Fauré est l'une des expressions les plus pures de la musique française contemporaine ; on peut, à leur endroit, prononcer le mot de chefs d'œuvre. On admirera, dans

RIZ CURRY au " CEYLON "

RESTAURANT - TEA ROOM

Toutes spécialités des Indes

2, Rue Saint-Saëns, MARSEILLE D. 84-13

l'interprétation du quatuor formé par Mlles Merekel et Zurfluh Tenroc et MM. H. Merckel et Marchesini, la légèreté des lignes, leur souplesse idéale, leurs irisations sonores. Au fur et à mesure que s'opère, dans le temps, le classement véritable des valeurs, Gabriel Fauré ne cesse de grandir .

Je ne puis vous parler comme je voudrais, faute de place, de quelques disques fort intéressants, comme le *Concerto en Mi Majeur* de J. S. Bach pour violon et orchestre d'Alfred Cortot, etc..; j'y reviendrai donc. Je vous signale toutefois un excellent de piano de M. Emile Passani, consacré à deux pièces de Chabrier, *Idylle* et *Ronde Champêtre* (*Polydor*) ; il vaut également par la qualité de l'interprétation et l'excellence de la gravure.

Gaston MOUREN.

*
* *

FESTIVAL THEATRAL AUX SALONS MASSILIA

On nous fait connaître que la troupe des Etudiants de la Sorbonne, dont Paris en Mai dernier applaudissait les débuts, viendra donner dans notre ville deux représentations le Jeudi 22 Mars aux Salons Massilia, 1, rue Roux de Brignoles, en matinée à 15 heures et en soirée à 21 heures. Le programme de chaque représentation comprendra « Le Miracle de Théophile » de Rutebeuf et « Le Jeu de Robin et Marion » d'Adam de la Halle avec décors, costumes et musique du temps. Le tout sera précédé d'un court exposé de M. Gustave Cohen, professeur de littérature du Moyen Age à la Faculté des Lettres de Paris, à qui revient l'honneur d'avoir ressuscité, par une heureuse transposition du texte, le théâtre scolaire des jeunes clercs du collège de Robert de Sorbon, de la rue de Fouarre et des Quatre Nations.

L'élite marseillaise viendra en nombre apporter un précieux appui au Service social d'Aide aux Emigrants, reconnu d'utilité publique, au profit duquel ce spectacle est organisé.

On pourra retenir sa place sur le plan de la salle sans frais de location dès le Jeudi 8 Mars à la librairie « Au Gay Scavoir », 44 rue Grignan.

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Tél. D. 47.16

APPAREILS ET DISQUES :

Columbia, Gramophone, Odéon,
Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

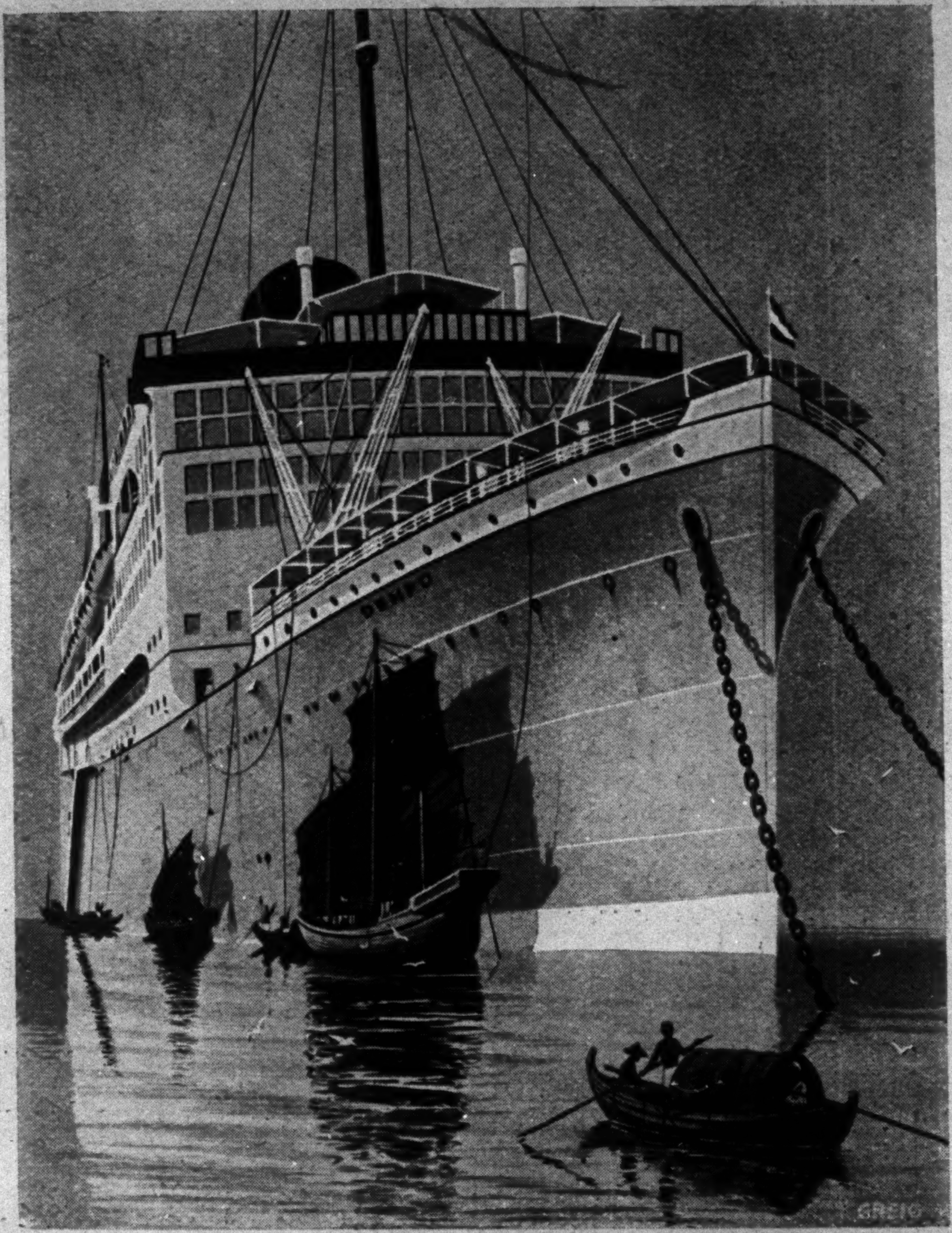
Renseignements, Catalogues, Facilités chez **Phono Montgrand** MARSEILLE 24, rue Montgrand

ROTTERDAM LLOYD

ROTTERDAM — SOUTHAMPTON — LISBONNE
MAROC — GIBRALTAR — MARSEILLE
ÉGYPTE — CEYLAN — SINGAPORE

INDES NÉERLANDAISES

INDO-CHINE — EXTRÊME-ORIENT — AUSTRALIE



Billets à forfait à destination de l'Égypte - Voyages circulaires à Sumatra et Java
VOYAGES AUTOUR DU MONDE, etc.

S'adresser pour tous renseignements au siège social : Veerhaven 7, **ROTTERDAM**

aux Agences Générales :

PARIS
4, Rue Scribe

MARSEILLE
9, Boulevard Dugommier

NICE
15, Rue Grimaldi

ANVERS
13, Rivage

BRUXELLES
20, Rue Picard

AUX AGENTS OU AUX AGENCES DE VOYAGES

Les Cahiers d

figurent depuis leur fondation :

1° Dans le salon des paquebots des Compagnies de Navigation suivantes :

Messageries Maritimes.
Compagnie Générale Transatlantique.
Société Générale des Transports Maritimes.
Peninsular and Oriental Steam Navigation C°.
Compagnie de Navigation Paquet (Orient-Maroc).
Compagnie de Navigation Mixte.
C^ie^ Fraissinet (Corse et Algérie Occidentale).
C^ie^ Cyprien Fabre (Amérique, Afrique Occidentale).
Anchor Line, Dollar Line, Bibby Line, etc.., etc...

2° Dans le salon des Hôtels de la côte Méditerranéenne de Nice à Port-Vendres ; dans les salons de lecture, bibliothèques, salles d'attente, cabinets et bibliothèques des gares du Sud-Est de la France.

La publicité des *Cahi*
de tous les pays.

ELLE PRÉSENTE LES
TOUTES LES MAISONS DÉ
LA RÉPUTATION DE LEU
GOUT FRANÇAIS.

Sud

Sont en vente dans les grandes villes de France, en de nombreux points du bassin méditerranéen.

On les trouve en dépôt chez les principaux libraires de Paris, Lille, Reims, Rouen, Le Havre, Lyon, La Rochelle, Clermont, Nancy, Strasbourg, Tours, Orléans, Avignon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Grenoble, Nice, Aix, Arles, Toulon, Cannes, Marseille.

Ils sont à Tunis, Alger, Oran, Philippeville, Casablanca, Marrakech, Fez, Rabat, Saïgon, Beyrouth.

Leurs services aux revues et personnalités étrangères touchent les grands centres du monde entier : New-York, Chicago, Boston, Londres, Oxford, Manchester, Rome, Milan, Gênes, Berlin, Francfort, Leipzig, Hambourg, Dresde, Bruxelles, Anvers, Liège, Moscou, Leningrad, Madrid, Barcelone, Prague, Varsovie, Vienne, Constantinople, Athènes, Sydney, Bangkok, Alexandrie, Le Caire, Rio de Janeiro, Buenos-Aires, etc...

Sud touche les lecteurs

ÉRIEUX AVANTAGES POUR
ES DE RÉPANDRE AU LOIN
NE ET L'EXCELLENCE DU

UNE FLOTTE
rapide, confortable
relie AFRIQUE DU NORD
à MARSEILLE et PORT-VENDRES
ALGERIE TUNISIE BALEARES
NAVIGATION MIXTE
MARSEILLE
Direction
1, la Canebière
PARIS
Agence Passages
5, rue Edouard VII

CHEMINS DE FER DU NORD

Vitesse - Luxe - Confort

◆

Visitez

La Hollande

ses villes pittoresques,
ses canaux,
ses moulins,
ses champs de fleurs

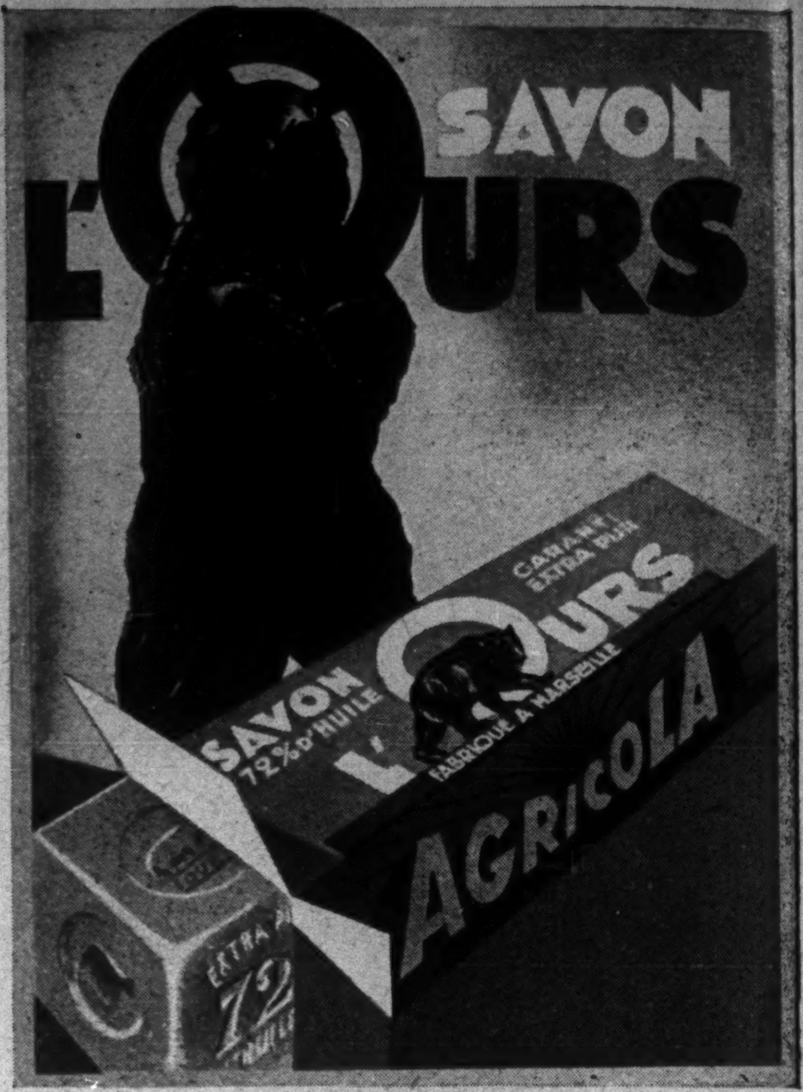
Paris-Nord à Amsterdam et Amsterdam-Paris

3 services rapides journaliers dans chaque sens.
Trajet en 7 h. 15

Voitures-Salons
Pullmann

Trajet
en 7 h. 15

PUBLICITÉ GÉNÉRALE : PRESSE AFFICHAGE ÉDITIONS



UNE DE NOS CRÉATIONS.

UNE ORGANISATION PUBLICITAIRE A VOTRE SERVICE

LES SUCCESSEURS DE

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

mettent à votre disposition
LES TECHNICIENS COMPÉTENTS
LES ARTISTES RÉPUTÉS
LES PROCÉDÉS LES PLUS MODERNES
pour

Concevoir, Réaliser, Exécuter

VOTRE PUBLICITÉ

Tous projets publicitaires sans engagement

AGENCE DE MARSEILLE

24, Rue Saint-Saëns

Tél. : D 81-42 **MARSEILLE** Tél. : D 81-42

Musique Hot

Brunswick vient de faire paraître une nouvelle série hot de douze disques qui n'est pas moins remarquable que celle éditée l'année dernière. A nouveau, les plus grands noms de la musique de jazz se trouvent réunis dans cette précieuse anthologie que tous les amateurs se doivent de posséder dans leur discothèque.

Incontestablement le plus beau disque de cette collection est celui que comprend *Case on down* et *Saratoga Drag* (Brunswick 500.323), par l'orchestre Luis Russel, deux exécutions absolument merveilleuses, la première étant peut-être encore supérieure à la seconde. L'inspiration, chez les solistes, est tout aussi élevée que dans ce *It shonld be you* que je vous signalais récemment: tant dans *Case on down* que dans *Saratoga Drag,* Henry Allen à la trompette, Jack Higginbotham au trombone, Grecly Walton au saxophone ténor, donnent des improvisations de la plus rare qualité. Le style des deux premiers est maintenant suffisamment connu pour qu'il apparaisse inutile d'en montrer à nouveau les caractéristiques; on sait que Henry Allen s'inspire beaucoup d'Armstrong, toutefois ses phrases sont construites avec plus de notes, son vibrato est un peu plus crispé et son imagination un peu moins variée. Je ne cherche pas à diminuer ce magnifique musicien, mais à montrer en quoi il est légèrement inférieur à son modèle. Quant à Higginbotham, je répète que j'ai une prédilection particulière pour son jeu puissant, brutal, monotone même si l'on veut, mais combien expressif et dynamique. Son solo de *Case on down* est spécialement réussi : construction, développement des idées, intonations, tout cela est irréprochable. Grecly Walton est bien le meilleur saxophoniste que l'on puisse trouver pour donner la réplique à ces deux musiciens; son style en force, mais cependant très sobre, est celui qui s'accorde le mieux avec le leur. La partie qu'il fournit est de toute beauté, notamment dans *Case on down.*

A côté des passages improvisés, ces deux exécutions comportent aussi des arrangements, dus à Luis Russel lui-même, arrangements simples, mais débordants de fougue et de vitalité et exécutés à la perfection par l'orchestre. De tels arrangements sont à l'opposé de ceux d'un Duke Ellington, mais j'aime par-dessus tout ce style direct. Ce qui est impossible à rendre, c'est le prodigieux élan donné, d'un bout à l'autre, à ces deux exécutions, cet accent enfiévré qui emporte tout, cette atmosphère comparable à celle des plus beaux morceaux d'Armstrong. Voilà du jazz, du vrai jazz, du pur jazz hot. Enfin, avant de terminer, il serait injuste de ne pas mentionner le formidable travail accompli par la section de rythme au premier rang de laquelle brille, inlassable, le contrebassiste Foster dont on entend bien ici, sur chacune des deux faces, de la première mesure à la dernière, l'incessant « pilonnage ». C'est en entendant un musicien de cette force, ou Joë Sullivan, ou Eddie Condon, ou Jean Kruppa, que l'on se rend compte de l'importance de la section de rythme dans un orchestre hot.

Un mot encore : il reste quelques très belles exécutions du groupement de Luis Russel (*Panama, The new Call of the frieks,* etc) qui n'ont pas été éditées chez nous. Quelle firme prendra cette initiative, qui serait accueillie avec ferveur par tous les admirateurs d'un orchestre qui fut peut-être, il y a quelques années, le plus grand de tous.

Un autre grand orchestre est celui de Fletcher Henderson, qui a toujours groupé des individualités de premier plan. Les deux faces du disque que l'on nous donne aujourd'hui, *Fidgety Feet* et *Sensation Stomp* (Brunswick 500.321), nous permettent d'entendre quelques musiciens réputés, mais dont nous ne connaissions pas grand chose jusqu'ici. En premier lieu, il faut citer le fameux trombone noir Jimmy Harrison, mort il y a deux ans, et dont beaucoup de connaisseurs font l'égal de Teagarden. Si on le jugeait uniquement par son travail dans ces deux morceaux, on serait déçu et on penserait qu'un tel rapprochement ne s'impose pas. Mais il faut se dire que ce disque remonte à 1927 et qu'à cette époque le style hot n'avait pas atteint, pour tous les instruments, le même degré de perfection. Ecoutez les deux trompettes dans ce disque: ils jouent exactement comme aujourd'hui, leur style n'est en rien démodé, tandis que celui de Harrison l'est avec évidence, plus encore dans le premier titre que dans le second. Néanmoins on sent chez ce musicien une grande spontanéité, beaucoup de naturel et cette sorte de flamme qui est l'apanage des grands créateurs.

La présence de Jimmy Harrison ne constitue pas le seul élément d'intérêt de ce disque qui réunit vraiment une élite des musiciens noirs. Les deux trompettes auxquels je viens de faire allusion sont Tommy Ladnier et Joë Smith. Ces deux joueurs ne sont pas non plus très connus en France, bien que certains d'entre nous aient sans doute encore présent à l'esprit le magnifique travail du premier nommé dans un disque de Noble Sissle, *The Basement Blues*. Leur style à tous deux présente une étroite parenté, une similitude rarement atteinte, Tommy Ladnier s'exprimant cependant d'une façon plus puissante et utilisant aussi un vibrato plus prononcé, ce dont on peut aisément se rendre compte en écoutant d'abord *Sensation Stomp*, où seul Joë Smith prend les solos, puis *Fidgety Feet* où le second chorus de trompette, celui pris à pleine sonorité, est l'œuvre de Tommy Ladnier.

Je donnerai, je crois, une idée assez claire de leur style à tous deux quand j'indiquerai que Tommy Ladnier a été le professeur de Muggsy. On retrouve donc chez les deux musiciens noirs, quelques unes des plus précieuses qualités du grand cornet blanc: une simplicité de moyens absolue, une volonté de dépouillement (je suis tenté de dire: de sacrifice), l'abandon délibéré de toute recherche d'effets extérieurs, le souci de ne construire que des phrases typiquement hot. Ce style fait moins d'impression que celui d'un Henry Allen ou d'un Bubber Miley, pour prendre deux manières de jouer assez différentes, mais personnelle-

GEBELIN
acquéreur de la Maison **MESSERER**
PIANOS
PHONOS
T. S. F.
Une seule adresse : **77, rue Saint-Ferréol, 77, au 1er.**

ment c'est celui qui me touche le plus. Dans les deux morceaux ci-dessus, la partie que fournissent Tommy Ladnier et Joë Smith, chez lesquels l'inspiration demeure toujours très élevée, est impeccable et aussi, pour qui aime et comprend vraiment le hot, très émouvante ; car la sensibilité n'est pas absente ici, loin de là, seulement elle reste rigoureusement subordonnée au pur esprit du jazz. J'ajoute que Tommy Ladnier se montre légèrement supérieur à Joë Smith (précisément parce qu'il est plus puissant), bien que l'expression si aisée et comme teintée de mélancolie de ce dernier soit également des plus plaisantes. Le solo de trompette bouchée de *Fidgety Feet,* notamment, est une merveille de délicatesse.

Toujours grâce à ce disque, on peut encore étudier le style d'un autre musicien de couleur, lui aussi peu connu chez nous : le clarinettiste Buster Bailly, dont le jeu souple et délié, appuyé sur une technique irréprochable, est très agréable à suivre. Sur la forme dont il fait preuve ici, Buster Bailey apparaît comme le meilleur spécialiste noir de la clarinette après Barney Bigard. Il est vrai que nous savons peu de chose d'Edward Inge, qui jouit d'une grosse réputation, et que Jimmie Noone passe pour être bien meilleur à l'audition directe, que lorsqu'il enregistre. Mais tout cela ne doit pas nous empêcher d'admirer comme il convient, c'est-à-dire sans restriction aucune, les séduisantes interventions de Buster Bailey sur chacune des deux faces de ce disque.

Enfin ces deux morceaux voient aussi une importante contribution du fameux saxo ténor Coleman Hawkins, le seul de tous ces musiciens à n'avoir jamais cessé de faire partie de l'orchestre. Il est incontestable que Hawkins a fait, depuis cette époque, de grands progrès: ses improvisations sont bonnes ici, sans pourtant présenter ce caractère exceptionnel qu'elles ont maintenant. Il y a néanmoins de lui, dans *Sensation Stomp*, un break-ouragan absolument stupéfiant. Il faut aussi mentionner le brillant travail de Kaiser Marshall à la batterie et, à la fin de *Fidgety Feet*, une brève improvisation à *sept parties mélodiques* au cours de laquelle tous les instruments se trouvent forcément quelque peu confondus.

On voit à quel point ce disque est, lui encore exceptionnel, quels titres brillants sont les siens pour mériter toute notre attention. Avec *Sugar foot Stomp* et *Radio Rhythm*, faits du reste avec une autre combinaison, ces deux exécutions sont les meilleures qui aient paru sous la signature de Fletcher Henderson et tous quatre doivent être mises au nombre des plus belles réussites du jazz.

L'orchestre de Chick Webb, maintenant convenable sans plus, pouvait rivaliser, il y a de cela quelques années, avec les meilleures formations hot. En effet

HAUTE COUTURE

Marguerite-Sylvie

65, Rue Sainte-Anne
PARIS

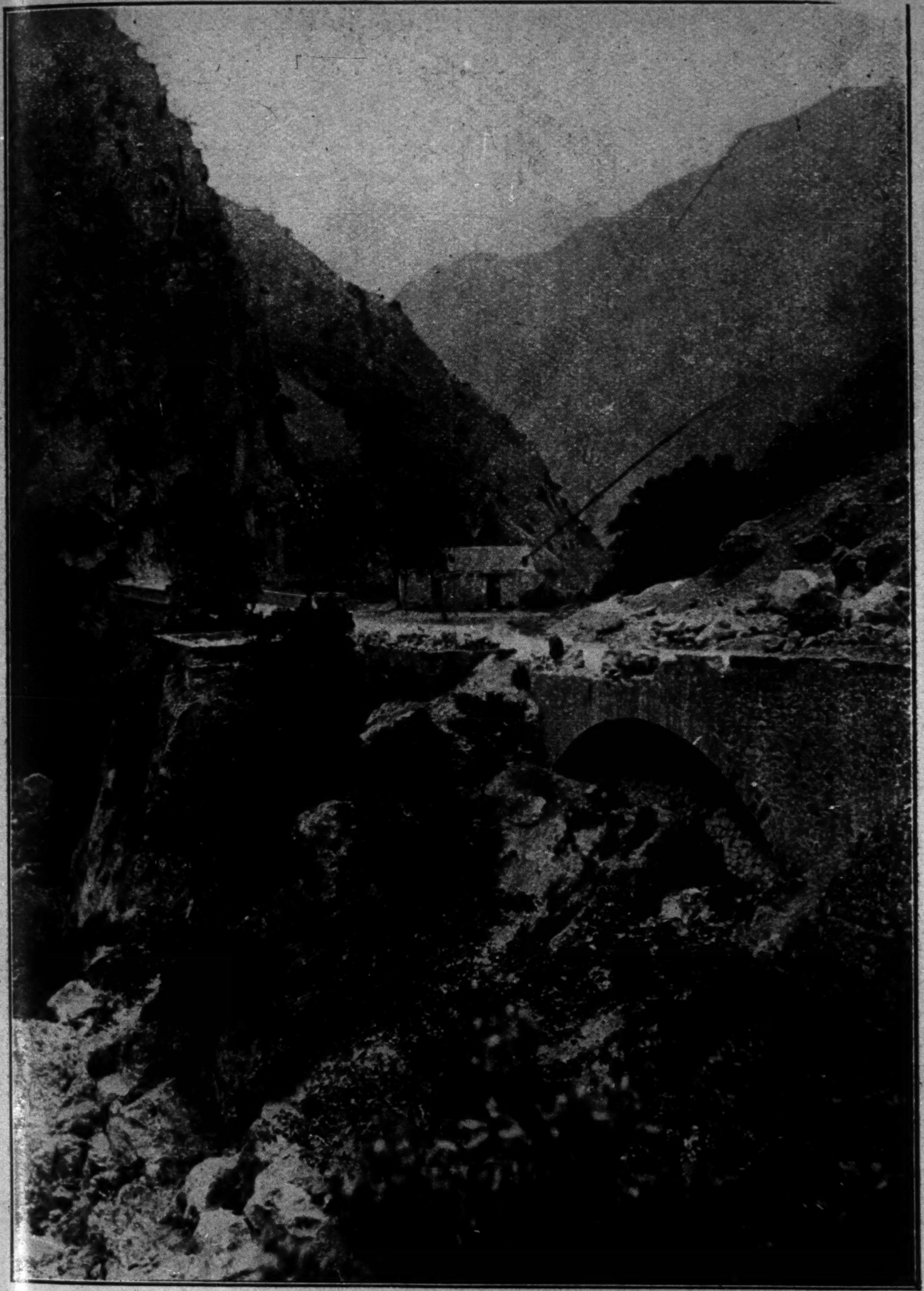
il possédait alors des solistes de tout premier plan, tels le saxo alto Bennie Carter, le trombone Jimmy Harrison dont il est parlé plus haut, le saxo ténor Elmer Williams, plus un trompette de bon rang, Swazie et un pianiste honorable, Donald Kirkpatrick. Enfin, Chick Webb lui-même, je l'ai déjà dit, est un batteriste parfait. C'est avec le concours de ces musiciens qu'ont été faits *Heblie Jeebie* et *Soft and Siweet* (Brunswick 500.324) que l'on nous donne à entendre aujourd'hui et qui sont deux exécutions de valeur sensiblement égale, bien que j'aie, quant à moi, une légère préférence pour le premier morceau. Ce qu'il y a de remarquable dans l'une et l'autre de ces pièces, c'est que les parties écrites sont dignes des solos, ce qui s'explique puisqu'elles ont été traitées par Bennie Carter, le meilleur arrangeur hot après Duke.

Dans *Hebbie Jeebie*, nous avons d'abord un premier chorus d'ensemble, d'une écriture ferme et vigoureuse et brillamment exécuté, puis un solo de trompette auquel succède une très belle improvisation, pleine d'idées elles-même superbement traduites (surtout dans ce que l'on pouvait appeler la première partie, qui a beaucoup de swing), d'Elmer Williams sur son saxo ténor, un chorus de piano, malheureusement un peu faible. Après cela, les trois saxos interviennent dans un merveilleux arrangement, d'une construction hot exemplaire. Durant ce passage, on entend bien le saxo alto de Bennie Carter. Ce chorus constitue, avec celui de trombone de Jimmy Harrison qui lui fait suite, le moment culminant de cette exécution. Jimmy Harrison est ici impeccable. Comme ce disque remonte à 1931, on peut voir les progrès réalisés par le trombone depuis 1927. Jimmy Harrison joue ici avec une simplicité extraordinaire, mais dans quel style et avec quelles intonations ! Cela vous étreint le cœur comme un chorus de Louis Armstrong, de Bix ou de Muggsy. Il est certain que la comparaison avec Jack Teagarden n'apparaît plus du tout déraisonnable. Sans aucun doute, Harrison fut un des plus grands musiciens hot et sa disparition restera à jamais regrettable. Pendant tout le dernier chorus, Swazie tient la même note, ce qui est une assez jolie prouesse, encore que l'on puisse relever, de temps à autres, certains fléchissements dans cette note soutenue. *Soft and Sweet* voit Jimmy Harrison et Elmer Villiams prendre, sur leurs instruments respectifs, de nombreux breaks, tous excellents, et Swazie donner un bon solo de trompette, coupé en son milieu par quelques mesures de piano de Kirkpatrick, mieux inspiré qu'au verso. En ce qui concerne les arrangements, ils ne le cèdent en rien à ceux de *Heelie Jeebie*. Les cuivres dominent ici, mais Bennie Carter nous prouve qu'il sait écrire aussi bien pour eux que pour les saxophones.

On ne peut que signaler en passant le disque de Duke : *Harlem Speaks* et *On the Spade of the olde apple tree* (Brunswick 500.326). On connait le premier morceau, précédemment paru chez Decca et que j'ai signalé en son temps. Quant à l'autre face, c'est une exécution d'une atmosphère délicieuse.

MIDI... 7 HEURES
L'heure du **BERGER**

LE BEAU VOYAGE DE VOTRE VIE
SOUS LE CIEL BLEU DE NOTRE BELLE **ALGÉRIE**



Les Gorges du Chabet-el-Akra

RENSEIGNEZ-VOUS A
L'OFFICE ALGÉRIEN D'ACTION ÉCONOMIQUE ET TOURISTIQUE
L'OFALAC, 26, Boulevard Carnot, 26, **ALGER**

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
ET DU SOUTHERN RAILWAY

Paris-St-Lazare à Londres

LE JOUR

Le service rapide le plus agréable et le plus économique est celui de

DIEPPE - NEWHAVEN

(Restaurant à bord)

LA NUIT

1° Service le plus confortable

Le Havre-Southampton

(3 fois par semaine dans chaque sens)

2° Service journalier rapide et économique

DIEPPE - NEWHAVEN

Toutes classes (chemin de fer et paquebot) par **Dieppe-Newhaven 1re et 2e classes** (paquebot) par **Le Havre-Southampton**.

Compartiments-couchettes toutes classes de **Paris-Dieppe** et vice-versa.

SE RENSEIGNER :

à la Gare PARIS-St-LAZARE (Bureau des Renseignements);

au Bureau du SOUTHERN RAILWAY, 13, rue Auber, à Paris

Cette anthologie, comme la précédente, comporte aussi des exécutions dues à des musiciens blancs. L'une d'elles, *Muscrat Scramble* et *After a while* (Brunswick 500.318), signée Bennie Goodman's Boys, met en valeur, outre le brillant clarinettiste blanc, quelques musiciens de Chicago, dont le saxo ténor Bud Freeman et le pianiste Joë Sullivan : trois noms qui sont familiers à nos lecteurs. Le trompette est un jeune joueur, Wingy Mannone, qui me paraît fortement influencé par Muggsy. Je m'empresse de signaler que ce même Wingy Mannone est l'auteur du curieux solo de trompette, joué incroyablement « dirty » (sale), que l'on entend dans *Corinne-Corinna*, un des meilleurs disques de Red Nichols. Sans être ici aussi remarquable, le travail de Mannone n'en est pas moins des plus satisfaisants.

Muscrat Scramble et *After a While* sont deux exécutions entièrement improvisées. On peut même dire que, une fois exception faite du solo de Wingy Mannone et de celui de Joë Sullivan, tous deux très beaux, le premier morceau n'est qu'une longue improvisation collective au cours de laquelle on suit particulièrement bien le travail des trois parties mélodiques, notamment celui de Bud Freeman. Ceux qui ne sont pas familiarisés avec les disques d'improvisations collectives auront intérêt à consulter celui-ci qui leur permettra d'étudier et de comprendre le mécanisme de ce genre d'exécutions, la façon dont chaque musicien mélodique conçoit et organise sa propre partie en fonction de celle des autres musiciens. Dans *After a While*, nous avons, outre le premier et le dernier chorus qui sont pris par tout l'orchestre, trois solos. Le premier revient à Bud Freeman, qui joue dans son admirable style sobre et fortement équilibré, mais tout vibrant d'une flamme intérieure, Joë Sullivan, qui prend le « middle-part », est bon. Ces deux musiciens sont peut-être ceux qui possèdent la plus étroite communauté d'expression : comme ils sont faits pour s'entendre ! Le solo de Bennie Goodman est aussi très réussi, avec certains passages particulièrement heureux. Par contre, dans ce même morceau sa partie dans les ensembles n'est pas très efficace. Celle de Wnigy Manone, elle est intelligemment menée. Voilà, pour remplacer Mac Partland, une excellente recrue pour les exécutions improvisées.

Un disque de Red Nichols *Tell me* et *Swanee* (Brunswick 500.325) contient de bonnes choses. Mais avant d'aller plus loin, indiquons tout de suite une erreur dans la désignation des joueurs. Ce n'est pas Joë Sullivan qui est au piano, mais Jack Rusin : il n'y a aucun doute là-dessus, bien que Rusin soit ici en bonne

PROVENCE RADIO
TÉLÉPH. NATIONAL 04-95
52. boul. dugommier
Agence Régionale
DUCRETET
MACHINES PARLANTES
THOMSON

forme. Mais pour remettre les choses au point je vous conseille d'écouter d'abord les solos de piano de Sullivan dans *China Boy*, *I' ve found a new Baby*, *Shim me sha wabble*, puis ceux de Jack Rusin dans *Rose of Washington Square* ou *Darktown strutters ball;* alors l'hésitation n'est plus permise. Le rythme sans doute, est meilleur que d'habitude, plus vigoureux et plus net, les idées sont elles-mêmes assez heureuses et on aimera notamment l'ingénieux développement du solo de *Tell me*, avec la répétition de son passage rinforzando, brillamment accompagné, par ailleurs, par la batterie de Gene Kruppa. Mais tout cela est encore loin de l'aisance et de la force de Joë Sullivan, de la beauté et de la diversité des idées du grand pianiste blanc, de la pureté de son style. Ce qu'il y a de plus beau est le solo de Teagarden dans *Tell me*, si joliment accompagné « straight » par Rollini au saxo basse. C'est ici du meilleur Teagarden une de ses créations les plus réussies et les plus poignantes. Des autres musiciens, il y a peu à dire, hormis de Jim Kruppa, dont j'ai déjà parlé, et qui fournit comme toujours une merveilleuse partie. Jimmy Dorsey, à la clarinette, est bon sur une face et médiocre sur l'autre. Red Nichols ne prend aucun solo, ce dont il y a lieu de se réjouir ; malheureusement on n'entend que trop sa trompette dans les ensembles. En résumé, un bon disque.

Georges PETIT.

Fumez les Cigarettes

WEEK-END

GOUT ANGLAIS

de la Régie Française

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

Du 20 Août au 15 Septembre

LES CAHIERS DU SUD

organisent

UN CIRCUIT d'Art
de Documentation
et de
Grand Tourisme

en U. R. S. S.

(Union des Républiques Soviétiques Socialistes)

La Crimée - Dnieproguez - Kharkov
Moscou - Leningrad

à **Moscou** : Fêtes Théâtrales

A partir de 3.900 Francs

Tout compris (sauf Boissons)

S'inscrire dès à présent et demander toutes informations aux

CAHIERS DU SUD

HOTEL LUTÉTIA

43, Boulevard Raspail, 43

PARIS

Le Confort parfait.

Une bonne Cuisine.

Une excellente Cave

et des Prix raisonnables.

Tél. Dragon 84.14

CINTRA, 6, Square de l'Opéra, **PARIS**
CINTRA, 167, Rue Montmartre. **PARIS**
CINTRA, 43-45, Rue de la Bourse, **LYON**
CINTRA, 4, Rue Beauvau, **MARSEILLE**
CINTRA,, 3, Place Masséna, **NICE**
CINTRA, 11, Pl. Victor-Hugo, **GRENOBLE**

CINTRA

DÉGUSTATION

PORTO - SHERRY

CINTRA, Pl. du Revard, **AIX-LES-BAINS**
CINTRA, CHALON-SUR-SAONE
CINTRA, Casino Municipal, ALGER
CINTRA, Avenue Jules Ferry, TUNIS
CINT A, 7, Bd des Etats-Unis, **VICHY**
CINTRA, 14 & 16, Rue de Paris, **LILLE**

4, Rue Beauvau
5, Quai des Belges
MARSEILLE

Marseille, Métropole

Si la poussée des Villes se fait vers l'Ouest, Marseille, littéralement, se jette à la mer. Et peut-être est-ce la raison de son essor maritime bien que ses fils, à l'encontre de ce qu'on en dit, ne perdent pas volontiers de vue la « Bonne Mère » et préfèrent encore la terre ferme.

Cette progression, qu'arrêtent les eaux, trouve une voie naturelle au long du rivage vers l'Estaque et c'est l'origine du magnifique glissement de la banlieue industrielle nord vers la trouée du Rove et de l'Etang de Berre. Tout ce versant de la chaîne de l'Estaque, autrefois garni de pinèdes, qui formait à Marseille une couronne boisée protégeant ses approches des vents règnants, a perdu son aspect agreste et se hérisse de cheminées d'usines. Quelques pins çà et là demeurés, signalent la présence insolite, au bord de la route nationale de quelque ferme ou d'une résidence d'été pour famille aisée d'autrefois. Quelques bouquets subsistent sur les crêtes, et le parc de Foresta, à peu près intact constitue une sorte de réserve des espèces décimées qui couvraient ces rampes jadis. Il est d'ailleurs indispensable d'en prévoir la conservation pour le bien du plus grand nombre et nous ne craignons pas de reprendre un plaidoyer qui fit l'objet d'une chronique récente. Le développement de Marseille ne doit pas entraîner la disparition de cet espace planté. Suivons les urbanistes de la Grande Ecole, les américains, en cela passés maîtres : laissons subsister ce parc tel qu'il est, embellissons le, si possible et que la Ville roule au-delà son flux de maisons sans le submerger — ilôt de verdure et de paix enclavé dans le tuf fumant des banlieues.

Il y a mieux à faire pour favoriser le développement de Marseille que d'annexer quelques arpents de pinèdes. L'orientation de sa poussée le montre bien. Nous avons parlé d'un glissement conditionné d'ailleurs par la pression qu'exercent les abords montagneux de la Ville. Cet hémicycle de collines, la force à diriger son trop plein vers la seule issue possible : l'Etang de Berre, et ces dernières années nous avons assisté à un patient forage de la seule barrière qui pouvait ralentir cette poussée. Dans le même temps sans attendre la douteuse efficacité du Tunnel du Rove, ni la percée de nouvelles voies, par osmose, peut-on dire, la vie urbaine se mit à jaillir de l'autre côté des monts. Exemple du sûr instinct qui dirige les forces de vie: un groupe humain trouve toujours à son excès de santé un exutoire que les ronds de cuir de l'Economie n'avaient pas prévu. Mais

ACHAT
VENTE
ARISTIDE BEL
S. Anonyme
TRANSFORMATION
DE BIJOUX
JOAILLIERS
1, rue St-Ferréol - La Canebière, MARSEILLE
Tél. D 6506

pour ceux qui lisent l'horoscope des Villes ou simplement pour ceux qui cherchent à faire des placements de fonds, il est aisé de voir à quel destin la ceinture de l'Etang de Berre était appelée. Ce plan d'eau, si noble que l'étranger non prévenu prend pour la mer avec son immense pourtour de pentes herbeuses ou boisées, tantôt douces, tantôt sauvages, offre un cadre sans égal pour la création de centres urbains ininterrompus. D'une part longé par les voies ferrées maîtresses du pays, d'autre part ouvert sur le large par un chenal dont l'aménagement est un jeu, il présente ce caractère commun aux espaces d'eau de rapprocher ce qu'apparemment ils séparent, de créer une région homogène, d'être les cuvettes où converge l'activité d'un pays. Le reproche d'insuffisante profondeur qui peut valoir pour l'installation d'une base de cuirassés ne tient plus quand il s'agit de chalands à fond plat ou de pétroliers sans grand tirant d'eau et à plus forte raison d'hydravions. Les faits d'ailleurs ont confirmé nos prévisions, quand, au lendemain de la guerre, nous avons préfiguré le Grand Marseille en lui annexant Marignane et Berre. Ce n'était pas encore assez, nos vues, que certains jugeaient folles étaient encore trop modestes. Tant il est vrai que cette ville étonnante n'a pas fini de surprendre les plus optimistes.

Non seulement Marignane et Berre devenues banlieues se sont accrues de leurs aérodromes et de leurs usines, suivant une courbe ascendante de population — surtout pour Berre qui a presque triplé en dix ans — mais encore la boucle se ferme aujourd'hui de l'autre côté de l'Etang par Istres et Martigues, entrées à leur tour dans le jeu. Si on considère le réseau routier bien insuffisant d'ailleurs qui aboutit à Marignane par le Rove ou les Pennes, Marseille au bout de cette antenne encore débile, mais traversée d'un intense courant tient autour de l'Etang un collier à quatre rotules où s'insèreront les cités nouvelles comme les grains d'un chapelet.

Pour s'en convaincre, il n'est rien de tel que de faire le circuit de l'étang. Le fait concret, parfois obstacle pour l'urbaniste l'inspire le plus souvent. Il ferait beau voir d'ailleurs que cet amateur d'espace opère en chambre! Nous sommes allés demander aux choses mêmes confirmation de leur volonté latente. Il est certains de leurs moments qu'il faut saisir. Toute inattention risque de nous faire perdre l'heure où elles se détachent de nous pour nous dépasser. Or, cette heure-là, avec ce qui s'annonce, coûterait cher à Marseille.

En effet, qui ne voit l'importance d'un tel exode et les conséquences, si l'on n'y prend garde ? Les terres colonisées sont rattachées un temps à leur métropole, mais l'imprévoyance ou les négligences de celle-ci lui aliènent parfois ses

WATSON, BROWNE & C°
5a, Rue Beauvau, MARSEILLE
Agents des Compagnies de Navigation
BIBBY LINE
(MARCHANDISES & PASSAGERS)
ELLERMAN'S CITY, HALL & B CKNALL
LINES

Huilerie Nouvelle S. A.
10, Rue des Héros, MARSEILLE
Huiles fines
Huiles industrielles
Savons

LUGAGNE ET DE BOUILLANNE

MARCEL de BOUILLANNE & Cie Successeurs

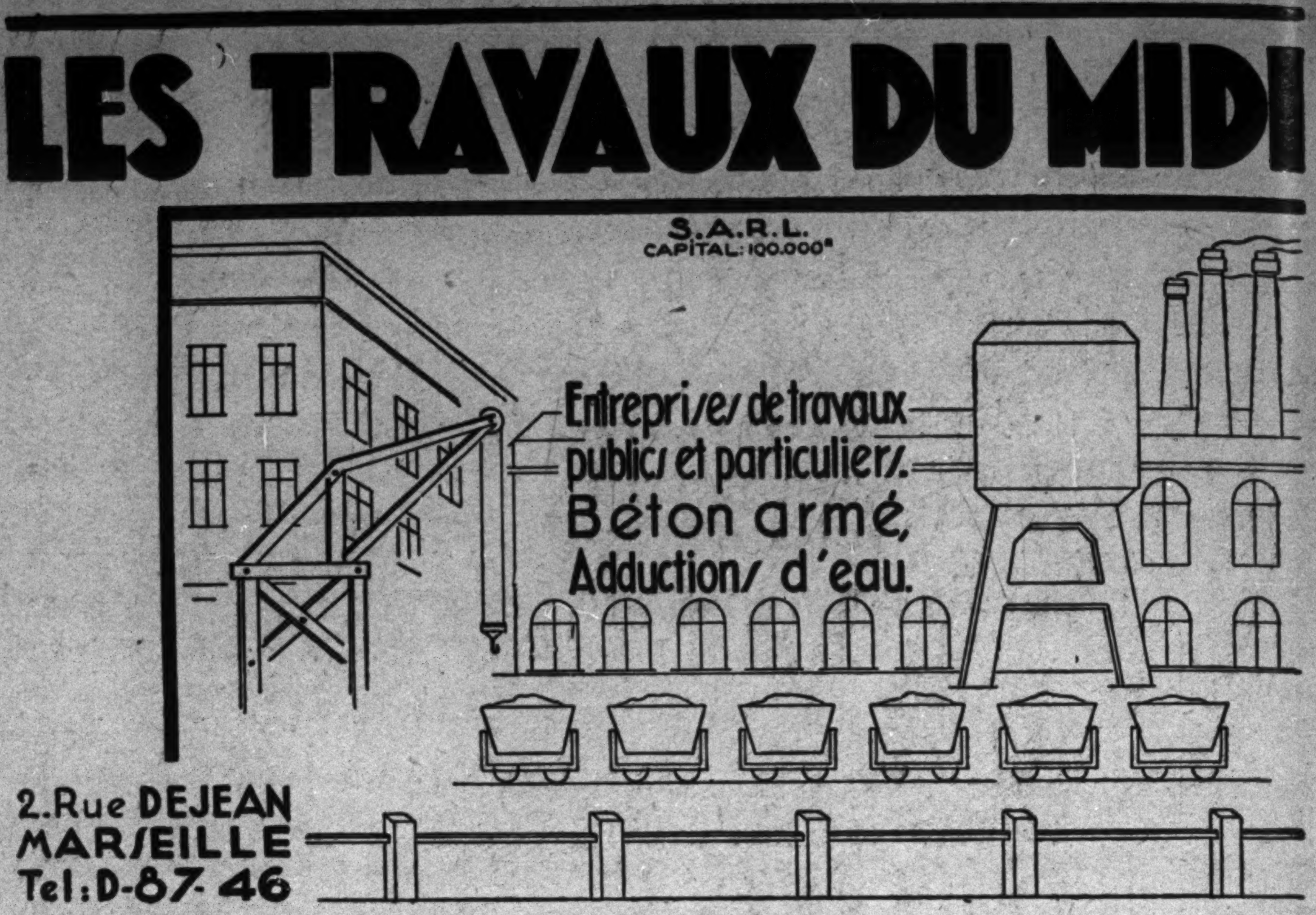
42 Rue Montgrand 42 MARSEILLE

Telephones D.50.00 & 52.34

ENTREPRISE GENERALE DE TRAVAUX

BUREAUX A PARIS : 27 RUE BLANCHE (9eme)

Tel. TRINITE 63.20


LES TRAVAUX DU MIDI
S.A.R.L.
CAPITAL: 100.000F
Entreprises de travaux publics et particuliers.
Béton armé,
Adductions d'eau.
2. Rue DEJEAN
MARSEILLE
Tel: D-87-46

ENTREPRISE
FRANÇOIS
FERRÈRE
MENUISERIE
D'ART ET DE BATIMENT
11.15. RUE DE VERDUN MARSEILLE . Téléph. 36.76

filiales. Si les moyens de communication restent insuffisants, si la route et le rail ne s'adaptent pas au volume des échanges, ceux-ci trouveront peu à peu une orientation nouvelle. Les besoins auxquels ils répondent créeront les industries concurrentes et par suite l'indépendance économique de toute la zone. On voit alors ce que perdrait Marseille. Non seulement lui échapperait la main-mise sur le bassin entier, mais la prospérité de cette agglomération dévierait vers les villes neuves les courants commerciaux et démographiques dont elle bénéficie. En tout cas et dès maintenant, une certaine timidité de vues peut paralyser l'essor de Marseille, nuire à cette expansion dont elle a besoin pour son excédent de population. Région d'immense avenir: le pourtour de l'Etang de Berre absorbera le trop-plein de Marseille ou d'ailleurs. Alors, pourquoi ne pas envisager ouvertement et de la façon la plus rationnelle, au lieu de cette filtration incontrôlée, le peuplement et l'outillage de cette zone qui entre déjà dans notre sphère d'action ? Et pour cela, engager tout de suite, un programme d'amélioration des voies existantes et créer de nouvelles routes. Il est certain que l'autostrade prévu par Jacques Greber pour dégager la sortie Nord de Marseille sera, du point de vue de la circulation, un gros facteur de débit : il intéressera la région de l'Etang si, grâce à un embranchement, on peut l'utiliser pour franchir le seuil des Pennes-Mirabeau. Mais il importe surtout d'élargir les voies actuelles, de manière à exiger d'elles le rendement maximum.

L'ensemble des routes composant le circuit Marseille-Etang de Berre est loin d'être homogène et même satisfaisant dans ses meilleures parties. Il faut envisager pour tout le trajet un système de larges artères formant ce grand cordon qui reliera les cités riveraines et qui, lui-même créateur de vie urbaine, un jour les réunira en une grande Ville circulaire. Il faut le poser dès maintenant. Il peut emprunter certains tracés actuels, mais il doit éviter les errements d'anciennes routes qui ne correspondent plus à son but. Nous le voyons, avec une largeur de quarante à soixante mètres, car il faut penser aux périodes critiques où une paralysie temporaire du rail décuplerait son trafic. Il doit, non traverser les villes, mais les ceinturer à distance, laissant entre elles et lui une boucle étendue pour l'implantation des quartiers futurs. Il doit être pourvu de grandes rotules permettant un jeu aisé au confluent des routes rayonnantes qui relient la région à sa périphérie.

Ce vaste chemin de ronde autour du plan d'eau drainera ses richesses, mais nous voulons plus: celles-ci doivent être transitées sous pavillon marseillais. Il

HOTEL DE NOAILLES

LA CANEBIÈRE

Depuis 1689, séjour de l'Élite internationale.

Téléphone dans toutes les Chambres : C. 09-33

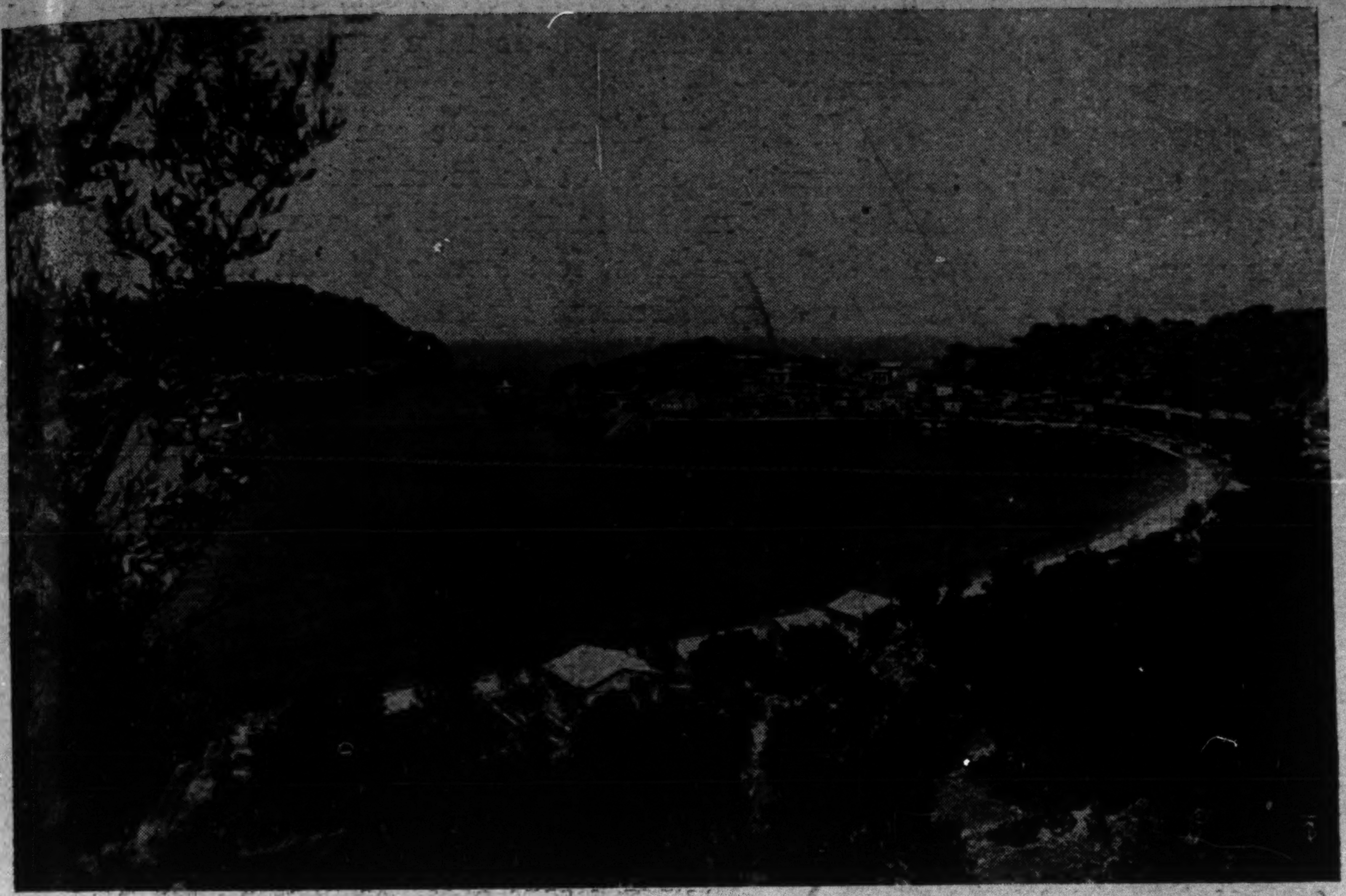
MARSEILLE

135 Chambres
135 Salles de Bains.

faut donc que le port soit en jonction directe avec ce système routier. Il l'est par cette route du Rove qui est d'ailleurs la voie la plus courte pour se rendre à l'Etang. Il l'est, mais de pauvre manière, comme par un cordon ombilical qui ne sert qu'à amorcer la vie. Or, il faut retenir cette vie qui éclate là-bas, par d'autres liens, et lui donner d'autres artères. La chaussée qui servira de jonction entre Marseille et sa lointaine banlieue doit être une grande avenue. Il ne faut pas songer à lui imposer les lacets d'un chemin qui fut bon jadis pour les chèvres, n'épargnons ni les tunnels, ni les ponts, ni les tranchées, qu'elle soit droite en majeure partie, n'aie qu'un minimum de courbes et, si possible, qu'elle ménage à la fois l'aspect des sites et les points de vue sur les admirables paysages de cette contrée.

Certains pourront penser à ce tunnel qu'on fit pour le trafic par chalands et que les firmes intéressées n'ont pas l'air d'apprécier beaucoup, mais là n'est pas la solution. Il faut une vraie route, à l'air libre. D'ailleurs ce tunnel n'a pas été prévu assez large, pour contenir une fois comblé, les chaussées et les voies ferrées nécessaires. Laissons au temps décider ce qu'il doit être : chenal ou métro et songeons d'abord à la piste puissante qui prolongera le rayon du port à travers les terres et lui annexera le bassin le plus grandiose qu'il puisse avoir.

Gaston CASTEL et Jean BALLARD.



MAYORQUE. — *Rade de Soller*

Lettre des Iles Baléares

Le voyageur qui s'embarque à Marseille pour « Palma de Mallorca » s'il ne s'éloigne pas sous le signe de l'aventure, peut au moins se considérer comme un privilégié du tourisme et de la mode. Et, en fait, rien n'est comparable à une croisière de ce genre, qu'assume sur la route d'Alger l'excellente ligne de paquebots de la Compagnie-Mixte, pour favoriser l'illusion d'un grand voyage sans en exiger la rançon.

Ce voyageur, il sait déjà quel pittoresque l'attend mais pour peu qu'il soit doué d'un certain pouvoir d'émerveillement et qu'au surplus il n'ait pas encore trop roulé sur les mers, le séjour sur les rives des trois petites iles étincelantes va lui offrir des joies fraiches et parfaites, et quelques enseignements importants.

Venant de la côte française, c'est d'une surprise et d'une séduction sans égales que le contact avec cette population encore plus méridionale et dont les instincts silencieux, méditatifs, sévères, (j'ai vu des visages de pêcheurs et de femmes durcis presque jusqu'à l'angoisse) rappelant les origines nordiques d'une partie de la race ibérique. C'est sans doute d'ailleurs cette réserve native et si attirante qui faisait récemment se plaindre un journaliste parisien (qui avait eu des ennuis de

passe-port) du caractère inhospitalier et revêche des Espagnols de Majorque. Il est fort possible que les hautes doses de tourisme qu'on leur impose depuis quelques années, et qui ont eu pour effet immédiat de faire monter pour eux le prix des denrées tout en favorisant presque toutes les monnaies étrangères, soit pour une part dans cette réserve. Il faut considérer encore que ces espagnols-ci sont loin de suivre tous favorablement les élans et les revendications de la nouvelle Espagne, principalement dans le domaine religieux. Il y a encore ici une très forte proportion de paysans traditionnalistes, fort incultes et fort dévots. De plus ils se rattachent à la Catalogne opiniâtrement séparatiste et parlent sa langue. Mais cela n'altère en rien le plaisir que l'étranger éprouve, dans l'extraordinaire sérénité qui imprègne les soirs mallorquins tout au long d'une côte lumineuse, lourdement fleurie et allumée du feu des maisons paysannes qui sentent la braise, la fumée de bois et les roses, alors que se balancent silencieusement avant le repas, les grands fauteuils de paille où s'endorment les enfants si purs et leurs chansons si troubles.

Se perdre la nuit dans les ruelles de Palma est un plaisir essentiel. A chaque détour du dérisoire labyrinthe se lèvent des dessins nouveaux, simplifiés par la nuit, mais vibrants. Par dessus les terrasses, les créneaux bizarres, les voûtes féminines les jardins illogiques et débordants, un ciel diurne, secret des nuits d'Espagne, provoque un contraste toujours surprenant avec l'obscurité profonde du cœur de la ville. Rien ne rappelle ici cette sensation de faute et d'attardement qui accompagne comme un invincible remords sans objet, le noctambule des cités nordiques.

En fait, Palma est un de ces rares endroits où le caractère social de l'existence n'apparait que comme la mise en scène harmonieuse d'un décor qu'on ne songe nullement à prendre pour artificiel. Au demeurant, l'organisation urbaine y est complète et légèrement comique. L'arrosage des rues est assuré par de délicieux véhicules composés d'un cocher, et d'un tonneau percé traîné par une charette à âne. Il y a de nombreux journaux, dorés et allécheurs, d'un ton extraordinairement littéraire à l'usage des étrangers, et qui ont des noms charmants : « Palma Post », « The Majorca Sun », et le grand quotidien catalan «El Dia». Une colonie anglo-américaine très importante y séjourne surtout l'hiver. J'imagine que dès octobre on doit rencontrer sous les arcades radieuses, sous les miradors qui resserrent la descente du ciel dans la rue, à la plaza minuscule et houleuse, aux marchés où s'assemblent les voix populaires des femmes, graves et assez hautaines, dans la somptueuse chaleur des automnes du Sud, un grand nombre de ces naïves et touchantes hivernantes anglaises dont l'exil perpétuel illumine seul un cœur déçu, sans oublier quelques inévitables Mabel Dodge au petit pied en quête d'un problématique Lawrence, moins aventureux, mais plus facile à dévorer.

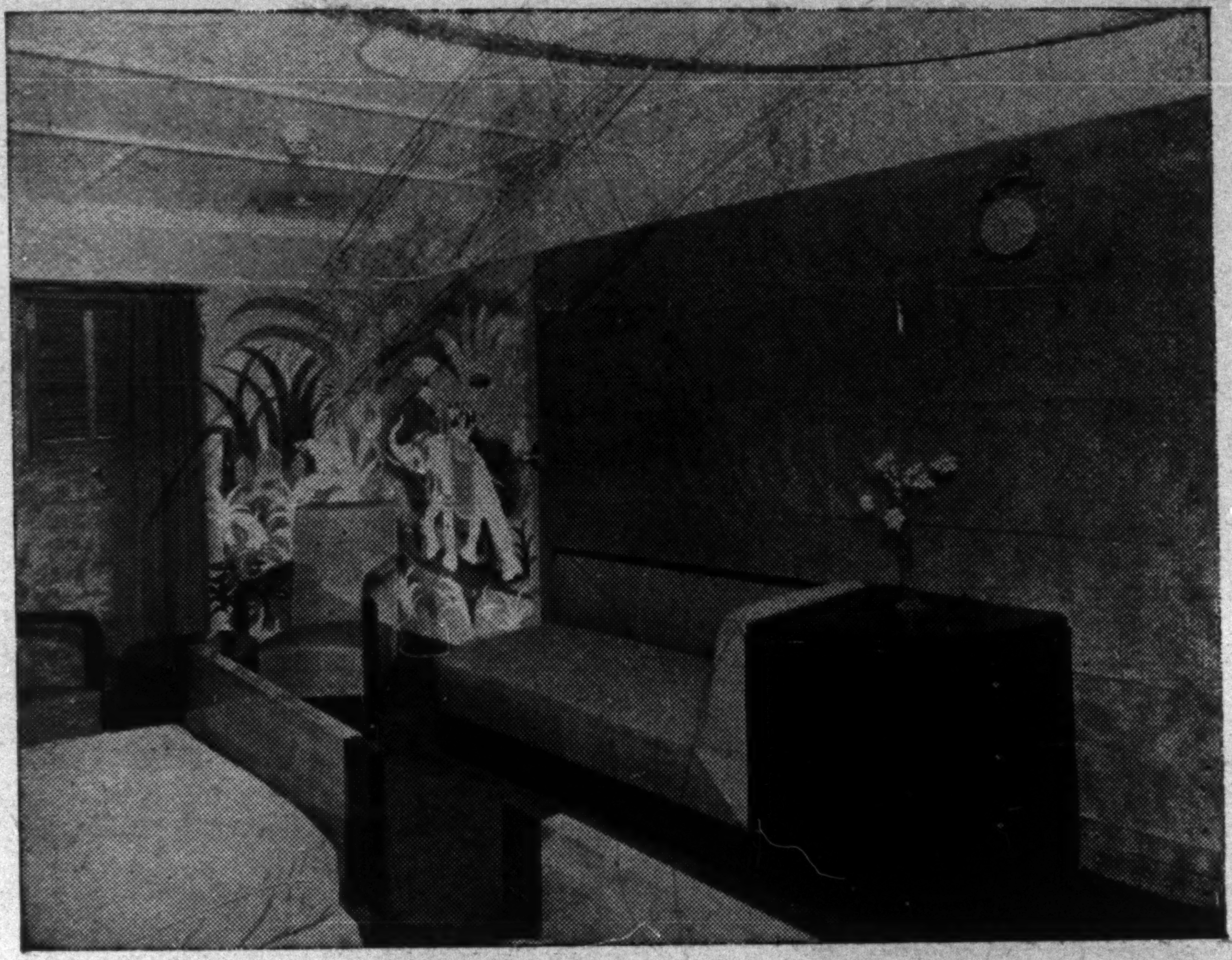
Mais, en toutes saisons, des dames encore assez belles fraternisent ici, en un espagnol américanisé, avec de faux toréros.

Quant à moi, je serais véritablement mal venu, à trop ironiser sur cette atmosphère, que j'avais choisie, qui fut mon premier contact avec la vie espagnole, et dont je rapporte d'éblouissants souvenirs.

La vogue des Baléares, et en général, la vogue des îles ne sont pas si récentes qu'on veut le dire; il est certain que le séjour des îles a toujours été pour

DAVID FRÈRES

MEUBLIERS
DÉCORATEURS



Un coin des appartements de luxe du Paquebot « Maréchal Joffre »

Hors Concours, Membre du Jury aux Expositions Internationales.

45, Cours Gouffé, MARSEILLE

Les Appartements en co-propriété
construits par
LA SOCIÉTÉ DES
Établissements BONNET
Société Anonyme au Capital de 1.000.000 de francs
50, Rue Breteuil, MARSEILLE
répondent à toutes les exigences
du Goût,
de la Technique,
du Confort.

Lorenzy-Palanca

PARFUMS
TOILETTE
OBJETS D'ART

crée l'atmosphère de la femme

Marseille **Alger**

l'homme, d'une particulière séduction, et les engouements migrateurs des civilisations tournent presque toujours autour d'un archipel, d'une côte exceptionnelle, voire d'un simple îlot. Est-ce étonnement de l'enfance humaine devant le mystère géographique, est-ce envoûtement de la mer, est-ce désir d'échapper, par un emprisonnement provisoire à la monotone et abstraite sécurité des grands continents ? N'est-ce pas aussi prestige d'une terre qui semble ne devoir par nécessité, rien qu'à ses propres forces, rien qu'à ses propres volontés ?

A Majorque, la plus classique et la mieux parcourue des Baléares et surtout à Iviza (la plus pure), il y a deux spectacles passionnants : les maisons et les rochers.

Les petites maisons majorquines ont une sérénité, une simplicité parfaites. Admirablement bâties et exposées, je ne me lassais pas de découvrir leur esprit. Les demeures paysannes surtout, longues et profondes, meublées et agencées royalement contre la chaleur et pour la lumière, sont belles et justes.

Les rochers recèlent de nombreuses et magnifiques grottes, véritables groupes lacustres sous-marins, dont l'attirance immémoriale n'est plus à expliquer. Il faut visiter, à midi, les plus importantes d'entre elles, « las cuevas del Drach ». Les architectures des parois sont absurdes, délirantes, fièvreuses. Un cérémonial romantique préside à cette fête du bizarre qui provoque le touriste le plus prévenu à des sentiments essentiels, l'antique angoisse de l'eau, l'obscure conscience de l'union des mondes et des races sauvages de la mer et du roc ; on prend place dans des barques illuminées qui parcourent la voûte marine en diffusant une ténébreuse musique wagnérienne. L'effet est facile et irrésistible. Tous les souvenirs d'enfance des visiteurs et leurs rêves les plus oubliés remontent alors, avec une légèreté inquiétante à la surface des eaux sombres et glacées.

La littérature touristique des îles Baléares n'est pas sans intérêt : elle révèle un authentique enthousiasme espagnol pour la nature et ses rythmes vitaux. Un écrivain du pays, comparant entre elles les grottes de Majorque, célèbra leurs caractères tantôt gothique, tantôt baroque, tantôt « geometricas, cartésianas, y cubistas ». Cette évaluation singulière et légèrement emphatique n'exclut pas un sens très aigu des hasards profonds et des analogies intérieures d'un sol radieux, balancé entre l'Europe et le continent africain par le vent baroque et doux des contrées heureuses, terre hispanique, sauvage et déjà légèrement convulsive où les formes spontanées de la vie prennent parfois l'apparence, et répètent avec fougue certaines inquiétudes surcivilisées des hommes.

André Delons
(Octobre 33).

" AU CHEVREAU ROYAL "
31, Rue St-Ferréol (angle Rue Pisançon) -- MARSEILLE
Les **réputés spécialistes gantiers** vous offrent :
du Choix, de la Qualité, des Prix.

TOURISTES, visitez la

TUNISIE

La TUNISIE apporte au dépaysement les charmes d'un climat sans égal et l'attrait de multiples découvertes. Son hiver est d'une douceur remarquable. Les villes indigènes ont conservé leur caractère oriental; les oasis y sont magnifiques, en particulier celles du Djerid. De nombreuses ruines romaines sollicitent l'admiration de tous ceux qui s'intéressent à l'art.

Il faut voir : TUNIS et ses souks, ses rues pittoresques et ses palais; aux environs : le Belvédère, le Palais du Bardo dont une partie comprend le Musée Alaoui où se trouvent groupées les merveilles artistiques des époques carthaginoises, romaines et du vieil islam.

A quelques kilomètres de TUNIS LA BLANCHE, CARTHAGE et son musée, LA MARSA, SIDI BOU SAID, HAMMAN-LIF, etc...

BIZERTE, le grand port de guerre de l'Afrique du Nord, SOUSSE, la « Perle du Sahel », KAIROUAN, ses mosquées et ses souks aux tapis renommés, SFAX, ses vieux remparts et ses oliviers. Les oasis du Sud : GABES, GAFSA, TOZEUR, NEFTA.

Dans le Nord-Ouest de la REGENCE, les forêts de Kroumirie et leurs très beaux peuplements de chênes-lièges et de chênes-zéens.

Dans l'extrême-sud, les curieuses habitations souterraines des MATMATA, les Ksours de MADEDINE, de BENI-BARKA et de CHENINI, enfin, DJERBA, l'Ile aux sables d'or.

Les ruines de CARTHAGE (théâtre antique, citernes, etc.), DOUGGA (temple, théâtre, mausolée purique) ZAHGOUAN (temple des eaux), EL-DJEM (amphithéâtre), SBEITLA, KASSERINE, BULLA RÉGIA, GYGHTIS, etc.

Un superbe réseau routier de 6.000 km. de longueur permet de parcourir la TUNISIE, d'atteindre l'Extrême-Sud et de pénétrer jusqu'au plein désert. L'attirance de ce dernier, la traversée des sables qui caractérisent le grand erg saharien complètent les ressources touristiques de la Tunisie.

Les touristes peuvent être assurés de trouver partout la plus parfaite sécurité et l'accueil le plus aimable, aussi bien près des européens que des indigènes.

TUNIS possède de nombreux hôtels de luxe et de premier ordre: les principaux centres de la Régence sont pourvus du nécessaire pour y recevoir confortablement les touristes, particulièrement SFAX, GABÈS, TOZEUR, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser, à Marseille, à l'Office de Tunisie, 16, rue Colbert.

La Couture chez JEAN

Ses Chapeaux
Ses Robes
Ses Créations

51, Rue Saint-Ferréol, MARSEILLE D. 05.18

L'Égypte.
Les Indes.
L'Australasie.
L'Extrême-Orient.
par la

P & O

PENINSULAR & ORIENTAL STEAM NAVIGATION Cy
Paquebots Postes Anglais — Passagers — Marchandises

ESTRINE & C°, Agents
18, Rue Colbert, MARSEILLE.

Compagnie d'Assurances

"LE SECOURS"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

Agence. - Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE,
42, Rue Paradis. Téléphone : 76.72

Fondé en 1863

CRÉDIT LYONNAIS

Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.485 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

AGENCE DE MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Martigues, Salon, La Ciotat

Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.

Location de compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Rendez-vous d'Artistes

La Cascade

Face au Vieux Port

Ses Coquillages

Sa Bouillabaisse

Ses Grillades

5, Quai de Rive-Neuve

ROSTAN, Propriétaire

Tél. : C. 27.37

ÉTABLISSEMENTS

J. MOUROUX

201, Rue de Rome

MARSEILLE

Téléphone : C. 55-44

ECLAIRAGE

CHAUFFAGE

CUISINE

Toutes les applications du gaz de ville avec le

Gaz Butane

Naturel, en Bouteilles, non toxique, allumage instantané.

Dyens - Fleuriste

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles

Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse, 16

MARSEILLE Téléphone : D. 56-50

son personnage énigmatique prêt à partir.... Dora Bianka, Suzanne Lalique, Barbara Konstan qui expose un *Val de Grâce* tragique, Francis Gauthier dont la première œuvre, l'*Innocent Voyageur* est une très grande réussite et un exemple sincère de peinture naïve. C'est l'*Innocent Voyageur* dit Jean Follain qui cherche à retrouver ses filles et son collier roux...

De Jean Janin deux étonnantes et magnifiques créoles, qui ont suggéré à Gabriel Bertin ces quelques très belles lignes :

« Bonnes comme l'argile mouillée.
Sur le ciel des abandons où la lumière est libre
Deux filles noires jumelées
Dont le profil en pente pure descend jusqu'à la bouche
Mentons appuyés sur le même rêve
La douceur crépusculaire de l'espace
S'arrête au fond de leurs yeux.
Celle qui paraît l'aînée est soumise à un grand chapeau barbare
aussi tumultueux qu'un arbre dans le vent
mais dont les plumes sont pourtant immobiles.
L'autre, plus effilée, la tête nue
les yeux noirs légèrement tirés vers les tempes
Distingue aux lisières du jour
Des vols d'oiseaux que nul n'apercevra jamais. »

Formule nouvelle, attrayante que celle où peintres et écrivains collaborent sans être embrigadés par aucune étiquette, réunis par un organisateur qui, est lui-même un artiste.

*
* *

Au Pavillon de Marsan la Société des peintres graveurs japonais de Tokyo, présente une exposition de l'« *Estampe japonaise moderne et ses origines* ».

L'exposition débute avec les gravures du XVIII^e siècle. Chacun connaît Outamaro, depuis que les Goncourt ont glorifié cet artiste étonnant. Plus spécialisé dans des scènes d'intérieur, il n'est représenté ici que par un seul paysage, « *Le soir d'été au pont Ryôgokou* ». Pour bien faire saisir l'évolution de l'estampe japonaise moderne, les organisateurs exposent quelques œuvres des artistes du

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

Bijoux de Style - Horlogerie de haute précision

Dépositaire exclusif des **Montres ROLEX**
et des **Montres PATEK Philippe**, etc.

TÉLÉPHONE : D. 48-76

A Paris : les Expositions

LA GALERIE DU CERCLE

L'ESTAMPE JAPONAISE MODERNE ET SES ORIGINES

Henri Héraut à la Galerie du Cercle, groupe quelques artistes originaux, de toutes nationalités, de toutes tendances, certains encore peu connus. Peinture de rêve, peinture mystique, peinture naïve, peinture personnelle.

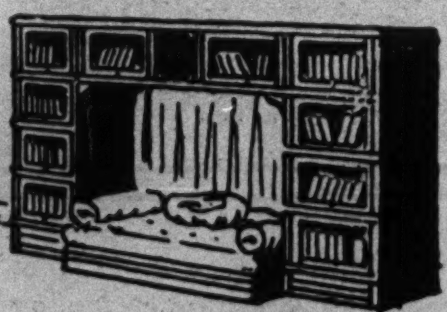
Chacune des toiles est commentée par un poète. Claude Domec expose un Pégase étonnant dont le fougueux Robert Desnos parle en ces termes :

« Vas y de ton Pégase camarade !
Ça bat le ventre
d'imbécile ! bécile

Né des aristoloches nuages de forme
ancienne tu te disperses et crèves
en verre brisé sous la colère
vas-y de ton Pégase camarade
Ça bat le ventre
Camarade
Et marche et cours et gémis et repars
et marche et crève et marche et
cours et vole, mon pigeon, mon
Pégase, marche et crève et vole.

Vas-y, vas-y de ton Pégase
Ça bat le ventre
Minerve vieillie, mal vêtue, montre à
travers une déchirure ton omoplate
déviée et pisse dans ses loques. »

La plupart des peintres seraient à citer de même que leurs poètes. Olga Sacharoff et ses *fleurs des champs* chantées par Julien Vocance, Henri Héraut et



Bibliothèque M.D.

9, Rue de Villersexel, PARIS (7e)

Téléphone : Littre 11-28

Bibliothèques extensibles et transformables - Encadrements de Divans - Cosys - Studios - Divans-Lits - Chambre M. D. transformable, extensible pour Étudiants - Célibataires - Meubles classeurs et de bureaux - Meubles pour T. S. F., Phonos. Disques - Mobilier Scolaire.

DEMANDER LE CATALOGUE GRATUIT N° 17.

Pour vos travaux délicats et urgents nécessitant mise en service rapide, employez le

Super-Flambeau

artificiel à hautes résistances et à durcissement rapide, fabriqué depuis 7 ans avec succès par les usines de la

Société Coloniale des Chaux et Ciments Portland de Marseille

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs

Siège Social et Bureaux : L'ESTAQUE (Bouches-du-Rhône)
Télégr. : Colocimen-Marseille — Téléphone · Marseille Colbert 94-53
Usine à l'Estaque (B.-du-Rh.) - Usine à Lottinghen (P.-de-C)

« Le Flambeau »
Portland Artificiel supérieur recommandé par ses résistances constantes.

« Le Spécial Route »
Artificiel spécial pour bétonnages de chaussées, dallages et enduits.

NOEL & Cie

Ingénieurs-Constructeurs

Anc. Établts NOEL aîné PELLEGRINI & Cie

56 à 78, Rue de Lyon **MARSEILLE**

INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES

(Théâtres, Casinos, Cinémas, Villas, Hôtels)

Haute et Basse Tension - Éclairage - Force Motrice.

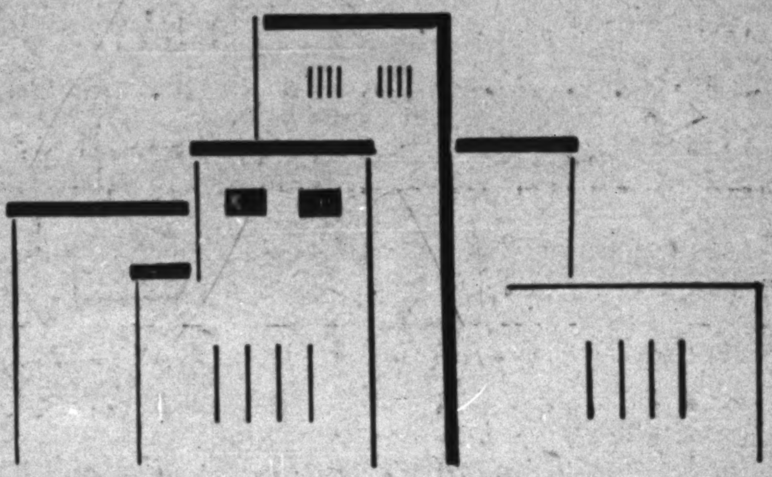
Réparations tous Appareils Électriques

Téléphone : National 38-41 3 lignes **Télég. : ATE Marseille**

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX
ET. JALLUT ET Jh. RICORD

A. JALLUT ET **M. CLAVÉ** Succrs

S.A.R.L. - CAP. 250000 FRS. - 15, RUE DU JARDIN DES PLANTES
MARSEILLE
TÉL. C. 27.43



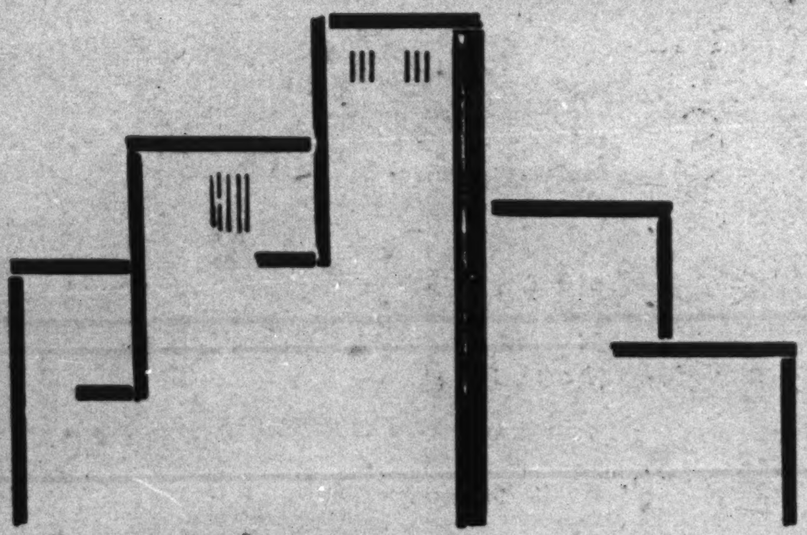
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
BÉTON ARMÉ - IMMEUBLES - VILLAS

Entreprise Générale de Travaux Publics

MAÇONNERIE - CIMENT ARMÉ

LEON FEAUTRIER

Ingénieur T. P. E.
Successeur de LEHOUX Frères



BUREAUX ET ENTREPOTS :
MARSEILLE
12, Rue Julia, 12
Téléphone : C. 66.59
R. C. Marseille 90.142

Constructions Industrielles et Privées

commencement du XVII[e] siècle, surtout des paysages. C'est également à cette époque, grâce à l'arrivée des Européens, que les Japonais commencent à appliquer les lois de la perspective.

Toute une série d'excellents artistes comme Hiroshighé, et Hokousaï aux paysages irréels, fantasmagoriques, qui tiennent du conte de fées, sont ici visibles. Des fêtes sur l'eau, des promenades nocturnes en barque, des ponts aériens, la mer avec ses vagues découpées en dents de scie prêtes à vous happer, la grève et ses rochers monstrueux, composent le thème de ces estampes. Toutes ces œuvres sont gravées sur bois de fil et tirées à l'eau, technique où les Japonais n'ont jamais été dépassés, et qui leur permet d'arriver à une finesse dans le détail toute particulière et à une grande douceur de tons. Certaines de ces gravures comprennent parfois jusqu'à quatre-vingt-dix couleurs, chacune des couleurs devant être tirée séparément on imagine le raffinement et la virtuosité de ces artistes.

Plus tard, les étrangers, au prix de grandes difficultés, pénètrent au Japon par Nagasaki d'abord et Yokohama ensuite. Ces deux centres ont produit des estampes amusantes où les personnages ont tous une physionomie impassible. L'expression est plutôt neutre, le masque reste très japonais et les costumes sont d'une grande fantaisie. Les Hollandais ont gardé les costumes qui datent de leurs ancêtres, les Portugaises portent des robes à crinoline, les Américains des pantalons à grands damiers noirs et blancs, tous ces personnages semblent être travestis en acteurs d'opérette.

Nous entrons dans la série des artistes modernes avec Kiychika qui est considéré comme l'un des meilleurs. Il nous déçoit cependant. Ses œuvres ont perdu en naïveté sans gagner en profondeur. Goyo, Yamagoutschki, Ishii, Hasegawa montrent que l'estampe japonaise vit.

S'il est curieux de voir la Tour Eiffel ou des Bretonnes stylisées par ces artistes, aucune grande personnalité, cependant, ne semble se dégager, aucune directive particulière ne nous apparaît.

Germaine SELZ.

REY

Joaillier-Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C 11.56

MARSEILLE

La Musique

ALBERT ROUSSEL

Ce qui frappe le plus, dans la musique d'Albert Roussel, c'est l'intensité mélodique, la vérité de l'accent et le choix de l'ambiance. Chaque élément de son discours musical rejoint son voisin et crée un tout homogène d'un équilibre athénien. Et, suivant la sensibilité de l'exécutant et la réceptivité de l'auditeur, le sens de son œuvre s'amplifie sans boursouflure ou se cisèle sans mièvrerie.

Cette conception architectonique a pu faire dire bien des fois qu'il faisait de la musique cérébrale. Pourtant Règle ne veut pas dire Esclavage, pas plus que Fantaisie ne signifie Désordre. A une époque de floraison musicale particulièrement brillante et variée, il est infiniment agréable d'assister à l'éclosion d'œuvres puissantes et ordonnées, expression naturelle d'une pensée féconde et raisonnable. Nombreux sont les compositeurs actuels qui veulent exprimer musicalement des choses précises et concrètes: décrire, supposer, ou encore développer des parti-pris littéraires ou philosophiques. L'apparition, au XIXe siècle, du Poème Symphonique, a ouvert la voie à la musique à programme. Albert Roussel fait de la musique pure. Par elle même elle veut dire quelque chose. Dans les exquises Mélodies que l'auteur accompagnait récemment à Madame Gaston Rageot, dont il faut louer sans réserve la jolie voix et la profonde intelligence musicale, on pourrait aisément supprimer le texte: la musique suffit à créer l'ambiance que les paroles concrétisent. Et, par cela, notamment, ce Maître contemporain se rattache aux Grands Classiques dont il est le plus moderne et le plus glorieux continuateur.

D'après un critique musical anglais, que citait M. Gaston Rageot, c'est par Albert Roussel qu'à été « polarisée » à l'Etranger la musique moderne française. Il n'y a rien d'étonnant à cela. En effet, sous des dehors extrêmement brillants et sans contrainte apparente, elle conserve cette ordonnance, cette mesure, exemptes de froideur et de rigidité, souples mais fermes, et cette distinction naturelle qui sont la marque de notre génie, et qui, chez notre grand musicien, ne procèdent pas d'un parti-pris ou d'une préconception. Albert Roussel n'est ni un rhéteur ni un pédagogue qui sacrifie à la forme; au contraire, il l'a domptée. La générosité, la puissance et l'originalité de son inspiration, libres de toutes préoccupations scolastiques, ont atteint les plus hauts sommets de la musique moderne.

Ernest MARION.

TAVERNE CHARLEY

Ouverte après les spectacles.

20, Boulevard Garibaldi, 20
Tél. C. 26-20 **MARSEILLE**

La Vie Musicale en U. R. S. S.

L'ŒUVRE DE B. ASSAFIEV

Le jeune compositeur soviétique B. Assafiev (connu aussi sous le pseudonyme d'Igor Glébov) est sans doute une des figures les plus attachantes de la musique néo-russe. L'an dernier, pour le 15e anniversaire d'Octobre, il faisait représenter au Théâtre d'Opéra et de Ballet de Léningrad, une œuvre entièrement inspirée par la Révolution française, « La Flamme de Paris », dont la formule entraînait une collaboration organique entre le dramaturge, le maître de ballet, le compositeur et le régisseur. Il ne s'agissait point, avec « La Flamme de Paris », d'un ballet au sens strict du mot, mais plutôt d'un spectacle où la danse cessait d'être un divertissement pour devenir la conséquence de l'action même.

Les auteurs du libretto, N. Volkov et V. Dmitriev, avaient conçu ce dernier non seulement comme un exposé du sujet « mais aussi comme une œuvre dramatique ne se bornant pas au simple déroulement d'une intrigue, mais cherchant un style commun pour tous les moyens d'expression du ballet. » L'objectif recherché par Volkov et Dmitriev était de créer « un spectacle monumental en partant des documents de la Révolution française ». L'action de « La Flamme de Paris », découpée en quatre actes, a pour nœud principal la nuit du 9 au 10 août avec la prise des Tuileries et s'achève par le tableau du « triomphe de la République » inspiré de David.

Sur la partition de « La Flamme de Paris », Assafiev nous a donné lui-même quelques renseignements : « C'est à la fois, dit-il, un montage d'œuvres musicales de l'époque de la Révolution française et une œuvre nouvelle dans le style de ces matériaux. » Le compositeur a considéré cette musique en historien, il a cité, paraphrasé, complété et développé les documents qu'il possédait.

« La musique de la « Flamme de Paris », ajoute Assafiev, a été construite comme une gradation d'épisodes symphoniques conduisant à ce point culminant: l'explosion de la fureur populaire et la prise des Tuileries (fin du troisième acte). Puis viennent les fêtes populaires du quatrième acte, conçu comme le finale d'une symphonie héroïque, et précédé d'un prologue tragique : la marche funèbre de Gossec, accompagnant les obsèques des victimes de la Révolution.

« Dans le premier acte, j'utilise la « Marseillaise », non point comme hymne, mais comme chanson populaire, entonnée par la foule au moment de la formation du bataillon de Marseille. L'ancien régime (deuxième acte: le banquet et le complot contre-révolutionnaire de Versailles) est traité non dans le ton sentimental, pastoral ou maniéré des chansonnettes, mais d'après les matériaux musicaux de Lully, éloquent interprète de l'absolutisme français, et aussi de Gluck.

« Si le second acte est un andante, le troisième, point central du ballet, basé sur les mélodies des danses et chansons populaires, est traité comme un scherzo

dramatique largement développé. La danse centrale du troisième acte a pour motifs la « Carmagnole » et autres chansons caractéristiques des rues de Paris pendant la Grande Révolution ».

Actuellement, Assafiev compose un nouveau ballet sur le sujet d'un poème de Pouchkine, « La Fontaine de Backchisaraï ». Il s'agit d'une évocation d'atmosphère, celle des spectacles de ballets vers 1820, d'un poème romantique musical et chorégraphique. Comme dans « La Flamme de Paris », Assifiev s'est posé le but d'une restauration stylistique originale mais dans sa nouvelle œuvre, il fait montre d'une plus grande indépendance créatrice, tout en demeurant profondément pénétré de l'esprit de l'époque. Il n'y a que deux morceaux textuellement empruntés dans ce ballet : la romance de Gourilev sur les paroles de Pouchkine qui ouvre et termine l'œuvre et le nocturne de Field.

Assafiev cherche avant tout à rendre à la musique de ballet sa nature chorégraphique sans s'écarter des principes qu'exige de la forme musicale l'évolution contemporaine de la technique de composition.

Renseignements recueillis par :

Louis Emié.

" le poste parfait "

MUSTEL

RADIO

Agence régionale : 14, rue de la Bibliothèque, MARSEILLE

Honoré LAURENT

ENTREPRENEUR

Adductions d'Eau

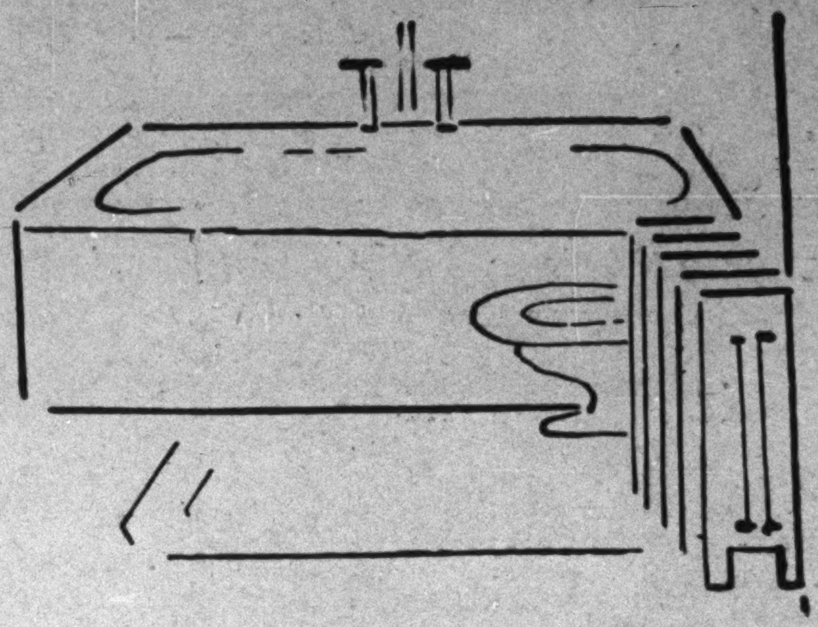
Installations Sanitaires

Chauffage Central

◆

Téléphone C. 64.93

■



MARSEILLE, 129, Avenue de la Capelette

François BOSSY et Maurice GENOUD

Entreprise Générale

Travaux Publics

Béton Armé

Rue de la Boétie PARIS

Chauffage Central & Sanitaire

ÉTABLISSEMENTS

LA PHÉNIX INDUSTRIELLE

EBSTRUP & DORÉMUS

I. E. C. — École Polytechnique

INGÉNIEURS CONSTRUCTEURS SPÉCIALISTES

Nombreuses Références de tout premier ordre

85, Rue Saint-Sébastien, MARSEILLE — Téléphone D. 12-42

Ancienne Maison NICOLLE
fondée en 1830

ÉTABLISSEMENTS

A. Rebufat & C[ie]

Lustrerie
Bronzes
Ferronnerie
Plomberie
Electricité

pour :

la Marine
le Bâtiment
la Décoration

9, Rue d'Italie
Télép. C : 02.32
C : 02.34
MARSEILLE

Société Française de Peintures & Vernis

Siège Social et Bureaux :
24, Rue Charras, 24
MARSEILLE
Tél. : D. 40.60 (3 lignes)

— 3 USINES —

Peinture **Hippocampe**
» **Étoile de Mer**
» **Astérie**
» **Ferrolégine**
Sous-marine laquée
Vernis et Siccatifs

ALTIÉRI FRÈRES

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE PEINTURE
DÉCORATION PAPIERS PEINTS
Siège social, 35 RUE MAZENOD
MARSEILLE

SUCCURSALES PAPIERS-PEINTS
31 RUE MONTGRAND, MARSEILLE
LA SEYNE S/ MER (VAR), CASABLANCA
RABAT (MAROC)

ARS

Le Cinéma

AU REX : *BACK STREET*

Cette œuvre s'impose à l'esprit, moins par ses qualités cinématographiques — d'ailleurs incontestables — que par sa valeur simplement humaine. Elle s'écarte violemment de ce faux pathétique auquel nous avaient accoutumés ces femmes torsadées, toujours inassouvies et corrodées jusqu'à la mort par des amours funestes. L'héroïne de *Back Street* n'emprunte rien à cette véhémence artificielle. Elle est seulement femme dans son expression émouvante et sereine. Capable de se sacrifier entièrement à l'homme que son cœur a choisi et cela sans révolte, sans aucune plainte. Le drame, comme on pourrait le croire, ne naît pas des circonstances extérieures ; qu'importe qu'un être soit ou ne soit pas « en marge de la vie » pour nous servir d'un titre prétentieux. Il réside dans la divergence de deux natures, l'une faite essentiellement pour l'amour, l'autre s'efforçant d'y échapper malgré soi, en dépit de ses protestations, de ses remords, de son désir, s'efforçant d'y échapper par tous les moyens si désespérés soient-ils, par le mariage, par l'action, par l'enfant, par la guerre, même par la mort. On a tôt fait d'accuser l'homme d'égoïsme. Et la femme donc ! avec son goût de l'immolation, son besoin de ne rien sentir que par le cœur, son désir de la nuit et de l'abîme, la méconnaissance absolue de l'être qui n'est pas celui qu'elle peut entraîner avec elle jusqu'au néant. Pour elle, se sacrifier, c'est éprouver une sorte de suprême jouissance à l'idée de se soumettre malgré tout à l'amant qu'elle a rêvé parfait. Une femme peut s'identifier à Yseult en dépit des désillusions les plus cruelles, tandis que l'homme ne peut rester Tristan au delà de la satiété. Voilà, à mon avis le seul drame que contienne *Back Street*. Il est éternel et sa réalité serait-elle évoquée sous l'angle le plus fortuit, infirme éternellement l'existence de l'absolu dans l'amour.

Ce drame paraitrait sans doute moins intense s'il ne bénéficiait d'une interprétation tout à fait exceptionnelle. Je songe surtout au rôle de l'amante, que personnifie Irène Dunne. Grande, souple, elle va d'un pas assuré, le visage paisible où brille un regard extraordinairement sensible qui traduit avec une pudeur émouvante le bonheur, l'inquiétude, et surtout une résignation infinie. Quelle vision charmante elle nous offre lorsque toute légère de sa jeunesse elle descend par une soirée printanière, de l'antique omnibus qui passe dans une rue de Cincinnati

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente. — **23, Rue Paradis, 23**

Cave Renommée. — **MARSEILLE**

Télép. : Dragon 00.34

en dérangeant, mais si peu, la nonchalance crépusculaire. John Boles se révèle excellent. Un peu gênant au début semble-t-il par sa fatuité assez lourde, son égoïsme qui, trop accusé, touche presque à la muflerie. Vers la fin on dirait que l'artiste devient meilleur en même temps que l'homme, et la scène où on le voit paralysé, faisant un suprême effort pour appeler son amie au téléphone, atteint grâce à lui à un pathétique profond et sobre.

Ce film qui par son humanité échappe à la critique, n'est pas exempt cependant de maladresses au point de vue technique. Je ne citerai que ce rappel du kiosque à musique — image excellente d'un rythme heureux — qui répétée fort mal à propos dans un moment singulièrement pathétique, confine à l'incongruité. Il serait vraiment dommage que l'œuvre se terminât sur cette vision assez malheureuse, s'il n'était permis de songer précisément à l'instant où l'héroïne rêve à ce qui aurait pu être, que la tragédie aurait existé en dépit du renversement des données, et qu'elle est bien, quoi qu'on prétende, non point en marge de la vie, mais au centre même de la vie, dans les antagonismes de l'amour.

Gabriel BERTIN.

HOT-CLUB DE FRANCE

Notre collaborateur Georges Petit fera au début de Mai, sous les auspices des Cahiers du Sud et du Hot-Club de France, une conférence sur « La véritable musique de Jazz ». Des billets seront en vente au siège du Hot-Club de France, 126, Boulevard Haussmann, à la Boîte à Musique et à la Librairie Corti, 6, rue de Clichy.

ROYAL PROVENCE

Le Grand **Mousseux** de France

L'APÉRITIF DE QUALITÉ

PIKINA

AUX VINS DE FRANCE

FABRIQUÉ PAR PICON et Cie

SOCIÉTÉ D'

Applications Techniques

Capital : 4.000 000 de francs

Siège Social et Bureaux :

17, Rue de la République, 17

MARSEILLE

Téléph. : C 53.12 - 12.98

AGENCE A DUNKERQUE

Peinture, Décoration
Papiers Peints, Ravalement
Vitrerie, Miroiterie
Calorifuges
Parquets sans joints
Pour la Marine, le Bâtiment.
l'Industrie
et les Travaux Publics.

SOCIÉTÉ

L'Électricité de Marseille

Société Anonyme
Capital : 150 Millions de Francs

Usines Productrices
au Cap Pinède
et Avenue d'Arenc, 305

Sous-Stations
Rue Mazagran, 7
Rue Sylvabelle, 30

Administration
Direction et Bureaux
7, Rue Roux de Brignoles, 7
(ex-Rue de l'Arsenal)

Téléphone Dragon : 69-36 et 74 14
Ad. Tel. : ÉLECTRICITÉ-MARSEILLE

SIÈGE SOCIAL :
54, Rue de la Boétie, à Paris

La Société recommande de n'exécuter aucune installation nouvelle, sans qu'un accord préalable n'ait été conclu sur la nature et le voltage du courant

LE GRAND HOTEL

66, La Canebière, 66

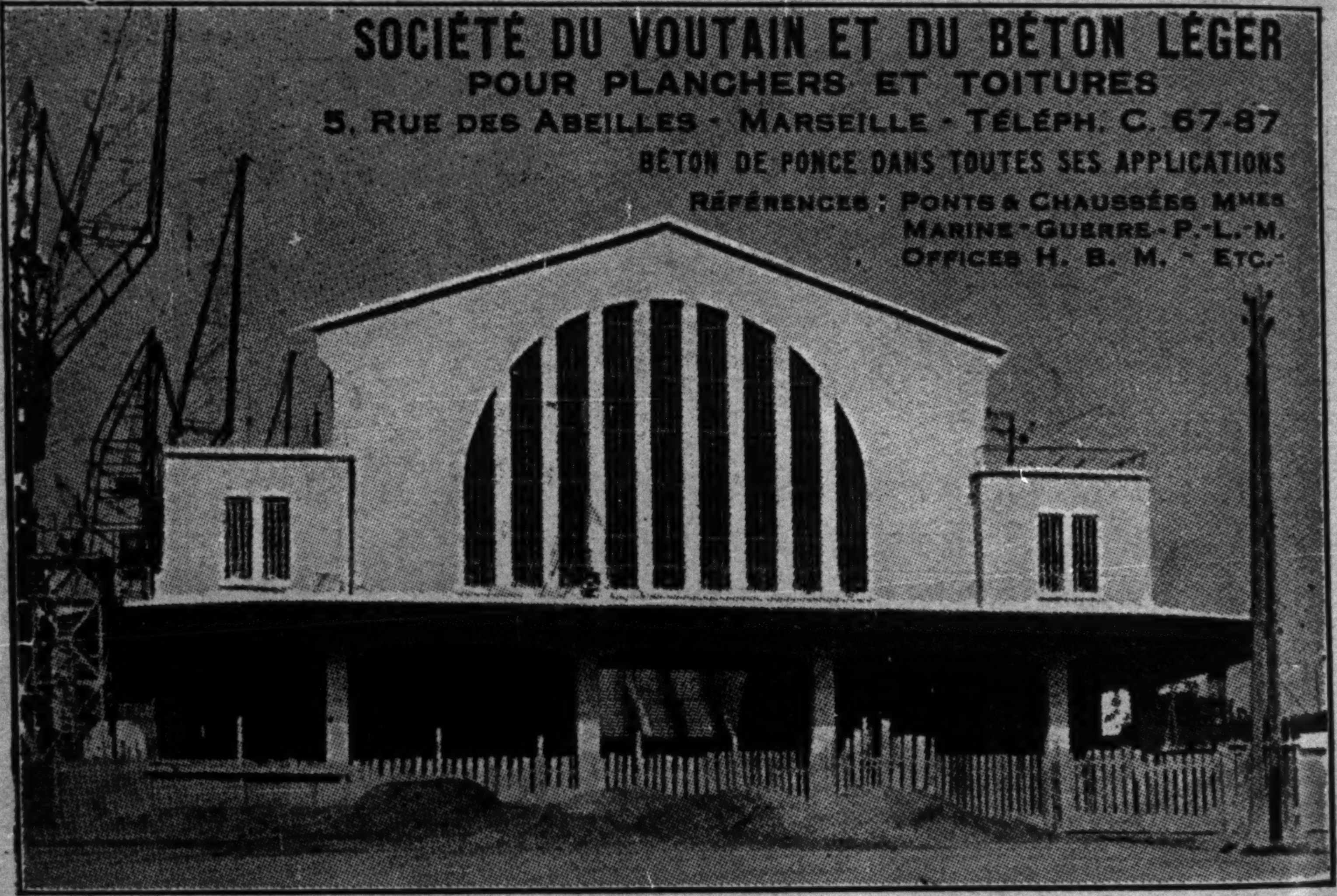
vient d'ouvrir sa luxueuse BRASSERIE

LA CANEBIÈRE

LES REMORQUES
CODER
LES CITERNES
CODER
LE MATÉRIEL DE TRANSPORTS
ÉCONOMIQUE ET MODERNE

MARSEILLE SAINT MARCEL || PUTEAUX (SEINE) 14, AV. DU PRESIDENT-WILSON

Entreprise
TOURRE
Sté Ame au Capital de 1 200.000 Francs
36, Cours Lieutaud, 36
Tél. - C. 30.96 MARSEILLE
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
IMMEUBLES
BÉTON ARMÉ



CIMENTS
DEMARLE
LONQUETY
SOCIÉTÉ DES CIMENTS FRANÇAIS DE BOULOGNE-s-MER
Agence à MARSEILLE, 39, Rue Auguste Blanqui

Lettre d'Egypte

I

La fête du Nil, c'est la fête de la peur Les anciens redoutaient ce grand fleuve qui pouvait à la fois détruire et féconder. Ils lui sacrifiaient une vierge. La pureté et la fraîcheur devaient être les attributs de la victime. Et l'absolue résignation accompagnait la beauté de l'offrande. Nul cri de révolte. Dans l'âme de la vierge était une lucidité funèbre, comme une promesse flamboyante pour la plus lointaine étoile. Et dans ses yeux, l'amour des choses éternelles. J'ai retrouvé le fleuve terrible en écoutant chanter un groupe de petits arabes qui passaient dans les rues du village en jouant aux tambourins: « Le Nil a débordé, que la grâce de Dieu soit avec nous. »

Dans les Monts de la Lune s'est brisé un grand printemps pluvieux.

Rien ne semble avoir changé. L'homme est toujours comme un enfant peureux. Livré aux forces secrètes de la nature, il implore les dieux avec des chants naïfs dont la douceur est amie de la tristesse. Ces petits enfants qui chantent sont l'image de l'humanité à l'affût de l'épouvante: « Le fleuve a couvert les champs de blé, que la grâce de Dieu soit avec nous. »

L'homme change de dieux, mais lui reste le même, porte le même visage dans le miroir de l'univers. Son cœur est mû par la même horlogerie aux monotones battements. Dans tous les mystères qui font mûrir le soleil de chaque jour, la peur garde pour lui l'image terrifiante de l'amour. C'est par la peur qu'il atteint à la seule joie de vivre. C'est sous le dôme obscur de la peur qu'il porte les lampadaires de son innocence. Il fait les labours, les semailles, les récoltes sous le seul signe de la terreur; toutes ses prières sont des cris d'angoisse. Il aime, il ouvre les plis de son âme, ses paupières, ses mains, de peur de profaner la vie suprême des choses. Il redoute la nature dans son épanouissement, dans sa forme massive, dans sa profondeur mouvante, dans la chair infinie de ses plaines. Tout le rythme des eaux, des sables, des arbres et des pierres coule dans ses veines. Enfant de la terre, il a bu, dès l'enfance, l'haleine chaude et puissante des bœufs. Son cœur est resté entre les mains de l'innocence comme un oiseau inquiet de son sommeil. Le Nil a débordé. Dans les Montagnes de la Lune un grand printemps a brisé les secrets des nuages.

« Dans les champs le fleuve s'est répandu ». L'Enfant-Homme chante. Il y a quelque chose de primitif, d'entièrement nu dans sa tristesse, dans la douceur de son imploration. Son âme est neuve comme le monde au jour de sa création.

J'étais allé me promener sur les berges du fleuve. Je voyais passer les charrues hâtives qui s'en allaient vers le bord lointain du désert, là où se tracent les lignes sombres des labours. Un chant lumineux aimantait la terre mortifiée par la crue. Il y avait dans l'air une angoisse et une joie comme un geyser invisible jaillissant au creux d'un secret. Sur le jardin immense des eaux planait la promesse des moissons futures. J'ai vu les enfants du village en groupe nostalgique. Ils chantaient: « Le fleuve est là, le fleuve est venu jusqu'à nos demeures. »

Il était venu au seuil de l'attente, au seuil entr'ouvert par la joie et la peur. Son eau trouble, couleur de lie, était épaisse et teintée seulement par l'aube indé-

cise d'un soleil éteint. La nuit, autre déluge, montait autour de moi. J'ai vu une femme sortir d'une hutte et descendre à la berge. Elle portait sur sa tête une jarre longue comme une petite ruche. Seule, dans l'angoisse nocturne, cette porteuse d'eau semblait apaiser, avec son ombre auxiliatrice, l'âme sauvage du fleuve.

II

J'ai assisté il y a trois jours à une fête religieuse dans la rue du « vieux marché de soir ». Là se trouve le tombeau du cheikh Moubarek. Le cortège au son de tambourins s'était arrêté devant la petite chambre funéraire où le tombeau couvert d'un tapis de soie aux couleurs éclatantes, se détachait avec magnificence de ce milieu d'ombre et de décrépitude. Les murs de la chambre peuplés de visages nés de la magie destructive du temps, semblaient serrer entre leur étroit espace le corps ruisselant d'une lumière blanche. A travers les grilles de la seule fenêtre je voyais chaque jour trembler la pauvre lueur d'une lampe à huile. A présent c'était une illumination baroque, une abondance de clarté violente; comme si les hommes avaient voulu creuser un abîme entre la vie et la mort. Mais rien que la présence d'un tombeau dans cette rue, à quelques pas des maisons obscures et fermées comme des prisons, remplissait cet abîme. Et la vie se rendait avec les parures de la joie à la fête obscure de la Mort...

Quelle est cette force de mémoire qui empêche le temps de décomposer les corps, de défigurer les visages ? Ce n'est certainement pas la résignation chrétienne où tant de promesses chuchotent leur vaine magie. Ce n'est pas non plus la résignation musulmane à la fatalité. Il y a là quelque chose de plus profond et insaisissable.

J'ai vu des jeunes gens vêtus comme au jour de leur mariage, assis sur des bancs étroits devant la chambre funéraire. Leurs visages exprimaient une joie unanime, une joie dépassant le sens de l'absolu, comme si des visages de pierre avaient fait leur soudaine apparition tout autour du tombeau.

Il me fut donné d'interroger quelques uns de ces jeunes Arabes. Chacun d'eux prononçait la même parole comme une prière apprise dans l'enfance.

— C'est un grand cheikh. Il y a bien longtemps qu'il repose ici. Plus loin dans cette même rue, se trouve le tombeau du cheik Mohammed Abou Nouna. Nouna était sa fille belle comme la lune.

Cette pleine familiarité avec la mort donne-t-elle aux hommes des mains sans entraves, des yeux sans angoisse Est-elle égale à la force printanière qui brise les rochers ? Cette intimité funèbre rapprochant les cœurs de leurs ténèbres occultes, est plus profonde, plus tangible que la résignation. Les choses même défigurées y retrouvent leur signification élémentaire. La vie touche au cœur même de son néant pour devenir un reflet de non-être.

MIDI... 7 HEURES
L'heure du BERGER

Fers Forgés
Objets d'Art

AU SINGE VERT

Lustrerie
et Cristaux

Louis TRICHARD
FERRONNIER D'ART
150, Rue de Rome, MARSEILLE - Tél. D 2278

GILL

GRAND CHEMISIER

5, Place de la Bourse, MARSEILLE
(angle rue Pavillon)
FOURNISSEUR DE L'ÉLITE ÉLÉGANTE

Le Restaurant Basso

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX-PORT

Spécialités : Coquillages, Crustacés, Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : **Dragon 11-04**
» 12-90
Inter 28

Le Relais de l'Empereur

(OUVERT TOUTE L'ANNÉE)

Hôtel historique restauré - Restaurant de Premier Ordre
Cuisine et Cave réputées - Confort moderne - Prix modérés
MONTÉLIMAR, sur la Gde Route Nat^{le} - Tél. 2-89

Ateliers Viallard

ART & BATIMENT
FERRONNERIE

26, Rue de la Palud
155, Rue Breteuil
MARSEILLE

Henri CARRERA

Téléphone C 1679

MIROITERIE
Société Anonyme

Etabl^{ts} NUGUE

76, Rue d'Italie, MARSEILLE.
Ancienne Maison Maurice NUGUE
La **Glace** et le **Verre** dans toutes ses **applications.**

La vraie Bouillabaisse Marseillaise

chez

MÉNÉLIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

Les Trois Amis de la Maison

Pour la Cuisine :
" La Végétaline "

Pour la Table :
L'Huile **" Dulcine "**

Pour le Linge
Le Savon **" La Tour "**

ÉTABLISSEMENTS
ROCCA, TASSY et De ROUX
MARSEILLE

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition
de la

Régie intéressée du Gaz

45, Boulevard Paul Peytral

Tous Appareils les plus Modernes
et aux Meilleurs Prix.

Ambulances Automobiles

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITE

Voitures RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN

CHAUFFAGE CENTRAL

A travers les religions successives l'homme ici a gardé quelques vestiges purs de son ancienne existence.

Les Egyptiens avaient déjà fait ce miracle, cette *simplification* mystique. Les êtres aimés ne mouraient jamais pour eux. Ils gardaient dans la mémoire la fraîcheur solaire de la vie.

Qui a brisé ce prisme étrange aux arêtes taillées dans le corps même de la terre multiple au travers duquel l'homme regardait sans épouvante, avec les yeux de l'amour, avec les larges prunelles de l'espérance, l'immobilité éternelle des cœurs aimés ?

Chaque fois que je passe par la rue du « vieux marché de soir » je vois le tombeau du cheikh Moubarek dans sa petite chambre funéraire. Les grilles de la fenêtre tracent sur le mur les cordes jamais vibrantes d'une harpe d'ombre. La pauvre lumière de lampe à huile verse toujours sur le tombeau sa lueur immobile et songeuse. Il y a tout autour une atmosphère de verre fumé, une présence translucide une vieille gestation sans aucun résultat.

J'ai vu un soir des chèvres s'accoupler devant le seuil de la chambre. Une foule d'enfants et de jeunes gens assistaient à cette scène « perverse ». Chaque fois que le bouc sautait sur la chèvre, les enfants tapaient des mains en criant de joie.

Ce lieu sacré où repose le saint n'est donc nullement étranger à l'épanouissement de la vie. Un jardin secret et profond l'entoure, un jardin de soleil dans sa plénitude...

Mais n'y a-t-il pas quelque chose d'incommunicable entre les hommes et les tombeaux ?

Tous les cristaux, après la vaine gestation des globules les plus secrets ne seront-ils pas brisés par leur puissance intérieure et jamais comprise ?

La seule chose qui reste vivante, la seule vérité qui porte des fruits de songe, n'est peut-être que cette parole prononcée comme une prière d'enfance.

— Il y a longtemps qu'il repose ici, le cheikh Moubarek. Dans cette même rue, plus loin, se trouve le tombeau du cheik Mohammed Abou Nouna.

Nouna était sa fille belle comme la lune.

Arsène YERGATH.

L'ÉLECTRICITÉ
NAVALE ET INDUSTRIELLE
APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT
434-436, Bd National, MARSEILLE C. 1874-1875. Ad. Tél. : ELECNAVAL MARSEILLE

Théâtre

WEEK-END, DE NOEL COWARD, A MARSEILLE

L'amusante comédie de Noël Coward, adaptée par Mme Andrée Méry et M. Antoine Bibesco, vient d'être créée à Marseille, au cours d'un concert privé, par l'excellent groupe artistique que dirige Mme Lallé du Chastaignier. On sait de quelle réputation jouit en Angleterre M. Noël Coward. Sa pièce *Hay Fever*, « Rhume des Foins », devint *Week-End* en passant sur le continent. Avant d'être créée au Théâtre de la Potinière, elle eut l'honneur d'être refusée par sept directeurs parisiens, ce qui est une singulière garantie de valeur. Elle met en scène une famille de « dingos charmants », un romancier, une actrice qui a renoncé au théâtre, et leurs enfants, élevés en dépit du bon sens. Les membres de cette singulière famille poussent très loin le sens de l'indépendance: ainsi, chacun d'eux a invité, sans en faire part aux autres, un ami à passer le week-end. D'où, d'abord confusion, mauvaise humeur; puis, la bonne harmonie s'établit, des intrigues se nouent, semblent même menacer un instant l'équilibre familial... Il n'en est rien: ces hôtes, d'abord indésirables, puis trop chers, s'évanouissent comme des ombres; la famille redevient elle-même, comme si rien, absolument rien, ne s'était passé...

Interprétation très homogène, singulièrement vivante, bien dans l'esprit de l'œuvre. Madame Gaston Mouren fut une Judith Bliss délicieusement baroque, toujours prête à voir dans la vie la *scène à faire;* M. Georges Légal campa un romancier irritable, lui aussi en marge de la vie; M. Roger Daniault et Mlle G. Lallé du Chastaignier furent pour notre plaisir deux garnements horriblement mal élevés. Parmi les invités, Mlle Gisèle Proteaux, Myra de grande allure, Mlle Colette Lacour, MM. Georges Daniault et Vimart composèrent avec talent des personnages fort savoureux, Je n'aurais garde d'oublier Mme Thurner amusante dans le personnage épisodique de Clara, l'ancienne habilleuse de l'actrice.

Tout le Confort Moderne dans l'Appartement de Luxe

M. DE BOUILLANNE ET Cie

25, Rue Curiol, MARSEILLE — Tél : C 34-25

ÉLECTRICITÉ - CHAUFFAGE CENTRAL - SANITAIRE

EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »

10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

Collection " POÈTES " (suite)

12. Hubert DUBOIS : *L'Heure entre Chien et Loup.*
Alfa : 12 frs.; Velin : 25 frs.; Holl. : 40 frs.

13. Gaston PULINGS : *Perdre Cœur.*
Alfa : 12 frs.; Velin : 25 frs.; Japon : 40 frs.

14. Gabriel AUDISIO : *Antée.*
(Avec un dessin de Bouchaud) . . Alfa : 12 frs.; Japon : 40 frs.

15. Gaston PULINGS : *Dans cet exil aride.*
Alfa : 12 frs.; Velin : 25 frs.; Japon : 40 frs.

16. Gilbert TROLLIET : *Itinéraire de la Mort.*
Alfa : 12 frs.; Velin : 25 frs.; Japon : 40 frs.

17. Jean HYTIER : *La Cinquième Saison.*
Alfa : 12 frs.; Japon : 40 frs.

18. Robert GUIETTE : *Peau-Neuve.*
Alfa : 12 frs. ; Velin : 30 frs. ; Japon : 50 frs.

Collection " THÉATRE "

1. Louis BRAUQUIER : *Pythéas.*
(Avec deux originaux de Bouchaud et Eichacker)
Alfa : 12 frs. Velin : 25 frs. Madagascar : 40 frs.

2. Gaston MOUREN : *Soir de l'Homme.*
(avec un portrait et un dessin d'Abel Valabrègue)
Alfa : 12 frs.; Hollande : 30 frs.

3. Hermann CLOSSON : *Godefroid de Bouillon.*
Alfa : 15 frs.; Velin : 35 frs.; Holl. : 50 frs.

4. Gaston MOUREN : *La Sonate Inachevée.*
Alfa : 12 frs.; Hollande : 30 frs.

A PARAITRE

5. Gaston MOUREN et Gabriel BERTIN : *Ce qui pouvait être.*

EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »

10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

PARU

Collection " CRITIQUE "

De certains titres il reste des exemplaires sur Lafuma au prix de 40 francs, et sur Hollande, au prix de 70 francs.

1. Auguste LAGET : *Le Roman d'une Vocation.* Alfa : 10 frs.
2. Pierre HUMBOURG : *Jean Giraudoux.* (Etude ornée d'un portrait par Pascin) .... Alfa : 10 frs.
3. Philippe SOUPAULT : *Guillaume Apollinaire.* (Etude contenant un bois par Alexieff et 13 poèmes inédits d'Apollinaire) .... Alfa : Epuisé.
4. Marcel SAUVAGE : *Poésie du Temps.* (Etude ornée d'un frontispice par Pascin) ...... Epuisé
5. Antonin ARTAUD : *Le Pèse-Nerfs.* (Edition ornée d'un frontispice par André Masson) Alfa : 15 frs.
6. René CREVEL : *L'esprit contre la raison.* (Edition ornée d'un frontispice par Tchelitchew) Alfa : 15 frs.
7. Marcel BRION : *Gobineau.* (Avec un portrait par la Comtesse de la Tour) .. Alfa : 15 frs.
8. Léon PIERRE-QUINT : *Le Comte de Lautréamont et Dieu.* (Avec un portrait de l'auteur par Sima) .... Epuisé.

Collection " ESSAI "

1. Marcel JOUHANDEAU : *Eloge de l'Imprudence.* (Avec des dessins de l'auteur) Alfa : 12 frs.; Velin : 25 frs.; Japon : 40 frs.

Collection " URBANISME "

1. Gaston CASTEL : *Marseille et l'Urbanisme.* Alfa : 12 frs.; Velin : 25 frs.

A PARAITRE

2. Gaston CASTEL et Jean BALLARD : *Marseille, Métropole.* (2e série)

EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »

10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

PARU

Collection " NOUVELLES "

De certains titres, il reste quelques exemplaires sur Velin Lafuma, au prix de 50 fr., et sur Madagascar au prix de 80 francs.

1. Gabriel d'AUBAREDE : *L'Ingrat.*
   (Orné d'un portrait par A. Bréal) .... Alfa : 15 frs.
2. G. RIBEMONT DESSAIGNES : *Clara des Jours.*
   (Orné d'une photo de l'auteur, par Man-Ray) .. Alfa : 20 frs.
3. Bernard BARBEY : *Le Camarade Abandonné.*
   (Orné d'un portrait par Valdo Barbey) ...... Alfa : 15 frs.
4. Franz HELLENS : *L'Enfant et l'Ecuyère.*
   (Orné d'un portrait par André Lhote) .... Alfa : 20 frs.
5. Joseph DELTEIL : *Le Mal de Cœur.*
   (Orné d'un portrait par Mariette Lydis) ...... Alfa : 20 frs.
6. Gil ROBIN : *Le Voyage à Genève.*
   (Orné d'une photographie de l'auteur) .... Alfa : 15 frs.
7. Benjamin PERET : *Et les Seins Mouraient.*
   (Orné d'un frontispice par Joan Miro) .... Alfa : 15 frs.
8. Gaston BAISSETTE : *Svea Morgen.*
   (Orné d'un dessin de Marc St. Saens) .... Alfa : 15 frs.
9. Louis EMIE : *Passage de la Folie.*
   (Orné d'un dessin de G. de Sonneville) .... Alfa : 20 frs.

Collection " FOLKLORE "

1. Miguel Angel ASTURIAS : *Légendes du Guatémala.*
   Alfa : 12 frs. ; Velin : 30 frs. ; Hollande : 40 frs.

EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »
10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

Le Vieux-Port

POÈMES

d'ÉMILE SICARD

Réunis par Louis BRAUQUIER

Il sera tiré de cette première édition :
10 exemplaires sur Hollande, marqués de A à J. (Hors com.)
50 exemplaires sur velin, numérotés de 1 à 50. Frs. : 40
940 exemplaires sur alfa, numérotés de 51 à 990. Frs. : 15

Bulletin de Souscription

Je soussigné ....
demeurant ....
a ....
déclare souscrire à ...... *exemplaires sur* .... , *à Frs.* ...... *de l'édition du* « VIEUX PORT » d'EMILE SICARD *aux* Cahiers du Sud *et m'engage à verser la somme de Frs.* .... *contre remise de* .... *exemplaires.*

(Signature)

M. le Directeur des « CAHIERS DU SUD »
10, Cours du Vieux-Port - MARSEILLE

Viennent de paraître :

ROBERT POULET

LES TÉNÈBRES

Roman

« Mon dessein est de tracer, de jalonner des itinéraires de dépaysement... Pour employer une expression dont on va abuser: c'est une entreprise d'affolement public ».

1 volume de 320 pages .... **15 fr.**

Du même auteur :

HANDJI, roman .... **15 fr.**
LE TROTTOIR, récit .... **15 fr.**
LE MEILLEUR ET LE PIRE, roman .... **15 fr.**

PIERRE ALBERT-BIROT

RÉMY FLOCHE

EMPLOYÉ

Roman

« Tout le monde ne peut pas être dictateur. »

1 volume de 256 pages .... **15 fr.**

Du même auteur :

GRABINOULOR, épopée, 1 vol. de la collection *Loin des Foules* .... **20 fr.**

Rappel :

ANDRÉ LHOTE

LA PEINTURE

LE CŒUR ET L'ESPRIT

1 volume de 275 pages illustré .... **20 fr.**

19, Rue Amélie, PARIS-7e **DENOËL ET STEELE**

Les Cahiers d

figurent depuis leur fondation :

1° Dans le salon des paquebots des Compagnies de Navigation suivantes :

Messageries Maritimes.
Compagnie Générale Transatlantique.
Société Générale des Transports Maritimes.
Peninsular and Oriental Steam Navigation C°.
Compagnie de Navigation Paquet (Orient-Maroc).
Compagnie de Navigation Mixte.
Cie Fraissinet (Corse et Algérie Occidentale).
Cie Cyprien Fabre (Amérique, Afrique Occidentale).
Anchor Line, Dollar Line, Bibby Line, etc.., etc...

2° Dans le salon des Hôtels de la côte Méditerranéenne de Nice à Port-Vendres ; dans les salons de lecture, bibliothèques, salles d'attente, cabinets et bibliothèques des gares du Sud-Est de la France.

La publicité des *Cahi*
de tous les pays.

ELLE PRÉSENTE LES P
TOUTES LES MAISONS DÉS
LA RÉPUTATION DE LEU
GOUT FRANÇAIS.

d

d
F
A
N

I

Sud

Sont en vente dans les grandes villes de France, en de nombreux points du bassin méditerranéen.

On les trouve en dépôt chez les principaux libraires de Paris, Lille, Reims, Rouen, Le Havre, Lyon, La Rochelle, Clermont, Nancy, Strasbourg, Tours, Orléans, Avignon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Grenoble, Nice, Aix, Arles, Toulon, Cannes, Marseille.

Ils sont à Tunis, Alger, Oran, Philippeville, Casablanca, Marrakech, Fez, Rabat, Saïgon, Beyrouth.

Leurs services aux revues et personnalités étrangères touchent les grands centres du monde entier : New-York, Chicago, Boston, Londres, Oxford, Manchester, Rome, Milan, Gênes, Berlin, Francfort, Leipzig, Hambourg, Dresde, Bruxelles, Anvers, Liège, Moscou, Leningrad, Madrid, Barcelone, Prague, Varsovie, Vienne, Constantinople, Athènes, Sydney, Bangkok, Alexandrie, Le Caire, Rio de Janeiro, Buenos-Aires, etc...

...ahi... u Sud touche les lecteurs

...S P... SÉRIEUX AVANTAGES POUR
...DÉS... SES DE RÉPANDRE AU LOIN
...LEU... RME ET L'EXCELLENCE DU

CHEMINS DE FER DU NORD

Vitesse - Luxe - Confort

◆

Visitez

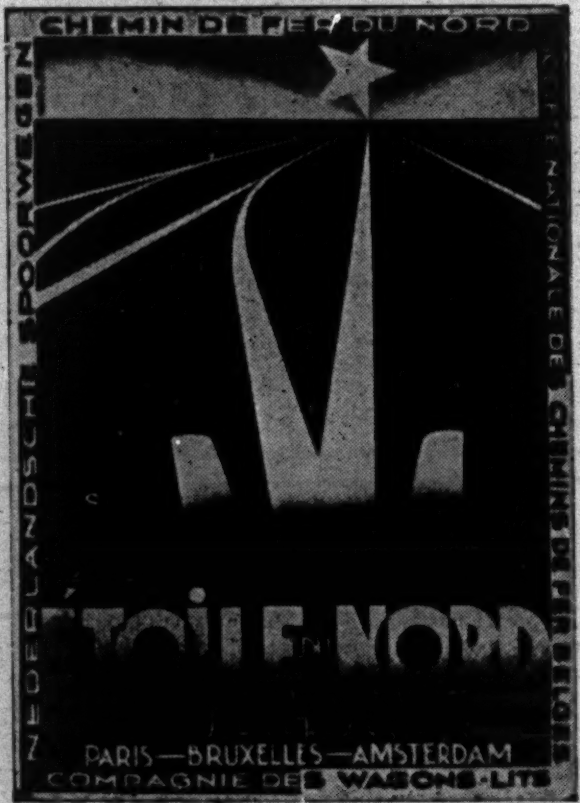
La Hollande

ses villes pittoresques,
ses canaux,
ses moulins,
ses champs de fleurs

Paris-Nord à Amsterdam et Amsterdam-Paris

3 services rapides journaliers dans chaque sens.
Trajet en 7 h. 15

Voitures-Salons
Pullmann



Trajet
en 7 h. 15

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
ET DU SOUTHERN RAILWAY

Paris-S^t-Lazare à Londres

LE JOUR

Le service rapide
le plus agréable et
le plus économique
est celui de

DIEPPE - NEWHAVEN
(Restaurant à bord)

LA NUIT

1° Service le plus confortable

Le Havre-Southampton
(3 fois par semaine dans chaque sens)

2° Service journalier rapide
et économique

DIEPPE - NEWHAVEN

Toutes classes (chemin de fer et paquebot) par **Dieppe-Newhaven 1^re et 2^e classes** (paquebot) par **Le Havre-Southampton**.

Compartiments-couchettes toutes classes de **Paris-Dieppe** et vice-versa.

●

SE RENSEIGNER :

à la Gare PARIS-St-LAZARE (Bureau des Renseignements);

au Bureau du SOUTHERN RAILWAY, 13, rue Auber, à Paris

parfum **SCANDAL**

de **LANVIN**

Lettre de Bulgarie

VIEILLES VILLES ET MONASTERES BULGARES

Une rivière se tourne et se replie comme un serpent; ses multiples sinuosités découpent dans le rocher une suite de falaises. Entre ses boucles une ville s'étage Au-dessus des ravins les maisons se dressent rangées en une série d'amphithéâtres. Le soir aux lumières le coup d'œil est d'un pittoresque étrange: Tolède ou Constantine, dans l'Orient balkanique. Là fut au Moyen-Age la Capitale d'un grand Royaume, le puissant Empire bulgare du XIII^e-XIV^e siècles; aujourd'hui Tirnovo déchue est tombée au rang d'une préfecture de province.

Sur l'une des collines pierreuses était autrefois la résidence des Empereurs. Elle portait un grand nombre de Palais et d'Eglises. Une fresque retrouvée en a conservé la peinture et montre une accumulation de dômes byzantins. De tout cela il n'y a plus que le souvenir. Les tremblements de terre, les guerres, les révolutions, ces habituels cataclysmes balkaniques ont tout détruit, et de tant de grandeur passée n'ont laissé qu'une seule poterne.

Ce qu'on peut encore voir c'est aux confins de la ville actuelle l'Eglise dite « des Quarante Martyrs » qui date de 1230 et forme le Sanctuaire national des Bulgares. Le Roi Ferdinand s'y fit, en 1911, couronner Tsar des Bulgares. Pour son fils Boris la cérémonie est indéfiniment retardée, semble-t-il, pour des raisons pécuniaires. Cette « Reims » bulgare est des plus modestes, elle est loin de faire penser à une Cathédrale royale, elle rappelle plutôt une pauvre Eglise de campagne. Sa seule originalité extérieure est un toit en auvent soutenu par des piliers de bois fruste reposant sur des chapiteaux renversés de belle pierre sculptée, venant des temples grecs ou romains. A l'intérieur, des colonnes de marbre supportent un plafond de bois.

L'intérêt de Tirnovo est plutôt dans ses environs. A quelques kilomètres, sur un plateau pierreux se trouve Arbanassy, ancienne agglomération greco-albanaise dont l'origine curieuse date du XVI^e siècle alors que sous l'Empire ottoman le patriarchat orthodoxe avait constitué là toute une colonie de Grecs de Thessalie. Au carrefour des routes de la Méditerranée et des plaines de Bessarabie, la ville devint un important centre commercial. Beaucoup de riches familles roumaines, les Bratiano, les Brancovan, sont originaires d'Arbanassy. Puis la décadence est arrivée et la Cité qui avait eu jusqu'à 1.800 foyers, n'en compte plus aujourd'hui que 250.

De son passé de puissance elle a gardé quelques témoins. Telle cette ancienne fontaine turque dont l'arc oriental est sculpté d'une dentelle d'arabesques. Les maisons éparses dans la verdure supportent un toit en saillie tombant assez bas et soutenu en auvent par de minces piliers de bois. Aux portails endormis il faut longuement sonner pour se faire ouvrir. Dans un enclos fleuri et paisible est la « Maison Royale » ainsi nommée parce qu'au Roi Ferdinand elle servit de logement pour son sacre. Ce dut, au XVI^e être une riche habitation. Aujourd'hui les pièces nombreuses et spacieuses, ont des murs blanchis à la chaux et ne sont plus garnies que de grands bas-flancs de bois autrefois destinés à porter les beaux

tapis ottomans, sur lesquels vivaient les Orientaux On admire les menuiseries, les grillages de fenêtres délicatement ajourés et les plafonds de bois finement travaillés. Celui de la pièce principale est un splendide ouvrage d'ébénisterie aux infinis entrelacs turcs tournant autour d'un motif central qui représente une pomme de pin en pendentif. Les pièces sont chauffées par de grands calorifères dont les ouvertures sont placées dans une chambre médiane où se trouvent ainsi rassemblées quatre à cinq bouches, que peut facilement surveiller un seul serviteur.

A l'extrémité du plateau rocailleux une vieille Eglise est divisée en deux parties : l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes; une cloison peinturlurée sépare les sexes. Les murs et les voûtes sont couverts de fresques qui datent du XVII[e] mais d'un XVII[e] balkanique, c'est-à-dire resté primitif. Les inscriptions en grec montrent que ces peintures se distribuent en douze parties, correspondantes aux douze mois de l'année et commentant chacune les événements sacrés du dit mois. Au bout de la salle réservée aux mâles se trouve l'autel, protégé comme dans toutes les Eglises orthodoxes par un grand panneau de bois sculpté et doré. Devant le chœur tombe un énorme lustre de cuivre d'un nombre infini de branches. Une obscurité mystérieuse et une lourde odeur de cire et d'encens emplissent le lieu saint.

En contrebas de l'Eglise et à quelques centaines de mètres un couvent de femmes : le Monastère de la Sainte Vierge s'enfouit dans les arbres, sa muraille basse semble la lisière d'un îlôt de verdure. L'abbesse vient de nous saluer, une femme grande, à l'allure décidée. Elle dirige vingt-deux religieuses, habillées d'un vêtement et d'une sorte de toque noirs avec un petit voile de même couleur. Tout cela est grossier et sale. On n'a pas cette impression de décence dans la pauvreté que donnent nos religieux français.

Le couvent est pittoresque, des ruelles couvertes de treilles d'où tombent des grappes de gros raisin sont bordées de petits pavillons sans étage blanchis à la chaux et tout garnis de plantes grimpantes. On dirait un béguinage fleuri, une sorte de Bruges avec le soleil et la saleté de l'Orient. Dans la Chapelle un tremblement de terre en 1913 a fait s'écailler la croûte de chaux et à côté d'un beau rétable en bois sculpté et doré a dévoilé des fresques anciennes, non encore complètement dégagées: elles sont du même style byzantin avec les habituels Christs émaciés, les Saints à barbe et les Rois à tiare.

La visite finie l'Abbesse tient à nous offrir des rafraichissements. Le salon de réception a cette odeur d'archaïsme, de sécheresse et de vertu qu'on trouve dans toutes les maisons religieuses. Des fleurs séchées y voisinent avec des portraits de princes bulgares ou de patriarches orientaux. Une sœur fait passer un plateau à confiture. Chacun doit puiser avec une cuillère à même le pot; un verre d'eau fraîche couronne la collation rustique.

Une Abbaye d'hommes est située à l'autre côté de Tirnovo, au bout d'un vallon boisé. La route s'engage dans une gorge ombreuse et fraîche. Après une douzaine de kilomètres on aperçoit tout en haut à mi-côte de la falaise le Monastère de Saint Préobrajensky. Le chemin monte toujours dans la forêt et finit par arriver au couvent placé en corniche dominant la vallée. Les bâtiments paraissent sans caractère mais par le grand portail à colonnes l'on pénètre dans une cour d'un aspect étrange et qui arrache des cris d'admiration. Une série d'arcades et d'auvents reposent sur des piliers de bois bleu, garnis de rosiers

Le meilleur, pour le travail en commun, me paraît être ici Happy Couldevell qui, d'autre part, improvise en solo, dans chacun de ces morceaux, deux chorus d'un beau style Chicago (avec une légère influence de Coleman Hawkins, — influence que subit d'ailleurs aussi, désormais, Bud Freeman lui-même). Happy Couldevell joue avec beaucoup de pondération et de sobriété et il est même rare de voir un musicien noir s'assimiler aussi complètement le style blanc.

Quant à Tommy Dorsey, on ne perçoit guère son apport dans les passages collectifs de *Who stole the lock ?* où, par contre, il donne un bon solo, surtout grâce à sa note du début longuement tenue et allant Crescendo, cependant qu'Eddie Condon et Jack Bland assurent un rythme d'enfer.

Mais c'est à Frank Froba que revient l'honneur d'avoir fait les plus belles choses. Ses deux solos sont parfaits, plus spécialement celui de *Siméone stole Gabriel's Horn*, d'une construction simple et très plaisante et qui, à la fois par la vigueur et en quelque sorte la limpidité, évoque irrésistiblement Joé Sullivan. On pourrait presque croire que c'est ce dernier qui joue : je dis presque parce qu'il y a tout de même quelque chose, — d'assez indéfinissable, d'ailleurs, — qui ne trompe pas. Voilà en tout cas un excellent pianiste, que l'on connaissait peu jusqu'ici et que l'on aura d'autant plus plaisir à entendre que les pianistes hot blancs de valeur sont plutôt rares. Frank Froba fournit aussi, durant les refrains vocaux de Henry Allen et notamment pendant celui de *Simeone stole Gabriel's Horn*, un très bon accompagnement.

Yellow dog Blues et *Mean old hed bug Blues* comportent quelques modifications dans la composition de l'orchestre. Le trombone a été éliminé, Happy Coldwell remplacé au ténor par Pee Wee Russel qui lui-même a cédé sa place comme clarinettiste à Jimmy Lord, Thomas Waller s'est substitué à Frank Froba, enfin les chorus chantés ont été confiés à Billy Banks, que nous avions déjà entendu dans trois disques signés Eddie Condon's Chicago Rhythm Kings.

Signalons tout de suite que Foster est ici bien mieux enregistré et que l'on peut suivre par conséquent assez nettement son merveilleux travail rythmique. Au rythme aussi, Fals Waller fournit également une partie efficace et, d'autre part, ses solos sont bons, surtout celui par lequel s'ombre l'exécution de *Mean old hed bug Blues*, qui est superbe : c'est le Fats Waller des grands jours que nous avons là, celui de *Harlem Fress* et de *The Minor Drag*, deux morceaux qu'on aimerait voir éditer en France, soit dit en passant.

PROVENCE RADIO
TÉLÉPH. NATIONAL 04-95
52. boul. dugommier
Agence Régionale
DUCRETET
MACHINES PARLANTES
THOMSON

Jimmy Lord possède une grosse réputation comme clarinettiste. Il est néanmoins difficile de se faire une idée très exacte de sa valeur et on ne peut guère le juger ici que pour son travail d'accompagnement puisqu'aucun solo ne lui a été réservé. Ce travail est impeccable: du pur style Chicago. Au saxophone ténor, Pee Wee montre les mêmes qualités qu'à la clarinette. Il fournit une brillante collaboration dans les parties collectives, qui n'est pas inférieure à celle de Happy Couldevell, et dans *Mean old bed bug Blues* prend un chorus d'une construction irréprochable et au cours duquel il fait grincer sa sonorité comme à la clarinette. Pee Wee aime jouer « derty » (Sale), comme beaucoup de musiciens de Chicago.

De son côté, Henry Allen ne donne à nouveau aucun solo, mais dirige tous les ensembles de la même manière que dans l'autre disque. Les remarques faites plus haut restent donc valables ici. Les parties collectives me semblent d'ailleurs un peu moins réussies que dans *Simeone stole Gabriel's Horn* ou même *Who stole the lock*. L'inspiration chez les musiciens ne se maintenant pas toujours sur un plan aussi élevé.

Les parties chantées de Billy Banks ne sont pas fameuses. Billy Banks est une espèce de Cab Callowey blanc et qui hurle et braille trop souvent sans rime ni raison. Le mal ne serait pas grand, s'il ne faisait que des apparitions discrètes. Malheureusement il chante abondamment, au détriment de la partie orchestrale, cela va sans dire. Dans *Mean old hed bug Blues*, on entend aussi une chanteuse dont on n'a pas cru devoir inscrire le nom sur l'étiquette, et qui, elle, n'est pas trop mauvaise... Mais que ce Billy Banks est donc horripilant!

Un dernier mot: il existe une excellente version de *Yellow Dog Blues* et qui comporte le meilleur solo de clarinette de Jimmy Dorsey sur rythme lent. Cette version est celle de l'orchestre de Ted Lewis, avec au verso un très bon *Sobbin' Blues*. La maison Columbia ne pourrait-elle pas se décider enfin à la faire paraître en France? Ce disque serait certainement très bien accueilli par tous les publics.

Le disque de Louis Armstrong, *Georgia Bo Bo* et *Drop that Jack* (Brunswick 500.379), remonte à près de dix ans. Il présente d'autant plus d'intérêt qu'il permet d'établir une ligne de comparaison entre le style de Louis à cette époque et son style actuel. Or, on s'aperçoit qu'en 1925, Armstrong jouait aussi bien, à peu de chose près, que maintenant, — alors que tous les autres musiciens en étaient encore à des balbutiements informes. Le jeu de Louis était seulement un peu plus simple, sa technique un peu moins brillante, il déformait moins le thème, mais les intonations étaient déjà très pures et très grandes, la puissance d'exécution: par moments, en écoutant la partie de Louis dans ces deux morceaux, on pense à Muggsy, ce qui revient à dire que Muggsy joue maintenant comme le faisait Louis, il y a une dizaine d'années. Comme le cornet blanc est, à l'heure actuelle, le plus grand trompette après Armstrong, on voit l'avance que celui-ci avait sur tous les autres musiciens et que l'on peut encore mesurer en comparant à son jeu celui du reste de l'orchestre l'accompagnant ici. Ecoutez le trombone Ory, au style lourd, chantant et monotone, aux phrases dépourvues d'idées, où le piano, tenu par Lily Armstrong. Par contre, Johnny Dodds, à la clarinette, n'est pas ridicule. Ses solos ne sont peut-être pas très hot, ils sont construits avec

LUGAGNE ET DE BOUILLANNE

MARCEL de BOUILLANNE & Cie Successeurs

42 Rue Montgrand 42 MARSEILLE

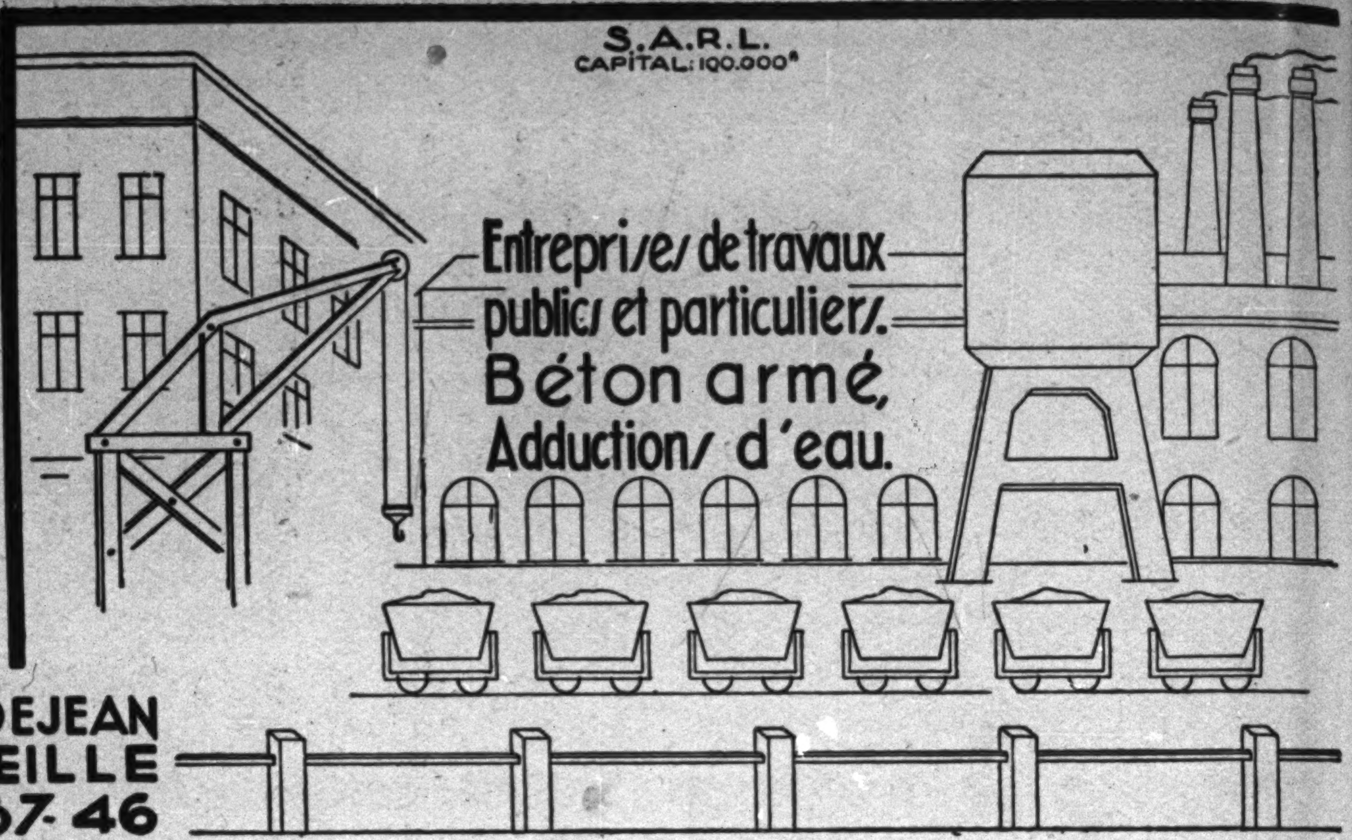
Telephones D.50.00 & 52.34

ENTREPRISE GENERALE DE TRAVAUX

BUREAUX A PARIS : 27 RUE BLANCHE (9eme)

Tel. TRINITE 63.20

LES TRAVAUX DU MIDI



2. Rue DEJEAN
MARSEILLE
Tel: D-87-46

ENTREPRISE FRANÇOIS FERRÈRE

MENUISERIE
D'ART ET DE BATIMENT

11.15. RUE DE VERDUN MARSEILLE. TELEPH. 36.76

une trop grande profusion de notes et la sonorité n'est pas toujours très belle mais on sent chez ce musicien une sincérité qui ne laisse pas d'être émouvante. De plus, dans les passages d'improvisations collectives, il sait trouver parfois de beaux accents.

Y aurait-il une affaire Earl Hines ? Je commence à le croire sérieusement, puisqu'à l'heure actuelle on ne sait plus très bien, du moins pour certains disques si c'est lui, ou tel imitateur particulièrement doué, qui est au piano. Dans un récent numéro de *Jazz-Tango,* le grand connaisseur qu'est M. Hugues Panassié soulève un lièvre de taille à propos du solo de piano qui se trouve dans *No one else but you* de Louis Armstrong, solo attribué jusqu'ici à Hines, mais dont il faudrait créditer en réalité un autre musicien du nom de Buck que l'on entend dans un autre morceau de Louis, *Dear old southland.*

J'avoue qu'à mes yeux la question ne se pose toujours pas. L'auteur de ce solo est bien Hines et non Buck. Par contre, il ne fait pas de doute que dans *Sweet Lorraine* (Brunswick 500.320) avec l'orchestre Jimmy Noone, ce n'est pas Earl Hines qui est au piano, mais un autre noir, Zinkey Cohn, qui, dans une certaine mesure a su reproduire le style du grand pianiste noir. Toutefois, Earl Hines n'utilise jamais, à ma connaissance, des trilles du genre de ceux que l'on entend dans le solo de *Sweet Lorraine* et d'autre part son jeu rend une sonorité bien différente, plus légère et comme plus détachée. Mais nous retrouvons Earl Hines au verso, *Four or five times,* où il donne un magnifique solo ainsi qu'un superbe accompagnement pendant la partie vocale. A propos, que je dise que je suis sûr que c'est aussi Zinkey Cohn, et non Earl Hines comme on le croit généralement, qui est au piano dans *Apex Blues,* avec le même orchestre : le solo dans ce disque ressemble comme un frère à celui de *Sweet Lorraine.*

Il y a aussi une affaire Jimmy None, — mais à un tout autre point de vue. Comment ? Voici un musicien dont j'entends toujours dire monts et merveilles, que certains considèrent comme le plus fort clarinettiste de couleur, allant jusqu'à le préférer à l'incomparable Barney Bigard, et dont le travail est toujours parfaitement décevant Sauf peut-être dans *I know that you know,* je n'ai jamais entendu Jimmy Noone faire quelque chose d'exceptionnel. Jusqu'à nouvel ordre, je pense que ce musicien est moyen, sans plus. Dans *Fourand five times* il est bon, surtout dans le dernier chorus d'ensemble où il a quelques beaux traits dans l'aigu ; par contre, dans *Sweet Lorraine* il est franchement médiocre. Quant à son orchestre, il ne vaut pas grand chose et joue affreusement mal les passages collectifs Tout le mérite de ces deux exécutions réside donc uniquement dans les parties de piano.

Il ne me reste plus qu'à parler d'un disque, celui de l'orchestre Don Redman et qui comprend *Shakin' the African* et *Trouble why pick on me?* (Brunswick 500.322). Ce sont là deux très beaux morceaux, où d'heureux arrangements encadrent et complètent les parties improvisées, qui sont elles-mêmes excellentes. Le trompette Sidney de Paris, qui prend deux solos, un sur chaque face, et qui sont aussi bons l'un que l'autre, est particulièrement remarquable. De Paris joue avec une fougue peu ordinaire utilisant un vibrato très accentué qui donne à son style une couleur bien personnelle. Voilà, sans aucun doute, un très grand trompette, que l'on peut mettre sur le même plan, ou presque, que Henry Allen. On entend aussi Robert Carroll qui, au saxophone ténor est des plus satisfaisants

et le grand trombone Benny Morton qui cependant, dans son solo de *Shakin the African*, donne l'impression de ne pas très bien savoir où il va. Toujours dans ce morceau, Edward Inge prend, dans un très bon style, quelques mesures à la clarinette. Il n'y a aucun solo du pianiste Horace Henderson, mais celui-ci fournit d'un bout à l'autre de ces deux exécutions, un splendide travail de soutien: on goûtera encore plus spécialement, je pense, son accompagnement à la fois si délicat et si heureux au refrain vocal de Loïs Deppe dans *Trouble Why pick on me?* Don Redman chante aussi, ou plutôt parle avec cette séduction qui lui est propre, dans *Shakin' the African*. Quant aux arrangements, ils sont au niveau des solos. Je vous conseille d'écouter l'ensemble, magnifique de Swing, qui suit immédiatement le vocal de Don Redman dans *Shakin' the African* ainsi que les passages qui dans *Trouble why pick on me*, s'intercalent au cours du solo de Sidney de Paris. Deux exécutions qui, après *Song of the weeds* peuvent être considérées comme les meilleures de cet orchestre qui n'était malheureusement connu jusqu'ici chez nous que par des réalisations d'un caractère plutôt commercial.

On voit que cette seconde série hot ne le cède en rien à la première; comme celle-ci elle comprend des pièces du plus haut intérêt, dont il faut détacher encore plus spécialement l'admirable *Case on dawn* qui est, à mon sens, un des chefs-d'œuvre de la musique hot Je pense que tous les fervents du jazz auront à cœur de posséder dans leur discothèque cette précieuse anthologie où se trouvent représentées quelques-unes des manifestations les plus significatives de cette expression musicale.

Georges PETIT.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre précédent numéro notre collaborateur et ami Georges Petit fera le jeudi 3 mai à 9 h. 30, salle Gaveau, rue de la Boëtie une conférence suivie d'une partie musicale sur « La véritable musique de jazz ». Cette conférence, placée sous les auspices des *Cahiers du Sud* et du *Hot Club* de France, connaîtra, nous en sommes certains, un vif succès.

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

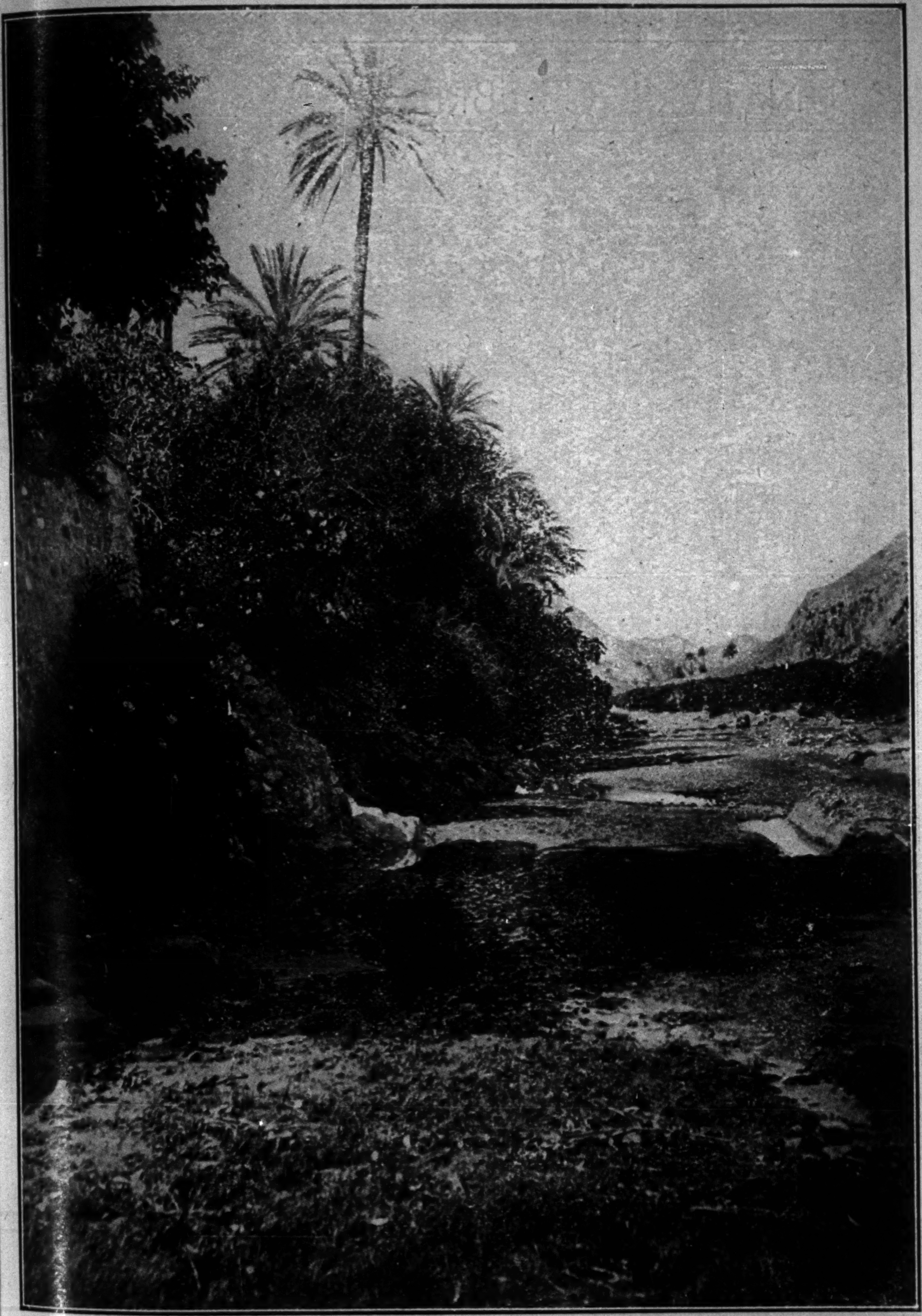
Tél. D. 47.16

APPAREILS ET DISQUES :

Columbia, Gramophone, Odéon,
Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités chez **Phono Montgrand** MARSEILLE 24, rue Montgrand

FAITES EN **ALGÉRIE** LE BEAU VOYAGE DE VOTRE VIE



Bou Saada. Les bords de l'Oued.

RENSEIGNEZ-VOUS A

L'OFFICE ALGÉRIEN D'ACTION ÉCONOMIQUE ET TOURISTIQUE

L'OFALAC, 26, Boulevard Carnot, 26, **ALGER**

LA RÉÉDITION ATTENDUE

D'UN LIVRE CÉLÈBRE

GEORGES FOUREST

La Négresse Blonde

45 exemplaires sur Lafuma. **40** fr.

2500 exemplaires sur bouffant. **15** fr.

VIENT DE PARAITRE

CHEZ JOSÉ CORTI

6, Rue de Clichy, PARIS

Lettre d'Espagne

ESQUISSE D'UN ESCORIAL

I

Accroché à cette terre castillane, à ce chaos qui exclut tout sentiment d'équilibre et de rythme, l'Escorial semble immobiliser, pétrifier l'équilibre et le rythme d'une foi souveraine et tout entière tournée vers son objet.

Au dehors, ce ne sont que murailles uniformes, infinies, percées à intervalles réguliers, de quatre rangées de fenêtres, que dômes, clochers et clochetons sans surprise. Le parti-pris de simplicité qui a réglé cette architecture, ce style dont la froideur et le mutisme expriment une sorte de passion jugulée, ne sont point le fruit d'un hasard. Le Roi Prudent avait du goût pour le plus dur ascétisme, pour la plus grande pauvreté. Les quatre façades de l'Escorial illustrent définitivement ce mépris de la séduction et de l'ornement. A vrai dire, elles sont faites pour épouvanter. Elles laissent le champ libre à toutes les ressources intérieures, à toutes les possibilités d'exaltation. Elles livrent le visiteur prisonnier d'une majesté qui se cache partout derrière cet amas bleuâtre de granit, à toutes les transes d'un lyrisme qu'il pouvait croire oublié et qui, d'entre ces larges dalles qu'il foule, surgit soudain, — flamme secrète, innombrable, propice à toutes les communions.

C'est au cœur même de l'Escorial — franchi *le Patio de los Reyes*, — à l'entrée même de la *Capilla Mayor*, devant l'immense retable de jaspe, de marbre et de bronze que l'on commence, que l'on doit commencer à frémir. Tout autour, c'est le vide, le vide géant, architectural, le poids impondérable des colonnes, des coupoles, des dômes, le silence des statues innombrables, un silence de ciel. On ne peut embrasser d'un seul coup tant de richesses, tant de noblesse. Il faut savoir admirer, être patient et humble. Un homme, roi de toutes les Espagnes, des Deux-Siciles, de Jérusalem, etc... a voulu que son Dieu ait ici son temple le plus beau : une conjugaison de merveilles humaines, un chœur immobile de pierres et de métaux précieux. Tout paraît hors de proportions et tout cependant s'organise, miracle d'une géométrie vivante, d'un jeu de lignes ardentes et sereines, faites pour l'éternité. Si sévère, si avare en dépit de lui-même que soit ce décor, il convient pourtant aux émotions qu'il éveille et qu'il prolonge. Il est l'émanation pure et folle d'un cerveau tenaillé par la religion, la hantise de la mort et de ses démons imaginaires. Il est l'illustration soudaine d'une autre destinée semblable, — il explique déjà le cri surhumain de Sainte Thérèse:

Vivo sin vivir en mi
y tan larga vida espero
que muero porque no muero.

Mais nous ? Devant tant de passion déchaînée, contenue, que devenons-nous ? Je ne sais. On ne peut plus que douter de ses propres doutes, s'incliner, appeler quelques puissances invisibles, évanouies dans un passé qui fut mystique. Ce feu qui ravage sourdement tous les ors environnants n'est pas un vain brasier. On peut s'y réchauffer encore, y tendre un visage inquiet, y éprouver sa soudaine solitude. Il existe dans cette nef irrespirable mille chances de salut. Tant de sainteté voulue, imposée, étalée n'est pas, à la longue, un stérile spectacle et qui ne se sent point trembler devant elle, c'est qu'il ne mérite sans doute point de l'approcher.

C'est dans la *Capilla Mayor* que l'Escorial change le cœur de ceux qui le visitent.

On ne saurait abandonner la *Capilla Mayor* sans méditer quelques instants auprès de ces deux groupes de bronze qui, de chaque côté de l'autel, dans une lumière sombre et hautaine, constituent les *enterrements royaux.* C'est au sculpteur Pompeyo Leoni que Philippe II commanda de son vivant, moyennant la somme de 335.000 pesetas, ces dix statues plus grandes que nature et dans lesquelles on reconnait, d'une part, l'empereur Charles-Quint, ses filles et ses sœurs, et, de l'autre, Philippe II en personne, ses trois femmes et le prince Don Carlos, son fils.

Etrange caprice d'un homme qui, s'il professait le plus formel dédain pour tout ce qui n'était point immuable et éternel, n'en a pas moins voulu sauver de l'oubli l'apparence humaine des siens et la sienne propre ! C'est que l'Escorial, selon lui, devait d'abord servir Dieu et ensuite hospitaliser les dépouilles mortelles et pourries des rois d'Espagne...

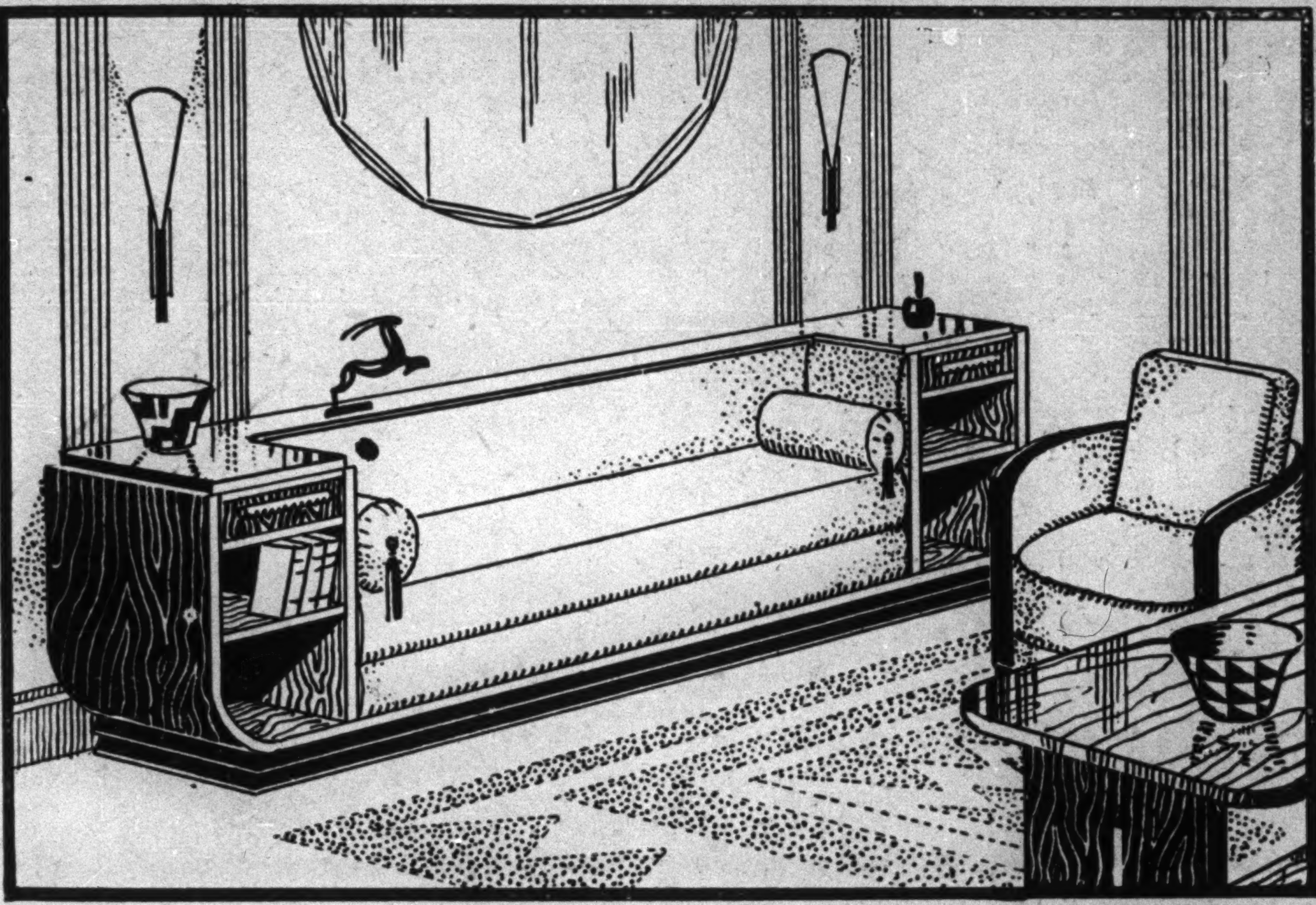
Ces deux *enterrements* surgis du sol expriment tout à coup cet orgueil fatidique et congénital, ce besoin un peu fou de parade qui hantent les plus solides des têtes couronnées. L'opulence avec laquelle toutes ces poupées sont vêtues n'est pas un vain symbole, de même leur voisinage immédiat avec le maître autel. Il ne suffisait pas à Philippe II (« *Yo, el Rey* ») d'avoir édifié le plus monstrueux monastère, il lui fallait encore, statufiés pour toujours, lui et ses proches, être aussi près de Dieu que possible, dans l'attitude la plus humble, certes mais en flagrante contradiction avec la pompe même du décor.

On croit rêver en présence de ces hommes et de ces femmes immobiles. Sont-ils morts, vivants, momies gigantesques ? On baigne auprès d'eux dans une atmosphère un peu trouble et qui pèse à la longue, qui suffoque. Et l'on ne comprend bientôt plus l'expression éternellement dure de ces dix visages trop privés de songe. Présents

MEUBLES D'ART

A. BICCHIERINI

Fabricant



EXPOSITION
INTERNATIONALE
ARTS DÉCORATIFS
NICE 1929
Grand Prix

EXPOSITION
COLONIALE
MARSEILLE 1922
Médaille d'Or

19, Rue Friedland, 19 - MARSEILLE

TÉLÉPHONE : C. 76-51

ASSURANCES

TOUS RISQUES TERRESTRES

VOL

VIE

AUTOS

INCENDIE

INDIVIDUELLES

BRIS DES GLACES

DÉGATS DES EAUX

ACCIDENTS DU TRAVAIL

RESPONSABILITÉ CIVILE

MAX CASTELLI

LICENCIÉ EN DROIT

COMPAGNIES : INCENDIE · VIE · ACCIDENTS · LA PRÉVOYANCE

69 RUE St-FERRÉOL - TÉLÉPHONE D. 12-33

et absents, ils jettent dans la *Capilla Mayor* une sorte de défi souverain. On dirait maintenant d'une funèbre fête de famille provoquée par quelque annonce de cataclysme : la justice de Dieu...

Immédiatement au-dessous, il y a le Panthéon des Rois.

Je ne savais pas que le royaume des morts pût être fait de marbre, de jaspe et de bronze. Lorsque la porte s'ouvre sur l'escalier magnifique, on devine que l'affaire va être sérieuse et tournera peut-être au tragique. Les lumières préméditées, un silence qui n'est pas seulement obligatoire mais qui pourrait bien être le silence du silence, la fièvre annonciatrice de quelque solennité catastrophique, tous ces éléments méprisent les mesures humaines à quoi nous voudrions les ramener. Il faut y prendre garde.

Un grand coup de cymbale ou plutôt l'éclatement de tous les cuivres et de toutes les cordes de cet orchestre de grand opéra : voici l'octogone funèbre, le Panthéon des Rois et ses rafales puissantes et méditatives.

Ils sont tous là, invisibles témoins, embaumés, putréfiés, cadenassés dans ces massives et somptueuses caisses de marbre orfèvré, toujours et encore orgueilleux. Ils savent bien, du fond de cette caverne inconcevable, que ce fut en définitive pour eux, pour eux seuls, que l'énorme Escorial sortît, au bout de vingt trois ans, de la tête malade du Roi Prudent — pour eux seuls et pour Dieu, ce qui est, on le comprend ici, la même chose... Ils sont tous là : les Charles, les Philippes, un Luis, un Fernando, un Alfonso. Les hommes d'un côté les femmes de l'autre : la seule Isabelle II fait exception, qui a pris place entre Fernand VII et Alphonse XII. Il reste encore quelques sépulcres vides car on n'avait pas prévu certains évènements...

Au milieu, comme en plein ciel, un lustre immense, une dentelle de verre et de cristal, balance sa rêverie translucide. Dans cette catacombe, dans ce jardin de marbre et de bronze, d'ossements et de pourritures camouflés, il est la seule fantaisie permise, la seule cadence lumineuse et rayonnante dans ce poème désespérément ténébreux. Il y a bien adossé aux colonnes dorées de petits anges porteurs de luminaires. Mais le spectacle perpétuel de tant de sépulcres (à supposer même que la nuit ils ne s'entr'ouvrent point) a depuis longtemps tari leur sourire et rabattu leur envol...

Alors, dans l'octogone du souvenir et de la mort, il n'y a plus guère d'humain que le Christ de l'autel. Il penche la tête et ses yeux sanglants sont clos. Sans doute n'ose-t-il pas regarder en face tous ces sarcophages merveilleux.

MIDI... 7 HEURES
L'heure du BERGER

Il faut remonter rapidement à la surface. Il faut même essayer d'éviter les transitions trop séduisantes (cloîtres, jardins, bibliothèque) qui pourraient amollir et distraire l'esprit déjà tendu à point pour le jeter brusquement, violemment en tête-à-tête avec l'âme profonde et véritable de l'Escorial : l'habitation de Philippe II.

Ah ! laissons ici la passion la plus exaspérée se libérer de ses dernières contraintes. Ce n'est plus le moment de se contenir, mais de déborder. Tout le lyrisme ailleurs enfoui et dissimulé sous les plus riches, les plus pesantes vêtures, s'exalte maintenant dans la plus misérable nudité. Celle-ci l'accuse, le dénonce. Il surgit de toutes parts, vivant, à nul autre semblable, par l'unique vertu de la pauvreté, du dénûment et de la mort...

Peu importent les murs blanchis à la chaux, percés de trois hautes fenêtres, la frise d'azulejos de Talavera, la table modeste, le fauteuil avec sa petite banquette pour la jambe goutteuse, tout cela, c'est le décor historique, favorable à l'anecdote et à l'accidentel. Le seul miracle qu'il faille attendre dans cette pièce, c'est la révélation prodigieuse d'une présence et il faut, pour goûter pleinement à ces charmes austères et simplifiés, que l'on sente s'animer autour d'eux le fantôme de celui qui porta, tout édifié dans sa tête mélancolique, le monastère en forme de gril.

Voilà la petite chambre où il mourut. On aperçoit derrière, le grand lit morne et sévère, la porte latérale qui communique avec le maître-autel de la *Capilla Mayor*. Il lui fallait évidemment cette porte, cette trouée vers son Dieu pour supporter dignement sa gloire et sa misère, pour se sentir enfin maître du monde et poussière sans lendemain. L'Invincible Armada, Lépante, toutes ces minutes prodigieuses, toutes ces songeries héroïques tombent ici ,tout d'un coup du haut de leur piédestal et ne sont plus, dans la demi-ténèbre de la chambre, que trophées inutiles et souvenirs muets. Le plus beau, le plus enviable destin se sépare ici de sa propre essence. Il redevient lui-même dans l'humilité la plus douloureuse et les remords les plus cuisants.

(*A suivre*) Louis Emié.

HOTEL DE NOAILLES

LA CANEBIÈRE

Depuis 1689, séjour de l'Élite internationale.

Téléphone dans toutes les Chambres : C. 09-33

MARSEILLE

135 Chambres
135 Salles de Bains.

Pour vos travaux délicats et urgents nécessitant mise en service rapide, employez le

Super-Flambeau

artificiel à hautes résistances et à durcissement rapide, fabriqué depuis 7 ans avec succès par les usines de la

Société Coloniale des Chaux et Ciments Portland de Marseille

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs

Siège Social et Bureaux : L'ESTAQUE (Bouches-du-Rhône)
Télégr. : **Colocimen-Marseille** — Téléphone · Marseille Colbert 94-53
Usine à l'Estaque (B.-du-Rh.) - Usine à Lottinghen (P.-de-C)

« Le Flambeau »
Portland Artificiel supérieur recommandé par ses résistances constantes.

« Le Spécial Route »
Artificiel spécial pour bétonnages de chaussées, dallages et endults.

NOEL & Cie

Ingénieurs-Constructeurs

Anc. Établts NOEL aîné PELLEGRINI & Cie

56 à 78, Rue de Lyon **MARSEILLE**

INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES

(Théâtres, Casinos, Cinémas, Villas, Hôtels)

Haute et Basse Tension - Éclairage - Force Motrice.

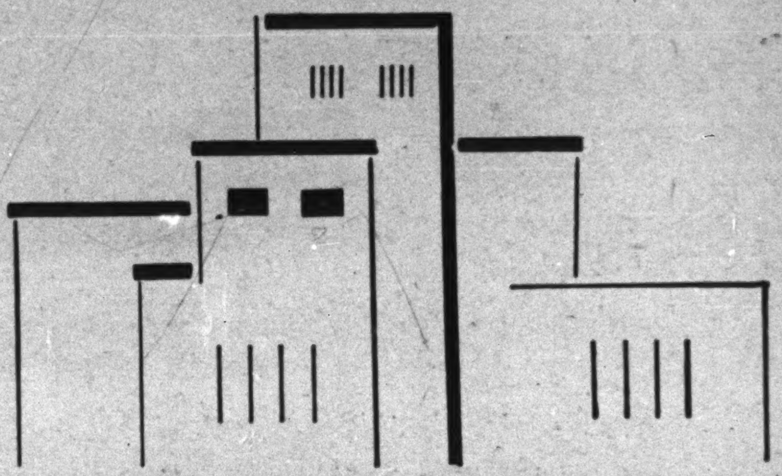
Réparations tous Appareils Électriques

Téléphone : National 38-41 3 lignes **Télég. : ATE Marseille**

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX
ET. JALLUT ET Jh. RICORD

A. JALLUT ET M. CLAVÉ Succrs

S.A.R.L. - CAP. 250000 FRS. - 15, RUE DU JARDIN DES PLANTES
MARSEILLE
TÉL. C. 27.43



CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
BÉTON ARMÉ - IMMEUBLES - VILLAS

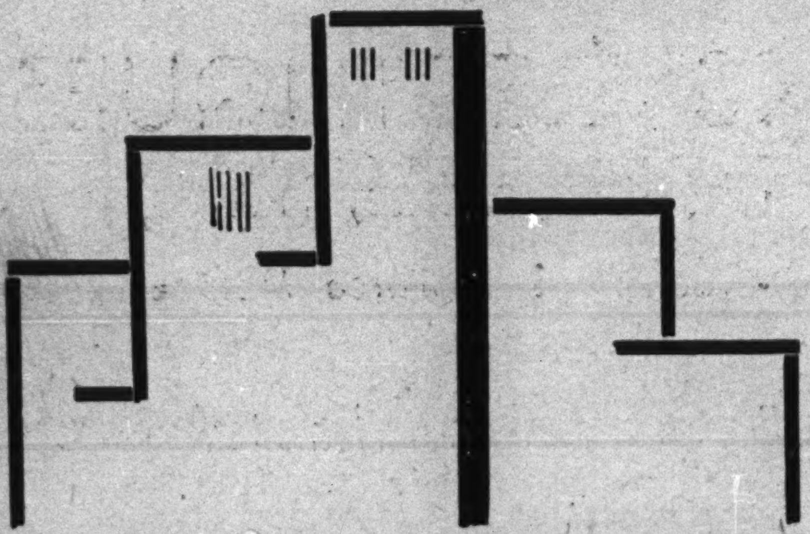
Entreprise Générale de Travaux Publics

MAÇONNERIE - CIMENT ARMÉ

LEON FEAUTRIER

Ingénieur T. P. E.
Successeur de LEHOUX Frères

BUREAUX ET ENTREPOTS :
MARSEILLE
12, Rue Julia, 12
Téléphone : C. 66.59
R. C. Marseille 90.142



Constructions Industrielles et Privées

A Paris : les Expositions

GONZALEZ BERNAL — PARIS IL Y A CENT ANS
JARDINS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Gonzalez Bernal expose pour la première fois en France à la Galerie Jacques Bonjean. Prise de contact immédiate. Ce jeune peintre a quelque chose à dire, élans, cris, angoisse et il l'exprime dans des compositions en profondeur avec une belle violence qui nous étreint, nous entraine au-delà du quotidien, vers des régions sombres où règne la révolte où « ils ont soif insatiable d'infini comme toi, comme moi, comme le reste des humains à la figure pâle et longue ».

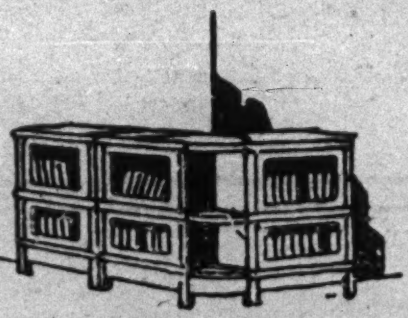
A côté de ces peintures quelques portraits. De nombreux peintres estiment que la ressemblance importe peu dans une œuvre et j'étais arrivée à considérer cet axiome comme une vérité à jamais établie. Bernal lui au contraire veut faire ressemblant et il y arrive admirablement comme dans les portraits de René Crevel ou d'Auric. Les dessins sans perdre de leur originalité sont d'un parfait clacissisme et par le souci de l'exactitude sont profondément vrais.

L'œuvre de Bernal est une et multiple, c'est une force magnifique qui ne demande qu'à s'épanouir.

Paris il y a cent ans est composé d'un ensemble sympathique de toiles groupées avec beaucoup de goût par M. Paul Cailleux. Que de transformation en un siècle.

Deux peintres, deux étrangers excellent dans ces vues du « Vieux Paris ». L'un est peu connu et c'est dommage, c'est un italien, Canella, l'autre est Bonington. Ce sont les quais avec les lavandières savonnant leur linge au milieu de vaches broutant l'herbe, les grands Boulevards où circulent berlines, omnibus, fiacres, charrettes et où l'on fait la conversation au milieu de la chaussée. Ce sont de Louis Mozin le *Pont Rouge* aujourd'hui le Pont St-Louis et le *Canal Saint-Martin* en pleine campagne, le *Passage du Saumon* de Frédéric Nash, le *Moulin de Montmartre* de Georges Michel qui semble surgir d'une lande désertique ! C'est un Paris calme, paisible et qui pourtant ne l'était guère.

Bibliothèque M.D.
9, Rue de Villersexel, PARIS (7e)
Téléphone : Littré 11-28



Bibliothèques extensibles et transformables - Encadrements de Divans - Cosys - Studios - Divans-Lits - Chambre M. D. transformable, extensible pour Étudiants - Célibataires - Meubles classeurs et de bureaux - Meubles pour T. S. F., Phonos, Disques - Mobilier Scolaire.

DEMANDER LE CATALOGUE GRATUIT N° 17. — FACILITÉS DE PAIEMENT.

FOIRE DE PARIS 9-24 MAI 1934 - Halldu Bureau Moderne Stand 38-23

Louis Vauxcelles qui a feuilleté les gazettes de l'époque nous dit que « 1834 » s'ouvrit sous les plus sinistres, voire les plus sanglants auspices; les parlementaires s'entredévoraient ». A la suite d'un duel, le désordre apparut. « L'anarchie étant maitresse de la rue, les quartiers du centre devinrent inhabitables; des troupes de camelots infligeaient au promeneur le supplice d'un assourdissant vacarme « Demandez les crimes de la police... A la potence les malhonnêtes gens! Proclamation aux ouvriers coalisés. » Les pamphlets les plus virulents se vendaient librement dans les carrefours ». On regrette de ne pas sentir dans les œuvres exposées ici, cette atmosphère de fièvre qui agitait alors Paris. D'autre part, la vie de fête, de plaisir et de luxe continue, nous pouvons voir sur la « *Place Vendôme* » de Wild des hommes exhiber leurs pantalons blancs, les femmes leurs robes somptueuses.

Le présent est-il si lourd que nous éprouvions tant de charme à contempler le passé. Dans les « *Jardins d'hier et d'aujourd'hui* » les jardins d'hier nous plaisent surtout. C'est *Saint-Cloud*, ses jeux d'eaux, sa perspective admirable, ses arbres séculaires, son luxe de parterres, de statues, de bosquets; c'est le *Pont Chinois* à Bagatelle, la *Folie Saint-James*, les *Jardins de Bemfica* de Pillement.

On peut suivre l'évolution du jardin depuis le jardin à la française jusqu'au jardinet de banlieue. Avouons que le jardin d'aujourd'hui tel qu'il est représenté ici par quelques très bons peintres comme Maurice Denis, Alfred Marquet, Othon Triez, Alfred Smith, est navrant. Le jardin semble mesquin, étriqué; il est vrai qu'il nous est seulement donné d'en avoir des aperçus. Pour juger de la perspective d'un jardin en son entier, c'est au photographe que nous devons nous adresser.

Si l'on en juge par les quelques essais de jardins d'enfants, de squares ou de fontaines réalisés ces derniers temps à Paris, je ne connais pas de jardin moderne qui puisse rivaliser avec ceux d'antan. La faute en est certainement imputable au manque d'espace, mais aussi au choix des architectes.

Germaine SELZ.

REY

Joaillier-Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C 11.56

MARSEILLE

La Couture chez JEAN

Ses Chapeaux
Ses Robes
Ses Créations

51, Rue Saint-Ferréol, MARSEILLE D. 05.18

L'Égypte.
Les Indes.
L'Australasie.
L'Extrême-Orient.
par la

P & O

PENINSULAR & ORIENTAL STEAM NAVIGATION Cy
Paquebots Postes Anglais — Passagers — Marchandises

ESTRINE & Cᵉ, Agents
18, Rue Colbert, MARSEILLE.

Compagnie d'Assurances

" LE SECOURS "

Accidents - Incendie - Vie - Vol

Agence. - Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE,
42, Rue Paradis. Téléphone : 76.72

Fondé en 1863

CRÉDIT LYONNAIS

Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.485 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

AGENCE DE MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Martigues, Salon, La Ciotat

Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.

Location de compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Rendez-vous d'Artistes

La Cascade

Face au Vieux-Port

◆

Ses Coquillages

Sa Bouillabaisse

Ses Grillades

◆

5, Quai de Rive-Neuve

ROSTAN, Propriétaire

Tél. : C. 27.37

ÉTABLISSEMENTS

J. MOUROUX

201, Rue de Rome

MARSEILLE

Téléphone : C. 55-44

◆

ECLAIRAGE

CHAUFFAGE

CUISINE

Toutes les applications du gaz de ville avec le

Gaz Butane

Naturel, en Bouteilles, non toxique, allumage instantané.

Dyens - Fleuriste

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles

Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse, 16

MARSEILLE Téléphone : D. 56-50

La Peinture à Marseille

I

JACQUES THEVENET

En son atelier du quai de Rive Neuve, le peintre Thévenet nous montrait dernièrement un nouvel ensemble de ses dernières œuvres. Nul autre endroit que le cadre toujours tellement attrayant et mouvant de ce vieux port qui ne cesse d'attirer les peintres encore épris d'images ou de pittoresques imprévus, n'aurait pu présenter une telle harmonie. Les expositions précédentes de Thévenet au Studio Leroy et au Radeau avaient déjà fait connaître en valeur le riche talent de cet artiste sincère; celle-ci l'affirme davantage. Il y a là des gouaches représentant les divers aspects des ports de Marseille, voiliers, eaux opalines et d'émeraude, œuvres séduisantes de distinction et remplies de nuances délicates et rares, humour du détail, indications rapides. Paysages du Morvan et de Manosque, arabesques charmants, atmosphères changeantes et humides, sensualité de la terre chaude et grasse, bestiaux lourds, et sillons remués fraîchement, plaines et profondeurs, fraîcheurs et lumières des terres et des cieux. Nous aimons particulièrement Thévenet dans ses dessins lithographiques et lavis, où jouent prodigieusement le jeu inconscient des blancs et des noirs en des accents graves et pathétiques, campagnes, faucheurs, coureurs cyclistes, fumeurs de pipes, ciels gris et de plomb, nuages bas, menaces d'orages, pluies qui nous révèlent des ciels d'une extrême finesse. Loin d'être gêné par le sujet l'artiste le creuse, l'analyse au point d'en faire un portrait émouvant. Ce procédé qui devient un écueil pour tant d'artistes, disparait à nos yeux qui ne voient plus à travers la personnalité de l'artiste que des êtres vivants admirablement rendus, le naturel des attitudes faisant vivre les corps, d'une souplesse remarquable, d'un dessin précis, vigoureux et nerveux. Comme le dit si justement Roger Brielle : après la ferveur solitaire de tant d'années, Thévenet continue de son pas tranquille sur la route où un bon peintre devient un grand peintre.

Léo Van DROOGENBROECK.

II

CHEZ MAURICE ESNAULT

On sait avec quelle ingéniosité et quel art sont installés dans les vieilles maisons de Rive Neuve, les ateliers de peintres. Tout ce quartier de la ville en reçoit une empreinte de fantaisie, un air de fête négligente qu'intensifie la joie du port.

Dans l'un de ces immeubles, aux vastes pièces, Maurice Esnault qui aime le silence et la lumière a fait trêve à ses pérégrinations et consent au repos. Un repos actif, bien entendu, car il est la vie même, une halte consacrée au songe et ses

visions. Ce sont les œuvres nées de cette ambiance heureuse qu'il nous conviait à regarder ces jours derniers.

La salle, où nous pénetrons est un studio aux belles proportions qui sert au peintre de *living-room* et d'atelier, mais qu'il a su aménager avec son goût achevé des intérieurs pour que chaque heure de la vie y ait son coin particulier presque intime. Le devant de la pièce qui s'éclaire par deux magnifiques fenêtres d'où l'on découvre en biais le Vieux Port et Saint Jean; la vieille église de Saint Laurent, cœur de la ville vieille est présentement occupé par son exposition. Il y a là une vingtaine de toiles aussi claires que le ciel d'en face et aussi légères que le miroitement des eaux.

Il ne saurait être question devant elles d'une critique où reviendraient ces mots de la technique et de l'école, dont le subtil maniement, varié sous la plume des virtuoses, sert à dissimuler leur manque absolu d'émotion. Ici, il ne s'agit plus d'analyser, on subit. Une clairière s'ouvre dans l'âme et tout aussitôt s'écartent les ombres éparses qui nous cachent la pureté du jour. Esnault nous remet devant le miracle perpétuellement renouvelé de la genèse. Ses toiles sont dérobées à l'aube du monde et font flotter les brumes du premier matin qui se leva sur la terre dans une vaporisation de clartés laiteuses. Et tout apparait frais et dégagé du péché des nuits qui s'approchent.. Tout danse encore dans l'irradiation des forces juvéniles. Les arbres sont ivres de lumière et se dissolvent dans l'allégresse du ciel. Les routes poudroient et s'enfoncent dans les fonds d'opale, la mer apparait parmi ses rives pâlies comme un lac suspendu et la dégringolade des champs s'éclaire d'un or féérique.

Terres heureuses! Le peintre, voyant candide croit encore dans ces paradis qu'il évoque et qu'il sait surprendre, dans la sérénité grisante de la mi-matin où les forces de l'homme ne se sont pas encore essayées pour le mal, ou la confiance prend corps avec les formes de la vie peu à peu émergées du brouillard.

Mais ce peintre qui choisit sa donnée et impose aux choses sa vision ingénue, dit-on, risque d'être surtout un poète? Eh bien oui, il est un poète et nous sommes sûrs qu'il ne rejette pas ce terme dont on voudrait faire un sarcasme. Maurice Esnault a, de ce monde, une vision de blancheur et de grâce infinie et nous la communique. Remercions-le de nous laver la rétine des salissures qu'elle subit trop souvent.

J. B.

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

Bijoux de Style - Horlogerie de haute précision

Dépositaire exclusif des **Montres ROLEX**
et des **Montres PATEK Philippe**, etc.

TÉLÉPHONE : D. 48-76

EXPOSITION LEO VAN DROOGENBROECK

Notre collaborateur et ami Léo Van Droogenbrœck, vient d'organiser à la Galerie da Silva une très intéressante exposition de ses œuvres. Malgré qu'il reste dans la tradition flamande par le goût de la belle matière et le sens de la construction, Droogenbrœck ne se limite pas à une seule formule. Les toiles qu'il nous montre attestent, que, loin de se satisfaire du même procédé, cet artiste est sans cesse en quête de nouveaux modes d'expression, particulièrement dans ses portraits où il fait preuve d'une vision extrêmement aiguë et où nous reconnaissons une grande diversité dans sa technique qui s'adapte toujours étroitement à l'esprit du modèle, qu'ils soient peints d'une touche légère et fine ou brossés à la diable avec une verve goyesque. Droogenbroeck est également heureux dans le paysage et la nature morte où sa facture nous semble-t-il se révèle plus égale. Nous avons beaucoup apprécié cette toile où des fruits souples et charnus s'opposent à la rigidité d'un phono, des œillets contrastant harmonieusement avec un tapis d'un vert somptueux, un nu d'un équilibre cézanien. Une puissante évocation du bassin de carénage, une très spirituelle vue de Juan-les-Pins, et bien d'autres œuvres encore qui classent Léo Van Droogenbrœck parmi les meilleurs peintres qu'il nous ait été donné de connaitre dans notre ville.

G. B.

Fumez les Cigarettes

WEEK-END

GOUT ANGLAIS

de la Régie Française

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

Prix Littéraire

MARCEL BRION, LAUREAT DU PRIX DE L'A. P. A. L. P.

Nous avons déjà signalé le beau succès de notre collaborateur Marcel Brion qui vient d'obtenir le prix littéraire de 5.000 francs fondé par l'Association des Arts et Lettres de Provence pour son roman « La Folie Céladon».

Ce prix lui a été remis au cours d'une séance solennelle où le Préfet et le Maire de Marseille ont tenu à assister. Dans notre ville, de tels évènements sont rares. Aussi vit-on accourir une grande affluence de lettrés et d'artistes, désireux de montrer leur satisfaction d'un tel choix.

Le Président, Victor Audibert, en remerciant l'auditoire, tint à préciser les mesures de parfaite sécurité qui entourèrent l'attribution du prix, puis il présenta l'œuvre et l'écrivain. Pour ce dernier, c'était presque chose superflue. Nous ne dirons rien ici de l'œuvre car il en sera parlé en son temps dans nos colonnes ; bornons-nous à signaler sa très haute tenue, sa langue magnifique et son profond pessimisme que ne parviennent pas à dissimuler son titre et son atmosphère XVIII^e^. Poursuivant son allocution, le Docteur Victor Audibert aborda un thème qui lui est familier et dont l'Association des Arts et Lettres fait le leit-motiv de ses revendications. Il se tourna vers le Maire et lui demanda un foyer pour les artistes et les écrivains. La création d'un centre intellectuel, avec salles d'expositions et de conférences s'impose depuis longtemps à Marseille et les *Cahiers du Sud*, par la voie de leur collaborateur Gaston Castel, l'ont déjà préconisée.

Le Préfet répondit ensuite dans un langage choisi et trouva des locutions heureuses pour définir le talent de Brion et présenter son *curriculum vitae*. Pour nous, qui depuis la fondation de la Revue, sommes restés en étroit contact avec lui, même dans ses plus lointaines pérégrinations, il nous tardait surtout d'entendre la lecture du premier chapitre de son œuvre, sorte de prélude au charme rare qui s'en détache comme une nouvelle.

Il faut savoir gré aux organisateurs de cette réunion d'avoir, par leur initiative, contribué au respect du labeur intellectuel et de l'œuvre d'art à Marseille. Cette association, pour un début, a eu la main heureuse : le choix du lauréat honore Marseille par sa renommée internationale, il affirme que ce grand port n'exporte pas que des denrées, mais des esprits vigoureux qui concilient harmonieusement les divers génies de notre mer.

Marcel Brion sait depuis longtemps avec quelle attention affectueuse nous suivons sa carrière. Qu'il accepte une fois de plus nos compliments sincères et notre inaltérable amitié.

J. B.

TAVERNE CHARLEY

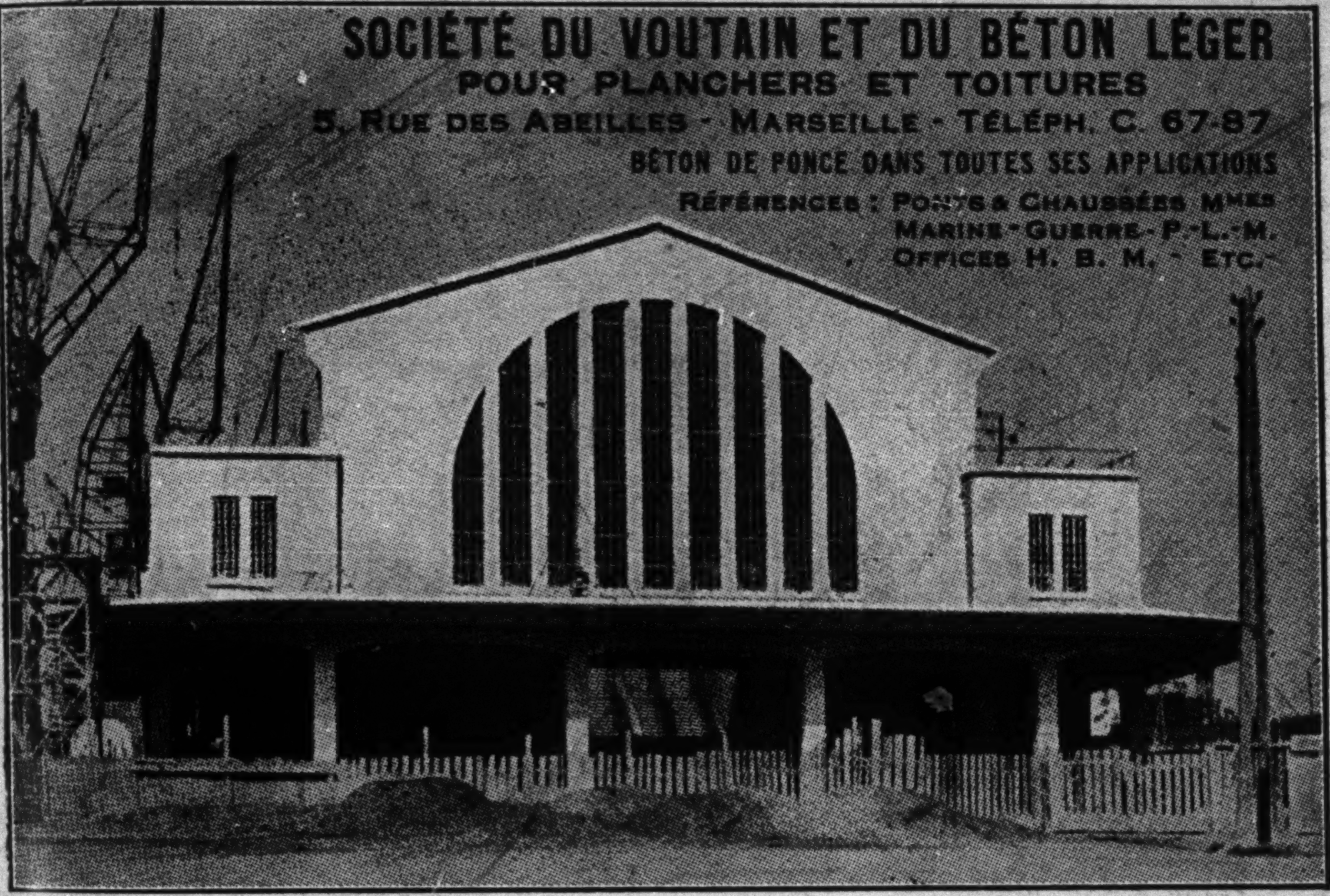
Ouverte après les spectacles.

20, Boulevard Garibaldi, 20
Tél. C. 26-20 **MARSEILLE**

LES REMORQUES
CODER
—
LES CITERNES
CODER
LE MATÉRIEL DE TRANSPORTS
ÉCONOMIQUE ET MODERNE

MARSEILLE SAINT MARCEL || PUTEAUX (SEINE) 14, AV. DU PRESIDENT-WILSON

Entreprise
TOURRE
Sté Ame au Capital de 1.200.000 Francs
36, Cours Lieutaud, 36
Tél. : C. 30.96 MARSEILLE
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
IMMEUBLES
BÉTON ARMÉ



CIMENTS
DEMARLE
LONQUETY
SOCIÉTÉ DES CIMENTS FRANÇAIS DE BOULOGNE-s/-MER
Agence à MARSEILLE, 39, Rue Auguste Blanqui

Chauffage Central & Sanitaire

ÉTABLISSEMENTS

LA PHÉNIX INDUSTRIELLE

EBSTRUP & DORÉMUS

I. E. C. — École Polytechnique

INGÉNIEURS CONSTRUCTEURS SPÉCIALISTES

Nombreuses Références de tout premier ordre

85, Rue Saint-Sébastien, MARSEILLE — Téléphone D. 12-42

Ancienne Maison NICOLLE
fondée en 1830

ÉTABLISSEMENTS

A. Rebufat & Cie

Lustrerie
Bronzes
Ferronnerie
Plomberie
Electricité

pour :

la Marine
le Bâtiment
la Décoration

9, Rue d'Italie
Télép. C : 02.32
C : 02.34
MARSEILLE

Société Française de Peintures & Vernis

Siège Social et Bureaux :
24, Rue Charras, 24
MARSEILLE
Tél. : D. 40.60 (3 lignes)

— 3 USINES —

Peinture **Hippocampe**
» **Étoile de Mer**
» **Astérie**
» **Ferrolégine**
Sous-marine laquée
Vernis et Siccatifs

ALTIÉRI FRÈRES

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE PEINTURE

DÉCORATION PAPIERS-PEINTS
Siège social 35 RUE MAZENOD
MARSEILLE

SUCCURSALES PAPIERS-PEINTS
71 RUE MONTGRAND MARSEILLE
LA SEYNE S/MER (VAR) CASABLANCA
RABAT (MAROC)

Le Cinéma

JEUNESSE (1)

Cette œuvre possède le rare privilège de plaire sans faire la moindre concession à l'esprit du public. Elle est franche, sincère et s'éloigne autant de la banalité que de la prétention. Son titre semble évoquer des tableaux seulement charmants, d'où toute idée dramatique est absente. On s'imagine aisément tel metteur en scène brodant sur un thème de cet ordre une petite histoire anodine dans laquelle une insouciante adolescence, issue d'une bourgeoisie respectable, passerait son temps à danser et à chanter sur tous les tons et sur tous les rythmes plus ou moins syncopés les délices de l'amour. Joli prétexte pour nous montrer un jeune premier aux reins souples et aux yeux prometteurs de félicités sirupeuses, pour nous faire admirer la gracilité d'une pseudo ingénue cabriolant après avoir susurré deux couplets d'une voix délicieusement acidulée. Cela dans un cadre de dancings propres et nets comme des cliniques où l'innocente joie des fils de famille s'épanouie parmi la frénésie sacrée des malaxeurs de coktails...

Rassurez-vous, le film de Georges Lacombe n'a aucun rapport avec ces poncifs qui représentent, non point Paris, mais ce qu'il est convenu d'appeler *l'esprit parisien.* « J'ai cherché à montrer — nous dit-il — le visage d'une jeunesse qui n'est point « la jeunesse dorée », la jeunesse frelatée par les trop grandes facilités de la vie. Cependant, mes personnages ne sont point désespérés; ils font montre d'un certain optimisme, mais cet optimisme est beaucoup plus chez eux une réaction de défense qu'une disposition naturelle de l'esprit ». Cette déclaration constitue, croyez-le bien, une sorte de sauvegarde contre le personnage conventionnel, et si Georges Lacombe réussit à nous émouvoir, c'est parce qu'il ne s'est pas départi un seul instant du désir d'être vrai. L'intrigue de son film n'abonde pas en péripéties extraordinaires et chose plus rare encore la simplicité n'en est pas feinte. J'exècre autant que le mélodrame le plus grossier, cette sorte de pureté mécanique chère à certains cinéastes dont le génie parait aujourd'hui beaucoup plus contestable que naguère. La fraicheur de « Jeunesse » n'a rien à voir avec les fleurs artificielles. C'est une œuvre printanière en son essence et non point par ses colifichets. Ses personnages sont humains et diffèrent entièrement des marionnettes ingénieuses qu'une critique complaisante jugeait inséparables du goût français. Ici aucune fantaisie arbitraire. Nous assistons à la simple histoire d'une petite vendeuse qui désespérée par l'abandon de son ami, tente de se suicider. Marie, c'est le nom de l'héroïne, est sauvée par un jeune homme, Pierre; il devient son camarade et peu à peu s'éprend d'elle. Ce dernier a un compagnon, Jean, qui rencontre Marie et lui fait la cour, en ignorant qu'elle connait Pierre. Marie hésite entre Pierre et Jean, quand un docteur qu'elle vient de consulter lui révèle qu'elle est enceinte de Louis, l'amant qui l'a quittée. Elle en fait successivement l'aveu aux deux jeunes gens. L'un, entiché de principes renonce à elle en réprouvant sa conduite, l'autre, Pierre, plus généreux lui offre son aide que Marie accepterait si son amant qu'elle n'a jamais cessé d'aimer et qui s'est fait une situation au

(1) Présenté au *Capitole* le 27 mars 1934.

Maroc ne la rappelait auprès de lui. De cette intrigue qui pouvait facilement se prêter à des effets mélodramatiques, Georges Lacombe a su tirer des images d'une émouvante beauté. Toutes sont exemptes d'emphase et bénéficient d'une secrète perfection rarement atteinte par le cinéma français. Certains extérieurs qui s'allient intimement à l'état d'âme des personnages offrent je ne sais quoi de souple, de dense, de velouté qui est un enchantement pour la vue. J'apprécierais moins, pour ma part, certain coin de Paris reconstitué en studio et qui, en dépit d'une vraisemblance littérale contient cependant quelque chose d'étriqué. La Tour Eiffel par exemple, dans ce tableau, crée un trompe l'œil qui ne trompe pas. Cette légère réserve accomplie, louons sans aucune arrière pensée, l'interprétation de cette œuvre remarquable. Lisette Lanvin joue le rôle de Marie avec une grande justesse d'expression et une sobriété qui la classent parmi les meilleures artistes du moment. Jean Servais, Pierre, se montre d'un naturel parfait et la fantaisie chez lui n'exclut jamais le côté humain. Sa physionomie extrêmement mobile et souple lui permet de mettre en valeur les moindres nuances du personnage complexe qu'il était chargé de représenter. Nous avons également apprécié la correction de MM. Robert Arnoux, Louis Allibert, Camus. Quant à Paulette Dubost comment rester insensible à son charme si spontané, si frais. Il suffit qu'elle soit présente et qu'elle sourie pour qu'aussitôt une image s'éclaire et s'affine. Certains coins de Paris m'ont paru plus parisiens à cause d'elle.

Gabriel BERTIN.

ROYAL PROVENCE

Le Grand **Mousseux** de France

WATSON, BROWNE & C°
5a, Rue Beauvau, MARSEILLE
Agents des Compagnies de Navigation
BIBBY LINE
(MARCHANDISES & PASSAGERS)
ELLERMAN'S CITY, HALL & BUCKNALL
LINES

Huilerie Nouvelle S. A.
10, Rue des Héros, MARSEILLE
Huiles fines
Huiles industrielles
Savons

SOCIÉTÉ D'
Applications Techniques
Capital : 4.000.000 de francs
Siège Social et Bureaux :
17, Rue de la République, 17
MARSEILLE
Téléph. : C 53.12 - 12.98

AGENCE A DUNKERQUE

Peinture, Décoration
Papiers Peints, Ravalement
Vitrerie, Miroiterie
Calorifuges
Parquets sans joints
Pour la Marine, le Bâtiment, l'Industrie et les Travaux Publics.

SOCIÉTÉ
L'Électricité de Marseille
Société Anonyme
Capital : 150 Millions de Francs

Usines Productrices
au Cap Pinède
et Avenue d'Arenc, 305

Sous-Stations
Rue Mazagran, 7
Rue Sylvabelle, 30

Administration
Direction et Bureaux
7, Rue Roux de Brignoles, 7
(ex-Rue de l'Arsenal)
Téléphone Dragon : 69-36 et 74-14
Ad. Tél. : ÉLECTRICITÉ-MARSEILLE

SIÈGE SOCIAL :
54, Rue de la Boétie, à Paris

La Société recommande de n'éxécuter aucune installation nouvelle, sans qu'un accord préalable n'ait été conclu sur la nature et le voltage du courant.

LE GRAND HOTEL
66, La Canebière, 66
vient d'ouvrir sa luxueuse BRASSERIE
LA CANEBIÈRE

La vraie Bouillabaisse Marseillaise

chez

MÉNÉLIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

Les Trois Amis de la Maison

Pour la Cuisine :
" La Végétaline "

Pour la Table :
L'Huile " Dulcine "

Pour le Linge
Le Savon " La Tour "

◆

ÉTABLISSEMENTS
ROCCA, TASSY et De ROUX
MARSEILLE

Faites votre Cuisine au Gaz

Visitez le Magasin d'Exposition
de la

Régie intéressée du Gaz

45, Boulevard Paul Peytral

◆

Tous Appareils les plus Modernes
et aux Meilleurs Prix.

Ambulances Automobiles

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE

Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITE

Voitures RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN

CHAUFFAGE CENTRAL

Théâtre

LE « MIRACLE DE THEOPHILE »

et

LE « JEU DE ROBIN ET DE MARION »

par les étudiants de la Sorbonne

Les Etudiants du groupe d'Etudes françaises de la Sorbonne dirigés et présentés par leur maître, M. Gustave Cohen, ont donné à Marseille un spectacle médiéval que l'on aimerait louer sans réserves

Louable le but de cette représentation au bénéfice d'une œuvre philanthropique, louable encore cette conception rajeunie de l'Université où maître et disciples collaborent à la résurrection de monuments littéraires La tâche était belle et belle aussi l'une des œuvres représentées. Ce « Miracle de Théophile » est prenant. Bien que composé pour distraire des clercs du XIIIe s., il est, ainsi que les autres mystères de cette époque, une pièce de propagande religieuse où Dieu et Satan s'affrontent devant les fidèles Et comme dans les cérémonies où les prêtres d'aujourd'hui se font préparer une contradiction on sait d'avance qui, dans le drame du trouvère, sortira vainqueur du tournoi. Aussi n'est-ce pas ici la trame qui nous arrête mais la densité du poème et la sincérité de l'accent.

Esquissant une figure de Faust, Rutebœuf, joueur, pipeur, mauvais sujet et bon garçon vit avec son moine vendu au diable le drame de l'angoisse religieuse.

Avant Villon il émeut par l'aveu simple de sa faiblesse et la naïveté de sa foi. Les quatrains de la *Repentance* et la prière à Notre-Dame frappent le spectateur, l'isolent du décor et des comédiens. Et pour nous, c'est là le vrai miracle de « Théophile ».

Car il faut bien y arriver : comme spectacle, la tentative que nous avons vue ne pouvait sérieusement contenter personne.

En assistant au « Miracle de Théophile » on songeait sans cesse à ce qui aurait pu être réalisé avec un semblable texte et les données scéniques de Rutebœuf, cet étonnant auteur d'avant-garde. Que d'utiles conseils Dullin ou Jouvet pourraient donner à la Sorbonne sur la science des éclairages et l'art de la résurrection !

Là où manque la véritable mise en scène nous ne voyons que théâtre de patronage.

Le « Miracle » est-il pourtant assez séduisant à monter ! La liberté avec laquelle le poète use de la scène . symbole de quatre décors sur la toile de fond, effacement conventionnel d'acteurs présents sur le plateau et éloignés de l'action, bond effectué au-dessus du temps par la seule grâce d'une danse, cette scénologie ouverte à la fantaisie du dramaturge laisse au réalisateur un champ de libre invention dont tout homme de théâtre est avide.

M Cohen a transposé le texte de Rutebœuf ; ses élèves ont appris cette

nouvelle version ; mais l'œuvre attend encore d'être animée. Jamais comme en assistant à ce spectacle nous n'avons compris le rôle du metteur en scène, collaborateur plus qu'interprète de l'écrivain : M. Cohen n'a rien créé avec l'œuvre du bon trouvère. On nous affirma que les pauvres moyens matériels de la troupe en étaient un peu responsables, c'est pourquoi nous ne témoignons ici d'aucune hostilité envers les sorbonnards.

Le « Miracle », par la beauté du poème faisait oublier nous l'avons dit, le défaut de style scénique : le « Jeu de Robin et de Marion », pastourelle comique d'Adam le Bossu, n'eut pas le même bonheur et seul le but charitable de la représentation retenait ici le spectateur impartial...

Échos.

NAISSANCE

On nous annonce la prochaine création, à Lyon. d'une revue d'union régionaliste, et plus spécialement rhodanienne, *La Vie Littéraire*.

Nous présentons à notre nouveau confrère nos meilleurs vœux de bienvenue.

*
* *

DOCUMENTS 33-34

La Revue « Documents 33-34 » a publié, avec une périodicité rigoureuse, les dix numéros qu'elle s'était engagée à faire paraître au cours de sa première année d'existence.

Soucieux de serrer de plus près la pensée en mouvement, préoccupés d'une efficacité plus précise, nous comptons publier des travaux dont l'importance requiert un nombre de pages plus considérable.

C'est pourquoi « Documents 33-34 » paraîtra désormais *trimestriellement* en cahiers de 80 à 90 pages, richement illustrés, préparés avec le plus grand soin et une recherche d'unité telle qu'ils feront figure de numéros spéciaux.

Les quatre numéros de « Documents 33-35 » paraîtront aux dates suivantes: 1er mai — septembre — décembre — mars.

Tout le Confort Moderne
dans l'Appartement de Luxe

M. DE BOUILLANNE ET Cie

25, Rue Curiol, MARSEILLE — Tél : C 34-25

ÉLECTRICITÉ - CHAUFFAGE CENTRAL - SANITAIRE

Fers Forgés
Objets d'Art

AU SINGE VERT

Lustrerie
et Cristaux

Louis TRICHARD
FERRONNIER D'ART
150, Rue de Rome, MARSEILLE - Tél. D 2278

GILL

GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse, MARSEILLE
(angle rue Pavillon)
FOURNISSEUR DE L'ÉLITE ÉLÉGANTE

Le Restaurant Basso

5, Quai des Belges, 5

VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX-PORT

Spécialités : Coquillages, Crustacés, Poissons du Littoral

CAVE RENOMMÉE

Téléphones (3 lignes) : **Dragon 11-04**
» 12-90
Inter 28

L'ÉLECTRICITÉ
NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT
434-436, Bd National, MARSEILLE
C. 1874-1875.
Ad. Tél. : ELECNAVAL MARSEILLE

Ateliers Viallard

ART & BATIMENT
FERRONNERIE
26, Rue de la Palud
155, Rue Breteuil
MARSEILLE
Henri CARRERA
Téléphone C 16.79

MIROITERIE
Société Anonyme

Établts NUGUE

76, Rue d'Italie, MARSEILLE.
Ancienne Maison Maurice NUGUE
La **Glace** et le **Verre** dans toutes ses **applications.**

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges, MARSEILLE

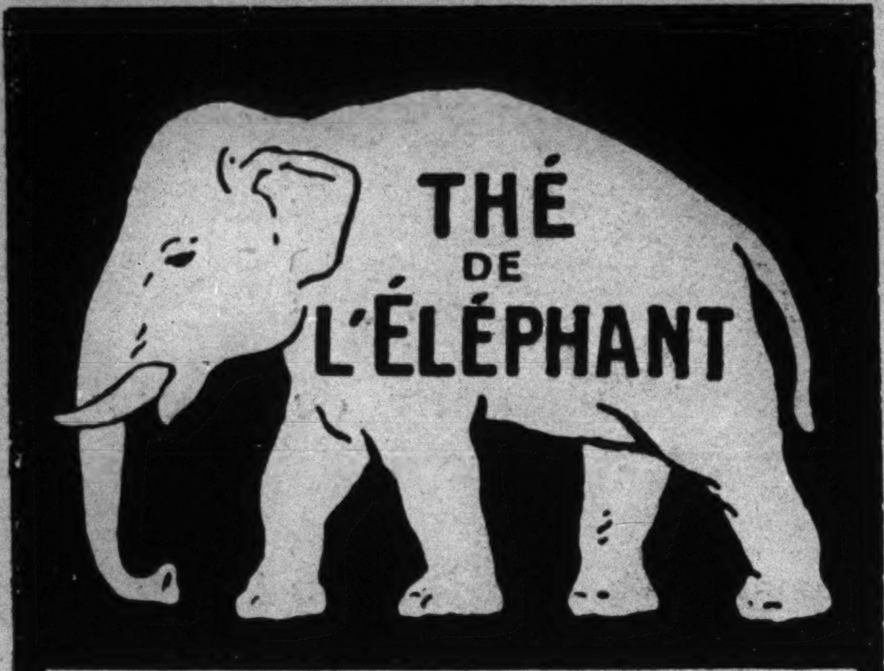
VUE SUR LE VIEUX PORT — TÉLÉPHONE : D 72-70

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES

Compagnie CHAMBON — 148, rue Sainte **MARSEILLE**

Remorquage de Haute Mer - Sauvetage

FOURNITURE D'EAU DOUCE AUX NAVIRES



P.L. DIGONNET & Cie Importateurs

MARSEILLE - LE HAVRE

MAGASINS

L. DEWACHTER Jne

2, Boulevard Dugommier

MARSEILLE

VÊTEMENTS

LA RÉSERVE

MARSEILLE

Téléphone : 2.01

R. C. 42-721

PALACE-HOTEL

La Perle de la Côte Provençale
Restaurant de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie

Propriétaires

Appartements Confort Moderne.
Terrasses et Jardins magnifiques.

Dominant la fameuse Corniche et son Golfe merveilleux LA RÉSERVE de Marseille est considérée comme un pèlerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte d'Azur.

COIFFEUR POUR HOMMES

DUPONT

16, Boulevard Dugommier

(descente de la Gare)

Grands soins pour la coupe de Cheveux et taille de Barbe

Centre Méditerranéen d'Hyères

Nous sommes allés surprendre, dans un coin perdu de la presqu'île de Giens, notre ami Renaud Icard, promoteur de ce Théâtre Méditerranéen qui doit bientôt être édifié à Hyères. Ce lyonnais porte un amour fervent à notre mer latine; c'est devant elle qu'il se recueille et se prépare à l'action prochaine. Avec son exquise cordialité, il nous fait les honneurs de son campement; puis, allongés sur l'arène, le regard errant sur les jeux subtils des vagues et du vent, nous parlons de l'œuvre.

« — Je suis très satisfait, nous confie Renaud Icard. L'idée fait son chemin. Tous ceux qui s'intéressent au destin du théâtre, si menacé actuellement, tous ceux qui s'inquiètent pour la cause de l'esprit ont compris l'importance d'un centre d'art de caractère méditerranéen. Notre civilisation mécanique détruit la notion même de l'humain. Il faut réagir, retourner aux sources, recueillir les leçons et les prolongements d'une civilisation qui exalta la dignité humaine ».

Il nous tend une liste. Voici, inscrits par ordre alphabétique:

Gabriel Boissy, rédacteur en chef de Comœdia; Jacques Copeau; H. Focillon, professeur d'art à la Sorbonne; Ch. Forot; M. le Sénateur Fourment ; Mme Marie Gasquet; F. Le Grix, directeur de la Revue Hebdomadaire; Ed. Herriot; le Professeur Mariéjols; Ch. Maurras; Mario Meunier; le Vicomte de Noailles; Novaro de l'Académie Royale d'Italie; Hugo Ojetti, de l'Académie Royale d'Italie; Eugenio d'Ors; Palamas, à Athènes; Paulhan, rédacteur en chef de la N. R. F.; Mme Paulette Pax, directrice du Théâtre de l'œuvre; M. Politis, ministre de Grèce; H. de Régnier, de l'Académie Française; Monseigneur Rémond, évêque de Nice; J. Reynaud, rédacteur en chef de la Revue du Siècle; Jules Supervielle; Albert Thibaudet; Mme Hélène Vacaresco; Paul Valéry, de l'Académie Française; Mme Colette Yver.

— « En ce qui concerne la partie matérielle du projet, ajoute Renaud Icard, nous avons tout lieu de nous féliciter des résultats obtenus. Vous savez que la Municipalité d'Hyères nous a assuré son appui; j'ai obtenu d'importants concours financiers; une Société Anonyme est en voie de formation et je puis vous dire que nous serons bientôt à même de commencer les travaux. »

En ces temps troublés, alors qu'on ne voit partout que scandales, basse politique, soucis crapuleux, n'est-il pas suprêmement réconfortant de songer qu'il y a encore des êtres qui vivent essentiellement pour l'esprit, qui se consacrent, avec le plus noble désintéressement, à la cause de la grande culture méditerranéenne ?

— « C'est ici que l'ordre antique est né, nous dit encore Renaud Icard. Demandons à cette mer une nouvelle leçon de sagesse. Elle nous apprendra à redevenir des hommes. »

ACHAT VENTE **ARISTIDE BEL** TRANSFORMATION DE BIJOUX

S. Anonyme

JOAILLIERS

1, rue St-Ferréol - La Canebière, MARSEILLE Tél. D 6506

P.-L.-M.

LA ROUTE DES ALPES AU PRINTEMPS

Allez goûter le charme nouveau que vous offrent les Alpes au printemps. Vous pouvez le faire au cours d'une excursion saine, sportive et confortable de Nice à Grenoble et à Aix-les-Bains en autocars P.-L.-M.

Entre Nice et Grenoble, deux itinéraires vous sont offerts : l'un par la Route Napoléon: Cannes, Grasse, Digne et les lacs de Laffrey ; l'autre par les gorges de la Mescla, Digne, le col de la Croix Haute, Monestier de Clermont.

De Grenoble à Aix-les-Bains, vous franchirez le col de Porte et traverserez le Massif de la Grande Chartreuse.

P.-L.-M. RÉSEAU DES STATIONS THERMALES

Aucun pays n'offre, comme la France, une variété de sources répondant aux exigences de la thérapeutique hydrologique moderne ; les régions desservies par les chemins de fer P.-L.-M. sont au rang des plus favorisées. Les villes d'eaux y abondent dont beaucoup jouissent d'un renom universel.

Vichy est la reine de ces stations thermales.

Sa situation sur les bords de l'Allier, son parc, son casino, ses fêtes, en font un centre touristique de premier ordre. De nombreux autocars conduiront le visiteur à travers l'Auvergne, où d'autres villes d'eaux, le Mont-Dore, Saint Nectaire, Châtel-Guyon, Royat, seront susceptibles de le retenir.

Les Alpes, à leur tour, offriront au touriste le repos bienfaisant des stations de cure d'Evian-les-Bains, d'Aix-les-Bains, d'Allevard-les-Bains, d'où, grâce aux autocars de la Route des Alpes, il pourra, poursuivre sa randonnée jusqu'à la Côte d'Azur, par Grenoble, Briançon, Digne et Nice.

ÉDITIONS " JE SERS " S. C. E. L. 46, Rue Madame

VIENT DE PARAITRE Un livre important

KARL KOCH

SÖEREN KIERKEGAARD

traduit du danois par A. NICOLET et F. S. BILLESKOW JANSEN

Préface de DENIS DE ROUGEMONT

Pour la première fois en français, une étude biographique et critique consacrée au grand penseur danois :

" LE PASCAL DU NORD "

I volume..... 12 fr.

NOUVEAUTÉ A lire

EDOUARD THURNEYSEN

DOSTOIEVSKI

ou les confins de l'homme

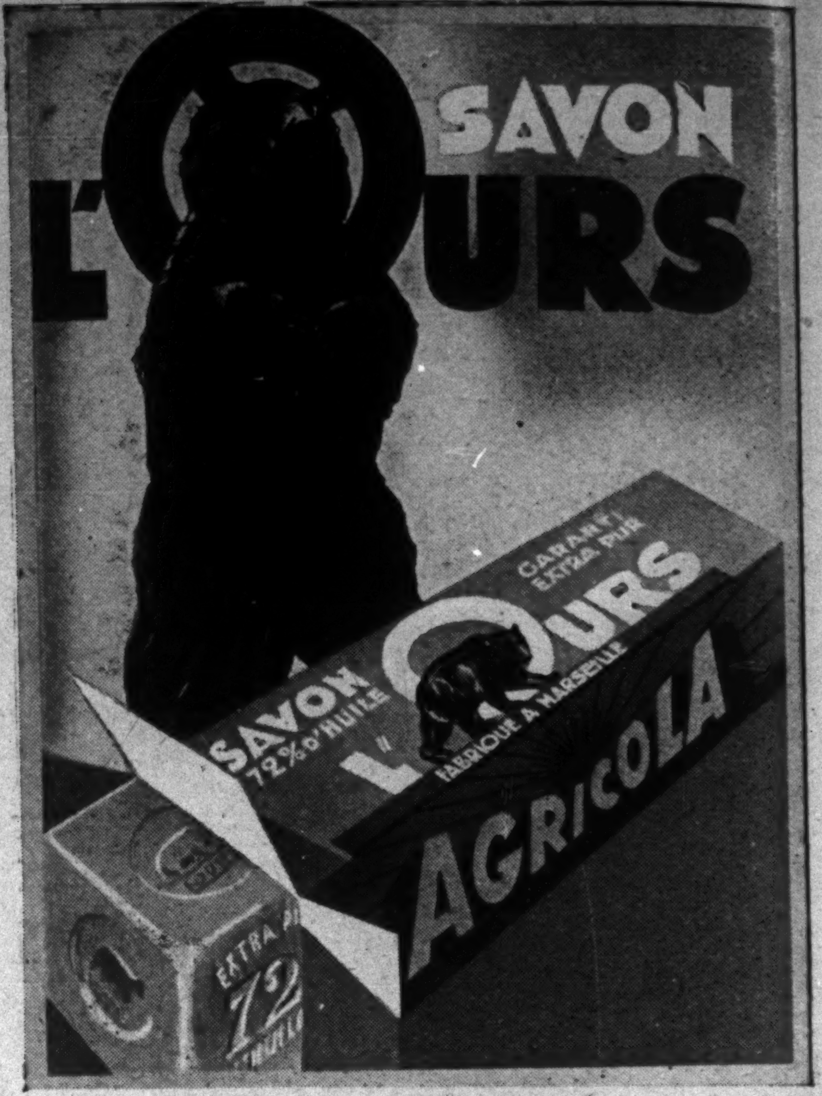
traduit de l'allemand par P. MAURY

" Aux confins de l'homme, il y a Dieu "

I vol. in-8° tellière

tirage numéroté sur alfa de la Collection « LES ESSAYISTES ». 12 fr.

PUBLICITÉ GÉNÉRALE :
PRESSE
AFFICHAGE
ÉDITIONS



UNE DE NOS CRÉATIONS.

UNE ORGANISATION PUBLICITAIRE A VOTRE SERVICE

LES SUCCESSEURS DE

HACHARD & C^IE

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

mettent à votre disposition
LES TECHNICIENS COMPÉTENTS
LES ARTISTES RÉPUTÉS
LES PROCÉDÉS LES PLUS MODERNES
pour

Concevoir, Réaliser, Exécuter

VOTRE PUBLICITÉ

Tous projets publicitaires sans engagement

AGENCE DE MARSEILLE

24, Rue Saint-Saëns

Tél. : D 81-42 **MARSEILLE** Tél. : D 81-42

Une Croisière en U. R. S. S.

(Itinéraire et Conditions)

Mieux et davantage qu'un *Circuit des Capitales*... Tel sera le voyage organisé cet été — le premier d'une série de circuits — par les *Cahiers du Sud*.

Après avoir quitté MARSEILLE le 17 Août, le groupe visitera VIENNE le 19, Vienne la Cité des Valses et de la Musique, ce Paris de l'Europe Centrale dont les charmes résistent à l'époque hostile.

Une traversée des Alpes de Bohème, si pittoresques, permettra d'atteindre VARSOVIE le 20 Août, vers midi. Au cours de l'après-midi on visitera la capitale de la Pologne. Une journée libre permettra à nos touristes de visiter les faubourgs curieux de la vieille ville ou de goûter une journée de repos dans la campagne polonaise.

22 Août : Passage de la frontière soviétique à CHEPETOVKA. Et le même jour, à 20 heures 30, arrivée à KIEW, la « Mère des Villes Russes », ainsi dénommée pour ses vieux et si pittoresques monuments et monastères.

Une journée de repos dans cette ville et on atteindra le lendemain les rives enchanteresses de la Mer Noire, à ODESSA. Visite de la ville, puis traversée de la magnifique rade d'Odessa pour atteindre YALTA et les côtes de Crimée, « Riviéra Soviétique. »

Trois journées d'excursion sur ces côtes qui sont parmi les plus belles de l'Europe Méridionale, tout au long des golfes splendides de Crimée, puis en automobile, parcours YALTA-SÉBASTOPOL, où vivent encore tant de souvenirs.

De SÉBASTOPOL, on remontera vers les deux grandes cités de l'Union Soviétique : MOSCOU et LÉNINGRAD. Mais auparavant, on s'arrêtera dans deux des principaux centres d'Ukraine, universellement connus aujourd'hui pour leurs réalisations intellectuelles ou techniques. Nous voulons parler de KHARKOW, avec ses instituts, ses usines, et de DNIEPROGUEZ qui possède aujourd'hui la plus puissante station hydro-électrique du monde.

Du 28 Août au 3 Septembre, séjour à MOSCOU. Au cours des trois premières journées les voyageurs auront la faculté — par les excursions et visites prévues au programme — de prendre contact avec la vie nouvelle, sociale et économique en U. R. S. S.

Du 1er au 3 Septembre, ils assisteront au début du fameux *Festival Théâtral de Moscou*, et apprécieront ainsi le formidable effort accompli en U. R. S. S pour le développement des Arts.

4, 5 et 6 Septembre, visite de LÉNINGRAD, la Ville des Palais et des Musées. En trois journées, deux siècles d'histoire !

Au retour, notre groupe visitera encore RIGA et BERLIN, consacrant respectivement un jour et deux jours à la visite de ces villes. Le 10 Septembre, arrêt à COLOGNE et rentrée à MARSEILLE.

Ce magnifique programme réalisant le plus complet circuit en Europe continentale, est offert à des conditions extrêmement avantageuses, puisque le prix pour la classe la plus basse, n'excèdera pas 3.250 fr. et, pour la classe la plus haute, 7.000 fr. Des précisions seront fournies, par la direction de la Revue, à toutes les personnes désirant se documenter à ce sujet.

Conférences

A l'Université de Liège,

« VAUBAN ET SON ŒUVRE A BREST »

Sous les auspices des « Amitiés Françaises », M. Georges Philippar, ancien Président de l'Académie de Marine, membre de l'Académie des Sciences Coloniales, a fait, le Lundi 28 Mai 1934, dans le grand Amphithéâtre de l'Université à Liège, une conférence ayant pour titre « Vauban et son œuvre à Brest. »

Après avoir montré que Vauban avait été l'un des premiers organisateurs de la fortification en Belgique et avait ainsi rendu, indirectement, de grands services à ce pays, le conférencier retraça les étapes successives de la construction du solide « front de mer » opposé, de Dunkerque à Antibes, par l'« ingénieur ordinaire du Roi », aux flottes ennemies de l'époque.

A Brest, où Vauban fit plusieurs séjours, il montra comment, sur les plans de Colbert, le futur berceau des corps d'Officiers de la Marine française ne commença de se développer que du jour où l'illustre « bâtisseur » prit en mains les travaux de fortifications du port et de ses environs, la construction des arsenaux et de la ville. Bien plus, cette création de Vauban est deux fois son œuvre puisque, menacée de destruction par les Anglais, elle fut, le 18 Juin 1694, à la victoire de Camaret, sauvée grâce à lui.

Mais Vauban, « homme de la Renaissance » au génie multiple, servit encore la Marine en donnant une impulsion nouvelle à la « guerre de course ». Il lui ouvrit des champs nouveaux en dressant la carte de la navigation fluviale.

En outre, certaines fortifications des colonies furent exécutées, sans qu'il y allât lui-même, sur ses indications.

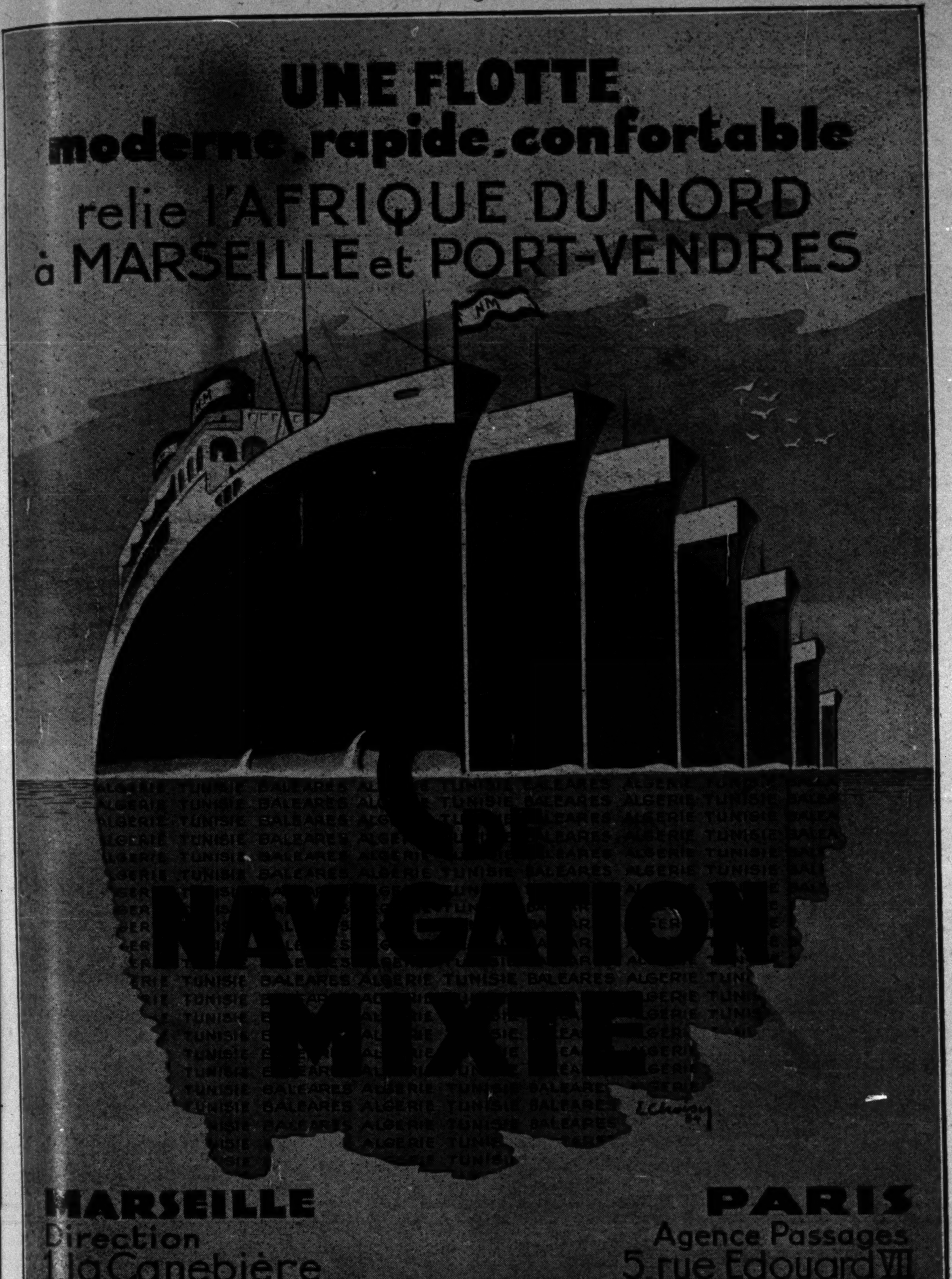
Au Soroptimist Club.

M. HARREL-COURTES PARLE DE MARCEL BRION

Cette causerie entraînante, mêlée de lectures, nous changea bien à propos de la formule, devenue banale, de la conférence. Sous prétexte de nous informer certains conférenciers nous administrent leurs élucubrations une heure durant, cela sans rire. Bien au contraire, M. Harrel-Courtès sut rendre extrêmement vivant le portrait littéraire qu'il traçait avec ferveur sous nos yeux. Son exposé empruntait même à certaine émotion contenue l'accent d'un hommage. Et l'on vit combien il est passionnant et délicat de parler de son meilleur ami.

M. Harrel-Courtès dont la grande modestie discipline les sentiments ébaucha dans une langue très élégante l'historique de l'œuvre de Marcel Brion et surtout les traits d'une personnalité de jour en jour plus chère à l'élite lettrée. Il en dégagea, avec un grand bonheur, le côté « irradiant » et montra combien Marcel Brion parvient à faire aimer les idées comme des êtres, à les douer de vie palpitante et d'une sorte de sensualité.

C'était pour nous joie sans pareille; et nous remercions profondément le conférencier de nous avoir à la fois rappelé les pages les plus belles de l'écrivain-poète et le visage illuminé d'intelligence de notre ami. J. B.


UNE FLOTTE
moderne, rapide, confortable
relie l'AFRIQUE DU NORD
à MARSEILLE et PORT-VENDRES
ALGERIE TUNISIE BALEARES
DE
NAVIGATION
MIXTE
MARSEILLE
Direction
1 la Canebière
PARIS
Agence Passages
5, rue Edouard VII

Les Cahiers d

figurent depuis leur fondation :

1° Dans le salon des paquebots des Compagnies de Navigation suivantes :

Messageries Maritimes.
Compagnie Générale Transatlantique.
Société Générale des Transports Maritimes.
Peninsular and Oriental Steam Navigation C°.
Compagnie de Navigation Paquet (Orient-Maroc).
Compagnie de Navigation Mixte.
C^ie^ Fraissinet (Corse et Algérie Occidentale).
C^ie^ Cyprien Fabre (Amérique, Afrique Occidentale).
Anchor Line, Dollar Line, Bibby Line, etc... etc...

2° Dans le salon des Hôtels de la côte Méditerranéenne de Nice à Port-Vendres ; dans les salons de lecture, bibliothèques, salles d'attente, cabinets et bibliothèques des gares du Sud-Est de la France.

La publicité des *Cahi*
de tous les pays.

ELLE PRÉSENTE LES P
TOUTES LES MAISONS DÉS
LA RÉPUTATION DE LEU
GOUT FRANÇAIS.

Sud

Sont en vente dans les grandes villes de France, en de nombreux points du bassin méditerranéen.

On les trouve en dépôt chez les principaux libraires de Paris, Lille, Reims, Rouen, Le Havre, Lyon, La Rochelle, Clermont, Nancy, Strasbourg, Tours, Orléans, Avignon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Grenoble, Nice, Aix, Arles. Toulon, Cannes, Marseille.

Ils sont à Tunis, Alger, Oran, Philippeville, Casablanca, Marrakech, Fez, Rabat, Saïgon, Beyrouth.

Leurs services aux revues et personnalités étrangères touchent les grands centres du monde entier : New-York, Chicago, Boston, Londres, Oxford, Manchester, Rome, Milan, Gênes, Berlin, Francfort, Leipzig, Hambourg, Dresde, Bruxelles, Anvers, Liège, Moscou, Leningrad, Madrid, Barcelone, Prague, Varsovie, Vienne, Constantinople, Athènes, Sydney, Bangkok, Alexandrie, Le Caire, Rio de Janeiro, Buenos-Aires, etc...

...ahi... *Sud* touche les lecteurs

...ES P...ÉRIEUX AVANTAGES POUR ... DÉS...S DE RÉPANDRE AU LOIN ... LEU...ME ET L'EXCELLENCE DU

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

P.-L.-M.

RÉSEAU :

de la Montagne

Séjours d'altitude - Sports d'hiver

Alpes - Jura - Cévennes

des Villes d'Eaux

Stations de Cure et de Villégiature

Vichy - Aix-les-Bains - Évian

des Villes d'Art

Monuments Romains et du Moyen-Age de la

Vallée du Rhône

et de la Mer

Plages de la

Côte-d'Azur - Soleil et Fleurs

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
ET DU SOUTHERN RAILWAY

Paris-S^t^-Lazare à Londres

LE JOUR

Le service rapide le plus agréable et le plus économique est celui de

DIEPPE - NEWHAVEN
(Restaurant à bord)

LA NUIT

1° Service le plus confortable

Le Havre-Southampton
(3 fois par semaine dans chaque sens)

2° Service journalier rapide et économique

DIEPPE - NEWHAVEN

Toutes classes (chemin de fer et paquebot) par **Dieppe-Newhaven 1re et 2e classes** (paquebot) par **Le Havre-Southampton.**

Compartiments-couchettes toutes classes de **Paris-Dieppe** et vice-versa.

●

SE RENSEIGNER :

à la Gare PARIS-St-LAZARE (Bureau des Renseignements);

au Bureau du SOUTHERN RAILWAY, 13, rue Auber, à Paris

CHEMINS DE FER DU NORD

Vitesse - Luxe - Confort

◆

Visitez
La Hollande

ses villes pittoresques,
ses canaux,
ses moulins,
ses champs de fleurs

Paris-Nord à Amsterdam et Amsterdam-Paris

3 services rapides journaliers dans chaque sens.
Trajet en 7 h. 15

Voitures-Salons Pullmann

Trajet en 7 h. 15

Lettre d'Espagne

ESQUISSE D'UN ESCORIAL

II

Les grands hommes n'ont pas toujours eu la mort qu'ils méritaient, la mort dont toute leur existence les rendait dignes et qu'ils auraient dû réclamer, exiger. Philippe II, lui, est mort ici même, au cœur de son secret, dans sa petite alcôve de l'Escorial, à deux pas de Dieu et de ses musiques. Il a choisi lui-même son dernier décor. La main du Seigneur a fait le reste.

On ne peut pas ne pas crier d'horreur devant l'inconcevable. La mort de Philippe II est justement inconcevable. C'est une mort immense, épouvantable, — un chef-d'œuvre de mort. Après l'Escorial, le Roi Prudent n'a peut-être rien fait de mieux et il semble aujourd'hui que le monastère lui-même ait été uniquement échafaudé pour attendre et susciter cette mort, lui assurer le seul cadre qui lui fût propice. L'une complète l'autre et la chambre, privée de la mort de son roi, ne serait rien qu'une pauvre cellule très triste et très sombre, sans écho ni prestige. Mais c'est là que le roi est mort et l'aspect des murs s'illumine parce que la mort de ce roi les délivre pour toujours de toute matérialité .

Il est bien qu'on ne nous ait fait grâce d'aucun des plus affreux détails de cette macabre aventure : la plaie de tout le corps, les bols de pus, les diarrhées, la puanteur et, de l'autre côté, l'âme ravinée, exsangue, rejetée hors d'elle-même dans le concert des lectures évangéliques et des psaumes. La connaissance de cet homme impénétrable se trouve accrue au récit de son interminable agonie, plus peuplée d'évènements symptômatiques que sa vie d'homme bien portant. Dans sa chair atrocement torturée, pourrie, baignant jour et nuit dans les excrèments et l'urine, Philippe voit la mort qui vient. Il l'attend quatre mois durant, l'appelle, s'impatiente, à la fin, parce qu'elle tarde. Il n'a point peur d'elle, certes, pas même de l'Enfer dont il accepterait, à la rigueur, les supplices s'il pouvait ainsi servir davantage son Dieu. Il n'a qu'une inquiétude : comment ce Dieu l'accueillera. Mais il est encore sur la terre et il veut prendre alors les ultimes précautions. Autour de son lit, il fait apporter des reliques (l'Escorial en regorge). Le Nonce lui accorde volontiers la

MIDI... 7 HEURES
L'heure du **BERGER**

bénédiction papale. Prudent jusqu'au bout, il rend son confesseur responsable du salut de son âme et le charge, s'il ne les lui fait point expier, de tous ses péchés (1). Lorsqu'on lui administre l'Extrême-Onction, toute la Cour est là, présente, incommodée jusqu'à la nausée par l'atmosphère empuantie, et le souverain se penche vers son fils, le futur Philippe III, pour lui dire : « J'ai tenu à ce que vous assistiez à cet acte afin que vous voyiez où finit toute chose et toute monarchie... » Parole terrifiante qui dut être, dans cette bouche déformée par la souffrance, le dernier sursaut humain en même temps que le témoignage d'une âme déjà séparée de sa chair. Mais, cette parole dite, il lui reste encore assez de courage pour donner quelques conseils relatifs à ses funérailles, à la forme et à la matière de son cercueil. Puis, il meurt, enfin, pendant la messe de l'aube, à cinq heures du matin, le dimanche 13 septembre 1598, un cierge à la main, un crucifix dans la bouche.

Au large de l'aîle méridionale de l'Escorial, dans l'une des trois salles capitulaires qui entendaient jadis les confessions des moines, on admire aujourd'hui la plus mystérieuse peinture de Domenico Théotocopouli. Les uns l'intitulent *La Gloire*, les autres *Le Songe de Philippe II.* A côté de l'immense et flamboyant *San Mauricio*, ce *Songe* semble étouffé et, cependant, certains le tiennent pour le plus beau témoignage du Crétois.

Je veux bien croire à mon tour que ce soit le plus beau, en dépit d'un ésotérisme et d'une fantasmagorie qui ne laissent pas d'être étranges et d'ébranler les cerveaux les plus réfléchis. Mais je préfère plutôt penser que cette peinture jette sur tous les mystères de l'Escorial une lumière prophétique, une sorte d'explication angoissée, — un apaisement peut-être à toutes les fièvres dont le monastère peut nous saturer.

---

(1) Jadis, ayant appris que le duc d'Albe, à l'heure de la mort, regrettait amèrement les sévices commis par lui dans les Flandres, Philippe II lui avait fait dire qu'il prenait *sur soi et sur son âme* les péchés qu'il avait pu commettre *par l'épée de la justice.* Quant aux autres, le souverain lui laissait le soin « d'y penser et d'en répondre en son propre et privé nom. »

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

Bijoux de Style - Horlogerie de haute précision

Dépositaire exclusif des Montres ROLEX
et des Montres PATEK Philippe, etc.

TÉLÉPHONE : D. 48-76

Le Songe de Philippe II: on dirait d'une scène de théâtre : en bas la terre; en haut, le ciel. Rien ne manque, dans la partie inférieure de cette représentation invraisemblable, pour frapper, émouvoir, tenir en haleine. Agenouillé sur un coussin, Philippe, tout de noir vêtu et ganté, raide comme un mannequin, déjà ruiné par la maladie, montre un visage figé par l'extase et la prière. Devant lui, quelques spécimens des grands de ce monde — la Chrétienté militante — se tiennent prosternés et les mains jointes. Derrière le roi, l'Enfer : de la gueule immense d'un monstre dont les naseaux jettent des flammes, roule et déferle un flot désordonné de créatures pantelantes et vociférantes. C'est la damnation dans toute son horreur. Le peintre a représenté encore, dans une large tache rouge, l'incendie de Sodome et sa ruine. On voit aussi le Purgatoire avec ses âmes anxieuses qui implorent.

Mais, en haut, c'est le Ciel, un envol d'anges, un concert d'aîles et de harpes, qui se sépare en deux pour permettre à l'anagramme du Christ de révéler, apothéose, ses trois lettres lumineuses.

Que cette toile n'ait eu, à l'origine, d'autre ambition que d'illustrer la parole de Saint Paul : « In nomine Iesu genu flectatur Coelestium, Terrestrium et Infernorium », cela ne saurait soulever aucun doute et l'artiste a amplement servi ses plus secrètes intentions. Mais cela nous importe peu aujourd'hui et nous voulons discerner autre chose — une « autre chose » qui soit plus probante, plus pathétique, plus conforme à cette poésie déchirante et grandiose qui habite l'Escorial.

Il faut l'avouer : cette peinture du Greco, sa contemplation nous plonge vite dans un désarroi sans issue, elle nous fait nous pencher sur tous ces abîmes dont l'âme espagnole est avide et sans l'exploration desquels rien ne saurait éclater dans cette âme paradoxale et éperdue. Le goût du tragique permanent, de l'exaspération mystique, un besoin, lié à tous ceux de la chair, de ces choses abruptes et brûlantes, voilà ce qu'il convient de découvrir dans cette toile qui perpétue un climat unique et qui fut seulement accidentel : le climat escorialien.

Il n'y a plus d'énigme, il n'y a plus de secret. Le Greco soulève les derniers voiles, coupe les derniers liens terrestres. Nous voici dans cet « *hinterland* » imaginaire » (2) dont la possibilité nous effrayait un peu, tandis que, face au retable de la *Capilla Mayor,* par

---

(2) L'expression de José Ortega y Gasset, dans la « Méditation du Cadre », des *Essais Espagnols,* traduits par Mathilde Pomès

TAVERNE CHARLEY
Ouverte après les spectacles.
20, Boulevard Garibaldi, 20
Tél. C. 26-20 **MARSEILLE**

exemple, nous n'osions pas encore le prévoir. Tout ce que nous pressentions entre ces murs, le long des cloîtres, tout ce que nous devinions qui allait nous assaillir et nous faire trembler, le voici maintenant résumé, accessible, captif de notre regard et susceptible de forcer notre entendement, de le subjuguer, mis à découvert sur quelques centimètres carrés de toile peinte. Et nous ne savons plus, talonné par les génies, leurs appels et leurs aveux, lequel choisir, lequel consacrer, du monarque ou de son peintre, l'un parachevant l'autre et le léguant à l'éternité dans sa plus véridique apparence, dans son univers préféré : la hantise de Dieu.

Et pourquoi maintenant ne ferions-nous pas de ce *Songe* le symbole définitif, absolu de l'Escorial ? Cet agenouillement unanime, ce même cri d'adoration, le revoici, infiniment multiplié dans ce *credo* de pierre et de bronze, dans cette gigantesque et fastueuse oraison architecturale. Qu'un sens et qu'une règle : Dieu et la religion, — voici la clé de voûte immatérielle de San Lorenzo. Comme dans la peinture du Credo, tout ici s'agenouille, se prosterne, vient de Dieu et lui est ramené, tout ici est Dieu, rien que Dieu...

Respirons jalousement ce brasier tragique, cette puissance ramassée, égoïste, cette tempête, aujourd'hui apaisée, de ferveur et de foi. Nous sommes ici au milieu du drame et de la légende nécessaires. Nos philosophies titubent, et nos scepticismes. C'est la rude et grave leçon que l'Escorial entend nous donner, qu'il nous impose et grâce à laquelle les trois syllabes de son nom s'emplissent tout à coup de tressaillements de ténèbres et d'éclairs.

Louis EMIÉ.

Octobre-Novembre 1933.

HOTEL DE NOAILLES

LA CANEBIÈRE

Depuis 1689, séjour de l'Élite internationale.

Téléphone dans toutes les Chambres : C. 09-33

MARSEILLE

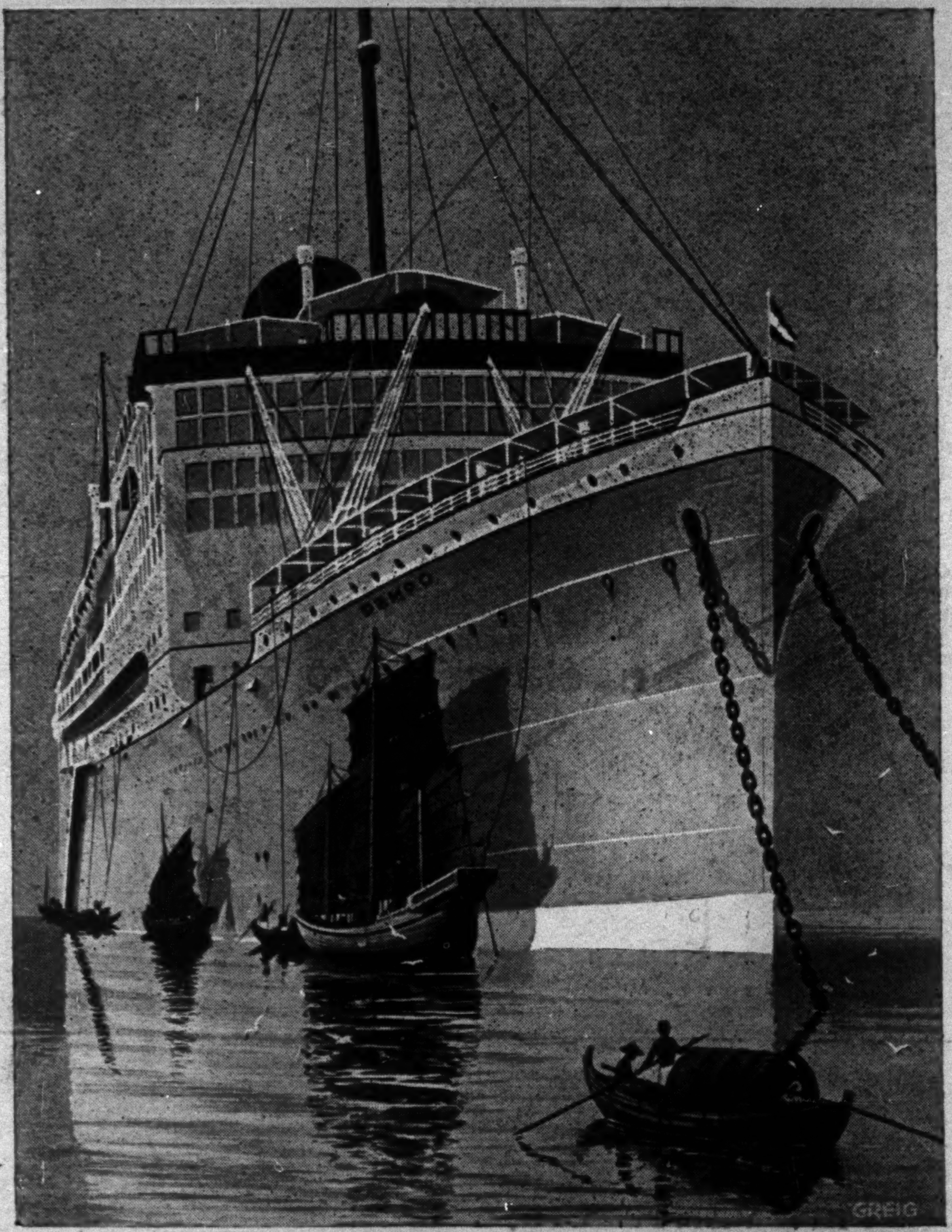
135 Chambres
135 Salles de Bains.

ROTTERDAM LLOYD

ROTTERDAM — SOUTHAMPTON — LISBONNE
MAROC — GIBRALTAR — MARSEILLE
ÉGYPTE — CEYLAN — SINGAPORE

INDES NÉERLANDAISES

INDO-CHINE — EXTRÊME-ORIENT — AUSTRALIE



Billets à forfait à destination de l'Égypte - Voyages circulaires à Sumatra et Java
VOYAGES AUTOUR DU MONDE, etc.

S'adresser pour tous renseignements au siège social : **Veerhaven 7, ROTTERDAM**

aux Agences Générales :

PARIS
4, Rue Scribe

MARSEILLE
9, Boulevard Dugommier

NICE
15, Rue Grimaldi

ANVERS
13, Rivage

BRUXELLES
20, Rue Picard

AUX AGENTS OU AUX AGENCES DE VOYAGES

COLUMBIA

L'édition définitive
des grandes Symphonies classiques :

Beethoven : ***5e Symphonie (ut mineur)***
4e Symphonie (si b majeur).

Schubert : ***Symphonie inachevée.***

a été réalisée par

COLUMBIA

EN VENTE CHEZ :

PHONO MONTGRAND 24, Rue Montgrand, 24
MARSEILLE

Téléphone : D. 47-16.

Musique Enregistrée

MUSIQUE SYMPHONIQUE

Le répertoire de la Musique de Chambre vient de s'enrichir d'un enregistrement considérable, le *Quatuor en Ré majeur* de César Franck (*Gramophone*). « Ce fut, dit Vincent d'Indy, au cours de sa cinquante sixième année que César Franck *osa* penser à la composition d'un quatuor pour archets ». C'est dire quelle haute idée le Maître avait de cette forme musicale, difficile entre toutes par la pureté d'écriture et la maturité de pensée qu'elle exige. Peu de musiciens y ont réussi, et seuls y excellèrent les plus grands. Le quatuor en Ré majeur est une œuvre qui commande le respect; il témoigne d'une inspiration très noble, d'un grad souci de pureté; les lignes en sont larges, architecturales, les modulations ingénieuses, les idées mélodiques bien venues. Et cependant, nous ne retrouvons pas ici cette aisance, ce charme, cette émotion qui nous subjugent dans la Sonate pour violon ou le *Quintette en fa*. On dirait que le créateur a hésité devant l'œuvre, dans un désir toujours insatisfait de perfection. Rien n'est plus émouvant que cette recherche passionnée de l'absolu, si ce n'est une défallance dont l'accent est plein de vérité humaine. Le quatuor Pro Arté défend cette grande œuvre avec une louable conviction; toutefois, les valeurs sonores ne sont pas toujours rigoureusement à leur plan. Le morceau le mieux venu est le scherzo, dont l'interprétation est un miracle de légèreté et de délicatesse. Le Finale du *Quatuor en Mi bémol op* 125 *n*° 5 de Schubert, complète très heureusement ces six disques.

La Musique Symphonique nous propose de grandes œuvres, depuis longtemps consacrées. *La Walkyrie, le Crépuscule des Dieux, Parsifal, la 4e Symphonie de Beethoven*. Certes, nous aurions tort de bouder devant pareil festin; nous nous permettrons toutefois de demander une part moins mesurée à la musique contemporaine. Il y a une jeune musique allemande, une jeune musique russe, une jeune musique espagnole, dont les musicographes initiés nous entretiennent avec enthousiasme ; ne pourrait-on les connaître, tout au moins partiellement, par leurs

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Tél. D. 47.16

APPAREILS ET DISQUES :

Columbia, Gramophone, Odéon,
Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités chez **Phono Montgrand** MARSEILLE 24, rue Montgrand

œuvres les plus significatives ? Nous ne méconnaissons pas les efforts qui ont déjà été tentés en ce sens, notamment e ce qui concerne Prokofieff, Kurt Weil, M. de Falla et Villa Lobos ; nous souhaiterions moins de circonspection. Ceci dit, reconnaissons que tous ces enregistrements nous sont présentés avec le plus grand soin. *Columbia* mérite de grands éloges pour sa réédition de la 4e *Symphonie*, sous la direction précise et vivante de Félix Weingartner. La nouvelle version de la *Marche funèbre du Crépuscule des Dieux*, par l'Orchestre philharmonique de Berlin, direction Furtwaengler, s'inscrit en première place ; c'est grand, sobre, émouvant, et, ce qui ne gâte rien, admirablement gravé (*Polydor*).

Deux bons disques de piano: l'un de Vadimir Horowitz, chez *Gramophone* (*Hallucinations* op 12 n° 7 de Schumann et *Mazurka en Mi mineur op* 41 n° 2 de Chopin) ; l'autre de Clara Haskill, chez *Polydor* (*Sonate en Ré majeur* de Padre Antonio Soler et *Sonate en Ut mineur* de G.B. Pescetti).

Les belles réussites obtenues dans le domaine de la Musique de Chambre, notamment avec le *Premier Quatuor de Fauré*, dont la critique a été unanime à souligner les qualités, nous font espérer qu'on ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Nous espérons, un jour prochain, pouvoir entendre le *Quatuor avec piano de Schumann* et son admirable *Quintette*, le *Quatuor à Cordes de Borodine* et celui de *Chausson*, le *Deuxième Quatuor* et le *Trio de Fauré*, les *Trios de Lalo*, de *Vincent d'Indy*... en attendant l'Edition monumentale des *Quatuors de Beethoven* qui viendra, un jour, compléter celle des *Sonates pour piano*, si soigneusement réalisée par *Gramophone*.

Gaston MOUREN.

ROYAL PROVENCE

Le Grand Mousseux de France

LES NOUVELLES 6 CV.

FIAT

ÉLÉGANTES
CONFORTABLES
ÉCONOMIQUES
signées... FIAT

100 % FRANÇAISE

Voitures plus vastes, lignes aérodynamiques, une mécanique parfaite, et toujours, cette élégance qui est la signature Fiat. Voilà pourquoi la 6 CV Fiat Française obtient tant de succès.

Deux raisons encore : une performance récente et admirée (105 km. 243 avec 5 litres de carburant, au dernier concours du bidon de 5 litres), et des prix qui font sensation : on trouve une Fiat tout équipée (avec pare-chocs, pare-pierres, etc...) à partir de

15.950 FR.

SOCIETE ANONYME FRANÇAISE
POUR LA FABRICATION EN FRANCE
DES **AUTOMOBILES FIAT**
34 — Quai Galliéni — 34
SURESNES (Seine)

HOTEL LUTÉTIA

43, Boulevard Raspail, 43

PARIS

Le Confort parfait.

Une bonne Cuisine.

Une excellente Cave

et des Prix raisonnables.

Tél. Dragon 84.14

CINTRA, 6, Square de l'Opéra, **PARIS**
CINTRA, 167, Rue Montmartre. **PARIS**
CINTRA, 43-45, Rue de la Bourse, **LYON**
CINTRA, 4, Rue Beauvau, **MARSEILLE**
CINTRA,, 3, Place Masséna, **NICE**
CINTRA, 11, Pl. Victor-Hugo, **GRENOBLE**

CINTRA

DÉGUSTATION

PORTO - SHERRY

CINTRA, Pl. du Revard, AIX-LES-BAINS
CINTRA, CHALON-SUR-SAONE
CINTRA, Casino Municipal, ALGER
CINTRA, Avenue Jules Ferry, TUNIS
CINTRA, 7, Bd des Etats-Unis, VICHY
CINTRA, 14 & 16, Rue de Paris, LILLE

4, Rue Beauvau
5, Quai des Belges
MARSEILLE

Musique Hot

BIX BEIDERBECKE

à Henk H. Niesen

Je vais délaisser ce mois-ci l'actualité pour vous parler d'un grand musicien hot, le plus grand, sans aucun doute, après Louis Armstrong, le trompette blanc Bix Beiderbecke, dont le Hot-Club de France a eu récemment l'heureuse idée de rééditer quelques-uns des disques les plus remarquables, épuisés depuis deux ou trois ans déjà. J'ajoute que l'on peut se procurer ces disques à la Boîte à Musique où, par surcroit, on pourra aussi trouver de temps en temps, avec un peu de chance, des enregistrements de ce musicien, faits en Amérique, que possédaient seuls jusqu'ici chez nous quelques fervents de Bix.

Bix a été un des premiers joueurs blancs à pratiquer le véritable style nègre, à une époque où ceux que l'on considérait comme de bons musiciens blancs hot ne donnaient de ce style que des copies sans vie et sans chaleur. Avec son ami Muggsy il allait écouter les grands musiciens noirs et tous deux s'imprégnaient profondément de leur manière de jouer, cherchant non pas seulement à saisir l'aspect extérieur de ce style, mais plus encore à en comprendre l'esprit. L'un et l'autre jouèrent d'ailleurs souvent avec Louis Armstrong et ce n'est pas sans émotion que je pense à ces merveilleuses soirées où les trois plus grands trompettes — et les trois musiciens que j'aime le plus — entourés de quelques joueurs de hot de premier plan, brodaient à tour de rôle sur un thème quelconque vingt ou trente chorus au cours desquels leur inspiration devenait sans cesse plus pure et plus élevée. Hélas, il ne reste aucune trace matérielle de ces magnifiques créations, qui étaient faites, non dans un studio, mais dans quelque « boîte de nuit » de New-York ou de Chicago, et dont les enregistrements séparés de chacun de ces musiciens ne nous donnent peut-être qu'une idée approximative. Imaginez ce que pourrait être un disque où nous aurions trois solos de trompette pris successivement par Louis, Bix et Muggsy !

Le style de Bix Beiderbecke était absolument personnel et ne ressemblait vraiment à aucun autre. Mais il est curieux de constater que, alors que Louis Armstrong a inspiré à peu près tous les musiciens hot, Bix n'a, pour ainsi dire, pas fait école. Je ne vois que Mac Partland pour s'inspirer de lui, avec son vibrato à peine prononcé et aussi sa manière d'amener certaines phrases, et Red Nichols qui, lorsque Bix commença à être apprécié et suivi, n'eut rien de plus

ACHAT VENTE **ARISTIDE BEL** TRANSFORMATION S. Anonyme DE BIJOUX
JOAILLIERS
1, rue St-Ferréol - La Canebière, MARSEILLE Tél. D 6506

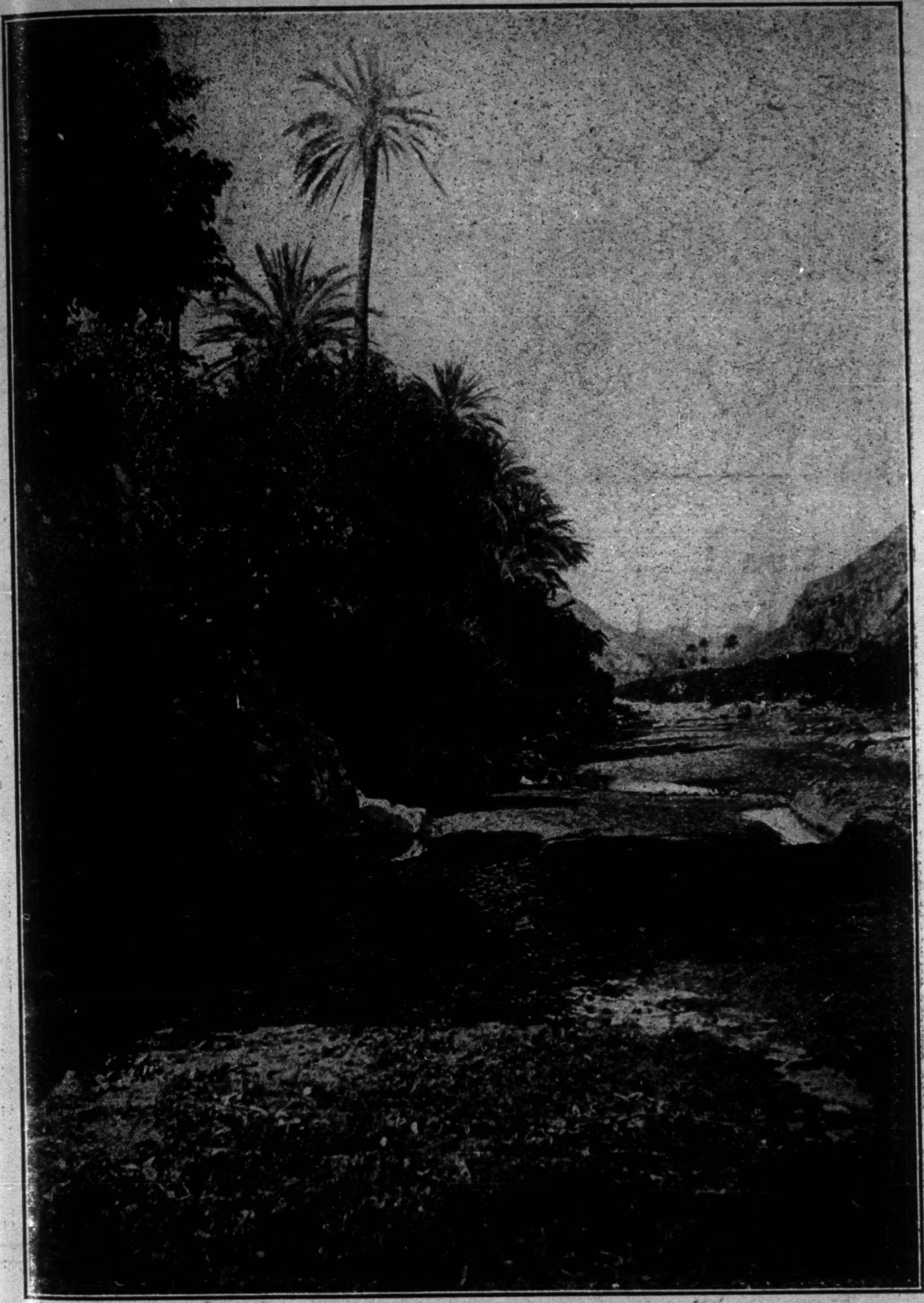
pressé que de le copier éperdument, mais sans pouvoir évidemment faire un seul instant illusion. Le cornet Andy Secrest qui devait remplacer Bix, par la suite, dans l'orchestre de Whiteman, s'est peut-être inspiré de lui, mais je connais trop peu ce musicien pour me prononcer avec certitude. Là se bornent les analogies. Comment se fait-il que l'influence de Bix ait été à peu près nulle ? Il y a là, je pense, une question de snobisme. Si Bix était devenu plus célèbre que Louis, son style aurait fait prime sur celui du noir. Et puis ne peut-on pas dire qu'au fond il y a eu influence réelle, puisque c'est par Bix que tous les musiciens blancs en sont venus à adopter le style nègre ?

Tout ce que l'on demande à un grand musicien hot, Bix le possédait à un suprême degré : beauté des intonations, spontanéité et fraîcheur, don inventif naturel et jamais forcé, merveilleux équilibre et développement aisé et toujours logique des solos (tous ceux que nous avons de lui sont en effet de vrais miracles de construction légère et limpide), puissance d'exécution, chaleur et émotion, et, autant que Louis ou Muggsy, volonté totale de dépouillement et de sacrifice qui le conduisait à une perfection toujours plus grande. Car Bix, lui aussi, avait horreur de la facilité, du bavardage, de l'enjolivement inutile. Jamais on ne le voit chercher un effet de pure technique, se laisser entraîner à faire valoir ses moyens, qui étaient pourtant immenses. (Et dire que Robert Goffin, dans son livre *Aux Frontières du Jazz* a fait à Bix, qui était le tact même, le reproche de manquer d'une pondération dont il attribue le privilège à Red Nichols ! Mais c'est Bix, précisément, qui était sobre et mesuré; quant à Red Nichols, il est plat et étriqué, ce qui n'est pas du tout la même chose.) Chaque phrase, chaque note était, chez Bix, une démarche commune du cœur et de l'esprit, un produit de la sensibilité et de l'intelligence. Avec cela, une sonorité unique, pareille à un clair cristal. Un solo de Bix est aussi reconnaissable qu'un solo de Louis; s'il a généralement moins de fougue il possède par contre, avec son vibrato discret, avec ses phrases véhémentes, suivies de douces « retombées », un accent rêveur, mélancolique et comme désenchanté, qu'on ne rencontre chez aucun autre musicien et qui vous étreint le cœur. Bix jouait vraiment avec toute son âme et c'était cette âme à la fois ardente et blessée, mais qui ne faisait pas étalage de sa tristesse, qu'il faisait passer dans ses solos.

Bix, on le sait, faisait partie de l'orchestre de Paul Whiteman, mais les conceptions du « roi du jazz » ne lui permirent pas souvent de s'exprimer aussi librement qu'il l'aurait voulu. Toutefois, de son passage dans cet orchestre, Bix

GEBELIN
acquéreur de la Maison **MESSERER**
PIANOS
PHONOS
T. S. F.
Une seule adresse : **77, rue Saint-Ferréol, 77, au Ier.**

FAITES EN **ALGÉRIE** LE BEAU VOYAGE DE VOTRE VIE



RENSEIGNEZ-VOUS A

Bou Saada. Les bords de l'Oued.

L'OFFICE ALGÉRIEN D'ACTION ÉCONOMIQUE ET TOURISTIQUE

L'OFALAC, 26, Boulevard Carnot, 26, **ALGER**

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES

Cie de Fives-Lille

Chaudières
Appareils de levage
Chaudronnerie

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis, 54
MARSEILLE

BÉTON ARMÉ

TRAVAUX PUBLICS
OUVRAGES D'ART

ÉTABLISSEMENTS

BOUSSIRON

10, Boulevard des Batignolles, PARIS

nous a tout de même laissé, avec son merveilleux chorus de *Sweet Sue*, un étincelant témoignage; on peut encore relever, mais à un degré moindre, son délicat accompagnement à la partie vocale de *My Melancholy Baby*. Mais nous possédons heureusement d'autres disques où le sensible et tendre génie de Bix s'est manifesté beaucoup plus complètement.

Soit à la tête de son propre orchestre, soit dans les disques faits avec Frankie Trumbauer et édités sous le nom de celui-ci (Trumbauer faisait d'ailleurs partie, lui aussi, à cette même époque, de l'orchestre de Whiteman), Bix a donné toute une série d'exécutions magnifiques. Ceux signés Trumbauer voient Bix en pleine possession de ses moyens. D'où ces inoubliables solos, comme celui, d'une seule coulée, que l'on entend dans *Riverboat Shuffle*, cet autre, si sobre, de *Way doun yonder in New-Orléans*, cet autre encore, plus éclatant, de *I'm coming Virginia*, celui enfin, d'un accent douloureux, de *Singin' the Blues*, — quatre chefs d'œuvre (cinq avec celui de *Sweet Sue*) que seuls les chorus les plus transcendants d'Armstrong parviennent, non à éclipser, mais seulement à dépasser. De plus, Frankie Trumbauer, lui aussi, jouait dans ces temps-là de façon splendide: hormis ceux de Johnny Hodges et de Bennie Carter, je ne connais pas beaucoup de chorus de saxo alto aussi beaux que celui de *Singin' the Blues*. Enfin, la qualité de ces exécutions se trouvait encore rehaussée, de temps à autre, par la présence de Jimmy Dorsey à la clarinette, d'Eddie Lang à la guitare et de Joë Venuti au violon.

Mais Bix n'était pas seulement un merveilleux soliste; c'était aussi un musicien incomparable pour les passages d'ensemble qu'il conduisait avec une sûreté et un brio peu ordinaires. Il émanait d'ailleurs de lui une telle force, un tel rayonnement que les musiciens qui l'entouraient, et qui n'étaient le plus souvent que des individualités de second rang, en étaient comme transportés et jouaient alors au-dessus de leurs possibilités ordinaires. C'est ainsi que, grâce à Bix, ces passages collectifs, qui auraient pu être médiocres, possédaient une vigueur, une cohésion et une beauté, une expression enflammée que l'on ne trouve pas toujours dans bien des exécutions faites avec des musiciens ayant une valeur plus grande. Tout cela est très sensible dans les disque enregistrés sous son nom et où les improvisations collectives, fréquentes et développées, ont un élan, un jaillissement continu, éclatent d'une sincérité, — celle même de Bix — qui fait que malgré leurs imperfections, ces exécutions me plaisent au même degré que

PROVENCE RADIO
TÉLÉPH. NATIONAL 04-95
52. boul. dugommier
Agence Régionale
DUCRETET
MACHINES PARLANTES
THOMSON

celles portant la signature de Trumbauer. Ces disques, du reste, annoncent tout simplement ceux que devaient donner, par la suite, les musiciens de Chicago réunis autour de Red Mc Kenzie et d'Eddie Condon et la conception en est identique. On le voit : ici encore, Bix a été un précurseur il a montré le chemin. Mieux que cela : de ce chemin, lui-même en a accompli une bonne partie, et la plus difficile sans doute.

Bix était aussi un pianiste hors pair et on lui doit un des plus beaux solos hot de piano, *In a mist,* intitulé encore *Bixology*, thème de son invention, simple et émouvant, qui reflète si bien l'âme de Bix, et dont l'exécution est impeccable. On retrouve d'ailleurs dans la manière de Bix au piano quelques-unes des particularités de son style sur la trompette. J'avoue que, personnellement, je ne me lasse pas d'entendre cette création toute traversée de rêve et de nostalgie et que j'aime autant que les plus beaux disques de Earl Hines. Bix tient également le piano dans *Wringing and turistin'* où Trumbauer et Eddie Lang lui donnent la réplique.

Hélas, ce magnifique musicien s'adonnait à l'alcool d'une façon immodérée. A plusieurs reprises, on essaya de l'en guérir, mais sans pouvoir y parvenir. Aux traitements de désintoxication succédaient des rechutes et l'une d'elles finit par être fatale : il y a maintenant près de trois ans que Bix Beiderbecke mourait, emportant avec lui le secret de son art prestigieux, que les disques nous permettent sans doute d'évoquer, — mais comme pour nous faire sentir un peu plus, chaque fois que nous les jouons, tout l'irréparable d'une telle disparition.

Georges PETIT

La Perfection en Radio : **Les MARCONI CINQ** (tous courants) **1250** frs
Les MARCONI SIX Poste à **1750** frs

Le PORTATIF " GRAMOPHONE "

est le meilleur... Ne l'oubliez pas !

G. Marconi

Modèle courant N° 97 à **395** frs
Modèles de luxe N° 102 **800** frs et **875** frs

Disques et Appareils en vente : chez tous les Revendeurs de votre Ville et de votre Région.

"La Voix de son Maître"

CATALOGUES GRATUITS ET LISTE DES REVENDEURS

Cie FRANÇAISE DU GRAMOPHONE, 79, rue du Jardin des Plantes, MARSEILLE

La future Gare St-Charles

Tout d'abord, réhabilitons la Gare Saint-Charles. Par ces mots, nous entendons moins la gare elle-même que sa raison d'être. La gare actuelle, cela va sans dire, ne peut nous convenir, mais nous adhérons à tout programme d'urbanisme qui la transformera sans la désaffecter.

Cela vaut une explication. Nous avons pu écrire ailleurs que la gare principale de Marseille serait un jour la Blancarde. Nous avons, sur ce point, changé d'avis comme d'autres. Gare de passage, la Blancarde avec ses aménagements nouveaux verra son importance croître, c'est sûr, avec la prospérité de la Côte d'Azur que la faveur mondiale est loin d'abandonner. Mais elle ne canalisera jamais qu'une partie des voyageurs. Marseille, centre régulateur d'importantes migrations humaines, transite vers tous les points du monde son fret humain. Les dévots de la Rivièra n'en sont qu'une infime portion. Le plus souvent ils brûlent notre ville et ne présentent aucun intérêt pour elle. En retour, Marseille n'a pas à se mettre en frais pour eux. Par contre, elle voit grandir son rôle de *Porte du Sud*. Elle est le *seuil* que franchissent à l'aller comme au retour, ceux qui passent la mer. Et pour ces grands voyageurs elle est dernière terre française, terminus d'un continent.

C'est pourquoi la Gare Saint-Charles, proche du cœur de la ville et des quais est irremplaçable. Le sol de la métropole finit à ses butoirs. Après, l'aventure prend un autre aspect, le train le cède au navire.

Il y a donc entre ces deux phases du voyage un temps d'arrêt. Marseille devient une étape nécessaire : le voyageur, même s'il n'a cure du site, y séjourne pour réparer ses forces ou compléter son bagage. Ce qu'il faut obtenir, c'est que notre ville le retienne et profite de son passage. Osons dire ici toute notre réprobation pour l'initiative de certaines compagnies maritimes. Le voyageur déposé par train, à même le quai, gagne le navire sous vapeur, sans avoir eu le temps de souffler. Ça, c'est le progrès : c'est-à-dire qu'on élimine du voyage ce luxe de la vie qui fait tout son prix, le loisir, la pause qui donne au touriste la distraction et lui créera des souvenirs. Aussi bien, ne sont-ce pas de vrais voyageurs qui bénéficient de ce déplorable perfectionnement de l'horaire, mais les gens pressés, hommes d'affaire, administrateurs, pour qui la traversée n'a plus de charme, si occupés sont-ils d'accourir au ministère ou d'aller vendre une récolte. On peut les voir, juifs errants harassés, toujours les mêmes, ne circulant jamais qu'entre les capitales. Fort heureusement ils ne sont pas le nombre.

"AU CHEVREAU ROYAL"
31, Rue St-Ferréol (angle Rue Pisançon) -- MARSEILLE
les réputés spécialistes gantiers vous offrent :
du Choix, de la Qualité, des Prix.

La Gare Saint Charles demeurera donc pour les transcontinentaux la grande régulatrice. Son importance ne cessera d'augmenter, à mesure que s'affirmera l'hégémonie économique de Marseille sur nos possessions africaines. Car désormais notre ville n'est plus seulement le premier port de France ; elle joue de plus en plus le rôle de capitale pour cette autre France en plein essor, si bien que les lignes de force de la colonie, celles de Tunis, d'Alger, d'Oran, aussi bien que de Fez ou de Casa, celles de Madagascar ou de l'Asie, viennent se croiser à son foyer cordial. Marseille, premier visage de la France, devient pôle magnétique du Sud.

Mais l'effort que doit réaliser la ville pour mériter ce magnifique avenir doit particulièrement s'exercer en faveur de sa gare centrale. L'actuelle est indigne d'une grande cité : ses bâtiments, son implantation défectueuse, ses services ne correspondent plus aux besoins des villes modernes. Un coup de baguette, ou si l'on veut de balais, sur cette vétusté et la crapule qui y prospère, sera donc ici le bienvenu.

Et pourtant quelle situation merveilleuse ! Cette éminence d'où Marseille apparait sous un aspect si curieux, bien peu s'y rendent pour le spectacle qu'on y découvre. Les voyageurs dans les deux sens ne s'en soucient guère. Ils ont assez de leurs valises et de leurs émotions, pour songer à s'accouder une minute au parapet de l'esplanade. Les caravanes Cook ne s'y aventurent pas, que nous sachions. Qui penserait à mettre une gare sur un itinéraire de visite ? Ainsi, ce belvédère au cœur de la ville, seuls le connaissent des gens pressés qui vont, embarrassés et le regard fixé sur l'horloge, ou bien les midinettes qui coupent à travers les terrains vagues pour gagner les quartiers populeux. Nous allions oublier les amoureux, familiers des ombrages du Terminus, mais ceux-là, n'importe où, ne verront jamais qu'eux-mêmes.

N'ayant pu apprécier l'endroit, quel souvenir peut bien emporter le voyageur de notre gare centrale ? Celui d'une souricière, où la bousculade ne lui laissa pas le loisir d'apercevoir l'issue, où il lui fallut courir au coin le plus désert pour trouver la porte. Il se souvient, quand il l'eût trouvée, placée à l'extrémité de la façade comme l'oreille au bout du visage, d'une esplanade morne où grouillait une horde famélique de pisteurs et de cicérones à tout faire qui lui inspira, à dose égale, inquiétude et dégoût. Comment oublierait-il aussi son attente au bord du trottoir avec ses bagages, tandis qu'il pestait contre cette foule importune et contre l'absence du taxi libérateur. Et enfin il a encore dans l'oreille

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente. — **23, Rue Paradis, 23**

Cave Renommée. — **MARSEILLE**

Télép. : Dragon 00.34

LUGAGNE ET DE BOUILLANNE

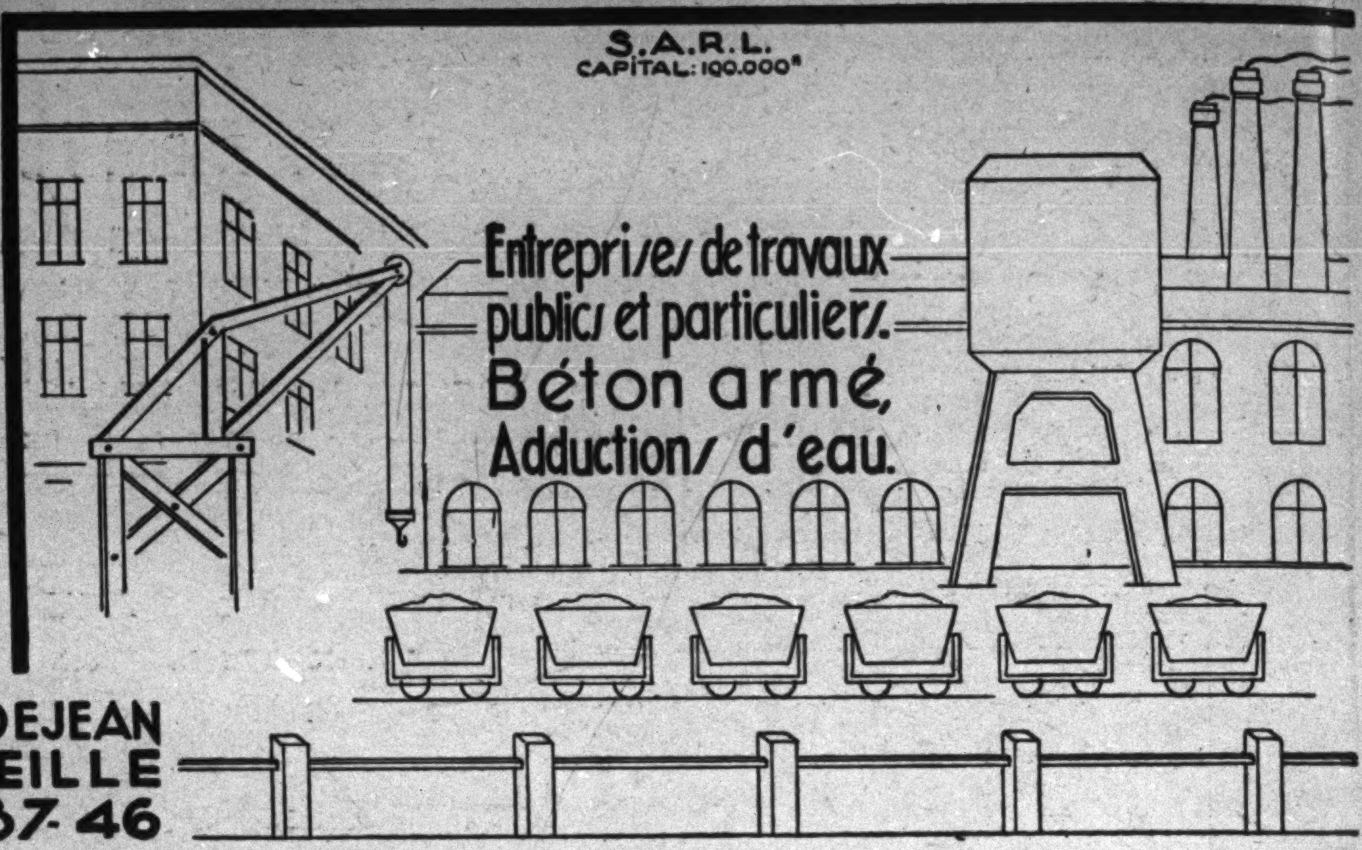
MARCEL de BOUILLANNE & Cie Successeurs
42 Rue Montgrand 42 MARSEILLE

Telephones D.50.00 & 52.34

ENTREPRISE GENERALE DE TRAVAUX

BUREAUX A PARIS : 27 RUE BLANCHE (9eme)
Tel. TRINITE 63.20

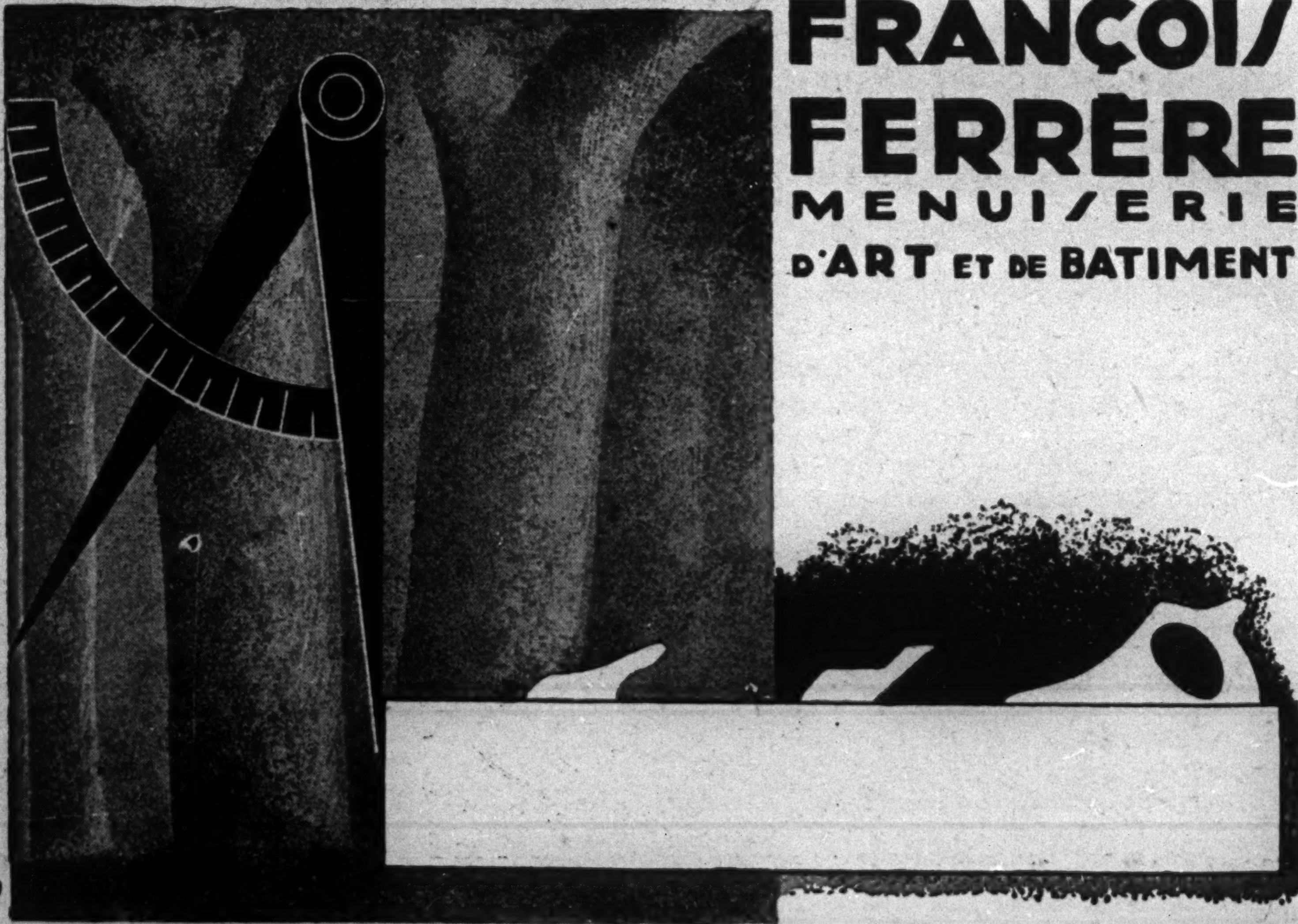
LES TRAVAUX DU MIDI



2. Rue DEJEAN
MARSEILLE
Tel: D-87-46

ENTREPRISE

FRANÇOIS FERRÈRE
MENUISERIE
D'ART ET DE BATIMENT



11.15. RUE DE VERDUN MARSEILLE. Téléph. 36.76

quand il dut saisir ses valises et gagner la ville, l'ironique appel des filles qui voulaient bien l'aider....

Or la Canebière est à deux pas et le centre de Marseille propre et illuminé. Les terrains vagues et leurs jeux de boules, une fois traversés, ne sommes-nous pas devant le plus harmonieux monument de Marseille, cet arc de triomphe aux bas reliefs de David d'Angers, qui peut soutenir la comparaison avec les plus célèbres ? Que faut-il pour rendre cette gare d'accès facile et lui donner une commode issue ? C'est tout simple l'escalier monumental créé pour la desservir, devrait être à sens unique. Le voyageur devrait seulement le descendre.

On se souvient peut-être d'un article où nous envisagions d'utiliser l'espace couvert par l'escalier. Nous suggérions d'aménager cette voûte en galerie. Creusons, non seulement l'idée, mais la butte même où vient s'appuyer l'escalier. Evidons-la profondément, et avançons sous la gare actuelle, jusque sous les quais. Si nous les faisons communiquer avec nos salles souterraines, nous aurons créé une gare à deux niveaux et la question sera résolue.

Nous avons précisément étudié avec notre ami J. Gréber un projet qui met en lumière les avantages d'une pareille conception. Il s'agit d'éviter aux voyageurs, au départ, l'ascension de la butte et de le canaliser au retour vers la descente qui lui ménage un premier coup d'œil sur la ville.

Imaginons que dans la butte et sous la culée l'escalier s'ouvre une vaste rotonde souterraine de 80 mètres de diamètre. Voici le hall de départ : il est de plein pied avec les jardins actuels. On y entrera comme on se promène. On y viendra volontiers car il sera lumineux et plein de cette vie fièvreuse des départs où tant d'impatiences se coudoient. Le dôme projettera sur ce grouillement sans fin des clartés aveuglantes. Du centre, le regard découvrira sans peine les principaux guichets et, sitôt muni, le voyageur glissera par des escalators dans un hall rectangulaire, sorte de rez-de-chaussée supérieur, ou seront groupés les bagages. Les plans auront prévu ce hall de telle manière qu'il sera orienté perpendiculairement aux quais et qu'à chacun d'eux correspondra en bas une rampe parcourue par un trottoir roulant. Les voyageurs ayant trouvé l'indication de leurs trains sur les panneaux emprunteront donc les rampes respectives qui les élèveront eux et leurs bagages au niveau des quais et tout aussi bien du compartiment, si l'on se décide enfin en France à les faire affleurer, par dénivellement de la voie.

Pour l'arrivée c'est encore plus simple. Les voyageurs qui d'instinct suivent le sens de leur train, aboutiront au hall transversal où confluent les différents quais et là n'éprouveront aucune hésitation à se diriger vers une rotonde monumentale qui couronnera l'escalier, réplique exacte, mais à l'étage supérieur, de la rotonde souterraine de départ.

Plus de fastidieux filtrages à l'unique tourniquet actuel, mais une vérification rapide à de nombreux guichets; plus d'esplanade envahie par la canaille habituelle des gares, mais un magnifique pas-perdu terminant en beauté, sur la vision d'une grande ville, en contre-bas, avec ses lointains, ses monuments et la nuit ses lumières. Nous voilà tout de suite à l'échelle et loin de la pauvre balustrade où personne ne se penche. Descendre entre deux haies de lustres éclatants et gagner Marseille par cette voie glorieuse, cette arrivée, avouons-le, a fière allure.

Quels aménagements, quel nouveau confort, ce projet ne permet-il pas ! On

peut imaginer, toujours à l'intérieur de la butte, une série de boutiques à arcades, de stations de taxis, et mieux même, une gare d'autobus, doublant la gare du rail, et desservant l'habitant de banlieue à la descente du train. Et quel parti pourrait-on tirer de la coupole supérieure qui s'enrichirait de galeries circulaires, servant à la restauration, de salles de lecture ou de correspondance, de terrasses où la vue serait encore plus belle et surtout d'un beffroi, muni d'une grande horloge où grimperaient les curieux ?

Qu'on se représente la magnificence de cet édifice, moitié grotte pour féérie, revêtu d'enduits étincelants, plaqué de verres dépolis où palpitent des lumières moitié jaillies du sol avec de grandes nervures de fer forgé sur la transparence des glaces, tandis qu'un élégant campanile, comme un doigt levé, se détache de l'ensemble pour rappeler la tyrannie de l'heure. Voilà la gare qu'il faut à Marseille, alliant dans une conception pratique le nécessaire à la beauté dont on aurait tort de faire fi sous prétexte que Marseille n'en a cure.

Embellissez la gare et du même coup supprimez l'ordure de toute espèce qui l'assiège; peuplez de maisons neuves ces terrains de campement qui attirent les rôdeurs. Vous vous apercevrez alors qu'en créant de la richesse où régnaient la zone et le taudis, vous aurez considérablement accru cet autre capital — la bonne renommée — qui se chiffre par les statistiques du tourisme et prospère sans effort sur les lèvres des voyageurs.

Gaston CASTEL et Jean BALLARD

Les Globes Lumineux

FOREST

●

Une lumière agréable

Une documentation toujours utile

●

Globe 25 cm. 1/2 Méridien
sur pied acajou massif. **300 fr.**

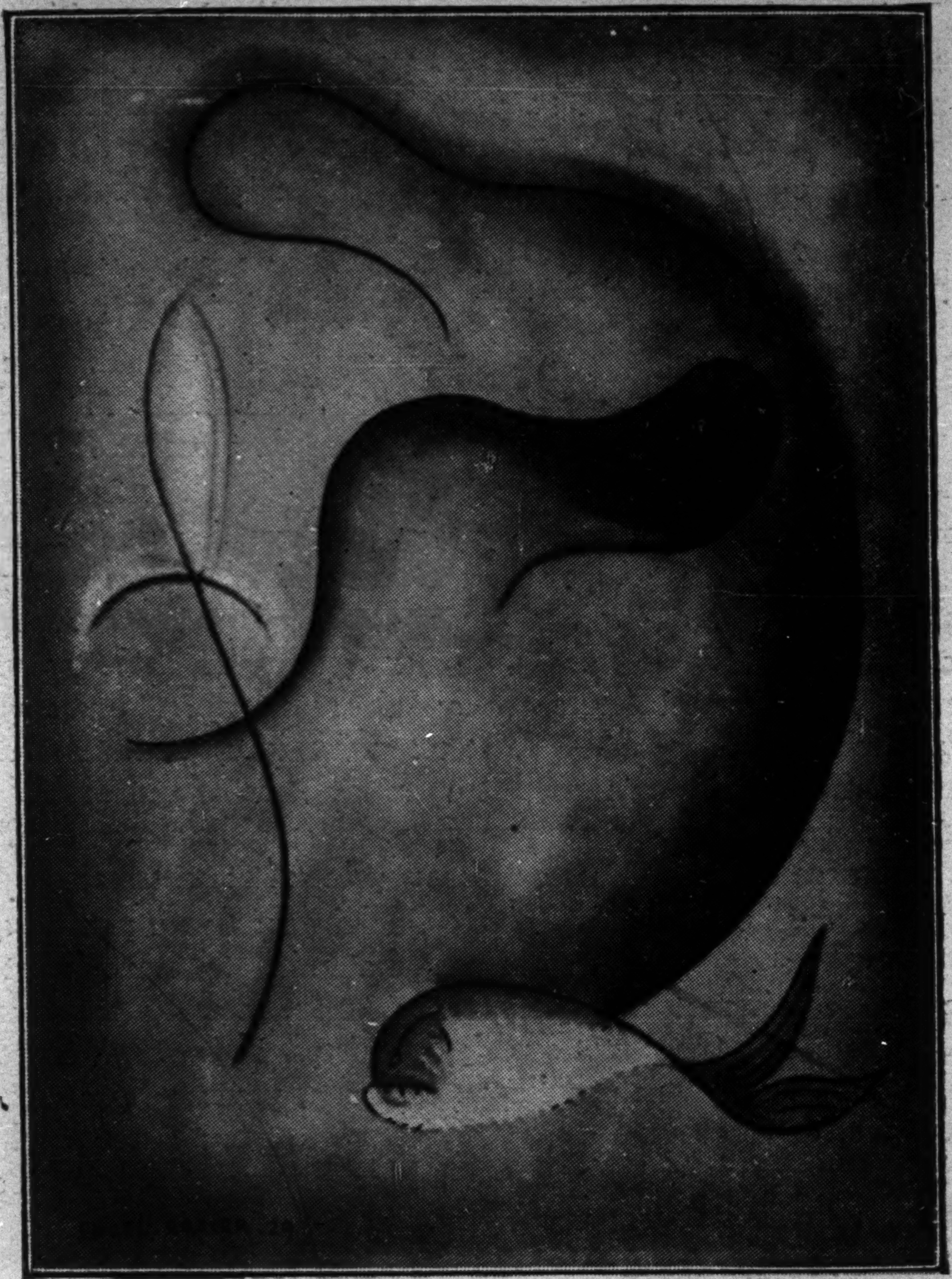
● ●

GRANDS MAGASINS-LIBRAIRIES

Maison FOREST, 17, Rue de Buci, PARIS-VI[e]

La Peinture

ENGEL-ROZIER OU LA LIBERATION



Le destin d'un Engel-Rozier n'est pas moderne. Il n'est autre que celui de l'homme amoureux des choses du monde intérieur et dont les vifs élans, constamment refoulés, ont créé l'amertume de se sentir peuplé, et seul.

Ce géant blond, wallon marqué par quelque lointaine origine germanique est fait à l'image d'une société hantée de dieux trop grands pour elle. Entre la Bible et le Droit Romain que de mots d'ordre d'autorité n'ayant pour buts qu'eux-mêmes; d'efforts pour organiser l'inorganisable, cette nature humaine impulsive, pensive, jamais aussi valable qu'en ses moments de transe et de désespoir.

Considérant Engel sous cet angle émouvant, il me semble le voir tressaillir, à

plus de mille kilomètres d'ici. Les masses pense-t-il généreusement; le destin ouvrier; l'obligation de l'insurrection...

Cher ange révolté, envieux d'un régime où une foi retrouvée puisse imposer comme une joie l'idée d'un total sacrifice. Les masses ? Laissons les masses à leurs angoisses impersonnelles. En elles, je vois des hommes glorieux et des êtres tourmentés habités d'une présence divine.

Engel-Rozier est de ceux-là. Et nous savons par d'amères expériences que les Blok, les Essenine et Mayakovsky l'étaient; que mêlés à la masse, chantant la masse, voire l'incarnant, le poète ne peut être le peuple, seulement le peuple. Dès lors ses raisons de souffrir et de triompher sont totales; il est seul et s'il se penche sur autrui c'est pour sanctifier, sa souffrance le sublimant par la tendresse.

Bien qu'il nourrisse une large pitié pour ceux qui habitent les villes, Engel reste admirablement seul. S'en doute-t-il ? Ce qu'il cherchait obscurément en choisissant sa retraite agreste de Vernègues, en plein cœur du rude pays de lumière, c'est une solitude répondant à son appel intérieur. Le Nord de ses origines trop contracté, trop remuant, porteur de trop de virus ne lui offrant plus d'assez fines garanties de rester pieusement « soi ».

Cramponné à sa solitude de poète, toujours plus nue, il aspirait à rejeter tant d'obligations puériles dont nous étourdissent les cités. C'était trop de ne voir le ciel que par hasard, par lambeaux, au-dessus des toits pareils et muets. De rester des jours sans voir de la vraie terre, au point de l'oublier et de trouver naturel que l'on puisse n'admirer les fleurs que coupées, les bêtes rêveuses qu'aux environs des abattoirs, puis dépouillées de leur ressemblance quotidienne et pendues aux étals; les enfants armés de regards trop cruels, trop savants... Un jour béni ce fut l'arrachement à Paris, la coupure nette. Un rapide et dense adieu à l'amitié. Une vie neuve enfin, dans un petit mas, près d'êtres nouveaux.

On le prend aussitôt pour un original. On lui accorde un peu de sympathie pour son aspect net mais ce grain de fraternité terrienne n'est pas dénuée d'une arrière méfiance pour son regard étranger. Puis lentement Engel devient semblable à eux. Ou plutôt semble devenir pareil à eux, à cause de cette nature qu'il subit. Comment ne pas s'adapter à elle, prendre les couleurs de ses rocs, de sa vigne, de ses eaux. Il sent la sauvagerie et c'est naturel puisqu'il la vit. Mais intérieurement quel feu brûle ! Une flamme hier prête à s'éteindre bondit, monte, illuminant étrangement quelques zones insoupçonnées de notre nuit à tous.

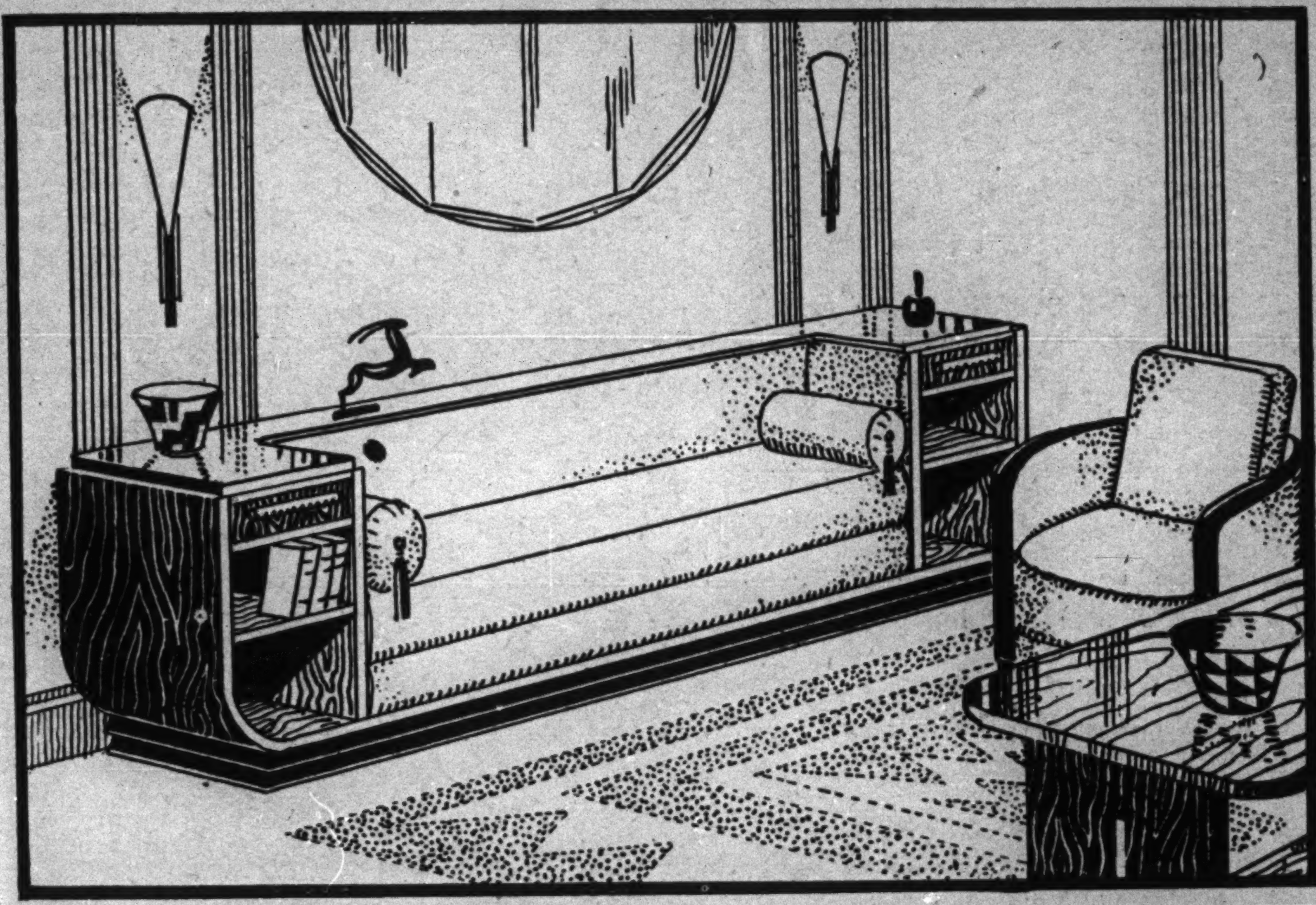
Notre citadin d'hier rêve tout haut le soir sur le pas de sa porte ou dans la campagne qui s'apaise. Il épie la nature qui bouge et doit parfois roder, le soir, aux portes des bois, aux lisières des lieux habités. Tout est alors universel et doucement particulier. La vie coule du mystère, source pleine, mélodieuse, prenant son sens entier.

La personnalité artistique d'Engel s'est précisée aussi vite qu'il s'éveillait à ce rêve nouveau. Pas plus qu'il ne peut changer son visage ou les proportions de son corps, il ne peut retourner sa sensibilité et son art avec elle. Tout au plus ce corps peut-il changer d'allures, répondant à quelque inconsciente obligation de mimétisme. Ainsi la sensibilité d'Engel, si elle épouse petit à petit d'autres nuances, si l'art du bon peintre se gonfle d'harmonies inédites, s'élargit se fait plus

MEUBLES D'ART

A. BICCHIERINI

Fabricant



EXPOSITION
INTERNATIONALE
ARTS DÉCORATIFS
NICE 1929
Grand Prix

EXPOSITION
COLONIALE
MARSEILLE 1922
Médaille d'Or

19, Rue Friedland, 19 - MARSEILLE

TÉLÉPHONE : C. 76-51

ASSURANCES

TOUS RISQUES TERRESTRES

VOL

VIE

AUTOS

INCENDIE

INDIVIDUELLES

BRIS DES GLACES

DÉGATS DES EAUX

ACCIDENTS DU TRAVAIL

RESPONSABILITÉ CIVILE

MAX CASTELLI

LICENCIÉ EN DROIT

COMPAGNIES : INCENDIE · VIE · ACCIDENTS · LA PRÉVOYANCE

69 RUE St-FERRÉOL - TÉLÉPHONE D. 12-33

naturel, plus subtil et chose admirable moins mortel, il conserve son fonds humain, son frémissement.

Une magie se précise. Enivré des mille senteurs du monde, Engel se laisse submerger par son plaisir de vivre, de sentir, de voir. La nature l'assiège et le contraint. Et son art prend sa signification plénière.

Art d'apparitions ! Rien ne reste en apparence des faciès convulsés de sa période parisienne : œuvres de témoignage social aux lourdes odeurs, chairs malmenées, mal-aimées et mal lavées, aux rudesses épouvantablement fraternelles. Le soleil a renouvelé une fois de plus l'éternel miracle de l'espace enchanté de vents et de rayons. Engel est ressuscité d'entre les morts, ressuscité à la joie des rythmes libres et des couleurs.

La ville ne pouvait garder pour elle cette force magique sans l'épuiser. Les forces de renouvellement d'un Engel sont dans les bois, dans les nuages vagabonds, dans les futaies de printemps, les vignes d'été, les couchants d'automne. Il faut sentir dans cette peinture la splendeur et la fragilité de la vie à ventre nu, pour apprivoiser à mains pleines ces messages.

Cette peinture désormais, c'est l'inépuisable symphonie du monde spirituel exprimé par des rythmes où se dépistent les éléments de son existence quotidienne, de son spectacle quotidien: femme, arbres, champs, animaux, visages, mains, feuillages, routes, nuages. Tout ce qui provoque son inclinaison à la méditation.

Cette peinture est un brouillard de lumière, de la plus pure poésie plastique, une musique de tons et de lignes n'ayant d'autres sens que leur beauté et leurs palpitations. Aussi leur qualité de messages...

Tel, sans cesse ému, sans cesse rêvant, Engel Rozier, homme nouveau, se recrée vivant.

P. L. FLOUQUET.

R E Y

Joaillier-Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C 11.56

MARSEILLE

La Musique

RECITAL EMILE BAUME

Dans l'atelier de notre ami Jacques Thevenet, où nous avons applaudi naguère le grand chanteur Alexandre Koubitzky. Le même cadre, une pénombre propice au recueillement, une atmosphère d'intimité et de pensée. Au piano, grand, mince pâle, avec son visage fin qu'encadre une chevelure abondante, Emile Baume. Il évoque irrésistiblement l'une des plus grandes figures musicales du siècle dernier; impression qui s'impose encore davantage, dès que s'affirme son jeu autoritaire, magistral. Nous sommes devant un artiste authentique, l'un des mieux doués sans aucun doute parmi les virtuoses contemporains. Toute technique est ici dépassée, abolie; la notion de difficulté n'a plus de sens. Alors que tant de pianistes nous émeuvent surtout par la peine qu'ils se donnent et par les menaces qui semblent planer à chaque instant sur leur jeu, avec Emile Baume, l'émotion s'est détachée de l'être humain pour se concentrer toute entière sur l'œuvre qu'il recrée au gré de sa volonté.

Après un Mozart un peu réticent, trop léger peut-être pour ces doigts puissants, vint une Chaconne de Bach si grande, si surhumaine, que l'emprise sur le public fut instantanée. Jamais Bach n'eut plus de majesté qu'à travers cette fulgurante interprétation. Quittant ces splendides sommets, l'artiste nous entraîna avec lui vers des régions plus prochaines: Ravel, avec Oiseaux tristes, Ondines, nous procura un divertissement fait de charme et de subtile émotion, divertissement qui se prolongea encore pendant un moment exquis avec la Gavotte de Prokofieff. Mais ce repos fut de courte durée. Une émotion indicible devait reprendre la salle avec la Tokkata de Prokofieff. Après le ciel biblique de Bach, l'enfer. Cette œuvre terrifiante, dont Baume martela les accords surprenants, nous emporta, dans un dynamisme impitoyable vers les flamboiements d'une Russie bouleversée.

Et puis, voici Chopin, l'âme et le cœur des récitals de piano. Ballade en sol mineur, une Mazurka, une tarentelle, l'Etude en tierces... E. Baume joue Chopin avec grandeur, sans artifices inutiles, sans fausse sentimentalité; un Chopin dépouillé, délivré de nuances périmées, et combien plus émouvant dans sa vérité humaine!

Il faudrait louer encore comme il convient l'interprétation de la Rapsodie N° 12 de Liszt, de la Fileuse de Mendelssohn, et de cette délicate Barcarolle dont il est l'auteur. Mais la preuve avait été faite, magistralement, d'un talent qui compte parmi les plus grands.

E. Baume, toulonnais, fils et petit-fils de musiciens remarquables, n'a pas encore conquis en France la place à laquelle il a droit. Sans doute a-t-il le tort d'être de chez nous, et de ne pouvoir s'aider du prestige d'un nom à consonnance saxonne ou slave. Mais l'élite l'a déjà jugé, et ce jugement ne tardera pas à être ratifié par le grand public.

Nous souhaitons que E. Baume revienne bientôt à Marseille dans le cadre élargi qui convient à ce beau virtuose.

La Couture chez JEAN

Ses Chapeaux
Ses Robes
Ses Créations

51, Rue Saint-Ferréol, MARSEILLE D. 05.18

L'Égypte.
Les Indes.
L'Australasie.
L'Extrême-Orient.
par la

P & O

PENINSULAR & ORIENTAL STEAM NAVIGATION Cy
Paquebots Postes Anglais — Passagers — Marchandises

ESTRINE & C°, Agents
18, Rue Colbert, MARSEILLE.

Compagnie d'Assurances

"LE SECOURS"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

Agence. - Direction de Marseille : M. Maurice DELANGE,
42, Rue Paradis. Téléphone : 76.72

S.G.T.M. **Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur**

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. - Adr. Tél. : TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Ad. Téléph. : TRANSPORTS 68-82. Inter : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES sur l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation.

PARIS, Siège Social : 12, Bd de la Madeleine.
MARSEILLE, Agence générale : 3, place Sadi Carnot.

ÉCONOMIE de COMBUSTIBLE
par la
MÉTHODE de VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Amélioration de la **Vaporisation** et de la **Circulation.**

Augmentation de la **Puissance** et du **Rendement.**

Empêchement de la **Cristallisation** des **Sels Calcaires** maintenus à l'état amorphe, très ténus, dans les courants de la circulation et évacués chaque jour.

Ni **Tartres,** ni **Boues,** ni **Graisses**
Arrêt des **Corrosions.**

Casimir BEZ
ET SES FILS

7 bis, Quai de la Tourette, **MARSEILLE**
Tél. C. 28-17 - Télég. Lewilliams-Marseille
19, Avenue Parmentier, **PARIS**
Télég. Lewilliams-Paris

Société à responsabilité limitée
Capital : 1.000.000 de Fr.
Brevets S.G.D.G. en France et à l'Étranger.

VOILES - GRÉEMENTS DE YACHTS
CORDES ET TENTES DE CAMPING
OUTILLAGE

servaux

FOURNITURES MARITIMES ET INDUSTRIELLES

11, Boulevard de Paris Tél. : C. 88.26

A Paris : les Expositions

Les artistes révolutionnaires

Lucien COUTAUD

La section de photographie de l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires vient de présenter une exposition d'excellentes et assez curieuses photographies. Photos de propagande, évidemment, primaires par certains côtés, dira-t-on, mais qui expriment admirablement tour à tour, selon les besoins de la cause, la détresse ou le bonheur.

De Rosie Ney une ligne de chômeurs circulant à travers la ville et brandissant des pancartes où se trouvent inscrites leurs revendications, ou encore, un jardin botanique en U.R.S.S. avec les épis et les branches de fleurs que n'omet aucun film soviétique. Une autre photographie représente un étalage de marchand à Lourdes. L'étalage ne comprend que des poupées de cire représentant des Vierges étiquetées selon leur qualité et prix : lavables, 7 fr. 50 ; lumineuses, 10 fr. 50. De Barna, la tombe de Karl Marx ; de Germaine Krull, une puissante machine ; de Chim, un homme harassé, couché devant une affiche, invitant les passants à fêter la mi-carême en se rendant à une soirée dansante, et, pour faire cesser un instant l'angoisse qui nous étreint à la vue de ces visages anxieux et de toutes ces souffrances, et pour redonner l'espoir dans la vie et l'avenir, des photographies de beaux bébés joufflus s'ébattant dans des crêches modèles. Une vie meilleure, c'est ce que chaque être, chaque peuple cherche plus ou moins confusément, prêt à suivre le premier homme qui la lui promettra.

La section des Artistes Révolutionnaires qui expose aujourd'hui à la Porte de Versailles comprend des peintres, des sculpteurs, des graveurs. D'une part des artistes qui malgré leur désir très louable de démontrer quelque chose, ne se servent que de moyens bien pauvres. Notamment Adam, avec sa toile intitulée « *Mangez du riz de l'Indochine* » où les blancs se prélassent pendant que les indigènes travaillent péniblement, ou encore Nadiejda Khodasievitch, qui expose des « *Peintures Prolétariennes* » groupant côte à côte la faucille, le marteau, les tenailles, le fer à repasser.

D'autre part des œuvres d'une portée beaucoup moins directe que les précédentes et cependant combien plus attachantes, révolutionnaires peut-être par l'esprit de l'auteur, réalistes parce qu'elles expriment la vie. De Signac, des vues de *Saint-Denis* ou *Pantin*, dominées par les cheminées d'usines; de Lhôte, « *Un quatorze juillet* ». Il en faut en excepter « *l'Emeute* » de Jean Lucat, c'est une aimable parade : le sang n'y gicle pas et les émeutiers, dans un décor de ballet, se livrent à je ne sais quelle poursuite.

L'ensemble de ce salon est peu homogène, aucune tendance nouvelle ou déterminée ne se fait sentir. Est-ce la faute aux artistes ou à notre époque. « Plus il (l'art) cherche l'idéal, plus il a besoin de précision et de vérité. L'équivoque, l'incertitude des idées et des principes, le vague de l'objet, l'indé-

fini lui sont antipathiques, l'empêchent de se développer et de vivre ». L'art a-t-il besoin pour exprimer des idées d'un idéal collectif, d'une foi ardente comme celle qu'animait nos artistes au Moyen-Age ? Mais alors pourquoi nous ont déçu, et les *Artistes Soviétiques* groupés l'année dernière à la Galerie Billiet, et les *Artistes Révolutionnaires Chinois* réunis à la même Galerie il y a quelques semaines ? Sommes-nous dans une décadence telle qu'aucune mystique nouvelle ne soit assez forte pour créer de l'art véritable ? Peut-être peintres et sculpteurs sont-ils handicapés par leur métier même. Si Daumier litographe nous touche bien plus que Daumier peintre, c'est parce que dans ce genre plus rapide, plus incisif, qui lui permet le plus souvent de camper son sujet en quelques coups de crayon, il a réussi à donner sa pleine mesure.

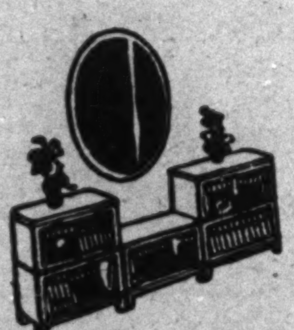
De cette technique se rapproche l'affiche, qui, comme la photographie, est bien plus suggestive que la peinture quand il s'agit de propagande. Jean Carlu expose ici « *Mascarade contre la guerre* », c'est certainement un de nos meilleurs artistes de l'affiche, il suffit pour cela de se souvenir de son émouvant appel « *Désarmement* ».

*
* *

Il y a quelques années, je vis à la Galerie des Quatre Chemins des peintures qui me séduisirent. Je m'enquis de l'auteur, Lucien Coutaud. Fleurs éthérées, personnages mythologiques, couleurs bleu de ciel, gris perle, roues, rosaces et chapeaux haut de forme semblaient jongler, rebondir pour enfin se reposer sur la toile par je ne sais quel équilibre mystérieux.

C'est à la Galerie Vignon qu'a lieu actuellement l'exposition Coutaud. Ses personnages évoluent dans des décors plus imposants, ses couleurs se tiennent dans des gammes plus fondues que précédemment, ses effets sont plus poussés, sa peinture s'est affermie.

Germaine SELY.



Bibliothèque M. D.

9, Rue de Villersexel, PARIS (7e)

Téléphone : Littré 11-28

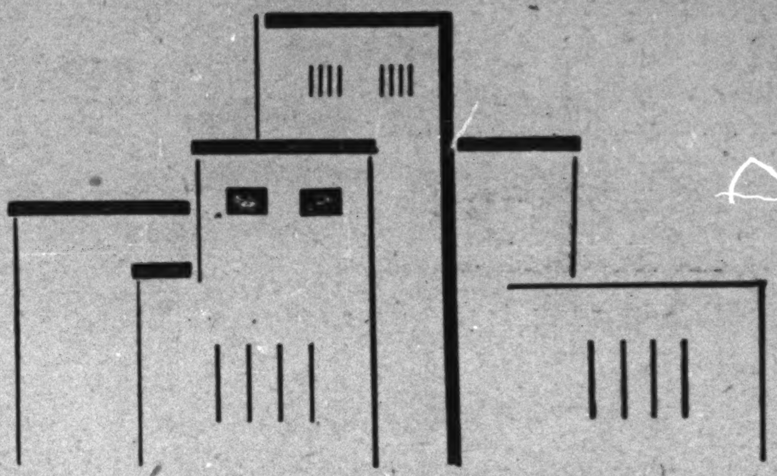
Bibliothèques extensibles et transformables - Encadrements de Divans - Cosys - Studios - Divans-Lits - Chambre M. D. transformable, extensible pour Étudiants - Célibataires - Meubles classeurs et de bureaux - Meubles pour T. S. F., Phonos, Disques - Mobilier Scolaire.

DEMANDER LE CATALOGUE GRATUIT N° 17. — FACILITÉS DE PAIEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE TRAVAUX
ET. JALLUT ET Jh. RICORD

A. JALLUT ET M. CLAVÉ Succrs

S.A.R.L. - CAP. 250000 FRS. - 15, RUE DU JARDIN DES PLANTES
MARSEILLE
TÉL. C. 27.43



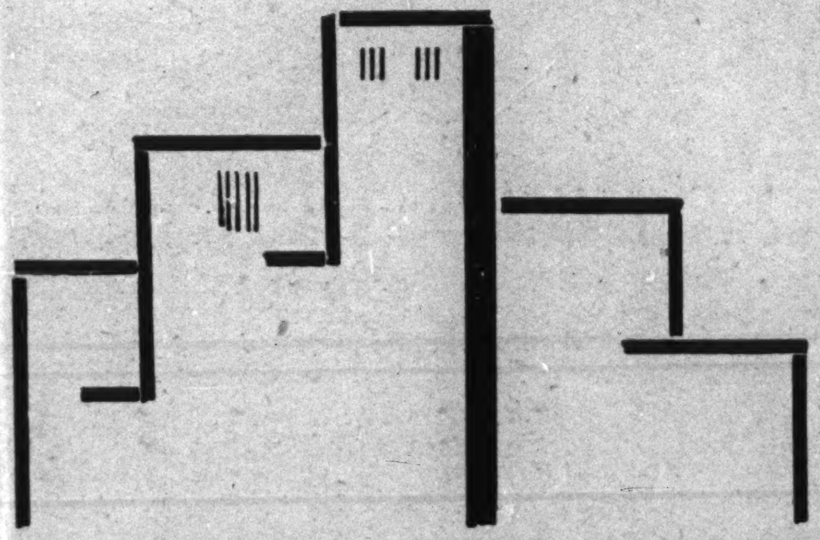
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
BÉTON ARMÉ - IMMEUBLES - VILLAS

Entreprise Générale de Travaux Publics

MAÇONNERIE - CIMENT ARMÉ

LEON FEAUTRIER

Ingénieur T. P. E.
Successeur de LEHOUX Frères



BUREAUX ET ENTREPOTS :
MARSEILLE
12, Rue Julia, 12
Téléphone : C. 66.59
R. C. Marseille 90.142

Constructions Industrielles et Privées

Pour vos travaux délicats et urgents nécessitant mise en service rapide, employez le

Super-Flambeau

artificiel à hautes résistances et à durcissement rapide, fabriqué depuis 7 ans avec succès par les usines de la

Société Coloniale des Chaux et Ciments Portland de Marseille

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 de francs

Siège Social et Bureaux : L'ESTAQUE (Bouches-du-Rhône)
Télégr. : **Colocimen-Marseille** — Téléphone : Marseille Colbert 94-53
Usine à l'Estaque (B.-du-Rh.) - Usine à Lottinghen (P.-de-C)

« Le Flambeau »
Portland Artificiel supérieur recommandé par ses résistances constantes.

« Le Spécial Route »
Artificiel spécial pour bétonnages de chaussées, dallages et enduits.

NOEL & Cie

Ingénieurs-Constructeurs

Anc. Établts NOEL aîné PELLEGRINI & Cie

56 à 78, Rue de Lyon **MARSEILLE**

INSTALLATIONS ÉLECTRIQUES

(Théâtres, Casinos, Cinémas, Villas, Hôtels)

Haute et Basse Tension - Éclairage - Force Motrice.

Réparations tous Appareils Électriques

Téléphone : National 38-41 3 lignes **Télég. : ATE Marseille**

Le Cinéma

AU STAR

EMPEROR JONES

Avec une candeur sénile, les races occidentales apportent invariablement leur baluchon de préjugés dans les acquisitions techniques où les entraîne, par une sorte de fatalité tragique, leur formation expérimentale mais auxquelles leur esprit n'est nullement préparé. C'est ainsi que le cinéma reste toujours, malgré son âge, un mode d'expression entièrement disponible. Ceux qui l'ont découvert n'ont pas su s'en servir. Et ils continuent à n'y rien comprendre, parce qu'ils veulent à tout prix conserver une tradition, à laquelle ils doivent leur prestige.

N'est-ce pas désespérant de constater que des artistes tels que Jouvet, Signoret et même ce pauvre grand Gémier se sont montrés incapables, quoi qu'on en ait dit, d'apporter à l'écran d'autres qualités que celles qui assuraient leur succès au théâtre, ces dernières tout à fait incompatibles avec l'esprit du cinéma. Observez ces vieux visages et leur macédoine de grimaces, ces rides professionnelles, ces lippes de cabotin, ces finesses d'expression, ces subtilités apprêtées, marques indéniables d'un talent consacré, et qui sans le secours de la rampe et d'un éloignement préalable, paraissent grosses comme des cordes et d'une insupportable prétention. Non, ces gens là, qui ont tout à désapprendre, ne sont pas faits pour le cinéma auquel s'adaptent beaucoup mieux des êtres dont le génie est plus spontané, des êtres qui, lorsqu'ils jouent, oublient qu'on les regarde.

Je pense aux nègres d'*Hallélujah* et d'*Emperor Jones*. Ce dernier film serait tout à fait remarquable n'était sa dernière partie techniquement très faible et par laquelle il s'apparente trop au théâtre. Cette forêt bleue qui remonte aux premiers âges du cinéma, pleines d'apparitions saugrenues et au milieu de laquelle le gigantesque empereur Jones aux abois, brame son désespoir avant de mourir en héros d'opéra, sur une stèle toute préparée, est d'une puérilité déconcertante. Combien les scènes du début, si denses et si mouvementées, en même temps qu'éminemment révélatrices de l'âme noire, s'opposent victorieusement à la pauvre tentative théâtrale de la fin. Une des images initiales représentant une pauvre

MIDI... 7 HEURES
L'heure du **BERGER**

église de bois ou des quinquets fumeux éclairent vaguement une naïve effigie du Christ et dans laquelle une multitude d'êtres aux cheveux crépus pousse des cris aigus et gesticule frénétiquement sous les exhortations d'un prédicateur qui évoque au profit de Jones, la parabole de l'enfant prodigue, me paraît d'une émouvante beauté. Il convient également de signaler les vues de tripots montrant des joueurs de dès se chamaillant au milieu des filles, et qui sont d'une intensité rarement atteinte au cinéma. Ce film aussi, et c'est par là que son originalité se révèle, fait preuve d'un sens du baroque véritablement extraordinaire. Certains épisodes aux abords du *Palais Impérial*, qui dresse son stuc, toute sa crème de platre au milieu d'une île puérile où même le balancement des palmes n'a pas l'air tout à fait sérieux et où la pusillanimité s'allie étroitement à la sauvagerie, sont d'une poésie étrange et qui contient quelque chose de maléfique et d'effrayant sous son apparent enfantillage. Cette œuvre composite est remarquablement jouée par Paul Robeson qui a le tort pourtant de trop se souvenir des vedettes européennes, par Dudley Digges qui campe avec une grande exactitude le personnage d'un trafiquant abruti par l'alcool, lâche, couard et cependant accessible à une certaine pitié, et Frédi Washington, vamp, serpentine, aux expressions redoutablement fines et tranchantes.

Gabriel BERTIN.

Fumez les Cigarettes

WEEK-END

GOUT ANGLAIS

de la Régie Française

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

Moscou, ville moderne

Moscou. En prononçant ce nom l'historien évoque l'année 1147, l'époque où pour la première fois l'on inscrivit ce mot dans les annales ; il voit des palissades en poutres, des toitures basses, des vitres de mica... C'est l'ancienne Moscou.

A partir de la seconde moitié du treizième siècle, l'importance de Moscou commence à grandir de façon tangible. La ville était située sur le point de croisement des routes commerciales primordiales ; c'est ce qui assura son développement. Petit à petit, Moscou devint le centre qui rassemble autour de soi le futur royaume russe.

Son histoire est celle des guerres continuelles, des sacs, des désordres populaires, des luttes sanglantes pour s'emparer du pouvoir, jusqu'au début du dix-huitième siècle, quand la capitale fut transférée à Pétersbourg. Moscou perd alors de son importance politique, mais garde le rôle de la plus importante cité commerciale, centre de la vie culturelle de la Russie.

Incendiée et pillée dans les temps anciens par des adversaires terribles, en 1812 occupée et détruite en partie par les armées de Napoléon, Moscou se rétablissait vite de tous ces coups, rebâtissait ses maisons et la vie recommençait. Elle grandissait de façon spontanée et désordonnée. Avec ses rues tortueuses, ses cours silencieuses, ses innombrables églises, ses buvettes de thé de nuit, Moscou était restée, toute sa longue existence durant, un grand village.

Après la Révolution d'octobre, le grand village a cessé d'exister. On a vu des carcasses en fer et en béton s'ériger sur son squelette, la verdure pénétrer partout et se dessiner la figure strictement géométrique de la capitale de l'U.R.S.S. On dirait que dix fois quinze ans et non pas trois lustres séparent

Moscou d'aujourd'hui de cette ville de marchands qui fut réveillée en octobre 1917 par le feu des mitrailleuses.

Les meilleurs architectes ont été appelés à établir le nouveau plan de la ville, en tracer les principales artères nouvelles. A la place des anciennes maisonnettes poussent actuellement des bâtiments géants. Des maisons propres, ensoleillées et munies de tout le confort moderne, remplacent dans la périphérie de la ville les anciennes habitations ouvrières, obscures et malpropres, asiles de la misère d'autrefois. Moscou est peuplé par environ 8 % du prolétariat industriel de l'U.R.S.S., aussi la ville doit-elle prendre soin d'améliorer la situation et les conditions d'existence de ses travailleurs. Au centre même de Moscou on aperçoit des puits : c'est le métropolitain en construction, le nerf souterrain indispensable à toute grande ville, qui reliera entre eux les différents quartiers de Moscou.

Moscou est le centre de la vie intellectuelle de l'Union. Elle possède des universités, des instituts scientifiques, un planétarium grandiose, 212 musées. La plupart de ces musées — la Galerie Trétiakov, le Musée de la Peinture Occidentale Moderne, le Musée des Beaux Arts — jouissent d'une renommée mondiale. A côté des innombrables clubs, maisons de culture, Moscou possède son Parc de la Culture et du Repos qui occupe 514 hectares. Chaque soir à Moscou, 64 théâtres lèvent leurs rideaux devant des spectateurs du monde ouvrier. Les théâtres de Moscou sont connus dans le monde entier. Les noms de Stanislavski, Némirovitch-Dantchenko, Meyerhold, Taïrov, les grands maîtres de la scène russe, jouissent d'une célébrité bien méritée. La première fête théâtrale, organisée par l'Intourist, en 1933 à Moscou, réunit des travailleurs du théâtre des pays les plus divers : Angleterre, France Etats-Unis, Chine, Finlande, Suède, Norvège, etc.

Moscou est également le siège de congrès et conférences scientifiques d'importance internationale. Des fêtes sportives grandioses ont lieu chaque année au stadion de Moscou qui peut contenir 80.000 spectateurs.

Des milliers d'étrangers se rendent à Moscou. Le caractère original de la ville a attiré depuis longtemps l'attention des voyageurs. Les premiers touristes se rendirent à Moscou au XVI[e] siècle. En 1924 le français de Laveau publia un guide à travers Moscou en langue française. Cela montre l'intérêt que les étrangers témoignaient pour Moscou.

A Moscou les hôtes étrangers peuvent aujourd'hui se rendre compte des réussites énormes de l'édification socialiste et y étudier les rarissimes monuments du passé. Ils y trouvent le confort qui leur permet de tirer le maximum de profit de leur séjour.

WATSON, BROWNE & Co
5a, Rue Beauvau, MARSEILLE
Agents des Compagnies de Navigation
BIBBY LINE
(MARCHANDISES & PASSAGERS)
ELLERMAN'S CITY, HALL & BUCKNALL
LINES

Huilerie
Nouvelle S. A.
10, Rue des Héros, MARSEILLE
Huiles fines
Huiles industrielles
Savons

SOCIÉTÉ D'
Applications Techniques
Capital : 4.000.000 de francs
Siège Social et Bureaux :
17, Rue de la République, 17
MARSEILLE
Téléph. : C 53.12 - 12.98

AGENCE A DUNKERQUE

Peinture, Décoration
Papiers Peints, Ravalement
Vitrerie, Miroiterie
Calorifuges
Parquets sans joints
Pour la Marine, le Bâtiment,
l'Industrie
et les Travaux Publics.

SOCIÉTÉ
L'Électricité de Marseille
Société Anonyme
Capital : 150 Millions de Francs

Usines Productrices
au Cap Pinède
et Avenue d'Arenc, 305

Sous-Stations
Rue Mazagran, 7
Rue Sylvabelle, 30

Administration
Direction et Bureaux
7, Rue Roux de Brignoles, 7
(ex-Rue de l'Arsenal)
Téléphone Dragon : 69-36 et 74-14
Ad. Tél. : ÉLECTRICITÉ-MARSEILLE

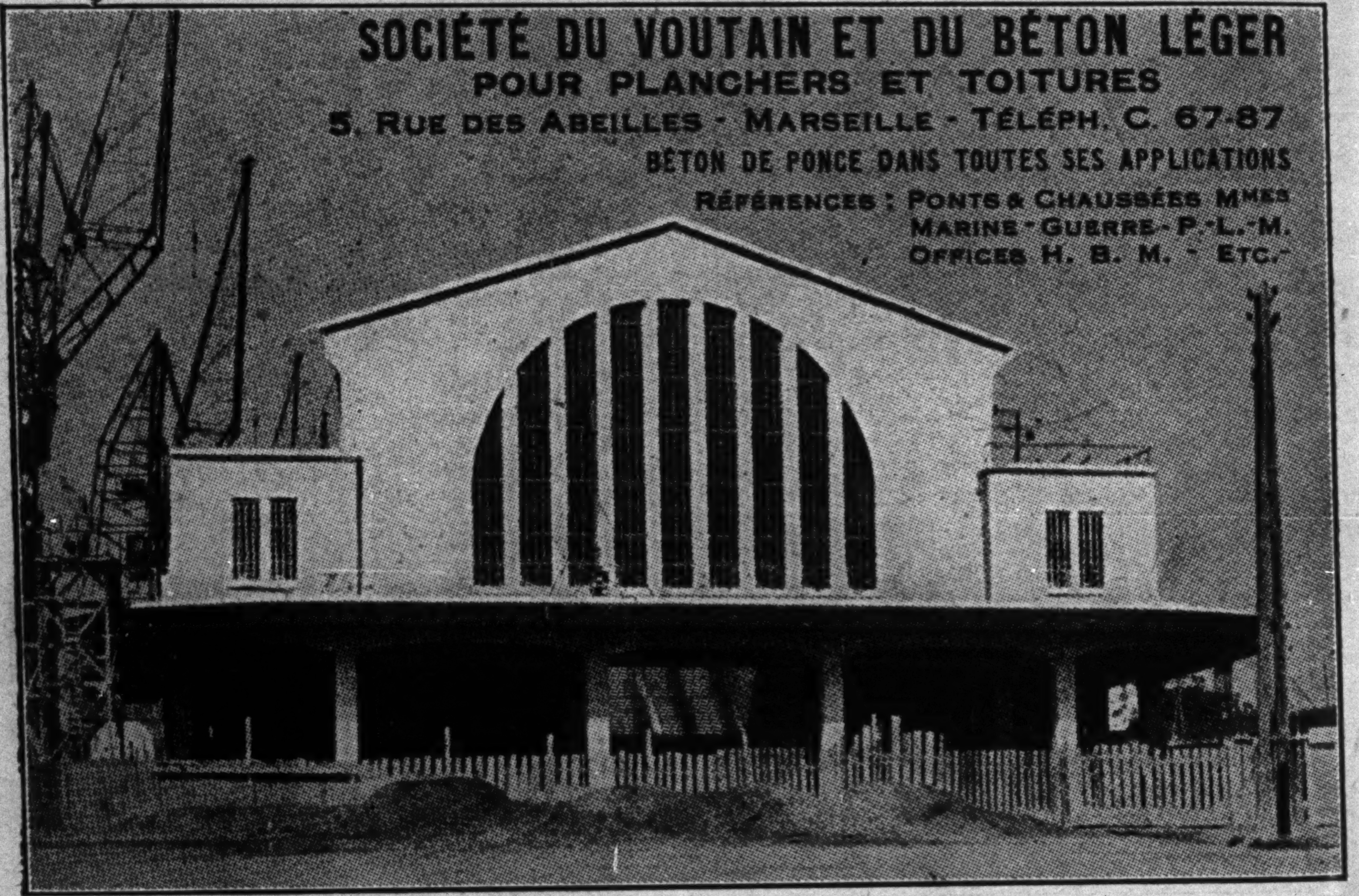
SIÈGE SOCIAL :
54, Rue de la Boétie, à Paris

La Société recommande de n'exécuter aucune installation nouvelle, sans qu'un accord préalable n'ait été conclu sur la nature et le voltage du courant.

LE GRAND HOTEL
66, La Canebière, 66
vient d'ouvrir sa luxueuse BRASSERIE
LA CANEBIÈRE

LES REMORQUES
CODER
LES CITERNES
CODER
LE MATÉRIEL DE TRANSPORTS
ÉCONOMIQUE ET MODERNE
à MARSEILLE SAINT MARCEL || PUTEAUX (SEINE) 14, AV. DU PRESIDENT WILSON

Entreprise
TOURRE
Sté Ame au Capital de 1.200.000 Francs
36, Cours Lieutaud, 36
Tél. : C. 30.96 MARSEILLE
CONSTRUCTIONS INDUSTRIELLES
IMMEUBLES
BÉTON ARMÉ



CIMENTS
DEMARLE
LONQUETY
SOCIÉTÉ DES CIMENTS FRANÇAIS DE BOULOGNE-s/-MER
Agence à MARSEILLE, 39, Rue Auguste Blanqui

Lettre de Londres

J'ai fait, par les rues de Londres, de longues marches. Si incomplète soit-elle, cette connaissance par la façade est révélatrice. Voici d'abord un mélange étonnant d'édifices austères et d'espace de pleine nature. « Hyde Park », « Regent's Park », « Hampstead », « Kew Gardens », sont enchâssés dans la ville. Ces taches vertes coupent de leur joie la monotonie des maisons. Partout il y a de ces bouchons d'air pur, squares ou parcs. C'est un des charmes de Londres.

Je me souviens du premier soir où j'arrivai. C'était sur la fin juillet. Tout était lavé par une pluie récente. On nous installa à Bedford College dans Regent's Park. Pelouses à la lune, clignotantes d'humidité, nappes d'odeurs tendues sur le minuscule jardin botanique, ciel clair où dansait par moments un carillon proche, paix d'un paysage neuf et léger sur des fatigues anciennes ; tout me porta sur un palier de féerie, atmosphère authentique de « Midsummer Night's Dream ».

Je n'ai rien vu, parmi les monuments, qui fût semblable à Notre-Dame, à la Concorde. C'est autre : Westminster Abbey, Trafalgar Square. Les Eglises. Dans la plupart on retrouve la ligne géométrique et sobre de Wren : édifices nus ou rien ne distrait, par un ornement frivole, la pensée appelée au culte. Le monument est signe; il est plein de ce signe et de là, tire non tellement sa beauté que sa grandeur et son effet. La fine architecture de Westminster Abbey est offusquée par un entassement hétéroclite de statues et de tombeaux ; plus qu'une cathédrale du culte, elle est un panthéon des Grands Anglais. La colonne Nelson signifie : mémoire au Sauveur de l'Angleterre ; ce fût cannelé, soclé sur quatre lions massifs avec un chapiteau corinthien sur lequel est debout Nelson, entouré par la masse pauvre de la National Gallery, par de ternes façades de banques, ou d'offices avec seulement une trouée sur Big Ben, n'est en rien semblable à l'élégante Place de la Concorde à quoi on la compare toujours. Rien n'est « beau ». Tout est « grandiose ». On est arrêté. Je dirai qu'on se souvient. Le monument vous frappe non d'une émotion esthétique, mais morale, patriotique. Le monument est élevé pour enfermer quelque chose et c'est ce qu'il enferme qui importe. Sur les grilles de Bedford College est inscrite cette devise : « Esse quam videri ». Le souci de paraitre, chez l'anglais authentique s'ajoute au souci d'être qu'il complète. Comme le dedans, l'apparence doit être réglée, harmonieuse, correcte. C'est pourquoi une promenade dans les rues de Londres est révélatrice ; c'est pourquoi si on l'entend elle est éducatrice encore.

Mais j'admire encore ceci : le respect accordé au policeman, colosse tranquille et digne, dieu du trafic qu'il règle d'un geste sobre, incontesté; la fidélité aux vieux taxis d'inspiration pareille à celle de certains chapeaux d'anciennes dames. Inélégants mais impeccables, démodés jusqu'au ridicule mais d'une commodité éprouvée, ils en disent long sur cette force anglaise qui se moque de l'élégance de façade si l'intérieur rend le service demandé.

Mais voici dans la rue un autre spectacle tragique. La silencieuse misère

de Londres. Ici, sur les trottoirs, les vendeurs d'allumettes ou de violettes; les montreurs de dessins (toujours semblables) sur du carton ou crayonnés sur les dalles, avec au bout un chapeau et « thank you » — « one must live » ; là, les chanteurs de toute sorte, les joueurs de harpe maigre, de vieille viole, de piano ambulant, de phonographe. Opéra des Gueux, qui va et vient, comme au rythme respiratoire de la ville.

Pendant des semaines je me suis éveillé chaque matin à la même chanson d'un orgue de barbarie ; cette obsession est pour moi une partie de Londres ; et aussi, le marchand d'allumettes avec qui, souvent, pour 4 ou 5 pences, j'ai mangé. Le regard de ce peuple n'est pas irrité mais résigné, émoussé seulement, semble-t-il, par le trafic incessant autour d'eux. Il rentre dans la nuit, on ne sait où; il en ressort au matin, toujours propre, rasé, décent, malgré l'usure du vêtement ou du corps. Pas assez misérable pour être envahi par la saleté ; chacun récolte suffisamment pour se tenir propre. L'abrutissante misère n'est pas là. Ces mendiants sont dans des rues où circule une aisance qui pense à eux parfois; l'atmosphère autour d'eux est propre, ils sont propres.

Mais voici les quartiers où l'air est sale, l'aisance inconnue. Non pas Whitechapel, mais Waterloo, Bermondsee, sur la rive droite, derrière les Docks. Ici, les dernières maisons décentes : façades noirâtres, nues, à un étage, percées de petites fenêtres ; derrière les vitres, deux rideaux blancs, propres, partagés sur une plante verte ou une jonquille dans un pot de faïence à fleur. Propreté et décence sont le suprême luxe. La rue étroite qui sépare ces suites de maisons est nette. Mais voici un petit marché. Sur des planches, des légumes piqués, des livres boueux, des objets de ménage, de la viande ; une viande teintée de brouillard, fripée, débitée en feuilles tristes. Et voici les endroits où l'on ne peut plus être propre, où mangent et dorment des êtres délabrés. Les maisons sont rapiècées comme les oripeaux d'un mendiant que j'ai connu à Marseille ; papier collé où manquent les carreaux, portes sans loquets, toits comme des joues creuses; entassement de boites à ordure sur quoi pèse, cauchemar indéfini, un reste de brouillard. Tout est noir, avachi, prostré. Et de ces cloaques sortent, plus abondants qu'ailleurs, des enfants sales et roses. — Cinq, six personnes vivent, souvent, dans une seule pièce, qui sert à tout. On m'a conté ceci d'une de ces familles : le vendredi soir, l'homme étant payé c'était ripaille, d'où tous retournaient ivres ; samedi, dimanche même régime avec du thé neuf dans la théière et quelques restes ; lundi les restes; mardi pour quelques pences : « sausage and mashed potatoes » (saucisses et pommes de terre écrasées) ; mercredi : « fish and chips » (poissons et frites) ; jeudi et vendredi ils attendaient la paie en ajoutant de l'eau dans la théière.

Et Londres n'est pas une ville décimée par le chômage. Et on a cherché des remèdes ; on a créé des cités ouvrières, mais la misère, comme un chancre, les ronge, à l'extérieur, à l'intérieur. Les ouvriers y sont parqués, et l'on ne sent plus, en chaque ménage, cette coquetterie de propreté que l'on rencontrait aux maisons de tantôt. La saleté du voisin est envahissante et détruit toute velléité d'être propre. Ces cités sont aussi tristes que les toits rapiécés. Aussi la question du « Slum Clearance » est toujours urgente. La majorité socialiste du nouveau L. C. C. se propose d'y remédier tout de suite. Parvien-

Fers Forgés
Objets d'Art
AU SINGE VERT
Lustrerie
et Cristaux
Louis TRICHARD
FERRONNIER D'ART
150, Rue de Rome, MARSEILLE - Tél. D 2278

GILL GRAND CHEMISIER
5, Place de la Bourse, MARSEILLE
(angle rue Pavillon)
FOURNISSEUR DE L'ÉLITE ÉLÉGANTE

Le Restaurant Basso
5, Quai des Belges, 5
VUE SPLENDIDE SUR LE VIEUX-PORT
Spécialités : Coquillages, Crustacés, Poissons du Littoral
CAVE RENOMMÉE
Téléphones (3 lignes) : **Dragon 11-04**
» 12-90
Inter 28

L'ÉLECTRICITÉ
NAVALE ET INDUSTRIELLE
APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT
434-436, Bd National, MARSEILLE
C. 1874-1875.
Ad. Tél. : ELECNAVAL MARSEILLE

Ateliers Viallard
ART & BATIMENT
FERRONNERIE
26, Rue de la Palud
155, Rue Breteuil
MARSEILLE
Henri CARRERA
Téléphone C 16.79

MIROITERIE
Société Anonyme
Établts NUGUE
76, Rue d'Italie, MARSEILLE.
Ancienne Maison Maurice NUGUE
La **Glace** et le **Verre** dans toutes ses **applications.**

Fondé en 1863 **CRÉDIT LYONNAIS** Société Anonyme

Capital et Réserves : 1 Milliard 208 Millions

1.485 Sièges en France, Algérie, Tunisie, Maroc et à l'Étranger

AGENCE DE MARSEILLE : 25, rue St-Ferréol - 16-18-20, rue de Rome

10 Bureaux de quartier. — Sous-Agences : Aix, Aubagne, Martigues, Salon, La Ciotat

Correspondants sur toutes places.

Toutes Opérations de Banque : Titres, Bourse et Marchandises.

Location de compartiments de Coffres-Forts. — Dépôt d'Objets précieux.

Rendez-vous d'Artistes

La Cascade

Face au Vieux Port

◆

Ses Coquillages

Sa Bouillabaisse

Ses Grillades

◆

5, Quai de Rive-Neuve

ROSTAN, Propriétaire

Tél. : C. 27.37

ÉTABLISSEMENTS

J. MOUROUX

201, Rue de Rome

MARSEILLE

Téléphone : C. 55-44

◆

ECLAIRAGE

CHAUFFAGE

CUISINE

Toutes les applications du gaz de ville avec le

Gaz Butane

Naturel, en Bouteilles, non toxique, allumage instantané.

Dyens - Fleuriste

expose ses plus belles Fleurs, Corbeilles

Cristaux et Faïences d'Art

16, Square de la Bourse, 16

MARSEILLE Téléphone : D. 56-50

dra-t-elle à éclaircir les taches noires qui pendent comme des grappes de honte à la trainée morne de la Tamise ?

Approchons les manifestations quotidiennes de l'Angleterre vivante : le sport, le service religieux, le spectacle, la vie politique.

Il est toujours vrai de rappeler la place dominante occupée par le sport. Le match est une valeur sacrée; c'est une détente; c'est un tonique qui rétablit l'équilibre physique et moral ; c'est une rencontre loyale qui éprouve l'adversaire et soi-même. C'est une lutte réglée selon les lois inviolables du jeu. C'est une institution qui s'encadre dans un tissu de coutumes respectées et de traditions toujours vivantes. Voici la compétition attendue et préparée depuis des mois ; le 17 Mars toute l'Angleterre était présente sur les bords de la Tamise, pour assister à la course : Oxford-Cambridge. Je n'ai pas trouvé l'enthousiasme délirant que l'on m'avait dit. Mais, tout près de moi, j'ai entendu une jeune fille, serrant le bastingage du lauch où nous étions, répéter à voix basse, fervente : « Come on Cambridge ! You must ! By God you must ! ». En même temps il y avait un match de football : Angleterre-Ecosse ; ce samedi toute l'Angleterre était en sport, et pour beaucoup, la course était une épreuve de la civilisation britannique elle-même.

J'ai assisté à plusieurs services. Le service est suivi avec sérieux et gravité; plus que nos messes. Chacun reçoit un Prayer Book et un Hymn Book. Il y a à l'entrée de St-Francis Church une invite à venir chanter en chœur. (St-Francis used to say : people like to sing...) J'ai entendu des hommes appartenant à différentes classes de la Société chanter avec foi. A travers le formulaire et la règle cela donne un solide enthousiasme. Dans une église on rencontre peu cu pas de gens tourmentés par la foi, prostrés dans une prière insondable, ni des gens distraits de ce qui se déroule au sanctuaire. C'est l'heure de la semaine consacrée à Dieu et je retrouve ici un primordial souci de tenue. Sans doute, il y a une grande part de formalisme, contre quoi une jeune Angleterre s'insurge. Sans doute il est aisé de sourire. Mais ce formalisme n'est au fond que discipline-pascalienne, et je veux n'en voir que le haut côté. « Manners make man » lit-on au front d'un collège d'Oxford. Les manières font l'homme. Ce formalisme impose la minute de recueillement après chaque spectacle quand toute la salle debout écoute les premières mesures du « God save the King ». Ce formalisme qui est discipline est une religion de portée sociale incontestable. Il donne à l'Angleterre sa physionomie.

Tout le Confort Moderne
dans l'Appartement de Luxe

M. DE BOUILLANNE ET Cie

25, Rue Curiol, MARSEILLE — Tél : C 34-25

ÉLECTRICITÉ - CHAUFFAGE CENTRAL - SANITAIRE

Le théâtre est une part de la vie. Il y a une passion du théâtre que l'on ne retrouve pas ailleurs au même degré. Il y a un public nombreux, vivant, surprenant parfois. Deux pièces ont tenu la scène pendant plus d'un an. *Richard of Bordeaux, Ten Minute Alibi.* Deux types de ce qui réjouit le public anglais : la pièce historique et l'intrigue policière. A côté de ces deux records, quantité de pièces légères, humoristiques. Mais tout parait écrasé de la présence de Shakespeare. Il y a chaque année une « Shakespearean season ». L'Alhambra a donné : *Henry V, Julius Caesar, The Merchant of Venice.* Les textes sont recoupés et regroupés (un Shakespeare à portée du public moderne) ; les décors sont excellents, sobres, les jeux pleins de vie. J'ai aimé un sens remarquable des ensembles, sans préjudice du détail. Beau spectacle. Mais les salles sont presque désertes. Quel contraste entre cette unanimité dans l'évaluation de Shakespeare et la désaffection quasi totale du public aux représentations. Je demandais à un Anglais pourquoi on allait si peu voir Shakespeare : « On le connait, me dit-il ». Le public va ailleurs. Public en général de businessmen qui ont en eux un exigeant besoin de théâtre mais que satisfont apparamment la diversion clinquante et sonore de quelque « Non Stop Variety ». Les réparties légères semées d'allusions et d'humour de quelque comédie — domaine malaisement accessible à tout non Anglais.

Voici cependant un fait héroïque. Charles Laughton a interrompu ses engagements d'Hollywood afin de rester cet hiver à Londres et faire du métier. Il s'est établi non dans un des quarante théâtres du West End, mais au cœur du quartier miséreux de Waterloo, à l'Old Vic ; il y a donné : *Measure for measure, The Tempest, The Importance of being Earnest, Macbeth.* Sa présence à Londres, sur la scène et à l'écran est un fait majeur de la saison. Il a accueilli avec amitié la Compagnie des Quinze, si intelligemment guidée par Michel Saint Denis, qui a donné avec verve *Don Juan* d'André Obey. Notons que deux succès du dernier mois sont allés à deux artistes étrangères : Elisabeth Bergner dans « *Escape me never !* » et Yvonne Printemps dans *Conversation Piece.* Une troupe s'y est formée inspirée de la Compagnie des Quinze, le « Group Théâtre ». Cette équipe d'avant-garde a donné récemment une pièce du poète W. H. Auden : *The Dance of Death,* qui présente « le déclin d'une classe dont les membres rêvent une vie nouvelle mais secrètement désirent l'ancienne, car en eux est la mort. Cette mort, nous vous la montrons comme une danseuse ». Voilà une poussée hardie, suivie par une minorité active et pleine de vie vers quelque chose qui sorte de l'ornière, celle où s'embourbe la tradition du West End.

Au cinéma, deux grands films : *The private Life of Henry VIII* et *Catherine The Great.* Ils ont débuté à Paris et je remarque à leurs propos cette coïncidence du succès sur le Continent et en Angleterre. Des deux côtés on a sans doute apprécié le jeu de Laughton, de D. Fairbanks Junior, et d'Elisabeth Bergner, l'heureux montage des scènes, le dialogue, le scénario. Mais tandis que, sur le continent, l'appréciation insisterait plus volontiers sur le côté technique et « photographique », le public anglais me parait sensible davantage au dialogue — avec ses possibilités d'humour — c'est-à-dire à l'aspect « théâtral » du film. C'est du moins ce que l'on peut penser après avoir vu le succès de *Beauty*, par exemple, où tout est pour l'oreille, rien pour la vue.

La vraie Bouillabaisse Marseillaise

chez

MÉNÉLIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

Les Trois Amis de la Maison

Pour la Cuisine :
" La Végétaline "

Pour la Table :
L'Huile " Dulcine "

Pour le Linge
Le Savon " La Tour "

◆

ÉTABLISSEMENTS
ROCCA, TASSY et De ROUX
MARSEILLE

Faites votre Cuisine au Gaz

Vis itez le Magasin d'Exposition de la

Régie intéressée du Gaz

45, Boulevard Paul Peytral

◆

Tous Appareils les plus Modernes et aux Meilleurs Prix.

Ambulances Automobiles

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE

Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITE

Voitures RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN

CHAUFFAGE CENTRAL

HOTEL NAUTIQUE
7, Quai des Belges, MARSEILLE
VUE SUR LE VIEUX PORT — TÉLÉPHONE : D 72-70

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE REMORQUAGE & DE TRAVAUX MARITIMES
Compagnie CHAMBON — 148, rue Sainte MARSEILLE
Remorquage de Haute Mer - Sauvetage
FOURNITURE D'EAU DOUCE AUX NAVIRES

THÉ DE L'ÉLÉPHANT
P. L. DIGONNET & Cie Importateurs
MARSEILLE - LE HAVRE

MAGASINS
L. DEWACHTER Jne
2, Boulevard Dugommier
MARSEILLE
VÊTEMENTS

LA RÉSERVE
MARSEILLE
Téléphone : 2.01
R. C. 42.721
PALACE-HOTEL
La Perle de la Côte Provençale
Restaurant de Réputation Mondiale
E. V. PECLET et Cie
Propriétaires
Appartements Confort Moderne.
Terrasses et Jardins magnifiques.

Dominant la fameuse Corniche et son Golfe merveilleux LA RÉSERVE de Marseille est considérée comme un pèlerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte d'Azur.

COIFFEUR POUR HOMMES
DUPONT
16, Boulevard Dugommier
(descente de la Gare)
Grands soins pour la coupe de Cheveux et taille de Barbe

La moyenne du public n'apprécie pas les mêmes choses que nous. Affaire de climat intellectuel et sentimental. Ceci n'est sans doute que tendance accentuée plus ou moins selon le public et les milieux, et d'ailleurs : *Poil de Carotte, Vol de Nuit, La Maternelle, Voltaire, La Lumière Bleue* ont été donnés avec succès. Mais il me semble que l'on vient chercher au cinéma une forme abâtardie et facile du riche théâtre : un squelette de dialogue, pimpant, d'humour et de saillies.

Londres n'a pas connu cet hiver les troubles de Paris, de Vienne, ou de Madrid. Tout a été calme. Cependant, voici d'abord une crise de Cabinet non encore résolue. Malgré des succès réels (diminution du chômage, excédent budgétaire, début de redressement) le gouvernement est mal assuré. Sa base se désagrège, le Cabinet est divisé. Un mécontentement sourd, venu des problèmes extérieurs, gagne l'intérieur. On reproche au Gouvernement de manquer d'envergure et, parfois, de compromettre l'Angleterre en la mêlant trop aux choses d'Europe. Plus que ce qui a été fait (pour le chômage par exemple) on mesure ce qui reste à faire.

Depuis la formation du Gouvernement National le monde a changé : Hitler, Roosevelt ; c'est à ces conditions nouvelles qu'il faut faire face. Macdonald a tiré le pays du marasme en 1931, très bien, mais cela ne suffit plus, il faut se tourner en avant et non invoquer les succès passés. La question majeure est celle-ci : dans l'Europe de 1934 faut-il intervenir et dans quelle mesure ou non ? Depuis la guerre l'Angleterre s'est efforcée, par ses interventions, de rétablir un équilibre détruit ; puis, à Locarno, elle a pris des engagements ; plus que jamais elle comprend combien son salut est lié à la paix européenne — et que, pour le maintien de cette paix sa voix est de poids. De là ses interventions à Genève, le mémorandum de Février, et tout récemment, les visites de Lord Eden à Paris, à Berlin, et Rome.

Le désarmement cependant n'aboutit pas, au contraire ; il y a, partout en Europe une montée de boucliers; depuis quelques semaines, les réarmements jusque-là inavoués deviennent officiels. L'Angleterre n'est pas prise de panique, mais l'opinion se tourne vers le Cabinet et l'accuse. L'intervention a coûté, n'a rien empêché; et l'Angleterre se voit sans défense : marine vieillie, inapte à son rôle, non protégée par une aviation insuffisante, armée insignifiante. Puisque l'Europe arme, que l'Angleterre arme aussi. Quant à l'intervention, qui sait jusqu'où elle pourrait entrainer, une fois pris dans les rouages, des conventions et des pactes ? L'Angleterre ne veut pas se ligotter par une signature qui, à un moment tragique, l'obligerait à se mettre soit contre ses intérêts, soit, plus douloureusement, contre sa conscience. Ayez pour vous le droit, vous serez aidés par l'Angleterre, mais ne l'agacez pas par la demande instante d'un papier. Or, en ce moment où est le droit ? La réponse est grosse. L'Angleterre hésite; attendre, voir.

D'autres problèmes, pour elle urgents, l'attirent : problème impérial (va-t-on doter l'Inde d'un Self Government élargi) problèmes intérieurs (balance commerciale, lutte livre-dollar, chômage, manifestation des hunger-marchers à Hyde Park cet hiver). Plus que ne peut l'être la France, l'Angleterre est tiraillée entre ces pôles : son Empire — l'Europe ? C'est ce qu'il faut essayer de comprendre avant d'accuser ses hésitations.

Mais voici deux faits qu'il importe encore de signaler : d'abord, l'avance progressive des socialistes à toutes les élections partielles de ces derniers mois, et leur victoire dans l'élection du London County Council, le 4 Mars. Pour la première fois les Socialistes sont à la tête de Londres, et le parti des « Municipal Reformers » maître depuis des années a cessé d'être représenté. La question du « Slum-Clearance » est passée au premier rang des préoccupations.

Ensuite, la croissance de la « British Union of Fascists » dirigée par Oswald Mosley. Partie de très bas, elle compte aujourd'hui, officiellement 500.000 membres; chiffre de propagande sans doute, mais qui traduit un progrès réel, son recrutement s'opérant non plus seulement parmi les étudiants comme au début, mais parmi les ouvriers et les mécontents du Labour ou du communisme. Il a l'appui du Viscount Rothermere et de la grosse industrie. Il possède deux journaux: « Facist Week» et « Black Shirt » ; une organisation rigide, un quartier général à Kingsroad, véritable caserne où certains membres du parti sont logés et nourris. Il n'est pas antisémite et lutte pour l'établissement de l'Etat Corporatif; ses méthodes sont hitlériennes. Mosley qui a passé par tous les partis connait à fond les jargons socialistes; comme Hitler il possède un sens consommé du dramatique; son emprise sur le public est magnétique, elle explique son succès.

Que signifie, dans les valeurs britanniques, cette nouvelle veine ? Nul ne saurait le dire. Mais selon toute vraisemblance, le pays parait trop sain encore, trop équilibré pour se livrer à une dictature fasciste. Car l'impression permanente que l'on a devant Londres, ses monuments, son peuple, sa politique, c'est bien (malgré l'âge) la robustesse — la gueule.

Mars 1934

Jean BOURRILLY.

EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »
10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

Le Vieux-Port

POÈMES

d'ÉMILE SICARD

Réunis par Louis BRAUQUIER

Il sera tiré de cette première édition :
10 exemplaires sur Hollande, marqués de A à J. (Hors com.)
50 exemplaires sur velin, numérotés de 1 à 50. Frs. : 40
940 exemplaires sur alfa, numérotés de 51 à 990. Frs. : 15

Bulletin de Souscription

Je soussigné ....

demeurant ....

a ....

déclare souscrire à ...... *exemplaires sur* ...., *à Frs.* ...... *de l'édition du* « VIEUX PORT » *d'*EMILE SICARD *aux* Cahiers du Sud *et m'engage à verser la somme de Frs.* .... *contre remise de* .... *exemplaires.*

(Signature)

M. le Directeur des « CAHIERS DU SUD »
10, Cours du Vieux-Port - MARSEILLE

EDITIONS DES « CAHIERS DU SUD »
10, Cours du Vieux-Port — MARSEILLE

Collection Urbanisme **VIENT DE PARAITRE**

Gaston CASTEL et Jean BALLARD

Marseille-Métropole

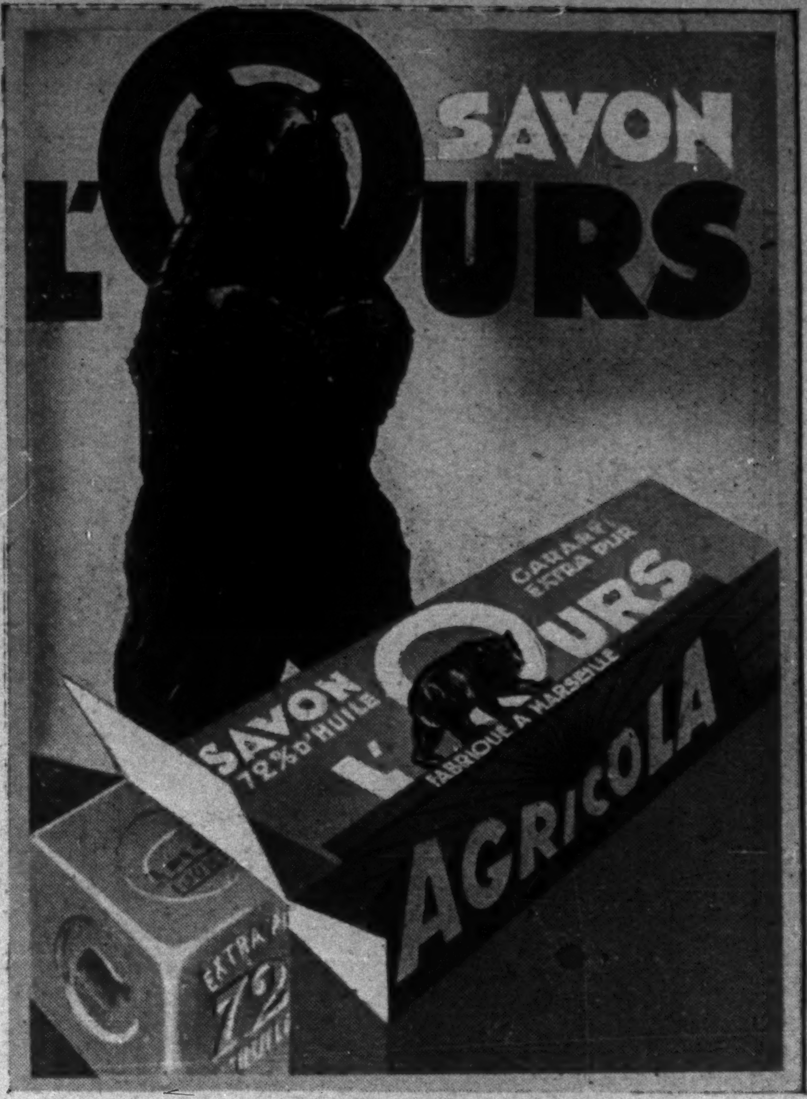
Le visage que Marseille doit avoir.

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur Japon, numérotés de I à L.
150 exemplaires sur pur fil Velin Lafuma, numérotés de LI à CC.
1.000 exemplaires sur Offset Supérieur, et 400 pour services de Presse et d'Auteur, marqués H. C.

A PARIS chez JOSÉ CORTI, 6, Rue de Clichy (9e)

PUBLICITÉ
GENÉRALE :
PRESSE
AFFICHAGE
ÉDITIONS



UNE DE NOS CREATIONS.

UNE
ORGANISATION
PUBLICITAIRE
A
VOTRE SERVICE

LES SUCCESSEURS DE

HACHARD & C^IE

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

mettent à votre disposition
LES TECHNICIENS COMPÉTENTS
LES ARTISTES RÉPUTÉS
LES PROCÉDÉS LES PLUS MODERNES
pour
Concevoir, Réaliser, Exécuter
VOTRE PUBLICITÉ
Tous projets publicitaires sans engagement

AGENCE DE MARSEILLE
24, Rue Saint-Saëns
Tél. : D 81-42 **MARSEILLE** Tél. : D 81-42

“HERMÈS”

Revue trimestrielle d'Etudes Mystiques et Poétiques

SOMMAIRE DU N° III

J. C. G. .... *Notes sur la poésie et l'expérience*

A. Rolland de Renéville *L'expérience poétique et l'expérience mystique*

M. Decorte .... *Relations entre la poésie et la mystique*

Jacques Masui .... *La poésie et l'intuition du réel*

Jean Wahl .... *Poèmes commentés*

J. Middleton Murry .... *Pour racheter les contraires*

William Blake .... *Poème*

Etienne Vauthier .... *Note sur Coleridge*

Coleridge .... *Poème*

A. E. (George Russell) .... *Le pays diapré*

U. Van de Voorde .. *Karel Van de Woestijne et le tourment de Dieu*

K. Van de Woestijne .... *Poème*

René Baert .... *Hölderlin ou la mission du poète*

Marcel Lecomte .... *Esquisse du sentiment de la poésie chez H. Von Hofmannsthal.*

NOTES, CRITIQUES ET COMPTES-RENDUS

Chez René HENRIQUEZ, Éditeur

13, Rue d'Edimbourg, BRUXELLES

DOCUMENTS 34

6, rue Gabrielle - BRUXELLES (Belgique)

NOUVELLE SÉRIE

(*Trimestrielle*)

N° 1

Intervention surréaliste

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

XXX. . . . . 6 *Février* - 25 *Mai*

André BRETON . . . . *Equation de l'objet trouvé*

Benjamin PÉRET . . . . *Poèmes*

Max ERNST . . . . . . *Du danger qui existe pour un gouvernement d'ignorer les enseignements du surréalisme*

Salvador DALI . . . . . . *Derniers modes d'excitation intellectuelle pour l'été* 1934.

René CREVEL . . . . *Tandis que la pointolle se vulcanise la baudruche.*

Tristan TZARA . . . . *Les portes qui mordent*

René CHAR . . . . *Abondance viendra*

Paul ELUARD . . . . *L'évidence poétique*

Yves TANGUY . . . . *En marge des mots croisés*

Jean LÉVY . . . . *Analyse de deux ouvrages de Raymond Roussel*

Pierre YOYOTTE . . . . *Réflexions conduisant à préciser la signification antifasciste du surréalisme.*

E. L. T. MESENS . . . . *Proclamation*

Etc... Etc...

96 Pages de texte – 53 Illustrations

Le numéro : 10 francs

Abonnement aux quatre numéros : Belgique, 25 fr. ; Étranger, 7 belgas

— à l'édition de luxe : — 40 fr. — 10 »

(sur papier couché bleu)

Les Cahiers d

figurent depuis leur fondation :

1° Dans le salon des paquebots des Compagnies de Navigation suivantes :

Messageries Maritimes.
Compagnie Générale Transatlantique.
Société Générale des Transports Maritimes.
Peninsular and Oriental Steam Navigation C°.
Compagnie de Navigation Paquet (Orient-Maroc).
Compagnie de Navigation Mixte.
C^ie^ Fraissinet (Corse et Algérie Occidentale).
C^ie^ Cyprien Fabre (Amérique, Afrique Occidentale).
Rotterdam Lloyd.
Anchor Line, Dollar Line, Bibby Line, etc..., etc...

2° Dans le salon des Hôtels de la côte Méditerranéenne de Nice à Port-Vendres ; dans les salons de lecture, bibliothèques, salles d'attente, cabinets et bibliothèques des gares du Sud-Est de la France.

La publicité des *Cahie*
de tous les pays.

ELLE PRÉSENTE LES P
TOUTES LES MAISONS DÉS
LA RÉPUTATION DE LEU
GOUT FRANÇAIS.

...u Sud

Sont en vente dans les grandes villes de France, en de nombreux points du bassin méditerranéen.

On les trouve en dépôt chez les principaux libraires de Paris, Lille, Reims, Rouen, Le Havre, Lyon, La Rochelle, Clermont, Nancy, Strasbourg, Tours, Orléans, Avignon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Grenoble, Nice, Aix, Arles, Toulon, Cannes, Marseille, etc...

Ils sont à Tunis, Alger, Oran, Philippeville, Casablanca, Marrakech, Fez, Rabat, Saïgon, Beyrouth, etc...

Leurs services aux revues et personnalités étrangères touchent les grands centres du monde entier : New-York, Chicago, Boston, Londres, Oxford, Manchester, Rome, Milan, Gênes, Berlin, Francfort, Leipzig, Hambourg, Dresde, Bruxelles, Anvers, Liège, Amsterdam, Moscou, Leningrad, Madrid, Barcelone, Prague, Varsovie, Vienne, Constantinople, Athènes, Sydney, Bangkok, Alexandrie, Le Caire, Rio de Janeiro, Buenos-Aires, etc....

...*ier du Sud* touche les lecteurs

...PLUS SÉRIEUX AVANTAGES POUR ...ES DE RÉPANDRE AU LOIN ...RME ET L'EXCELLENCE DU

Un voyage d'Art en Russie

Une génération de voyageurs « traqués » a cru épuiser les thèmes du voyage, en parcourant hâtivement les paysages et concluant: « rien que la terre! » Comme si tout n'était pas sans cesse à redécouvrir ! Comme si après avoir sillonné le monde, il ne restait pas à connaître l'homme dans le décor de son rêve ou de sa foi !

C'est entendu: la Terre est vieille et sera bientôt sans secrets. Mais, sous ses vieux parallèles, il est des terres neuves, presque à portée de la main. Ce sont celles où l'homme s'est recréé un univers suivant les lois de son esprit, où, le milieu docile à ses volontés, précipite le cycle d'une civilisation nouvelle.

La Russie réalise sous nos yeux une métamorphose totale. Le passé n'y est plus qu'un musée. Les traditions y sont lettre morte. Abolies, les formes désuètes, de vie, de pensée et d'art. Un état nouveau de l'esprit s'empare de toutes les activités sociales, et des jeunes énergies; il exprime les directives suivies par un peuple. Visiter actuellement la Russie, c'est découvrir un nouveau monde; c'est voir à l'œuvre une génération groupée dans la plus enthousiaste entreprise de reconstruction qu'on ait tentée depuis les siècles de foi. C'est surtout pour l'intellectuel une prise de contact avec l'expérience esthétique, économique et morale, la plus étonnante qu'il puisse voir.

Que les esprits en éveil — ceux qui suivent les mouvements précurseurs dans tous les domaines — sachent la multiple révélation qui les attend. Un peuple est reparti sur de nouvelles données et change partout les règles du jeu.

Précisément la croisière ici proposée par les *Cahiers du Sud* est établie pour coïncider avec les fêtes d'art qui auront lieu à Moscou au début de Septembre. Rien ne sera plus instructif pour l'élite de France, à cette heure où agonise le théâtre traditionnel, que de constater la prodigieuse vie dont la scène russe est animée, les conceptions jeunes, la ferveur et la discipline des interprêtes.

Autour de ce thème central, d'autres spectacles échelonnés sur une durée de trois semaines composent le programme le plus divers que puissent désirer les esprits exigeants. Vienne, Varsovie, Berlin, foyers de l'Europe, Kiew, ville sainte des tsars, Odessa, grand port; puis après Yalta et la Crimée bienheureuse, voici la terre du présent, celle du travail collectif: Dnieproguez et son formidable barrage. Kharkof, cité industrielle décuplée et maintenant énorme usine; Moscou et ses œuvres d'art, montrant le contraste de deux âges; enfin Léningrad, ville du savoir, et ses vieux palais enfouis dans la solitude, auprès des lacs.

On ne peut rêver plus ample et plus utile randonnée en si peu de temps — surtout pour un débours aussi modique. Il suffit de consulter les conditions de la croisière pour en discerner les avantages incomparables.

Sans aucun doute, les intellectuels que le problème russe a depuis longtemps alertés et que passionnent tant de récits contradictoires, voudront profiter de la belle occasion qui s'offre de reconnaître eux-mêmes toute la portée de ce phénomène social qu'est l'U. R. S. S.

Pour tous renseignements, s'adresser aux *Cahiers du Sud*, 10, Cours du Vieux-Port, Marseille, ou à *Intourist*, 6, rue Venture, Marseille.

ITINERAIRE DU VOYAGE

20 *Août.* —	MARSEILLE...... dép.	8.10
	Places réservées dans le train.	
	GENEVE .... arr.	16.20
	GENEVE .... dép.	17.37
	ZURICH .... arr.	22.48
	ZURICH .... dép.	23.12
21 *Août.* —	VIENNE .... arr.	15.20
	Transfert à l'hôtel.	
22 *Août.* —	A VIENNE	
	Le matin, visite de la ville en autocar.	
	L'après-midi libre.	
	Transfert à la gare.	
	VIENNE (Est) .... dép.	23.10
23 *Août.* —	VARSOVIE .... arr.	12.00
	Transfert à l'hôtel.	
	Après-midi libre.	
24 *Aoû.* —	A VARSOVIE	
	Transfert à la gare.	
	VARSOVIE .... dép.	22.06
25 *Août.* —	ZDOLBUNOW ..... arr.	7.42
	— .... dép.	8.45
	MOHYLANY ...... arr.	10.18
	— ...... dép.	10.41
	SHEPETOVKA .... arr.	12.33
25 - —	Arrivée à KIEV à	20.49
26 - —	Départ de KIEV à	18.57
27 - —	Arrivée à ODESSA à ..	7.30
	Départ par bateau à ..	18.30
28 - —	Arrivée à SEBASTOPOL à	10.40
	Départ à	17.45
29 *Août.* —	DNIEPROGUES arrivée à	8.25
30 - —	— départ à	0.01
	Arrivée à KHARKOV à..	9.30
31 - —	Départ à	20.10
1er *Sept.* —	Arrivée à MOSCOU à ...	10.42
2 - —	MOSCOU (festival théâtral)	
3 - —	— départ à	21.30
4 - —	LENINGRAD arrivée à ..	9.30
5 - —	— départ à	16.00
	OSTROV .... arr.	21.38
6 - —	RIGA .... arr.	5.56
	Transfert à l'hôtel.	
	Après-midi, visite de la ville.	
	Transfert à la gare.	
7 - —	RIGA .... dép.	0.35
	BERLIN (Fried) .. arr.	21.13
	Transfert à l'hôtel.	
8 - —	A BERLIN	
	Le matin, visite de la ville en autocar.	
	Transfert à la gare.	
	BERLIN (Fried) .. dép.	22.16
9 - —	FRANCFORT ...... arr.	5.40
	FRANCFORT ..... dép.	7.02
	STRASBOURG .... arr.	13.42
	STRASBOURG .... dép.	14.46
	LYON .... arr.	22.50
10 - —	MARSEILLE ...... arr.	4.32

PRIX DU CIRCUIT :

Le prix de ce circuit MARSEILLE-MARSEILLE, sur la base de 10 (dix) personnes sera de :

En 1ère catégorie	Frs.	7.420
En 2ème catégorie	Frs.	5.180
En 3ème catégorie	Frs.	3.775

Ces prix comprennent :

Les billets de chemins de fer suivant classe choisie de MARSEILLE à MARSEILLE (billets collectifs) ;

Tous les services d'hôtels dans des hôtels confortables ou de premier ordre, suivant les catégories ;

Les transports des gares aux hôtels et vice-versa ;

Les visites mentionnées dans le programme : en U. R. S. S. 3 heures d'excursion accompagnée et en auto chaque jour ; le service des guides et d'interprètes ;

Le Wagon-Restaurant en chemin de fer pendant tout le circuit ;

Ne sont pas compris les boissons sur tout le parcours et les pourboires (hors de l'U. R. S. S.) En U. R. S. S. pas de pourboires.

Dans ces prix sont également compris deux soirées gratuites au théâtre à Moscou.

P.-L.-M.

TOUTE LA COTE D'AZUR EN UN SEUL JOUR
EN AUTOCAR P.-L.-M.

Voulez-vous, commodément et en un seul jour, vous faire une idée exacte de la beauté changeante de la Côte d'Azur, de ses jardins fleuris, calanques, rochers, plages, forêts ?

Utilisez les services de la Route du Littoral, de Marseille à Nice ou vice versa. Les autocars P.-L.-M. partent tous les matins de la gare de Marseille-Saint-Charles, s'arrêtent, avant de quitter la ville, à l'Agence P.-L.-M., 7, boulevard Garibaldi et vous déposent, après le déjeuner au Lavandou, à Nice, le soir même. Dans le sens Nice-Marseille, le départ a lieu le matin, à la gare de Nice ou à l'Agence P.-L.-M., 13, place Masséna.

Le prix du billet de Nice à Marseille ou de Marseille à Nice est de 70 fr. Des billets d'aller et retour, valables 10 jours, sont délivrés au prix de 125 fr.

Pour des indications plus détaillées, veuillez vous renseigner auprès des gares.

L'Industrie, le Matériel d'Entreprises et la « crise »

Les affaires sont difficiles ? C'est certain; mais il faut les provoquer avec acharnement.

Pour cela l'industriel et l'entrepreneur doivent faire une publicité judicieuse, à rendement certain.

Présenter aux intéressés un matériel au point, le faire fonctionner et cela dans un lieu où se trouvent les acheteurs « possibles et probables » aussi bien dans la Métropole que des Colonies c'est faire une prospection essentiellement profitable.

Marseille, Premier Port de Commerce Français, aussi bien que le Département des Bouches-du-Rhône et ceux du Midi de la France ainsi que l'Afrique du Nord, offrent un vaste champ d'action à prospecter directement par la Foire de Marseille dont la 10e Réunion aura lieu du 15 au 30 septembre prochain.

Dans le Palais des Halls, splendide construction couvrant 12.000 mètres carrés, seront exposées des machines de toutes sortes tandis que dans les terrains extérieurs fonctionneront les moteurs et le gros matériel d'entreprises; concasseurs, betonnières, etc... qui voisineront avec les véhicules industriels.

Deuxième quinzaine de Septembre : Les industriels actionneront à leur profit « l'Engrenage commercial » de la Foire de Marseille: mais qu'ils se hâtent de retenir leur emplacement, car leurs concurrents l'ont déjà fait, profitant de la crise pour essayer de prendre de nouvelles places.

Notes sur la valeur sensible des peintres du quatrocento

Les deux aspects d'un art quel qu'il soit, sont la sensibilité et la technique.

L'art d'une époque peut se reconnaître par la technique et même se définir par elle. La technique présente des caractères généraux et encore des caractères particuliers, individuels, créés par chaque maître. Dans le domaine de la sensibilité, par contre, c'est l'anarchie absolue. Et notre affirmation est si vraie que si dans l'authentification des œuvres d'art les caractères individuels de la technique participent aux critères de certitudes, la sensibilité elle, permet au critique clairvoyant, à l'expert compréhensif, les affirmations les plus sérieuses. En effet, un élève peut prendre — et cela arrive nécessairement — quelques détails de la technique de son maître, qui seront précisément les plus originaux. Il ne lui prendra pas sa façon de sentir et d'interpréter le modèle ou le sujet.

Surtout pour une époque aussi fraîche éclose que le quatrocento il est difficile de trouver des caractères communs aux artistes, dans le domaine sensible, précisément parce que l'art y est fait de spontanéité. Mais s'il n'existe pas de caractère communs, il y a des tendances générales, et ces tendances se manifestent bien plus dans la manière de comprendre l'ambiance que dans celle de la sentir. La première de ces tendances est un sens très vif du réalisme. Le réalisme, en art, n'est pas la copie servile de la nature. Il consiste en une re-création du sujet entrepris, et cette re-création est précisément la création esthétique. La création esthétique se distingue du calque, de la copie, de la reproduction fidèle en ce qu'elle est une œuvre personnelle. L'art, comme les artistes n'y sont arrivés qu'après avoir longtemps copié et étudié. Le quatrocento est précisément l'époque où la peinture italienne se dégage de la copie et commencera à devenir, par conséquent, un art véritable. Le point de départ est encore la nature, la réalité. Mais le point d'arrivée change. Il est dans la réalisation d'une œuvre dont le rapport avec la réalité stricte est celui du sujet qui inspire avec la création plastique parfaite par l'artiste inspiré, conforme non à la réalité, mai[illegible] la vérité dont la notion est éternelle dans l'âme de l'homme, et non dans la nature. La réalité est une, pour tous. Chacun de nous, en matière esthétique, porte sa vérité en soi. Donc, quand en art on parle de *réalisme*, on emploie un mot conventionnel et faux qu'il faudrait remplacer par le vocable: « *Véridisme* ». Le réalisme, — et nous continuons à employer ce mot dans la convention que son sens comporte — consiste à créer la vie, à donner au spectateur d'une œuvre d'art, non une copie photographique, mais l'illusion vibrante de la vie. Tout le quatrocento est l'objet de cette préoccupation majeure.

Ce fut celle, d'abord de Cimabue, le grand ancêtre de la peinture italienne. Cimabue, est encore fortement empreint de Byzance. On sent en lui l'influence des céramistes et des mosaïstes de Sainte Sophie. Mais il se distingue d'eux par l'émotion contenue et la recherche perpétuelle de la grandeur de l'œuvre. Il voit grand. Il réalise de même. Il définit, le premier, cette réserve un peu glacée qui est la marque distinctive des œuvres fortes. Le premier, il a substitué à l'inspiration

artificielle des « Barbares » la notion concrète et plastique de la beauté dans l'art chrétien.

Cimabue fit école. Ciunta, de Pise ; Guido, de Sienne; Margaritone, d'Arezzo furent plutôt ses imitateurs que ses élèves. Leur effort fut surtout de recherches techniques. Mais il ont été des créateurs peut être davantage que leurs maîtres, et cette tendance à la création devait être décisive dans l'évolution de l'art italien, car elle ouvrait la porte à la rupture complète d'avec les conventions orientales, les idées préconçues, ainsi qu'au déchaînement de cet individualisme en quoi réside le caractère le plus précieux du quatrocento que nous étudions en ce moment. Les artistes pourront désormais donner libre cours à leurs sens, à leur imagination. Parti d'un idéal figé dans l'exactitude de la reproduction d'un sujet, de la conception déterminée d'une image, l'art devient *réaliste*. Le principe de la composition s'y introduit, mêlant l'œuvre de l'imagination à celle de la sensibilité. Le troisième stade, celui de la création esthétique pure, se révèlera au siècle suivant par Mantegna, puis Verrochio et ses élèves: Michel-Ange et Léonard.

Le premier réaliste laissant libre cours à sa sensibilité et à son imagination sera Giotto. Par lui se manifestera une transformation de fond en comble des types auxquels vont désormais recourir les peintres. Il conçoit ses tableaux avec une ampleur (souvenir de Cimabue) et une liberté (qui lui est personnelle) merveilleuse et, le premier il fera se mouvoir ses personnages dans des décors et sur des fonds empruntés à la nature. Il introduisit, de la sorte, dans l'art le mouvement, l'expression, la passion et la vie. A la plate ampleur et à l'âpreté des formes byzantines, il substitua des grâces, des élégances inconnues jusqu'alors. Enfin, le premier, il eut la conception des différenciations des sexes par rapport à la sensibilité. Il remplaça les vêtements aux plis réguliers, monotones, par des draperies différentes selon l'homme ou la femme, l'âge et l'attitude des personnages. Au lieu de simuler, enfin, les aspects strictement immobiles de la nature, il la reproduisit jusque dans les violences du mouvement et du geste. Ces qualités, ces valeurs sensibles, se perpétuent chez Giotto de Maestro Stephano, auteur du *couronnement de la vierge* dans la basilique St-François d'Assise, et de l'histoire de *Saint Sylvestre et de Constantin* à Santo Croce, de Florence, et surtout chez Agnolo Gaddi. Elles tendent à la décoration chez Buffalmacco pour autant que nous permet d'en juger la belle et pure fresque du Campo Santo de Pise. Mais la plus parfaite des expériences plastiques de cette ère de début est due à Cavalline qui occuperait certes la première place si la plus grande partie de son œuvre n'avait été détruite. Peintre, mosaïste et statuaire il est le premier parvenu à intégrer l'émotion dans la matière. Les mosaïques de San Grisocono à Rome, deux autres de Saint Paul Hors les Murs, quelques fresques suffisent encore à confirmer à cet égard les affirmations de Vasari. Le procédé de Cavallini est tout à fait original. Il consiste à donner de l'importance aux détails du sujet, non d'après les conventions en usage, mais d'après la force de suggestion de chacun d'eux. On retrouve la même préoccupation chez Rodin dans le choix des valeurs sensibles. Parti de l'analyse, Cavallini aboutit à une synthèse puissante et vibrante.

Tandis que les artistes précités se contentaient de demander à la nature une source variée et féconde d'émotions et de sensations inspiratrices, un homme de génie devait, lui, chercher l'ensemble de l'origine de son œuvre dans les tréfonds

obscurs et troublants de l'imagination livrée à son mystérieux travail intérieur : André d'Orcagne, parti inévitablement de quelques données réelles devait leur imposer la noble et forte emprise de son souci de stylisation. Le premier il a fait jouer à l'homme créateur un rôle prépondérant d'artiste modifiant la nature selon des principes d'harmonie intérieure et de grâce ordonnée et instinctive. L'œuvre sévère et grande de l'autel de la Vierge en la petite église d'Or San Michele en témoigne à profusion, et la preuve de l'ordonnance stylisée du Maître est que la ligne triomphe parmi l'extraordinaire profusion de détails ornementaux. Qu'importe esthétiquement la décoration si la solidité de l'œuvre règne souverainement au-dessus d'elle.

Son frère Bernard d'Orcagne se l'étant associé pour l'ornementation de *Sainte Marie Nouvelle*, il reste encore d'André, dans cette église, deux vastes pages : *Le Paradis* et le *Jugement Dernier*. Le souci du style et de la ligne a poussé l'artiste à atténuer la coloration de ces deux œuvres jusqu'au gris monotone, mais le mouvement et la vie s'y donnent magnifiquement libre cours. Mais certes l'œuvre où l'on sent le plus profondément l'influence aiguë de l'imagination sur la sensibilité est l'épouvantable dyptique du *triomphe de la mort et du jugement dernier* peint aux murs du campo Santo de Pise. L'horreur du sujet est plutôt tempérée qu'effacée par la verve la plus étonnante. L'effet est produit dans le sens le plus profond par la méthode d'un super réalisme qui dépasse la terreur du poème Dantesque qui ne fut pas étranger à l'inspiration. Le Jugement dernier est unanimement proclamé le chef d'œuvre d'André d'Orcagne.

Simone di Martino, élève de Giotto, héritier de son réalisme, l'a transporté dans le portrait. Il reste le véritable créateur du portrait de caractère et est l'auteur d'un nombre considérable de fresques. Chez lui commence à apparaitre une discrimination que nous pourrons étudier plus loin. La vertu technique de l'artiste apparaît dans le dessin, chez lui d'une correction relative. C'est le coloris qui nous révèle la sensibilité vive, originale et fantaisiste du Maître. Il fut aussi illustrateur dans toute la force du terme. La bibliothèque Ambrosienne de Milan conserve un Virgile, ayant appartenu à Pétrarque et que Martini illustra de curieuses miniatures. Par lui la fantaisie devient l'un des éléments fondamentaux de l'art. De même à Sienne avec Piétro Lorenzetti auteur de la *Vie des Pères du Désert* au Campo Santo de Pise. Puissant animateur il semble avoir tout de l'art de la composition. Néanmoins, comme fantaisiste il parait en tête de son époque qui semble l'avoir particulièrement inspiré tandis que son frère Ambroise Lorenzo s'acharna, d'accord avec Giotto, à faire revivre les modèles antiques.

Siennois encore, l'admirable Duccio qui, sans se libérer entièrement de la technique byzantine a pu, avec ces moyens rudimentaires, laisser libre cours à son imagination.

Nous ne notons ici que les traits strictement essentiels des maitres du quatrocento afin qu'ils puissent servir d'illustration à notre thèse générale. Si, dans l'art, la sensibilité est la faculté qui permet alternativement d'éprouver du plaisir ou de la souffrance, il est indubitable que l'étude de la sensibilité d'une époque de l'histoire de l'art consiste à définir les sentiments, et les réactions psychologiques des artistes dans la conception et la réalisation de leurs œuvres. En l'occurence, nous avons eu tant de manières diverses de sentir que d'artistes, et les principaux, que nous avons rappelés en quelques mots, en offrent autant d'attestations.

L'art naît dans l'anarchie, il reste anarchiste tant qu'il demeure aux cimes. Mais dans la pratique des secondes mains, des élèves, des maîtres d'arrière plan, nous trouvons quelques correspondances — notamment ceux là qui règnent oppriment les autres qu'ils dominent et les influencent toujours plus ou moins. En revanche la peinture byzantine, hiératique et froide pénètre encore pas mal d'artistes. C'est surtout chez Duccio que nous assistons au duel qui se livre entre cette tradition que la force des temps impose encore malgré les efforts d'un Giotto, et le besoin de s'exprimer librement comme on sent. Le Xᵉ, le XIᵉ, le XIIᵉ et presque tout le XIIIᵉ siècle ont été saturés d'exaltation mystique. La vie des artistes se réfugiait dans les couvents, milieux conservateurs et routiniers par excellence. La vie laïque, elle aussi, était profondément religieuse. Mais dès le XIVᵉ siècle tout change. Les croisés ont rapporté d'Orient quelques purs vestiges de la beauté antique, le goût de l'aventure et de l'espèce, une certaine mollesse orientale, enfin le besoin de plus en plus prononcé de vivre dans le plaisir, l'amour et les jouissances matérielles. C'est l'Orient qui, en réalité, a conquis l'occident. Il était naturel que l'Italie réagît la première. Et le réalisme d'un Giotto ne supprime nullement le sentiment religieux qui survivra dans l'art jusqu'au XVIIᵉ siècle avec prépondérance, mais il le transformera. Les Saints, Jésus, Dieu lui-même, deviendront des hommes. Ils connaitront l'allégresse et la douleur. L'harmonie et la beauté diviniseront leurs visages, comme l'expression, et tout le personnel de l'hagiographie redeviendra esthétiquement beau comme le furent Apollon, Mars, Jupiter, Vénus, Diane, Junon et les compagnons de l'Olympe par les traditions antiques, et sous le ciseau de Scopas, de Praxitèles, de Phydias. Et naturellement, comme la beauté, conception du cerveau humain, ne saurait être uniquement le privilège de Dieu, elle deviendra celui de l'homme, celui du cadre naturel où il se meut. Sortie du cœur et de l'âme de l'homme, la beauté sera la parure dont l'artiste investira non seulement les personnages de la religion, mais encore tous les mortels qu'il en jugera dignes. Voilà qui explique comment et pourquoi les maîtres du quatrocento ont été aussi des artistes profanes — mais leur conception de l'art est si haute que même profane l'art reste divin. Le réalisme pénètre l'art religieux en même temps que la spiritualité irradie la vie laïque; la spiritualité dont la beauté esthétique équivaut à la réalisation matérielle. En outre, le quatrocento se signale par l'*esprit* c'est-à-dire la vision aiguë et personnelle du sujet. Nous avons, à propos de Duccio et de Simone Martini parlé de fantaisie, ce mot, bien entendu s'appliquant dans son sens le plus élevé. Cette fantaisie est autant une fille de l'observation que de l'imagination. Et tels sont à peu près non les caractères communs des maîtres quatrocentistes, mais les tendances communes dans la direction desquelles évoluent leurs valeurs sensibles différentes. Comme tous les artistes, ils ont exalté alternativement la joie et la douleur, mais pénétrés de la noblesse de l'homme qui de damné devient élu, ils ont affublé Dieu, et les personnages qui l'entourent des mêmes qualités et des mêmes sentiments que ceux qui font la grandeur et la beauté de la vie humaine. On cesse de mépriser le pêcheur et le prédestiné pour élever jusqu'au ciel, l'être qui, doué de réflexion et de jugement et de langage articulé est devenu le roi de la nature et de la création.

Par ces qualités sensibles qui ont fait le génie de ces artistes, le quatrocento nous libère du moyen âge mystique et nous prépare à la renaissance voluptueuse où nous trouverons notre expression la plus haute.

CHEMINS DE FER DU NORD

Vitesse - Luxe - Confort

◆

Visitez

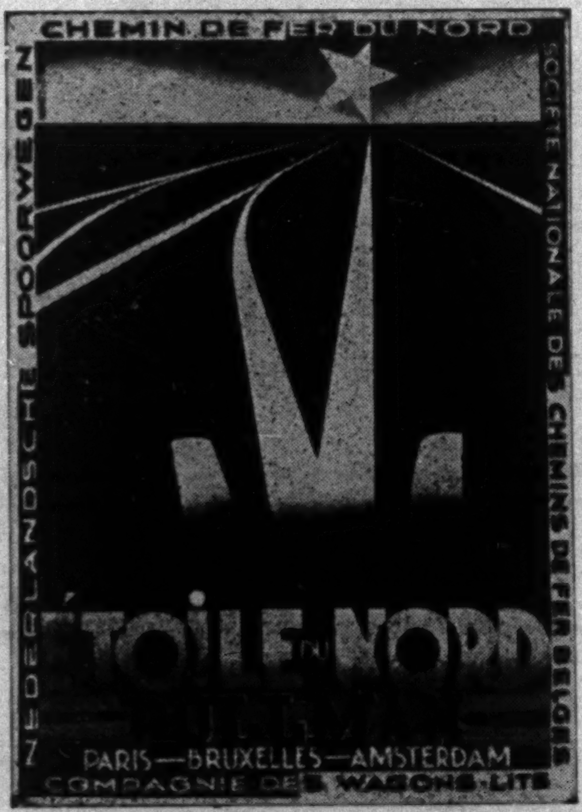
La Hollande

ses villes pittoresques,
ses canaux,
ses moulins,
ses champs de fleurs

Paris-Nord à Amsterdam et Amsterdam-Paris

3 services rapides journaliers dans chaque sens.
Trajet en 7 h. 15

Voitures-Salons Pullmann



Trajet en 7 h. 15

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT
ET DU SOUTHERN RAILWAY

Paris-St-Lazare à Londres

LE JOUR

Le service rapide le plus agréable et le plus économique est celui de

DIEPPE - NEWHAVEN

(Restaurant à bord)

LA NUIT

1° Service le plus confortable

Le Havre-Southampton

(3 fois par semaine dans chaque sens)

2° Service journalier rapide et économique

DIEPPE - NEWHAVEN

Toutes classes (chemin de fer et paquebot) par **Dieppe-Newhaven 1re et 2e classes** (paquebot) par **Le Havre-Southampton**.

Compartiments-couchettes toutes classes de **Paris-Dieppe** et vice-versa.

●

SE RENSEIGNER :

à la Gare PARIS-St-LAZARE (Bureau des Renseignements);

au Bureau du SOUTHERN RAILWAY, 13, rue Auber, à Paris

Le quatrocento n'est pas seulement une époque de la sensibilité. Il est aussi une évolution très caractéristique. Le premier stade, nettement réaliste, va de Giotto à André d'Orcagne exclusivement. Il est dominé par le souci de la création artistique, c'est-à-dire de l'interprétation du document naturel. Le deuxième stade, celui d'André d'Orcagne, est imaginatif. La conception de l'œuvre d'art, et sa fabrication complète ne sont pas inspirées par le décor extérieur, mais par le génie propre de l'artiste, et sortent directement de son cerveau : création esthétique pure. Le troisième stade est le stade fantaisiste, siennois, imaginatif et tempéré par l'apport pittoresque, anecdotique et parfois satirique de l'observation. La psychologie s'infiltre dans l'art au même titre que l'expression et la passion s'y sont installées par l'effort de Giotto.

Et désormais la préparation du spectateur aux plus grandes aux plus culminantes émotions est un fait accompli. Les chemins sont ouverts au siècle qui s'annonce, le quinzième, qui, de Fra Angelico et de sa spiritualité encore très quatrocentiste, nous conduiront à Boticelli, à Pollajuolo, à Verrocchio, à Mantegna, à Michel-Ange. Sans doute ces artistes sublimes sont déjà bien loin des compagnons de Giotto et de Giotto lui-même. Mais il suffit de réfléchir aux quelques considérations que nous venons d'émettre pour comprendre tout ce qu'ils leur doivent. L'effort libérateur des quatrocentistes a permis leur définitif épanouissement.

Emile SCHAUB-KOCH.

Fumez les Cigarettes

WEEK-END

GOUT ANGLAIS

de la Régie Française

CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

Lettre d'Alger

Il est temps d'envoyer une lettre d'Alger où, torpeur assez naturelle après la grand liesse du Centenaire, plus rien depuis des mois ne s'est passé. Aussi bien la vie continue et le bâtiment ne chôme pas, ce qui, avec les apaisements donnés aux viticulteurs inquiets un temps des colères d'un trop bouillant Midi, offre en somme un rassurant spectacle.

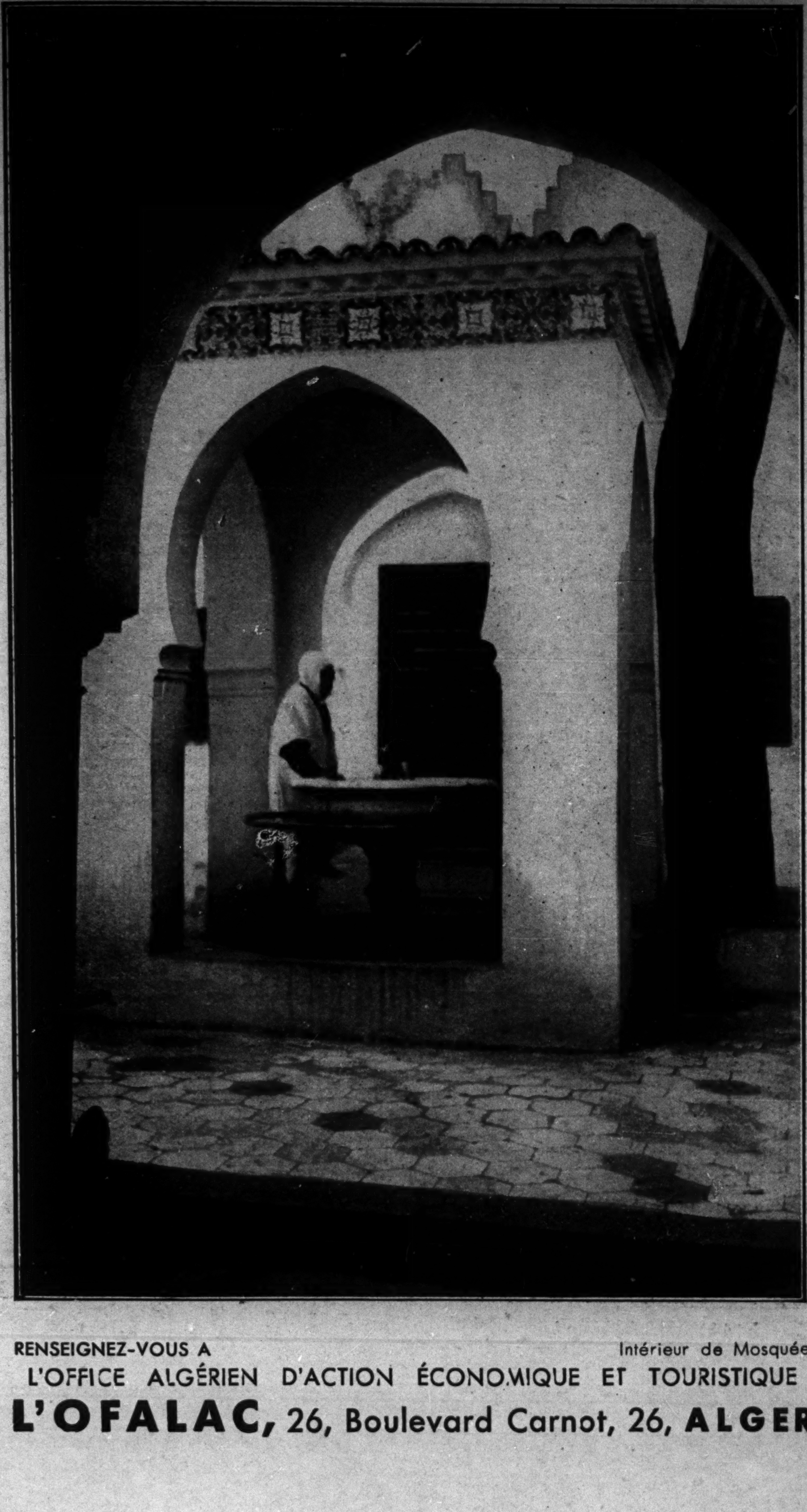
Du point de vue économique il nous faut noter quelques réalisations d'importance. C'est l'approbation des projets de transformation du vieux quartier de la Marine d'Alger, ex-repaire de pirates croulant seul aujourd'hui, et la phase des achats d'immeubles qui précède celles des démolitions et de la reconstruction d'un ensemble qu'on nous promet harmonieux et digne d'une capitale. Mercantis et combinards sentant le diner cuit à point se pourléchaient déjà, mais la ville en décida autrement et les opérations, contrôlées par une Régie sévère mais juste, s'effectueront all correctly.

C'est ensuite la création, par le Gouvernement général, d'un organisme déjà bien connu sous le nom d'Ofalac (office algérien d'action) dont le double but est de favoriser les échanges économiques et de faciliter malgré la crise les progrès du tourisme en Algérie. Déjà la marque d'origine « Algeria » sur les primeurs, les agrumes et les dattes surtout, cette exquise spécialité de la maison, dresse son croissant symbolique sur les marchés métropolitains et européens, à la satisfaction des acheteurs et... des producteurs; déjà, comme au Patronato de Turismo espagnol, le voyageur peut trouver dans les bureaux tant de Paris que d'Alger les renseignements les plus profitables pour la visite judicieuse et avantageuse des monuments antiques, des beaux sites de l'Atlas et des oasis du Sahara qui, croyez m'en, valent vraiment la peine du déplacement. Les résultats que promet et qu'obtiendra l'Ofalac doivent avoir pour ce pays une incalculable importance et méritaient d'être signalés.

Je ne parlerai point ici politique. Cela m'entrainerait à conter entre autres les invraisemblables aventures qui bouleversèrent Oran, notre « Chicago algérienne », et comme les bons Oranais n'admettent pas qu'un Algérois s'occupe de leurs affaires, je m'en tiens là.

Il nous reste, avec des majuscules, la Peinture, la Littérature, la Musique. Et l'on aurait beau jeu là à rapporter les dissensions qui ont déchiré le sein de la Société des Artistes Algériens et Orientalistes, ce dont la susdite faillit mourir mais le malheur semble conjuré, et tant mieux. Le Salon d'Hiver, par contre, a disparu depuis deux saisons; renaitra-t-il Cependant, les Abd el Tif maintiennent brillamment le prestige de leur institution. L'an passé, une exposition à la Villa, dans les ateliers mêmes, révélait aux Algériens les fiers talents de Richard

MIDI... 7 HEURES
L'heure du BERGER

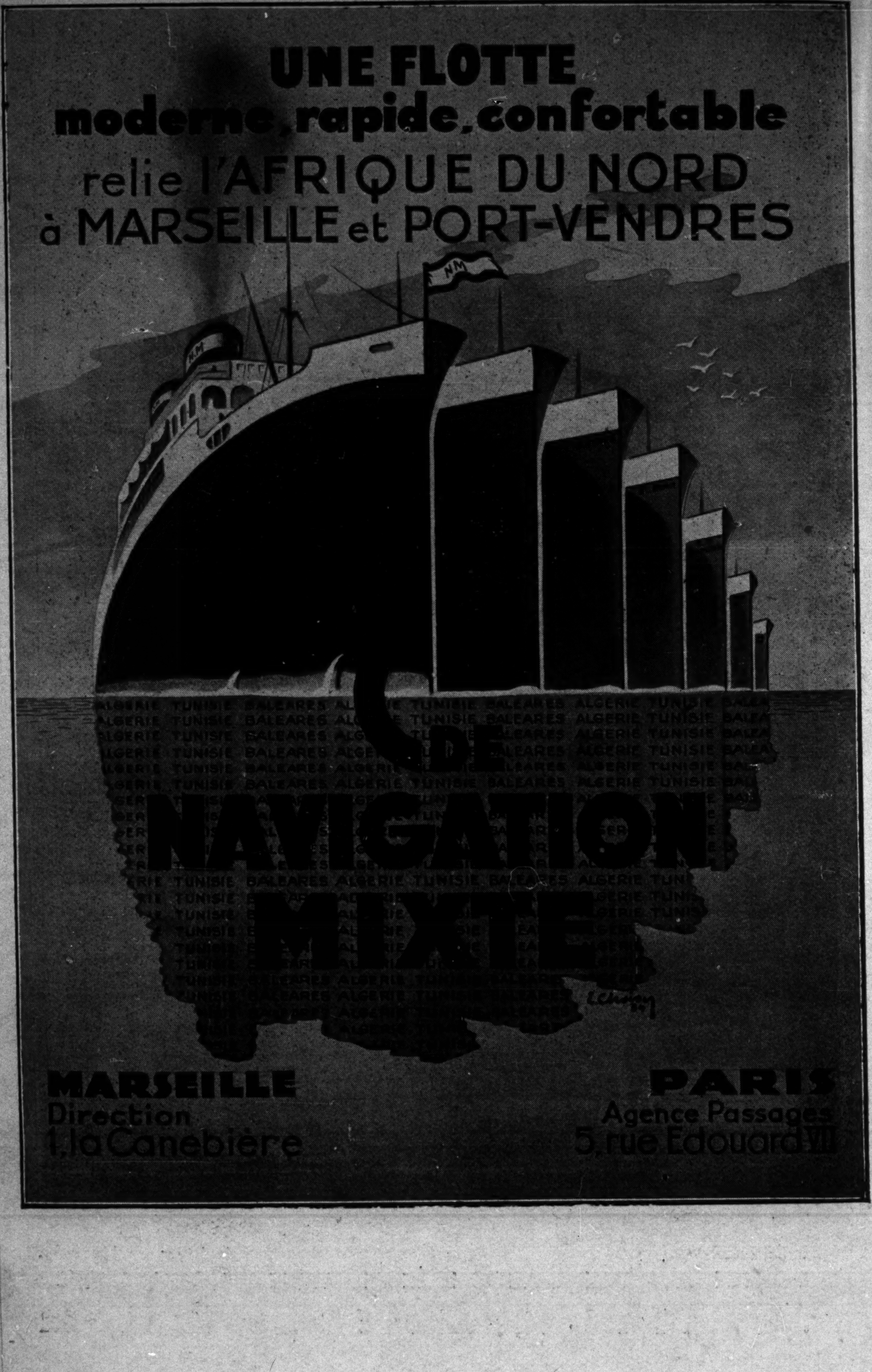


RENSEIGNEZ-VOUS A

L'OFFICE ALGÉRIEN D'ACTION ÉCONOMIQUE ET TOURISTIQUE

L'OFALAC, 26, Boulevard Carnot, 26, ALGER

Intérieur de Mosquée.



UNE FLOTTE
moderne, rapide, confortable
relie l'AFRIQUE DU NORD
à MARSEILLE et PORT-VENDRES
ALGERIE TUNISIE BALEARES
Cie DE NAVIGATION MIXTE
MARSEILLE
Direction
1, la Canebière
PARIS
Agence Passages
5, rue Edouard VII

Maguet, peintre, et de Marcel Damboise, sculpteur, et permettait à Farrey et à Wolff de faire des adieux qu'un séjour fécond rendait assez émouvants. (Farrey, depuis, peint au Maroc, en Espagne et aux Canaries). Ce dernier avril, très réussi, le Salon des Abd el Tif a eu lieu en ville, dans le hall de la splendide Salle Pierre Bordes qu'un intelligent comité de gestion, depuis peu nommé, va dignement exploiter désormais. Avec Maguet et Damboise, tous deux en pleine forme, les nouveaux venus, Hambourg et surtout Emile Bouneau, ont recueilli le suffrage des connaisseurs.

Une Exposition de l'Afrique Française, la sixième, vient de se tenir à Alger, réunissant de nombreuses peintures et sculptures d'artistes d'Algérie, de Tunisie, du Maroc et de l'A. O. F., et revêtant une ampleur et une importance exceptionnelles du fait de ce groupement d'ensemble. On en attribue le mérite aux autorités de ces divers pays, ainsi qu'au Conservateur du Musée d'Alger, M. Jean Alazard, dont on ne saura jamais assez louer l'activité en ces matières.

Pour en finir avec les Beaux Arts, rappelons, tranchant sur l'incessant fatras, les belles expositions particulières d'Etienne Bouchaud, d'Henri Clamens, d'Armand Assus, d'Harry Bloomfield, de Pierre Famin, de Mohamed Racim que le grand Prix Artistique de l'Algérie est venu justement récompenser.

En littérature, je ne dirai rien du Salon des Poètes, auquel je n'ai pu assister, mais dont on m'a assuré que Valéry y fut dénigré avant lecture de fort médiocres pages d'auteurs locaux, ce qui suffit. Les libraires, par contre, rivalisent en éditant aux meilleures conditions d'intéressants volumes présentés avec soin. La meilleure réussite est en l'espèce « Tout l'inconnu de la Casbah d'Alger » de Lucienne Favre, illustré magnifiquement par Charles Brouty, livre en tous points remarquable, qui connait un juste succès et dont notre ami Gabriel Audisio, Parisien qui conserve une antenne en Algérie, a parlé ici mieux que moi.

Citons encore le C. M. Robert sur « l'Envoutement du Sud » qui chante à côté de belles photographies en hélio la nostalgie souveraine du désert, et aux Editions Soubiron, également illustrés, deux livres pleins de substance: « Chants et Chansons de l'Armée d'Afrique » du capitaine Lehuraux, chansons peut-être un peu trop choisies et expurgées (j'en entendis jadis, à Médéa, chez les Joyeux, qui valaient, sauf respect, d'être publiées) et « L'Islam et l'Evolution de la culture arabe » par M. Mohamed Soualah, universellement connu comme professeur et docteur ès lettres. Après « Dans le silence et la lumière » de C. M. Robert, poète du Sahara, le même éditeur nous promet un prochain Montherlant: « Il y a encore des paradis: Images d'Alger » que l'on va s'arracher.

Enfin, il est bon de nommer, chez Marcel Léon, l' « Album Historique et Artistique des Sceaux officiels des Gouverneurs généraux de l'Algérie de-

TAVERNE CHARLEY

Ouverte après les spectacles.

20, Boulevard Garibaldi, 20
Tél. C. 26-20 **MARSEILLE**

puis la conquête jusqu'en 1934 » digne des collections du Centenaire et luxe tout oriental.

Il me suffira, pour clore une trop longue épitre, de vous parler de la musique qui se porte bien à Alger. L'Opéra, cet hiver, nous donna grace à M. V. Audisio, le seul homme qui ait jamais su vivre dans cette maison et la faire vivre! sans noter d'excellentes reprises, les mémorables créations de Khovantchina, de la foire de Sorotchinsk, de la Salomé de Strauss, de la Vie brève de Falla, de Dardanus de Rameau et aussi — ma foi, personne ne s'en plaignit — du Pays du Sourire !

Les concerts symphoniques paraissent devoir vivre avec certitude par l'alliance des Amis de la Musique avec Radio Alger où M. Henry Defosse, chef éminent, dirige avec talent et autorité un orchestre composé d'éléments très remarquables. L'hiver prochain portera le fruit d'expériences poussées loin cette année au cours de six grands concerts qui se donnèrent successivement aux Beaux-Arts, à l'Opéra (Festival du Cinquantenaire de Smetana) et à la Salle Pierre Bordes.

La Société des Beaux-Arts poursuit le cycle des Concerts de musique de chambre qui nous valut, parfaitement présentées l'an dernier, 14 premières auditions (sur 19 œuvres jouées) de Bach, Mozart, Beethoven, Weber, Schubert, Pierné, Roussel, Jongen, Poulenc, J. Cras, M. de Falla, et cette année 13 (sur 20 œuvres) de Bach, Pergolèse, Porpora, Caldara, Haendel, Gossec, Saint Saëns, Debussy, d'Indy, Milhaud, G. Cassado. J'énumère à dessein, comme je rappellerai que la Section des Lettres de la même Société a fait venir, en 1933, Jacques Copeau et, en 1934, Mme Dussane.

Enfin les Amis de la Musique dont la présidence a été donnée à M. G. Hardy, animateur et réalisateur de premier ordre, continuent leur heureuse propagande intellectuelle en Barbarie. Quelques noms de leurs invités suffiront pour marquer leur action et souligner l'importance de leur œuvre: en 1932-33, le Quintette de Paris, Uninsky, Panzera, le Quatuor Kedroff, Bronislav Hubermann, Gaspar Cassado, Brailowsky, etc.; en 1933-34, Wanda Landowska, Francescatti, Andrès Segovia, Ninon Vallin, Lelia Gousseau, le Quatuor Calvet, etc...

L. L. BARBÈS.

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

Bijoux de **Style** - **Horlogerie** de **haute précision**

Dépositaire exclusif des **Montres ROLEX**
et des **Montres PATEK Philippe**, etc.

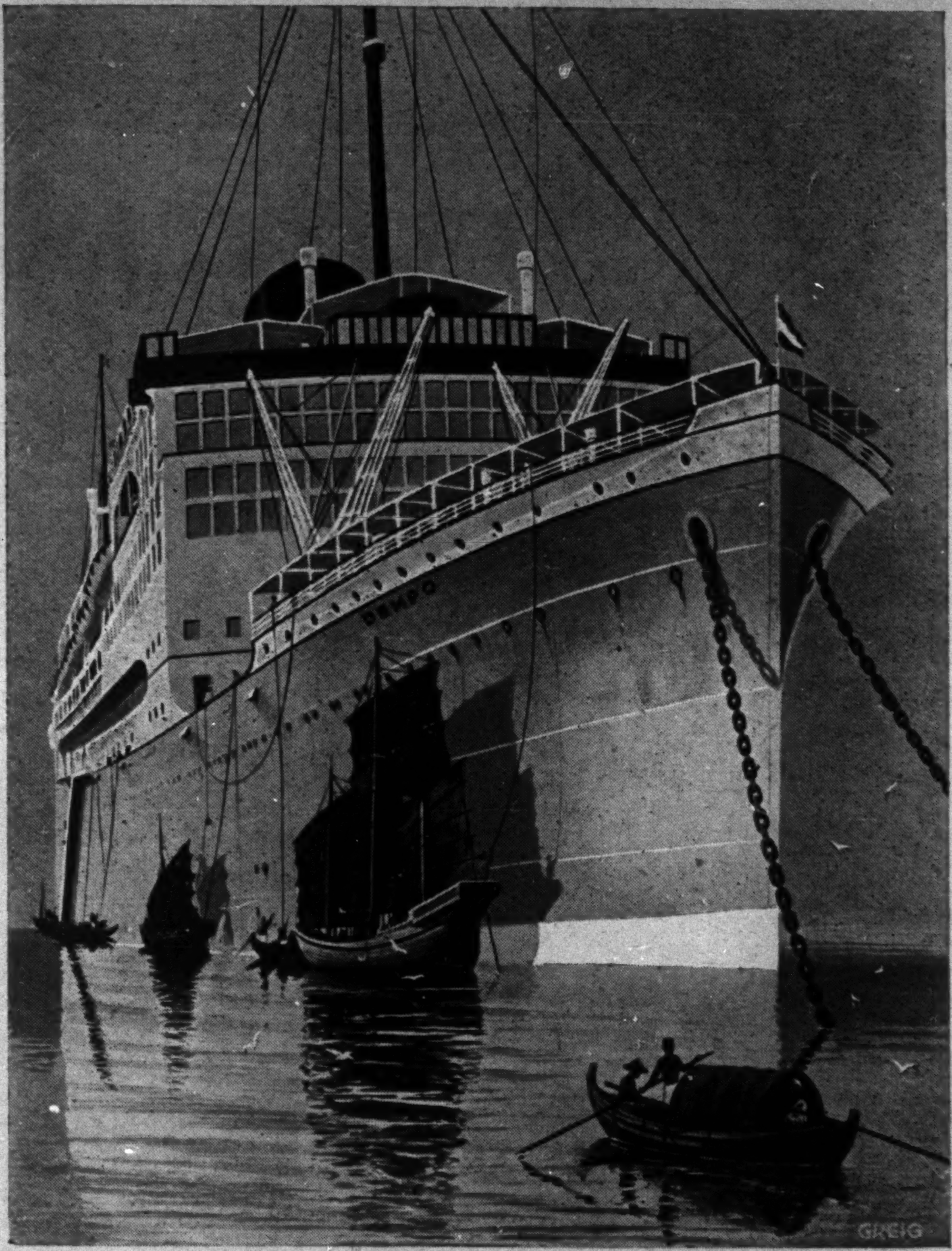
TÉLÉPHONE : D. 48-76

ROTTERDAM LLOYD

ROTTERDAM — SOUTHAMPTON — LISBONNE
MAROC — GIBRALTAR — MARSEILLE
ÉGYPTE — CEYLAN — SINGAPORE

INDES NÉERLANDAISES

INDO-CHINE — EXTRÊME-ORIENT — AUSTRALIE



Billets à forfait à destination de l'Égypte - Voyages circulaires à Sumatra et Java
VOYAGES AUTOUR DU MONDE, etc.

S'adresser pour tous renseignements au siège social : Veerhaven 7, **ROTTERDAM**

aux Agences Générales :

PARIS
4, Rue Scribe

MARSEILLE
9, Boulevard Dugommier

NICE
15, Rue Grimaldi

ANVERS
13. Rivage

BRUXELLES
20, Rue Picard

AUX AGENTS OU AUX AGENCES DE VOYAGES

COLUMBIA

L'édition définitive

des grandes Symphonies classiques :

Beethoven : ***5e Symphonie (ut mineur)***

4e Symphonie (si b majeur).

Schubert : ***Symphonie inachevée.***

a été réalisée par

COLUMBIA

EN VENTE CHEZ :

PHONO MONTGRAND **24, Rue Montgrand, 24**
MARSEILLE

Téléphone : D. 47-16.

Musique Enregistrée

MUSIQUE SYMPHONIQUE

Voici, chez *Gramophone,* un bel enregistrement de la *Troisième Symphonie* de Schumann, en trois disques excellemment gravés. Schumann, jusqu'ici, n'a pas été précisément gâté par l'Edition phonographique, et nous sommes nombreux à penser qu'il mérite mieux. Quand donc nous donnera-t-on les *Trois Trios,* ces trois perles de la musique de chambre, le *Quatuor avec piano*, le *Quintette?* A quand l'enregistrement intégral en français, des *Amours du Poète?* Nous devons donc savoir gré à *Gramophone* de réparer, dans une certaine mesure, l'injustice commise à l'égard du plus pur, sinon du plus grand musicien du siècle dernier. A mesure que l'étonnement suscité par les conceptions colossales de Wagner se dissipe, le paysage musical du XIX^e^ siècle se modifie; ceux dont on a fait des Dieux redeviennent des hommes, ceux qu'on a méconnus conquièrent leur place, par la seule force de leur génie; tandis que Wagner et Hugo déclinent, Schumann et Baudelaire ne cessent de grandir. Ce n'est pas dans la musique orchestrale que l'art de Schumann a trouvé sa plus haute expression; cette âme profonde et sensible se livrait mieux dans les confidences du lied ou de la musique de chambre. L'orchestre, dirait-on, le guinde, le gêne; les jeux subtils où se complaisent Berlioz et Wagner ne le tentent guère; il ne sait pas renoncer, quand il faudrait, à ce quatuor dont la présence constante empâte les lignes, ternit la couleur orchestrale. Mais quelle noblesse, quelle élévation de pensée! Ecoutez ce *Grave*, quatrième temps de la Symphonie, sorte de choral grandiose et sévère, dont l'ordonnance fait songer à quelque majestueuse cathédrale médiévale; ce finale, clair, vif, avec ses rythmes bondissants, sa légère mélancolie comme une brume dorée au fond dun beau soir.... Voilà de la *musique d'âme;* celui qui l'écrivit s'est donné là tout entier.

Ecoutez maintenant, chez *Columbia*, les *Songes* de Darius Milhaud; vous trouverez dans ce ballet du meilleur et du pire. Une grande aisance, d'ingénieuses trouvailles mélodiques, le don de l'*atmosphère musicale* sont parfois compromis par une certaine facilité qui n'évite pas toujours la banalité (notamment dans la quatrième partie). Mais, malgré cela, ou peut-être à cause de cela, ces *Songes*

La Perfection en Radio : **Les MARCONI CINQ** (tous courants) **1250 frs**
Les MARCONI SIX Poste à **1750 frs**

Le PORTATIF " GRAMOPHONE "

est le meilleur... Ne l'oubliez pas !

G. Marconi

Modèle courant N° 97 à **395 frs**
Modèles de luxe N° 102 **800 frs et 875 frs**

Disques et Appareils en vente : chez tous les Revendeurs de votre Ville et de votre Région.

La Voix de son Maître

CATALOGUES GRATUITS ET LISTE DES REVENDEURS

Cie FRANÇAISE DU GRAMOPHONE, 79, rue du Jardin des Plantes, **MARSEILLE**

méritent de retenir l'attention de l'auditeur; on y sent, comme dans toute son œuvre, cet effort constant, profondément sincère, d'un esprit qui se cherche, hors des chemins battus et des formules à recette. Et ceci est sympathique, au plus haut point.

Furtwaengler nous donne, chez *Polydor*, une nouvelle version de l'Ouverture d'*Egmont*. Franchement, était-ce bien nécessaire? Je ne sais si ces rééditions d'œuvres tant de fois gravées sont d'une bonne politique; l'amateur a dû, depuis longtemps, faire son choix; en tous cas, de l'ancien ou du nouveau, l'un des disques restera chez le revendeur. Est-ce là le but poursuivi? Le grand talent de Furtwaengler s'emploierait, nous semble-t-il, plus heureusement, en nous révélant tant de pages orchestrales des Maîtres classiques et romantiques qu'on s'étonne de ne pas trouver sur les catalogues... Sans compter l'immense domaine, à peu près inconnu, de la musique contemporaine. *Polydor*, à qui nous devons tant de beaux disques d'orchestre, nous a donné le droit d'être exigeants...

Trois disques de musique instrumentale: *Berceuse* de Chopin, par le grand pianiste Arthur Rubinstein (*Gramophone*) ; *Variations en Fa mineur de Haydn*, pour piano, par Clara Haskill (*Polydor*) ; et deux pièces de violoncelle, dont un *Largo* de Vivaldi, par Pablo Casals, qu'on voudrait trouver plus souvent sur les suppléments (*Gramophone*).

Je ne puis vous parler, à mon grand regret, ni de *Russia*, Poème symphonique de Balakirew, ni du *Quatuor en fa majeur* avec hautbois de Mozart, édités par *Columbia*, n'ayant pu encore les entendre. J'y reviendrai donc.

Gaston MOUREN

Dans le palmarès de *Candide*, je trouve avec satisfaction des enregistrements comme *La Mer* de Debussy, le *Concerto pour piano* de Schumann par Yves Nat, et la magnifique *Litanie de supplications* de Gretchaninoff par Chaliapine et les Chœurs russes de Paris, toutes pièces bien connues de mes lecteurs, qui les ont certainement retenues en leur temps.

Musique de Chambre - Musique d'Orchestre
Chœurs Russes - Opéras
Jazz Band - Jazz Vocal

PHONO MONTGRAND

Tél. D. 47.16

APPAREILS ET DISQUES :

Columbia, Gramophone, Odéon,
Polydor, Parlophone, Pathé, Salabert.

Renseignements, Catalogues, Facilités chez **Phono Montgrand** MARSEILLE 24, rue Montgrand